



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

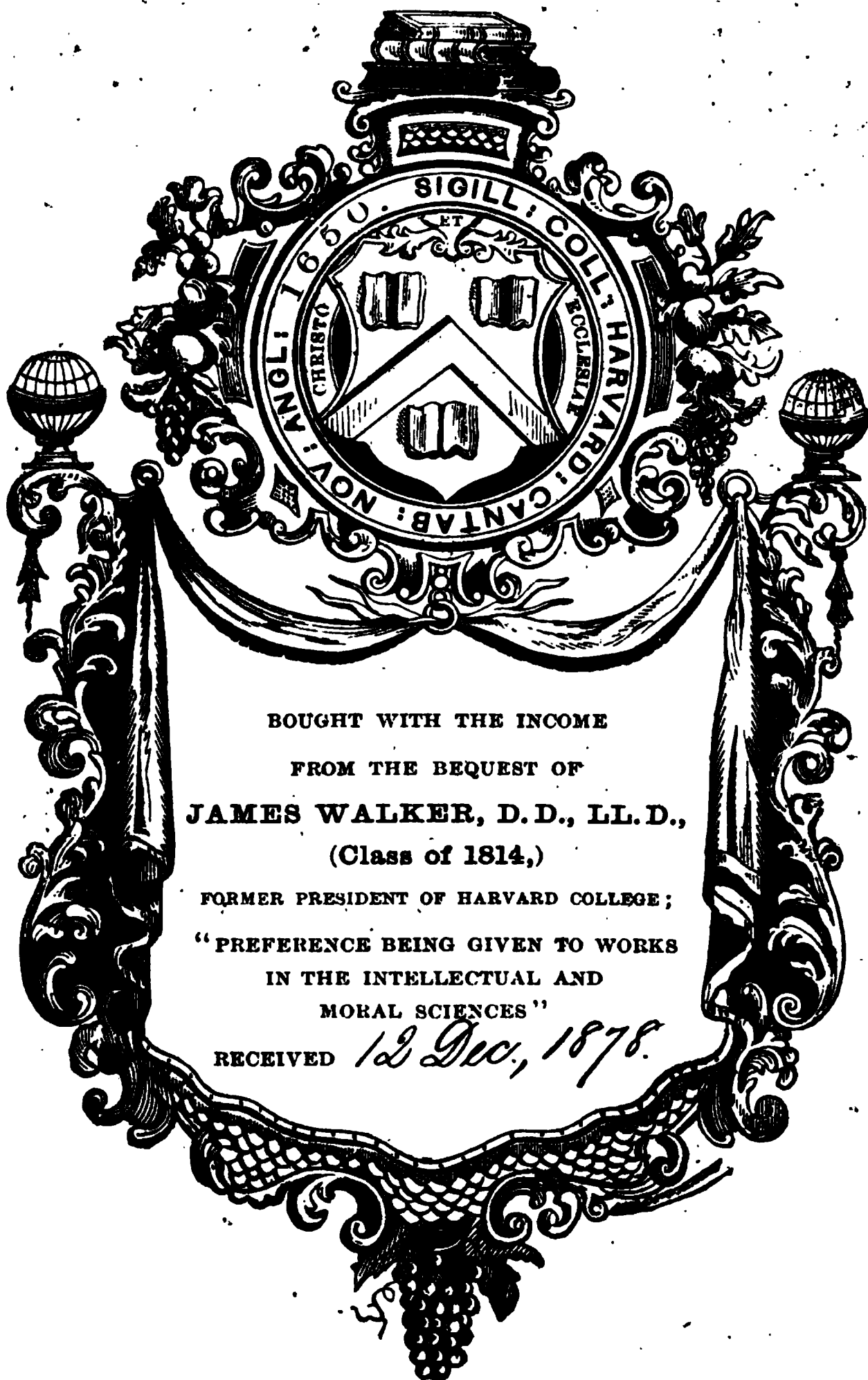
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

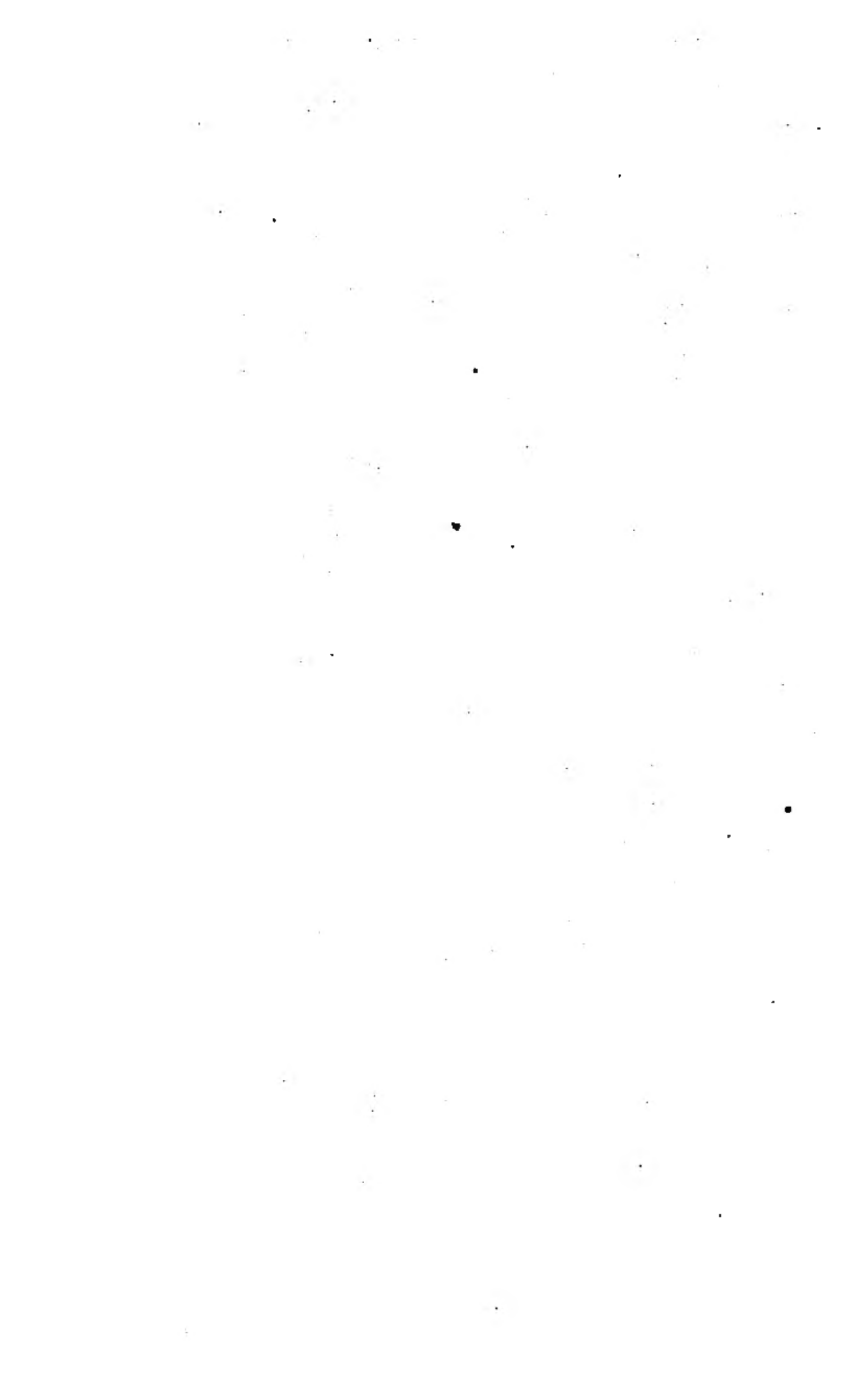
À propos du service Google Recherche de Livres

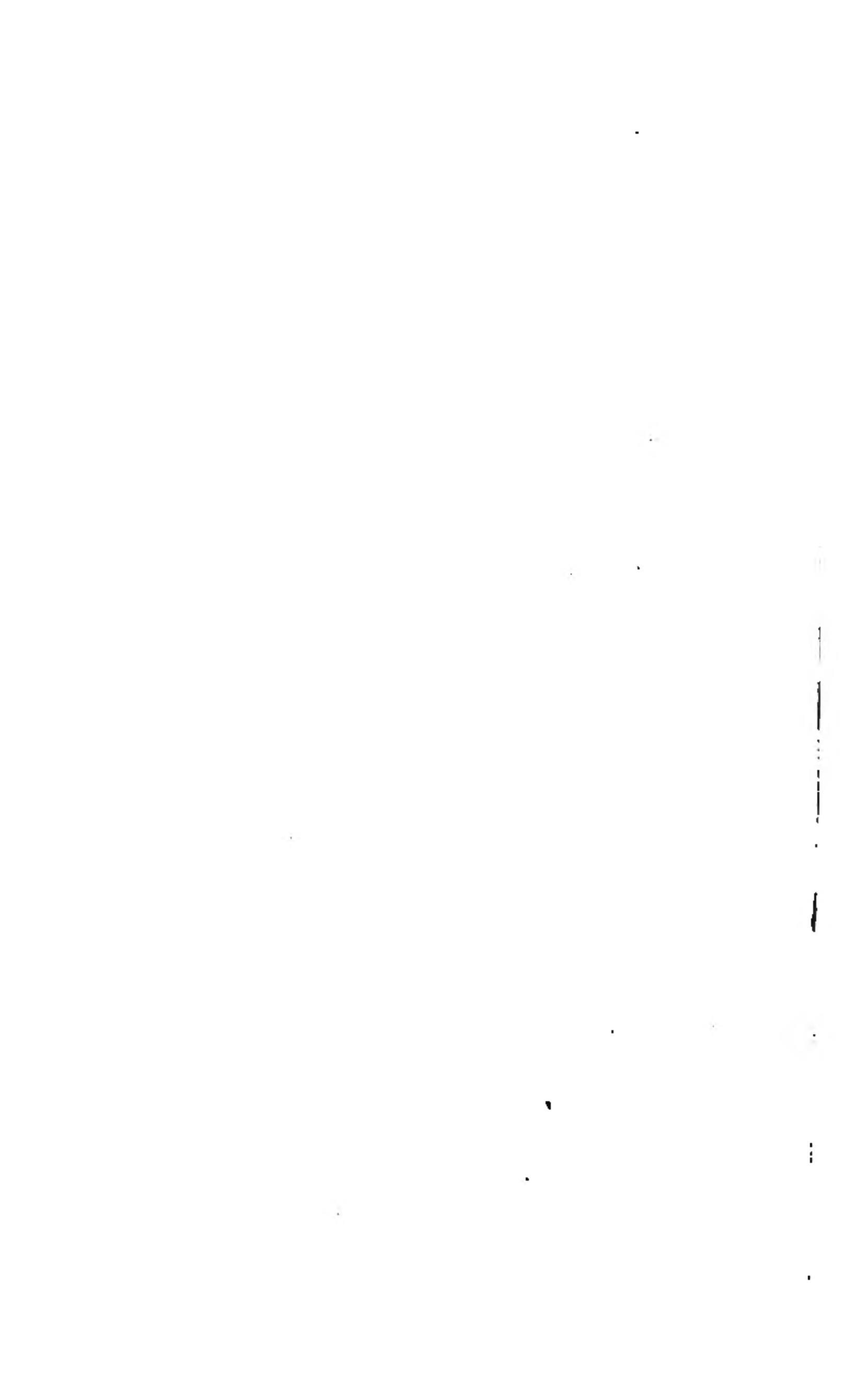
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 123.1

Bd. March, 1879







4 1/4 ft
6

BULLETIN
DU
BIBLIOPHILE
ET DU BIBLIOTHÉCAIRE.

BULLETIN
DU
BIBLIOPHILE
ET DU BIBLIOTHÉCAIRE,
REVUE MENSUELLE
PUBLIÉE PAR LÉON TECHENER

AVEC LE CONCOURS

De MM. CHARLES ASSELINEAU, de la bibliothèque Mazarine; L. BARBIER, administrateur à la biblioth. du Louvre; ÉD. DE BARTHÉLEMY; BAUDRILLART, de l'Institut; PH. BEAUNE; HONORÉ BONHOMME; JULES BONNASSIES; J. BOULMIER; AP. BRIQUET; GUST. BRUNET, de Bordeaux; J. CARNANDET, biblioth. de Chaumont; E. CASTAIGNE, bibliothéc. à Angoulême; PHILARÈTE CHASLES, conservateur à la biblioth. Mazarine; F. COLINCAMP, professeur à la Faculté des lettres de Douai; PIERRE CLÉMENT, de l'Institut; C^{te} CLÉMENT DE RIS, de la Société des Bibliophiles; CUVILLIER-FLEURY, de l'Académie française; D^r DESBARREAU-BERNARD, de Toulouse; ÉMILE DESCHAMPS; A. DESTOUCHES; FIRMIN DIDOT, de la Société des Bibliophiles; B^{on} A. ERNOUF; FERDINAND DENIS, administrateur à la bibliothèque Sainte-Genève; AL. DE LA FIZELIÈRE; ALFRED FRANKLIN, de la bibliothèque Mazarine; marquis DE GAILLON; prince AUGUSTIN GALITZIN, de la Société des Bibliophiles; J.-ED. GARDET; J. DE GAULLE; CH. GIRAUD, de l'Institut; ALF. GIRAUD, de Blois; JULES JANIN, de l'Académie française; P. LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB), conservateur à la biblioth. de l'Arsenal; LE ROUX DE LINCY, de la Société des Bibliophiles; FR. MORAND, de Boulogne-sur-Mer; PAULIN PARIS, de l'Institut; LOUIS PARIS; Gaston PARIS; B^{on} J. PICHON, président de la Société des Bibliophiles français; RATHERY, conservateur à la Biblioth. nationale; ROUARD, biblioth. d'Aix; SILVESTRE DE SACY, de l'Académie française; SAINTE-BEUVE, de l'Académie française; ÉD. TRICOTEL; VALLET DE VIRIVILLE; FRANCIS WEY; etc.

CONTENANT DES NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES, PHILOLOGIQUES,
HISTORIQUES, LITTÉRAIRES.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE.

^c ON SOUSCRIT A PARIS,
CHEZ LÉON TECHENER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ARBRE-SEC, 52, PRÈS DE LA COLONNADE DU LOUVRE
ET A LONDRES, CHEZ MM. BARTHÈS ET LOWEL,
14, GREAT MARLBOROUGH STREET.

1872.

1878, Dec. 12.
Walker fund.
(1872 - 1877.)

MARIE-ÉMILIE JOLY DE CHOIN.

Je voudrais rassembler ici tous les traits épars dans les mémoires des contemporains sur cette fameuse M^{lle} Choin : les personnes qui se piquent d'être au fait de l'histoire de la fin du règne de Louis XIV connaissent assurément son nom et son rôle, mais elles seraient incapables de raconter aisément les détails de sa vie. M^{lle} Choin est, j'y consens, une célébrité obscure de la cour du grand roi, mais son existence cependant offre ce caractère piquant d'être une imitation pâle et lointaine, si l'on veut, mais réelle en tout cas, de l'existence de M^{me} de Maintenon auprès du roi. Si Monseigneur eût vécu, M^{lle} Choin aurait tenu exactement la place de la veuve de Scarron, et ce n'aurait pas été un incident ordinaire de voir deux bourgeoises, ou à peu près, se succéder comme quasi-reines sur le plus grand trône du monde. Le duc de Saint-Simon nous parle longuement de M^{lle} Choin : le consciencieux marquis de Dangeau la mentionne dans son journal, mais avec une sage prudence. M^{me} de Caylus, Duclos, ne l'oublie pas ; la marquise de Sévigné, la marquise d'Huxelles, Madame, Monseigneur lui-même, fournissent de précieux renseignements dans leurs lettres. C'est avec ces éléments divers et à l'aide des documents que quelques recherches heureuses m'ont procurés, que je vais essayer de recomposer cette figure plus originale, plus curieuse et surtout plus sympathique qu'on ne pourrait le croire, si l'on s'en tenait à ce jugement sommaire de Saint-Simon ; « C'étoit une grosse fille écrasée, brune, laide, camarde, avec

assez d'esprit et de manège, qui amusa Monseigneur et gagna insensiblement sa confiance. » Saint-Simon détestait trop le grand Dauphin pour que sa rancune ne se portât pas sur la favorite de Meudon.

I.

Marie-Émilie Joly de Choin naquit à Bourg en Bresse ; elle appartenait à une famille de bonne noblesse de cette province qui possédait également des biens considérables en Dauphiné (1). Jean Joly, seigneur de Choin et du Poussey en Bresse, d'Arcieu et de la Fontaine en Dombes, prieur de Pont-d'Ain, fut élu, en 1539, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Claude-Guillaume de Joly, baron de Choin, devint seigneur de Mépieu, de Saint-Romain et de Bouvesse par son mariage, contracté en 1679, avec Anne-Clémence de Grolée-Mépieu : il était frère de Marie-Émilie. Une sœur de leur mère, la comtesse de Rostaingt de Bury (2), était dame d'honneur de la princesse de Conti et jouissait à la cour d'une grande estime à cause de ses qualités sérieuses, de son esprit sage et de sa haute vertu : elle voulut s'occuper de sa nièce et la fit venir auprès d'elle pour être fille d'honneur de la princesse. Mais autant M^{me} de Bury méritait l'estime qu'elle avait inspirée, autant sa mademoiselle de Choin, au début, se montra née pour les intrigues de la cour et disposée à y jouer un rôle important (3).

Anne-Marie, fille du roi et de M^{lle} de la Vallière, mariée à Louis-Armand, prince de Conti, demeura veuve sans postérité le 9 novembre 1685, à peine âgée de dix-huit ans. C'était une enfant qu'il aurait fallu surveiller sans cesse, et qui écoutait avec humeur les prudents avis de sa dame d'honneur. Vivant dans une étroite intimité avec les duchesses

(1) Armes de la famille Joly de Choin.

(2) Elle était née d'Aiguebonne et veuve sans enfant depuis 1666 d'un frère de M^{me} de Lavardin, mère de l'ambassadeur à Rome.

(3) Dangeau cite pour la première fois M^{lle} de Choin le 14 janvier 1688, comme l'une des trente femmes assistant à la loterie tirée à Marly.

de Bourbon et de Chartres, elle était de toutes leurs parties, prenait part à tous leurs divertissements, et souvent c'était réellement des jeux d'enfant auxquels ces princesses s'amusaient. Elles faisaient de très-malicieuses chansons, même les unes sur les autres, ce qui amenait parfois dans ce cercle étroit des brouilleries que Louis XIV pouvait seul apaiser ; elles couraient pendant les nuits d'été à Trianon ou à Marly, faisant mille espiègleries aux hôtes du palais, jusqu'à tirer des pétards sous les fenêtres de Monsieur, ce qui causa par exemple un gros émoi à la cour et ne donna pas peu de peine au royal père de ces trop tapageuses princesses. Ce dernier incident date de 1694 : on voit que l'âge ne donnait pas plus de raison à la princesse de Conti. Les demoiselles d'honneur faisaient naturellement partie de ces escapades, et il paraît que M^{lle} de Choin ne tarda pas à devenir la favorite de sa maîtresse et à s'emparer de sa confiance en prenant sur elle une grande influence.

La princesse avait une situation assez importante pour fournir à M^{lle} de Choin les moyens de faire valoir son génie d'intrigue. Monseigneur (1) avait pris l'habitude de venir constamment la voir, et les courtisans avaient garde de ne pas se tourner de ce côté pour ne pas être inconnus à l'héritier du trône. Ce prince avait perdu en 1690 sa femme : il avait affiché publiquement sa passion pour une des filles du duc de la Force, si publiquement que le roi, après avoir marié celle-ci et voyant que les choses ne changeaient pas, prit le parti de l'exiler dans le Midi. Monseigneur redoubla ses visites chez la princesse de Conti, et il ne tarda pas à y remarquer l'habile fille d'honneur : il en goûta l'esprit, la gaieté, les manières, et ne dissimula pas les plaisirs qu'il trouvait dans sa société. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité de la cour et pour donner aux plus habiles la peine de chercher à profiter des avantages qui pouvaient résulter d'une pareille liaison.

(1) On sait que l'on dénommait ainsi le fils aîné de Louis XIV, qui mourut de la petite vérole en 1711.

Il ne semble pas cependant que M^{lle} de Choin eût rien qui pût la faire si promptement remarquer du Dauphin. A en croire Saint-Simon, elle n'était rien moins que jolie. Madame nous en trace un portrait peu flatteur, et qui doit trouver place ici : « Elle avoit l'air d'un carlin. Elle étoit petite, elle avoit de petites jambes, un visage rond, un nez court et relevé, une grande bouche remplie de dents pourries qui avoient une puanteur telle qu'on pouvoit la sentir à l'autre bout de la chambre. Elle avoit une gorge horriblement grosse ; cela charmoit Monseigneur, car il frappoit dessus comme sur des timbales. Mais cette créature courte et grosse avoit beaucoup d'esprit. Je crois que le Dauphin s'étoit habitué au tabac pour ne pas sentir l'horrible odeur des dents pourries de la Choin (1). »

M^{me} de Caylus dit : « Son esprit n'étoit propre qu'à briller dans une antichambre, et capable seulement de faire le récit des choses qu'elle avoit vues. » Et cependant en peu de temps elle devint la personne principale de l'intimité de la princesse de Conti, l'amie du Dauphin et l'héroïne d'un roman qui, par son dénouement relativement tragique, vaut la peine d'être raconté avec quelques détails.

Du moment où M^{lle} de Choin, en amusant ce prince, se fut emparé de sa confiance, l'entourage de la princesse de Conti résolut de s'en servir au mieux de ses intérêts. La comtesse de Lislebonne, — fille quasi bâtarde du fantasque duc Charles IV de Lorraine et de la comtesse de Cantecroix, — tenait une place tout à fait principale chez la princesse où, ayant peu de ressources eu égard à son rang, elle vivait à peu près complètement avec ses deux filles, M^{lle} de Lislebonne et la princesse d'Espinoy : elles logeaient chez elle et amusaient beaucoup Monseigneur, ce qui leur valait une considération toute particulière de la part du roi et de M^{me} de Maintenon. M^{lle} de Lislebonne surtout : c'était une femme de vive intelligence, grande,

(1) Lettre du 26 avril 1719. Elle répète cette phrase sur le tabac dans une lettre du 1^{er} mars 1720.

bien faite, agréable quoique sans beauté, fine, « pas méchante pour l'être, mais lorsqu'il y alloit de ses vues ou de ses intérêts, terrible (1); » habile, polie, mesurée, positive, sans bassesse, sans souplesse, maîtresse d'elle-même : « l'odeur de Ligue lui sortait par tous les pores. » On la considérait comme secrètement mariée au fameux et peu estimable chevalier de Lorraine, avec lequel elle vivait dans la plus intime familiarité. La liaison de ces trois femmes avec le maréchal de Villeroy les avait mises très-bien dans l'esprit de Louis XIV. Quand elles virent l'influence acquise par M^{lle} de Choin sur le Dauphin, au lieu de lui porter envie, elles s'y soumirent habilement et devinrent les meilleures amies de la favorite.

Cependant la princesse de Conti avait remarqué le comte de Clermont-Chattes, frère de l'évêque de Laon, enseigne des gens d'armes de la garde du roi : « C'étoit, dit Saint-Simon, un grand homme, parfaitement bien fait, qui n'avoit rien que beaucoup d'honneur, de valeur, avec un esprit assez propre à l'intrigue. » Il avait su se faire accepter comme parent par le maréchal de Luxembourg, sur lequel il avait pris une grande influence, et qui trouvait d'ailleurs en lui un habile allié : par lui il avait été bien accueilli de Monseigneur, qui le présenta naturellement chez la princesse de Conti. Clermont n'eut pas de peine à comprendre le parti qu'il pouvait tirer de sa nouvelle situation. Il vit l'impression qu'il avait produite sur la princesse, et il n'eut garde de ne pas l'exploiter : il feignit une ardente passion et joua si bien son rôle en prétextant le respect qu'une fille du roi devait lui imposer, qu'il sut l'amener à faire toutes les avances qu'il pouvait désirer, et que ce fut en quelque sorte à lui de vouloir bien s'humaniser. Cette belle passion mit Clermont sur un tel pied à l'hôtel de Conti, que Monseigneur ne put se défendre de subir son influence. Luxembourg résolut à son tour d'en profiter pour

(1) Saint-Simon.

lui, et le prince de Conti pareillement compta ouvertement sur les avantages qu'il pourrait retirer du bon vouloir de l'amant de sa belle-sœur. Mais pour cela il fallait que Clermont eût une action plus directe sur le Dauphin. Ce prince avait un grand goût pour la princesse de Conti, mais il avait un faible bien plus connu pour M^{lle} de Choin : toute la cour savait que la fille d'honneur de la princesse disposait souverainement de l'esprit de Monseigneur ; c'était donc par elle seule que l'on pouvait exercer une action véritablement décisive et préparer quelque chose en vue du futur règne dont chacun déjà se préoccupait ouvertement à la cour. Conti et Luxembourg imaginèrent donc de déterminer Clermont à faire la cour à M^{lle} de Choin en feignant de vouloir l'épouser s'il y avait moyen d'en arriver là sans mécontenter Monseigneur. Clermont comprit sans peine l'influence qu'il acquerrait en devenant l'amant de celle qui semblait devoir être M^{me} de Maintenon II ; il n'avait aucune fortune, beaucoup d'ambition, encore plus d'intrigue. Il accepta donc cette aventure avec empressement, et il faut dire que le siège ne fut ni long ni difficile. « Il fit son personnage et ne trouva point la Choin cruelle ; l'amour qu'il feignoit, mais qu'il lui avoit donné, y mit la confiance ; elle ne se cacha plus à lui de celle de Monseigneur, ni bientôt Monseigneur ne lui fit plus mystère de son amitié pour la Choin, et bientôt après la princesse de Conti fut leur dupe. » On avouera que ce croquis que Saint-Simon trace si cavalièrement est l'un des plus piquants de la cour de Louis XIV. Clermont courtisant avec un égal succès la princesse de Conti et sa demoiselle d'honneur, cachant son double jeu et recevant en même temps la confiance de celle-ci sur Monseigneur et de Monseigneur sur elle, avait certes une tâche souvent pénible. Le manège durait cependant depuis quelque temps quand Clermont partit pour l'armée avec M. de Luxembourg (juin 1694). Malheureusement le roi avait eu vent de ces cabales, et il s'inquiétait de l'effet de ces menées sur le Dauphin ; il temporisa cependant, et,

pour être plus sûr de son coup, il laissa partir le héros du roman dont son fils et sa fille étaient les victimes. Il recourut alors à son moyen habituel : il s'adressa au directeur général des postes, et il se procura un certain nombre des lettres imprudemment échangées par cette voie entre Clermont et M^{lle} de Choin. Il y vit la confirmation des soupçons qu'il avait conçus et y recueillit tous les détails qu'il pouvait désirer. Il y trouva même des lettres de la princesse de Conti que Clermont envoyait à sa maîtresse avec les railleries les plus blessantes en les accompagnant de plaisanteries sur « le gros ami », qui n'était autre que Monseigneur, et en n'épargnant rien de ce qui pouvait répandre le jour le plus complet sur cette odieuse intrigue.

Le roi en tenait désormais tous les fils, et il ne retarda pas longtemps le plaisir de se venger de ceux qui osaient se livrer à de pareilles menées si près de lui. Le 22 août 1694, le bruit se répandit à la cour de la disgrâce de M^{lle} de Choin : « M^{me} la princesse de Conti, dit prudemment Dangeau, est mécontente de M^{lle} Choin, la plus ancienne de ses filles d'honneur, et lui a ordonné de se retirer. » Il y avait eu en effet un éclat terrible, dont nous trouvons dans les Mémoires de Saint-Simon un récit détaillé : « Une après-dîner de mauvais temps qu'il ne sortit point, le roi manda à la princesse de Conty de venir lui parler dans son cabinet. La princesse, qui, comme ses sœurs, n'alloit jamais chez le roi qu'entre son souper et son coucher, hors des étiquettes de sermon ou des chasses, se trouva bien étonnée du message. Elle s'en alla chez le roi fort en peine de ce qu'il lui vouloit, car il étoit redouté de son intime famille plus, s'il se peut encore, que de ses autres sujets. Sa dame d'honneur demeura dans un premier cabinet, et le roi l'emmena plus loin. Là, d'un ton sévère, il lui dit qu'il savoit tout, et qu'il n'étoit pas question de lui dissimuler ses foiblesses pour Clermont, et tout de suite ajouta qu'il avoit leurs lettres, et les tira de sa poche en lui disant : Connoissez-vous cette écriture ? qui étoit la sienne, puis celle de Clermont. La malheureuse

princesse à ce début se trouva mal ; la pitié en prit au roi, qui la remit comme il put, et qui lui donna les lettres sur lesquelles il la chapitra, mais assez humainement. Après il lui dit que ce n'étoit pas tout, qu'il en avoit d'autres à lui montrer par lesquelles elle verroit combien elle avoit mal placé ses affections, et à quelle rivale elle étoit sacrifiée. Ce nouveau coup de foudre, peut-être plus accablant que le premier, renversa de nouveau la princesse. Le roi la remit encore, mais ce fut pour en tirer un châtiment cruel ; il voulut qu'elle lût en sa présence ses lettres sacrifiées, et celles de Clermont et de la Choin. Voilà où elle pensa mourir, et elle se jeta aux pieds du roi, baignée de ses larmes et ne pouvant presque articuler. Ce ne fut que sanglots, pardons, désespoirs, rages, et à implorer justice et vengeance : elle fut bientôt faite. La Choin fut chassée le lendemain. »

Comme ces lettres avaient clairement montré les sentiments du Dauphin pour la fille d'honneur disgraciée, la princesse de Conti n'osa pas ne point garder quelques ménagements avec elle. Elle la fit conduire dans un de ses carrosses à l'abbaye de Port-Royal de Paris, qu'elle choisit pour retraite, lui laissa sa pension de deux mille livres et lui fit porter tous les meubles dont elle eut besoin pour son installation dans ce couvent. D'autres allaient escompter l'avenir en saisissant une occasion de se créer des droits à la reconnaissance de celle qui pouvait d'un jour à l'autre devenir toute-puissante. Il est probable d'ailleurs que le secret fut mieux gardé par le roi que le duc de Saint-Simon ne semble vouloir le laisser croire. La princesse de Conti autrement ne se serait pas donnée la peine de chercher à sauver les apparences. Il n'est même pas admissible que Louis XIV ait dit toute la vérité à son fils, car il serait impossible d'expliquer la continuation des sentiments de ce prince pour la maîtresse de M. de Clermont s'il avait été mis au courant de la fameuse correspondance. Monseigneur, au contraire, dès le premier moment de la disgrâce, laissa

paraître la faveur la plus marquée pour M^{lle} de Choin, et dès lors on comprend l'empressement des plus habiles de son intimité à entourer celle-ci. M^{me} de Lislebonne et ses filles, « le plus souvent sans habits et sans pain à la lettre, » furent des premières, tout en cherchant le plus profond secret, pour ne pas froisser la princesse de Conti, leur véritable bienfaitrice. Un passage de la lettre de M^{me} de Coulanges à M^{me} de Sévigné, postérieure de cinq jours à l'éclat de la disgrâce, prouve surabondamment la vraisemblance de ce que nous avançons et donne presque la preuve de la réserve observée sur cet événement. « La disgrâce de M^{lle} Choin, écrit-elle le 27 août, a fait une grande nouvelle à Versailles; la princesse de Conty eut l'honnêteté d'assurer M^{lle} de Sanzei (une de ses filles d'honneur) qu'elle n'avoit aucune part au sujet qu'elle avoit de s'en défaire. Mais quel est-il, ce sujet? C'est sur quoi on raisonne, qui d'une façon, qui d'une autre; car si jamais Monseigneur a aimé quelqu'un, c'est cette fille. L'a-t-on chassée sans sa participation? La princesse de Conti a eu des entretiens très-particuliers avec le roi qui étonnoient tout le monde, et voilà ce qu'ils ont enfanté. »

Après avoir été reconnaître son logement au couvent, M^{lle} de Choin passa les quelques jours qui furent nécessaires pour son aménagement chez M^{me} de Lislebonne (1), à Paris. C'est là que Monseigneur vint la voir et la consola, d'abord en cachette, puis, peu à peu, ouvertement : Dangeau nous rapporte, à la date du 10 octobre, que le prince lui assura, outre la pension de la princesse de Conti, cent pistoles par trimestre, et l'on sait de reste que le fils de Louis XIV n'était pas prodigue.

Quant au chevalier de Clermont, le roi chargea le maréchal de Luxembourg de le renvoyer de l'armée à Tournay : il y demeura pendant quelques mois, essayant probablement d'user du crédit de ses protecteurs; mais rien n'y fit, et

(1) M^{me} de Coulanges dit qu'elle se retira aux petites hospitalières (lettre du 27 août 1694).

Dangeau nous apprend que, le 6 avril 1695, le roi remit à l'évêque de Laon, son frère, l'ordre de lui faire rendre sa charge de cornette des cheveu-légers et de se retirer en Dauphiné sans jamais reparaître à la cour. Il demeura dans ce sévère exil jusqu'à la mort de Louis XIV, et, en 1719, le régent le nomma capitaine de sa compagnie des gardes du corps suisses, « choix qui fut¹ fort applaudi », remarque Saint-Simon (1).

Le goût de Monseigneur pour M^{lle} de Choin sembla grandir cependant par sa disgrâce même. Il s'habitua à la voir très-souvent : d'abord à Choisy, maison de campagne que lui avait léguée Mademoiselle; puis à Meudon, à dater de 1695 : ce prince s'y rendait seul sous prétexte de suivre les travaux du bâtiment et de surveiller les plantations. C'est alors que l'intimité devint pour ainsi dire officielle, et que l'on commença à la cour à compter sérieusement avec l'ancienne fille d'honneur de la princesse de Conti, qui se vit d'autant abandonnée par le Dauphin, tandis qu'il se rapprochait de la duchesse de Bourbon, assez adroite pour se montrer bien disposée envers M^{lle} de Choin. Celle-ci, afin d'être plus libre, avait promptement renoncé à son installation au couvent, pour venir demeurer chez un de ses cousins, nommé Lacroix, receveur général des finances, où elle vécut excessivement retirée, mais toujours fort soignée et tenue au courant des événements par M^{me} de Lislebonne. C'est là qu'un émissaire parfaitement sûr, peut-être une de ces dames, venait l'avertir que le Dauphin allait seul à Meudon; elle s'y rendait en fiacre, « passait les cours à pied, mal vêtue, comme une femme fort du commun qui va voir quelque officier à Meudon, et, par les derrières, entroit dans un entre-sol de l'appartement de Monseigneur, où il alloit passer quelques heures avec elle ». Au bout de peu de mois et la faveur croissant toujours, M^{lle} de Choin, tout en observant la même réserve, se rendit à Meudon « avec une femme de chambre, son paquet dans sa poche, à la nuit, la

(1) M^{me} de Bury, après l'éclat de sa nièce, avait quitté la cour.

veille des jours où Monseigneur y venoit coucher. Elle y demeurait, ajoute Saint-Simon, sans voir qui que ce soit que lui, enfermée avec sa femme de chambre, sans sortir de l'entre-sol, où un garçon du château, seul dans la confidence, lui portoit à manger ». Il est permis de présumer que ce changement d'habitudes coïncide avec le moment où le Dauphin se décida à épouser secrètement sa favorite, surtout si l'on remarque que c'est également vers ce temps que le roi et M^{me} de Maintenon se montrèrent plus affectueux avec ce prince, et, dans tous les cas, laissèrent se développer librement ces commencements de Meudon, qui allaient bientôt aboutir à la constitution d'une petite cour. Dumont, gouverneur de Meudon, fut admis le premier auprès de M^{lle} de Choin; puis elle put recevoir M. de Sainte-Maure, Biron, le comte de Roucy, M^{lle} de Lislebonne et la princesse d'Épinoy, quand des dames venaient à Meudon. Bref, il devint de mode d'y être admis, et, comme le roi ne laissa paraître, à ce sujet, aucune mauvaise humeur, on se mit à faire ouvertement la cour à M^{lle} de Choin : c'est par elle que le maréchal d'Huxelles se mit bien avec le Dauphin.

Mais la favorite avait conquis cette situation par une rare habileté; elle avait su passer de longues années sans faire parler d'elle, sans exciter de jalousie, sans rechercher d'influence, sans paraître s'occuper de politique. Modeste et réservée, d'une société sûre et commode, d'un esprit qui n'embarrassait pas le prince, d'une nature qui semblait d'un niveau égal, elle eut ou affecta un complet désintéressement, parut en quelque sorte ignorée, se tint en dehors de toute intrigue, et ne parlait jamais d'affaires politiques avec Monseigneur, « peut-être, remarque malignement Saint-Simon, parce que tous deux n'y entendoient guère. » Les allures, la constance de l'attachement du Dauphin, l'attitude de la cour, le silence de la princesse de Conti, qu'une pareille situation devait cruellement froisser, l'amitié de M^{me} de Maintenon, sont des preuves qui suffiraient presque à donner créance à l'existence d'un mariage secret. Mais il existe des témoignages

plus décisifs : ce sont deux lettres de Monseigneur lui-même, dont les originaux faisaient partie des archives de la maison de Noailles. Toutes deux sont adressées à M^{me} de Maintenon. La première est simplement datée de : « Ce samedi, 22. J'avois résolu de vous aller voir ce matin, mais vous étiez à Saint-Cyr, ainsi je ne l'ai pu faire. Comme je sais, madame, que je n'ai pas de meilleure amie que vous, et que je vous ai promis de vous parler de toutes mes affaires, je vous écris cette lettre. Je suis persuadé qu'elle vous surprendra fort, car c'est pour vous dire que je songe à me remarier, étant encore assez jeune pour sentir que je ne serois pas sage, et comme je sais que la chose du monde que le roi appréhenderoit le plus seroit que je tombasse dans la débauche, je vous prie de me mander véritablement votre sentiment là-dessus, et de me marquer quand je pourrai vous aller voir, pour que nous puissions un peu en parler ensemble. Je suis persuadé que vous croyez bien que j'ai examiné tous les inconvénients qu'il peut y avoir, car je vous assure qu'il y a longtemps que je ne pense qu'à cela. Le premier, qui est le plus considérable, est qu'il me paroît que le roi en est fort éloigné, et le second, que je ne vois pas de princesse qui me convienne. Voilà tout ce que je puis vous dire pour le présent par écrit. Je vous supplie de ne pas faire semblant de ce que je vous mande que je ne vous'aie parlé; n'en parlez même pas au roi, et faites-moi un mot de réponse; mais soyez assurée que je ne vous dis tout ceci que par conscience, et que j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui déplût au roi. Croyez que personne n'est plus à vous que moi. Encore un coup, le secret et une audience quand vous le pourrez. Vous pouvez donner un petit mot de réponse à Joyeux, qui portera ma lettre (1). »

La demande était des plus adroites : en s'adressant ainsi à M^{me} de Maintenon, le Dauphin était certain de la flatter,

(1) « Lettres de Louis XIV à Monseigneur le Dauphin, etc., adressées à M^{me} la marquise de Maintenon »; 1 vol. in-8° publié par M. de Monmerqué, pour la Société des bibliophiles françois, chez Didot, 1822.

d'obtenir son assentiment, car ce n'était pas une mince satisfaction pour elle de voir l'héritier de Louis XIV imiter l'exemple de son père : elle y voyait une grande quiétude pour son avenir et la certitude de toujours conserver à la cour une situation considérable, d'autant que M^{lle} de Choin la rassurait par sa réserve et par sa tranquillité. Aussi Monseigneur, en entamant son affaire ainsi, pouvait-il compter sur le succès ; comment le roi aurait-il refusé d'approuver un acte qui le justifiait d'une façon si éclatante aux yeux de la cour ? Le billet suivant, adressé à M^{me} de Maintenon, du camp d'Horelle, le 19 juillet 1694, prouve que le prince n'avait pas fait fausse route et donne raison à la cause que je viens de donner sur le changement des premières visites de M^{lle} de Choin à Meudon : « Quand je serai autant accablé d'affaires que vous croyez que je suis, je ne laisserai pas que de trouver le temps de vous écrire, car on est toujours bien aise de donner de ses nouvelles à ses amis et de les faire ressouvenir de soi..... Le roi m'a adressé deux de vos lettres dans son paquet : l'une pour moi, l'autre pour le duc du Maine... J'ai été étonné que vous ne me parlassiez pas de ma femme ; cela m'a surpris d'abord et m'a fait demeurer tout court. »

Il serait impossible, sans un mariage secret, d'admettre l'attitude de la petite cour de Meudon, qui grossissait à mesure que le roi vieillissait ; de comprendre l'amitié du roi et de la marquise, surtout leurs rapports plus que bienveillants, comme nous allons le voir, avec M^{lle} de Choin. Cette cour s'était peu à peu considérablement accrue, mais c'est surtout à dater de 1705 qu'elle prit des proportions considérables et qu'on se tourna vers Meudon comme le centre des faveurs dans un avenir prochain. Le prince de Conti s'y montra fréquemment, puis M^{me} de Maintenon y laissa aller la duchesse de Bourgogne, qui savait y trouver son mari et le duc de Berry, son beau-frère, assidus depuis quelque temps ; les autres habitués étaient le duc d'Antin, menin du Dauphin ; M. de Mailly, mari de la dame d'atour de Madame ; le duc

de Vendôme, le duc de Luxembourg, les maréchaux de Choiseul et d'Huxelles, qui espérait y trouver la duché-pairie, après laquelle il courut inutilement toute sa vie; le duc de Noailles et ses sœurs; M^{mes} de Lislebonne, qui y dinaient le plus souvent en petit comité; la duchesse de Bourbon, qui y fut pareillement admise. Les dîners s'étendirent insensiblement, mais toujours avec la même apparence mystérieuse, quoique ce ne fût plus un secret pour personne. La cour décerna un nom à ces parties secrètes, qui devinrent de plus en plus fréquentes : on les appela les *parvulo* de Meudon, et il fut bientôt de mode d'être des *parvulo* de M^{lle} de Choin.

A cette époque, l'attitude de M^{lle} de Choin avait complètement changé. Le mystère de sa situation était, comme nous venons de le dire, un secret de comédie, que l'on conservait seulement pour pouvoir se soustraire aux charges d'une cour trop nombreuse, qui aurait incommodé Monseigneur et sûrement porté ombrage au roi et plus encore peut-être à M^{me} de Maintenon (1707). M^{lle} de Choin était absolument à l'égard du Dauphin comme M^{me} de Maintenon à l'égard de Louis XIV. Pour les motifs que je viens de donner, elle avait conservé l'habitude de recevoir dans les entre-sois de Meudon, mais elle couchait dans le grand appartement; elle se tenait dans un fauteuil devant Monseigneur et faisait asseoir la duchesse de Bourgogne sur un tabouret : elle ne l'appelait que « la duchesse de Bourgogne » et vivait avec elle absolument comme M^{me} de Maintenon, avec cette différence que la princesse était infiniment moins libre à Meudon qu'à Versailles. « Monseigneur le duc de Bourgogne y étoit fort en brassière, dit Saint-Simon; ses mœurs et celles de ce monde-là ne se convenoient pas. » Le duc de Berry y étoit plus goûté et la duchesse de Bourgogne pareillement fort appréciée. M^{lle} de Choin, du reste, ne se départissait pas de sa règle de conduite : elle ne restait à Meudon que le temps que le Dauphin y demeurerait; aussitôt après son départ, elle retournait à Paris chez son cousin

Lacroix. Elle entendait la messe les jours fériés à six heures du matin, ne se montrait pas, évitait au contraire toute rencontre, affectant même une réserve qui paraissait exagérée en présence de la notoriété de sa position. En effet, « on la considérait, dit Saint-Simon, auprès de Monseigneur comme M^{me} de Maintenon auprès du roi. Toutes les batteries pour le futur étoient dressées et pointées sur elle. On cabaloit longtemps pour avoir la permission d'aller chez elle à Paris ; on faisoit la cour à ses amis anciens et particuliers. M^{sr} le duc de Bourgogne et M^{me} la duchesse de Bourgogne cherchoient à lui plaire, étoient en respect devant elle, en attention avec ses amis, et ne réussissoient pas toujours. Elle montrait à M^{sr} le duc de Bourgogne la considération d'une belle-mère, que toutefois elle n'étoit pas, mais une considération sèche et importunée, et il lui arrivoit quelquefois de parler avec autorité et peu de ménagement à M^{me} la duchesse de Bourgogne et de la faire pleurer. Le roi et M^{me} de Maintenon, ajoute Saint-Simon pour parfaire le tableau, n'ignoroient rien de tout cela, mais ils s'en taisoient, et toute la cour, qui le savoit, n'en parloit qu'à l'oreille. »

Saint-Simon ne sait que penser à l'égard du mariage du Dauphin avec M^{lle} de Choin. « C'est encore un problème, écrit-il, si elle étoit mariée. Tout ce qui a été le plus intimement initié dans leurs mystères s'est toujours récrié fortement qu'il n'y avoit jamais eu de mariage. » Ailleurs il formule une opinion toute différente. Madame écrit dans une lettre à laquelle nous avons déjà fait un emprunt : « On a pensé qu'il l'avoit épousée clandestinement. Je jure-
« rois que cela n'a pas eu lieu (26 avril 1719); » le 28 juillet 1715, elle avait au contraire écrit : « Monseigneur avoit lui-même une vieille guenipe pour maîtresse, et l'on pensoit qu'il l'avoit épousée en secret. » Mais ni Saint-Simon ni la duchesse douairière d'Orléans ne connaissent les lettres que nous avons citées plus haut ; ni l'un ni l'autre n'insistent sur la liaison extrême existant entre le Dauphin et M^{me} de Maintenon, qu'explique précisément un mariage analogue

à celui de la marquise. Comment d'ailleurs admettre la familiarité de M^{lle} de Choin avec les princesses et les princes, ses rudesses pour la duchesse de Bourgogne, l'étiquette observée à son égard comme pour M^{me} de Maintenon? Comment enfin croire que Louis XIV et la marquise eussent appelé à Versailles la maîtresse de Monseigneur? M^{lle} de Choin ne disait pas *mignonne* en parlant à la duchesse de Bourgogne, qui l'appelait *mademoiselle* et non pas *ma tante* : il n'y avait pas d'autre différence dans l'attitude de la princesse envers ces deux étranges hôtes de la cour. Mais, et c'est à ce sujet que Saint-Simon semble, dans une autre partie de ses Mémoires, pencher pour l'existence d'une union secrète, il serait inexplicable que la maîtresse du Dauphin ait pu, pendant la dernière maladie de ce prince, demeurer à son chevet au su du roi et à la vue de toute la cour. Nous avons dit que le roi le trouvait bon et avait vivement blâmé M^{me} de Maintenon de ne pas être allée voir M^{lle} de Choin dans son grenier, bien loin de la faire sortir du château, comme on le fait toujours en pareille occasion. « C'est encore une preuve du mariage, » ajoute Saint-Simon, cette fois, très-affirmatif, « d'autant plus grande que M^{me} de Maintenon, mariée elle même, et qui affichait si fort la prudence et la dévotion, n'avait, ni le roi non plus, aucun intérêt d'exemple et de ménagement à garder là-dessus, s'il n'y avait point de sacrement, et l'on ne voit pas qu'en aucun temps la présence de M^{lle} Choin ait causé le plus léger embarras (1). »

(1) Le recueil de Maurepas nous fournit le couplet suivant à ce sujet :

Quel sortilège as-tu cru faire,
Puante Chouin, double excrément?
As-tu pu te flatter de plaire,
Jusqu'à mener au sacrement?
Ignorez-tu qu'une rivale
Dont la beauté est sans égale
Punit un volage berger,
Et tôt ou tard sait se venger?

Il s'agit évidemment là de la double poursuite de Clermont auprès de la princesse de Conti et de M^{lle} de Choin.

e, dans une cour où le
 les proportions d'une af-
 onner à M^{lle} de Choin une
 vant en public qu'il était
 ils et qu'il n'ignorait au-
 it à Meudon et dans son
 708, le roi « contre toute
 alla de Versailles dîner à
 ogne, M^{me} de Maintenon
 et la journée, la marquise
 de Choin et y demeura
 cette visite fut l'évène-
 table agitation. La cause
 de la part de M^{me} de

accordé pendant quelque
 Chamillart, avait conçu
 et, transformé en une
 avait vu préférer pour
 à celle d'une Noailles.
 nent de ses sentiments,
 r le perdre peu à peu
 lgré les sages avertisse-
 royait tout permis et ne
 pour maintenir sa situa-
 Maintenon, il ne fut pas
 , et les conseils ne lui
 cette circonstance.

lade, gendre de Chamil-
 l de Meudon, vit le péril
 dut essayer d'y remédier
 : contre-balancer le mau-

C'était en lui procurant
 elle du Dauphin. Celle-ci
 on, parce qu'elle comprit
 aient dès le présent lui

être d'une grande utilité en échange de ceux qu'elle lui ferait entrevoir pour l'avenir. C'était la première fois qu'elle sortait de sa réserve. Et il ne faut pas croire qu'elle y demeurât fidèle par goût : M^{lle} de Choin aimait au contraire l'intrigue, — ses débuts le témoignent assez ; — mais elle avait compris que le Dauphin ne se souciait nullement de jouer un rôle à la cour, et elle préféra, avec un tact incontestable, se renfermer dans une retraite absolue qui lui donnait au moins le bénéfice d'une qualité très-rare à cette époque, le désintéressement. La Feuillade, ravi de son succès, qui n'était pas sans difficulté, s'ouvrit de ses projets à son beau-père et fut étonné d'abord, désespéré ensuite de les voir accueillir avec une extrême froideur. Il ne put obtenir que Chamillart se rendît à l'entre-sol de Meudon et il dut déployer une extrême habileté pour expliquer ces retardements à M^{lle} de Choin « surprise de voir ses avances languir, elle qui n'étoit occupée que de parades et de refus de commerce avec ce qu'il y avoit de plus important qui faisoit tout pour y être admis ». Lasse, à la fin, de ces perpétuels compliments, M^{lle} de Choin en parla à M^{lle} de Lislebonne, son amie intime, comme nous l'avons dit, et en même temps l'amie non moins intime de Chamillart. Celle-ci, croyant la liaison certaine et voulant s'attribuer le mérite d'y avoir travaillé, se hâta d'en parler avec faveur au secrétaire d'État, qui reçut l'ouverture très-cavalièrement, parut ne croire nullement à l'influence de la favorite de Meudon, se rejeta sur l'inutilité à son âge de faire de nouvelles connaissances et sur son étonnement de l'insistance de M^{lle} de Choin à cet égard. En un moment, M^{lle} de Lislebonne comprit la situation : elle constata l'aveuglement de Chamillart, qu'elle connaissait trop bien pour espérer le faire changer de sentiment ; elle devina l'embarras de la Feuillade qui, n'osant avouer sa déconvenue, multipliait à Meudon les prétextes. Mais, plus fine que le ministre, plus hardie que son gendre, elle n'hésita pas à sacrifier Chamillart, en répétant à M^{lle} de Choin toute sa conversation, sans en omettre un mot. Ce qu'elle fit de mieux, ce fut de raconter

tranquillement sa démarche aux filles du ministre en ayant l'air de leur persuader qu'en agissant ainsi, elle avait cru rendre un signalé service à Chamillart, « pour faire passer doucement, dit Saint-Simon, ce qu'une continuation de suspens eût bientôt révélé et avec plus d'aigreur ».

M^{lle} de Choin sut conserver les apparences du calme le plus parfait et ne montra aucun mécontentement au pauvre la Feuillade, qui, avec sa belle idée, avait en somme rendu à son beau-père le service le plus funeste. Elle se retenait dans l'intérêt de son frère, major au régiment de Mortemart, pour lequel elle voulait obtenir un des régiments de nouvelle création. Elle en parla à la Feuillade, qui, pour parer le coup, crut avoir le moyen d'atténuer la mauvaise affaire de Chamillart et s'empessa de demander cette faveur. Le candidat, d'ailleurs, était un excellent officier, comptant de bons services et jouissant de l'estime de ses camarades. Le ministre, tout au contraire, s'entêta plus que jamais ; il se figura qu'on verrait dans ce choix un pas en avant, un regret de sa conduite passée : il refusa. La Feuillade recommença le même manège qui lui avait si mal réussi. Il poursuivit son beau-père tout en amusant M^{lle} de Choin par des prétextes plus ou moins plausibles. Celle-ci suivit la même marche que précédemment ; à bout de patience, elle envoya auprès de Chamillart M^{lle} de Lislebonne, qui, cette fois, unit ses efforts à ceux de la Feuillade, et n'en échoua pas moins complètement. Le ministre laissa même échapper quelques imprudentes paroles sur le crédit que M^{lle} de Choin se figurait avoir, et, pour couper court à de nouvelles poursuites, il donna le régiment à un autre. M^{lle} de Lislebonne ne raconta pas moins fidèlement ce qui venait de se passer, et M^{lle} de Choin, n'ayant plus aucun motif de modération, résolut de ne rien négliger pour perdre un homme qui, il faut le reconnaître, y apportait toute la bonne volonté imaginable.

D'Antin, qui sut toutes ces histoires, en informa la duchesse de Bourgogne et M^{me} de Maintenon, toutes deux également animées contre Chamillart. C'est ce qui explique l'attitude

Choin l'appui du
adresser, et à cet

avait produit dans
amillart, comprit
'effaroucha, dit-il.
llart, et je ne crus
Je l'avertis, je le
que continuait ce-
sieurs fois M^{me} de
Villars, Boufflers,
ministre : « Mon-
» la duchesse de
ait que son mari
in n'avait pas de
sieurs fois et tou-
tes durèrent long-
dit Saint-Simon,
le roi détestait le
tre, dans lequel il
es ministres ne lui
ue toute puissance
mais senti le joug,
e habitude longue
fiance depuis plus
passagère, le réci-
e obéissance douce
t le favori au mi-
elle, une complai-
usqu'où il pouvoit
coups concertés et
Elle l'étoit ; mais
e par ce qui vient
l'irritoit, et plus il
nt l'attaque et qui
dura un an depuis

•

1: fi
e te
elle
ple
qu'
s d
riel
e d
ivre
mcc
ils
r n
une
s. «
oid
ent
qu
tot
tion
ale
de
isai
oîn
imo
d'un
uell
stai
de
mêr
co
lus
n é
a n
la j
rait
our

LIO

rest

le c

aut

Orl

Sai

illan

Ver

e lu

on

'ce

la l

M^{re}

nne

ser

pot

lus

prir

ori

ait j

epu

ess

tra

po

M^{re}

e.

hai

Big

oin

at d

ore

am

, dé

'ell

> sa

n r

son

voyant, et d'irriter la duchesse de Bourbon en voyant la duchesse d'Orléans. Bignon fit tout ce qu'il put pour lui démontrer l'erreur où elle tombait, la faute qu'elle commettait, car il appréciait la situation comme son ami ; mais il ne put rien gagner, et M^{lle} de Choin finit par lui défendre de jamais lui en reparler. Saint-Simon fut excessivement vexé d'avoir ainsi mis si malencontreusement le duc et la duchesse d'Orléans en avant pour leur faire essuyer un pénible échec, et ceux-ci en furent très-affectés. Ils avaient prévenu M^{me} de Maintenon et la duchesse de Bourgogne de la démarche, et ils surent par elles que le roi l'avait approuvée : ils s'empresèrent de même de leur faire le récit détaillé de l'insuccès de la négociation, « qui par M^{me} de Maintenon et M^{me} la duchesse de Bourgogne passa au roi avec tout l'assaisonnement nécessaire » ; et dès le lendemain le duc d'Orléans aborda résolûment Louis XIV pour brusquer cette affaire de mariage qui, désormais, ne pouvait être enlevée autrement : cette démarche plut au roi, qui trouvait cette union à sa convenance, et le 1^{er} juin il força son fils à accorder son consentement.

Cette nouvelle causa un bruit extrême à la cour, un plus grand à Meudon, où M^{lle} de Choin se hâta de prévenir la duchesse de Bourbon et Monseigneur de ce qui s'était passé et déchaîna de la sorte toute la coterie contre Saint-Simon. Celui-ci ne tarda pas à s'en repentir, car, à peu de semaines de là, il apprit par le fidèle du Mont, demeuré son dévoué serviteur, quoique gouverneur du palais de Meudon, que le Dauphin avait annoncé à la duchesse de Bourbon et à la princesse de Conti, qu'il voyait toujours, que Saint-Simon se serait vanté de le faire promptement chasser et de gouverner Monseigneur avec l'appui de ses deux fils. Ne sachant cela que par une circonstance connue de du Mont seulement, Saint-Simon dut se taire, mais son embarras en fut plus grand à la cour ; il s'en ouvrit cependant, ne pouvant plus y tenir, à la duchesse de Bourgogne, qui démontra à son beau-père l'absurdité de cette accusation ; mais néanmoins

le séjour de Meudon « embarrassoit étrangement » notre célèbre mémorialiste : comme il le dit lui-même, « c'étoit pour moi un lieu infecté de démons », où il avait ses plus ardens ennemis et d'où pouvaient chaque jour partir contre lui les traits les plus dangereux, sans qu'il eût personne pour le défendre ; il n'accusa pas M^{lle} de Choin, mais il trace en deux lignes son rôle et son attitude envers lui très-exactement : « M^{lle} de Choin, la vraie tenante, en mesures extrêmes et en tous ménagements pour eux, fée invisible dont on n'approchoit point, et moi moins que personne, et qui, en étant inconnu, ne pouvois rien espérer d'elle. »

C'est à ce moment qu'un accident inattendu bouleversa toutes les prévisions et vint anéantir les craintes que Saint-Simon concevait très-sagacement à l'égard des conséquences de l'avènement du Dauphin pour lui : il prouva en même temps l'imprudence de M^{lle} de Choin, qui, en repoussant les avances que Bignon avait été chargé de lui faire, se priva d'un puissant appui.

Le 9 avril, Monseigneur tomba malade de la petite vérole à Meudon, comme il allait sortir pour une chasse au loup. Le roi s'y rendit avec M^{me} de Maintenon et s'y établit, quoiqu'il « se déplût hors de sa maison », et cela amena une complication des plus singulières. « M^{lle} de Choin, du moment où Louis XIV entra au château, se retira dans un grenier et ne parut dans la chambre du malade que quand le roi en sortoit : elle y trouvoit toujours la duchesse de Bourbon, M^{lle} de Lislebonne, M^{me} d'Épinay, qui n'en bougeoient », mais elle causait à son tour un extrême embarras à la princesse de Conti, qui comprenait le désir qu'avait le Dauphin d'avoir M^{lle} de Choin auprès de lui, et qui ne pouvait cependant décemment se rencontrer avec son ancienne rivale. Elle prit son parti de bonne grâce et dit au malade qu'elle savait depuis longtemps « ce qui étoit dans Meudon ; qu'elle n'avoit pas pu vivre hors de son château dans l'inquiétude où elle étoit, mais qu'il n'étoit pas juste que cette amitié fût importune ; qu'elle le prioit d'en user très-librement, de la

CHOIN.

sonviendro
amaïs dans
l'embarra
tion du De
M^{me} de Li

du jour
du temps,
vue des set
elle chez M
irent pas,
^{me} de Main
ses à M^{lle}
se verroie
e sous le n
notablemen
s, au gra
M^{me} la du
le de voir l
un mal si
res, et le l
(15 avril 17
mps, et ell
de Melun,
où elle n
udes. « El
de lui app
on malheu
tement de
louage, »
M^{lle} de Ch
le roi lui
sa maison
Antin d'all
ère, et de
e de 12,00

ou intéressée aurait seule pu y trouver son compte, et précisément M^{lle} de Choin n'avait aucune ambition, elle détestait l'intrigue, ne tenait nullement à se mêler aux affaires de la cour : Saint-Simon le déclare nettement en ajoutant : « Une telle contrainte et de toute la vie est bien pesante à qui est de ce caractère, et qui ne s'en propose rien ; et la rupture de la chaîne apporte assez tôt la consolation. » Il nous donne aussi une preuve du rare désintéressement de cette favorite : « Il ne faut pas taire un beau trait de cette fille ou femme si singulière. Monseigneur, sur le point d'aller commander l'armée de Flandre, la campagne d'après celle de Lille, où pourtant il n'alla pas, fit un testament, et dans ce testament un bien fort considérable à M^{lle} de Choin. Il le lui dit et lui montra une lettre cachetée pour elle qui en faisoit mention pour lui être rendue, s'il mésarrivoit de lui. Elle fut extrêmement sensible, comme il est aisé de juger, à une marque d'affection de cette prévoyance, mais elle n'eut point de repos qu'elle ne lui eût fait mettre devant elle ce testament et la lettre au feu, et protesta que si elle avoit le malheur de lui survivre, 1,000 écus de rente qu'elle avoit amassés seroient encore trop pour elle. » Et il faut ajouter, peu à la louange de ce prince, qu'il exécuta trop exactement cette prière, et qu'il ne laissa pas la moindre disposition en faveur de celle qui avait si fidèlement vécu auprès de lui pendant tant d'années.

M^{lle} de Choin avait évidemment beaucoup de bon sens, de finesse et de tact, car on ne saurait trop la louer pour la conduite qu'elle observa en présence du roi et de M^{me} de Maintenon, puis de toute la famille royale, et enfin de l'intérieur du Dauphin. C'est là qu'elle rencontrait le plus de difficultés, et elle y aurait probablement succombé si elle avait été ambitieuse. Sa position, en effet, y était exceptionnellement embarrassée, puisqu'elle n'était pas régulièrement auprès du Dauphin et que pendant ses fréquentes absences ceux qui entouraient constamment le prince avaient beau jeu à dominer ce caractère faible et borné. Peut-être comprit-elle

PHILE.

d'influ
que l
ament
ersonn
peu p

e que
chaîne
habitu
couvre
tenant
vec so
ur un
enveill
jusqu
stique
très-c
fidèle
islebo
es No
et pré
lonna
3. Dou
c, le n
es du
et av
t jusqu
ons vu
court
squ'à
tes de
marée
de lu
me l'
ans so
a mar

chaque jour plusieurs heures chez elle, partageant les illusions qu'il inspirait et croyant d'autant plus à la valeur de M. d'Huxelles, qu'elle voyait le Dauphin en faire publiquement un aussi grand cas. A peine ce prince eut-il expiré, que le maréchal se hâta d'effacer ces compromettants souvenirs. La pauvre chienne fut oubliée, plus de têtes de lapin ; la maîtresse le fut aussi, plus de visites. Il n'y remit jamais les pieds (1). Comme elle avait cru à la solidité de son attachement, elle ne supporta pas ce coup avec résignation ; elle s'en plaignit et voulut qu'on le fît savoir au maréchal. « Lui-même, dit Saint-Simon, fit le surpris ; il ne pouvoit comprendre sur quoi ces plaintes étoient fondées, il dit effrontément qu'il ne la connoissoit presque pas, et qu'il ne l'étoit de Monseigneur que par son nom, ainsi qu'il ne savoit pas ce qu'elle vouloit dire. De cette sorte finit ce commerce avec cette cause de la faveur, et elle n'en a pas ouï parler depuis. » Quelques-uns imitèrent ce triste exemple, d'autres l'abandonnèrent peu à peu : « elle y parut peu sensible, comme s'y attendant bien. » Il lui en demeura assez d'ailleurs de plus intimes qui « se piquèrent » de la voir souvent, et ils persévérèrent jusqu'à la fin de sa vie : le recueil de Maurepas seul fournit le nom du maréchal de Tessé comme l'un des plus fidèles (2). La duchesse de Bourgogne, sans l'avoir revue, lui porta toujours le même intérêt et elle s'efforça même de faire porter sa pension à 20,000 livres. La princesse de Conti elle-même essaya de se réconcilier, et à diverses reprises depuis la mort du Dauphin elle renouvela des tentatives que M^{lle} de Choin ne voulut jamais accueillir. En revanche elle était demeurée, paraît-il, fidèle à Clermont, bien qu'il n'ait pu sortir de sa

(1) Lettre de Madame du 26 avril 1719.

(2) C'est le général des galères,
Le favori de la Chouïu....

Nous ne pouvons citer les quatre derniers vers de ce couplet du recueil de Maurepas, qui indiquent assez qu'il s'agit ici du maréchal de Tessé, puisqu'il mentionne son intimité avec Louvois dont il aurait été « le Benjamin », son fils et ses deux filles. Or Tessé ne remplaça qu'en 1712 M. de Vendôme comme général des galères de France.

retraite en Dauphiné ; elle voyait très-intimement son frère l'évêque de Laon, et, par lui, entretenait des relations très-familiales, nous dit Saint-Simon, avec l'exilé. Le prélat même était son conseil avec le conseiller d'État Bignon : elle n'avait aucun secret pour eux, et c'est par eux qu'il fallait passer quand on voulait obtenir d'elle quelque démarche auprès du Dauphin. Elle avait une excessive amitié pour Bignon et s'intéressait à toute sa famille ; nous en trouvons la preuve dans ce passage d'une lettre de la marquise d'Huxelles, du 23 juillet 1710 : « Le chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois a élu doyen l'abbé Bignon ; il y a grande partie de plaisir à Guermonde chez M. de Pron qui dure depuis cinq jours ; les acteurs étaient l'évêque de Strasbourg, la maison de Croissy, M^{lle} de Choin, l'intendant Bignon et sa femme, M. Fériol, etc. (1) »

M^{lle} de Choin acheva ainsi tranquillement sa vie, dans le cercle d'une intimité agréable, et elle eut sans nul doute le plaisir d'y voir reparaître l'ami de sa jeunesse, le beau Clermont, qui fut nommé en 1719, comme nous l'avons dit, capitaine des Cent-Suisses du Régent. Elle mourut à Paris, dans sa modeste maison de la rue Saint-Antoine, en 1744 suivant la Biographie Didot, en 1723 suivant les Mémoires de Saint-Simon, en 1732 suivant ses additions publiées avec le journal de Dangeau, « dans de grandes infirmités sur la fin et depuis longtemps dans une grande piété, » n'ayant cessé depuis de mener « une vie retirée, honnête et modeste, sans presque plus sortir de chez elle ».

Il est permis de croire que M^{lle} de Choin laissa de véritables regrets, car elle avait deux précieuses qualités : une évidente bienveillance dans la caractère et une grande fidélité dans son commerce. A cet égard, le témoignage de Saint-Simon a un poids incontestable : il n'eut aucune relation avec

(1) Pron, avant d'être président de la chambre des comptes, avait fait une fortune énorme dans les fermes du roi : en 1716, il dut rembourser 1,800,000 fr. par ordre de la chambre de justice. Sa fille épousa le comte de Tonnerre, nommé l'année suivante maréchal de France.

elle, il haïssait et craignait le Dauphin, et nous avons vu comment échoua la seule tentative sérieuse qu'il ait fait vers elle; de plus, il est assez sévère pour donner de la valeur aux jugements favorables qu'il porte sur les gens auxquels aucun motif ne l'attache. Tous les contemporains, tous les auteurs d'ailleurs sont d'accord pour apprécier avec éloge le caractère de M^{lle} de Choin.

M^{lle} de Choin donna un rare exemple de désintéressement et d'absence du goût d'intrigues que personne, je crois, à sa place, n'avait encore fourni. Soit simplicité réelle, soit habileté excessive, elle sut se concilier toute la cour par son attitude modeste et réservée, jusqu'à Louis XIV, qui reconnut promptement l'influence heureuse qu'elle exerçait sur son fils et lui sut gré de ne chercher à se mêler d'aucune affaire; jusqu'à M^{me} de Maintenon, qui comprit qu'elle n'avait rien à craindre d'elle et qui dès lors lui accorda sa protection pour préparer l'avenir en vue de l'avènement de Monseigneur. Elle ne se départit jamais de la réserve qu'elle s'était imposée; elle ne demeura jamais officiellement à Meudon; quand elle y était, elle ne sortait pas de son entre-sol, au point, pour la messe, de n'y aller qu'à six heures du matin. Sans équipage, sans maison, avec une pension très-modeste, elle menait l'existence d'une bourgeoise aisée, feignant de rechercher uniquement la solitude et se défendant des tentatives des courtisans à venir l'encenser et l'entourer. Nous avons vu qu'elle sut résister à la tentation de venir publiquement à Versailles. C'est par ce manège, à la fois honnête et habile, qu'elle se maintint au milieu de la cour la plus bouleversée, la plus agitée, la plus remplie de cabales et d'intrigues, sans soulever d'inimitiés, sans inspirer d'envie, sans porter d'ombrage, et en se créant des amitiés solides et durables.

«C'étoit une très-bonne créature, dit Saint-Simon, qui ne sortoit ni de sa place, ni de son état avec ceux qu'elle voyoit; fort désintéressée, qui ne demandoit jamais, d'un bon esprit, sensée et raisonnable, pour qui M^{me} de Maintenon avoit de

la considération, et qui refusa tout à la fin de venir s'établir à Versailles, où le roi la désiroit pour retenir davantage Monseigneur, qui avoit autant et plus d'abandon pour elle et de malaise sans elle que le roi pour M^{me} de Maintenon. » Duclos ne parle pas moins bien d'elle : « Elle n'étoit pas jolie, mais, avec beaucoup d'esprit et le caractère le plus excellent, elle se fit aimer et estimer de tous ceux qu'elle voyoit ; elle n'avoit le caractère insolent avec personne. »

On a peine après cela à expliquer le mystère de Meudon. Nous savons que M^{lle} de Choin n'aimait pas le Dauphin : son éclat avec Clermont, la continuité de sa liaison avec ses deux frères, le prouvent surabondamment. Elle ne recherchait pas les honneurs, elle ne tenait pas à l'argent, elle ne se plaisait pas dans l'intrigue. Ici se dresse une véritable énigme, car nous avons montré que le Dauphin n'était rien moins que séduisant et son caractère rien moins qu'attachant. Nous n'avons pas à en parler longuement ici ; mais nous ne pouvons finir sans insister sur quelques traits qui rendent malaisé à comprendre le long attachement de M^{lle} de Choin sans bénéfice. Nous avons vu comme ce prince traitait parcimonieusement, comme il la forçait à venir à Meudon d'une façon pénible, précaire, si je puis dire, blessante même pour la femme la moins susceptible ; comme il fallait qu'elle se soumît à une espèce de captivité qui fut d'abord véritablement étroite et ne se relâcha que bien lentement. Nous savons qu'il ne lui donna aucun accès aux affaires politiques, dont il s'occupait d'ailleurs très-peu. Le Dauphin avait de la douceur et de la bonté ; mais, comme le remarque Duclos, son éloge doit s'arrêter là. Né avec un esprit borné, il n'y suppléa par aucunes connaissances acquises ; élève de Bossuet et de Montausier, il ne fit honneur ni à l'un ni à l'autre ; sans vices ni vertus, il passait sa vie aussi obscurément que son rang le lui permettait, sans influence à la cour, sans faste, n'ayant de ressources contre l'ennui que la société de M^{lle} de Choin, la table, à laquelle il lui fallut renoncer de bonne heure, et la chasse. C'était en résumé un excellent homme, un médiocre prince, faible, accessible à

la pression des intrigants, craignant infiniment le roi, jouissant d'une grande popularité parce que l'on connaissait son impuissance et que, par conséquent, on ne lui imputait aucun des maux qui accablèrent le pays. Nous avons dit qu'il ne parlait jamais d'affaires à M^{lle} de Choin, et celle-ci évitait de paraître vouloir s'en occuper avec lui ; il affectait même à cet égard une excessive réserve, peut-être pour cacher son éloignement forcé de toute participation au gouvernement, peut-être aussi pour dissimuler son incapacité : « Il dit une fois à M^{lle} de Choin, sur ce silence dont elle lui parloit, raconte Saint-Simon, que les paroles des gens comme lui portant un grand poids et obligeant ainsi à de grandes réparations quand elles n'étoient pas mesurées, il aimoit mieux très-souvent garder le silence que de parler. »

On ne peut que se demander quel motif a pu déterminer M^{lle} de Choin à subir cette longue affection sans grands agréments, on en conviendra, pour elle, à moins que, voyant l'exemple de M^{me} de Maintenon, elle n'ait voulu habilement préparer hommes et choses et attendre l'avènement du Dauphin pour faire acte de volonté et continuer, à côté du trône de France, le rôle de la toute-puissante marquise. Saint-Simon raconte une scène piquante qui paraît faire présumer que telle aurait été la pensée secrète de la reine du *parvulo* de Meudon. « Quelques mois avant la mort de Monseigneur, M^{me} la duchesse de Bourgogne l'étant allée voir à Meudon, elle monta dans le sanctuaire de son entre-sol, suivie de M^{me} de Nogaret, et elles y trouvèrent Monseigneur avec M^{lle} de Choin, M^{me} la duchesse, et les deux Lislebonne fort occupées à une table sur laquelle était un grand livre d'estampes du sacre, et Monseigneur fort appliqué à les considérer, à les expliquer à la compagnie et recevant avec complaisance les propos qui le regardaient là-dessus, jusqu'à lui dire : Voilà donc celui-ci qui vous mettra les éperons, cet autre le manteau royal, les pairs qui vous mettront la couronne sur la tête, et ainsi du reste, et cela dura fort longtemps. Je le sus deux jours après de M^{me} de Nogaret, qui en

fort étonnée, et que l'arrivée de M^{me} la duchesse de
 gogne n'eût pas interrompu cet amusement singulier. »
 n ne peut, en finissant cette étude, s'empêcher de remar-
 le hasard vraiment curieux qui a deux fois de suite placé
 es du trône de France deux femmes que rien ne devait
 peler suivant les prévisions humaines. La providence
 pas voulu que nous puissions voir ce que M^{lle} de Choin
 été auprès d'un roi aussi incapable que faible, et si le
 ume aurait eu à se louer de cette véritable régence. La
 t a enlevé le Dauphin avant la réalisation de cet événe-
 t, et nous trouverons dans Saint-Simon encore les deux
 es qui peuvent lui servir d'oraison funèbre véridique :
 t attachement incompréhensible et si semblable en tout
 ui du roi, à la figure près de la personne chérie, est
 -être l'unique endroit par où le fils ait ressemblé au
 (1). »

E. DE BARTHÉLEMY.

M^{lle} de Choin laissa après elle un neveu qui s'est fait dans l'É-
 un nom justement honoré. Louis-Albert Joly de Choin, né à
 g, le 22 janvier 1702, entra dans les ordres et devint de bonne
 e l'un des vicaires généraux du diocèse de Nantes : il fut nommé
 38 évêque de Toulon et il y donna constamment l'exemple du zèle
 eux le plus éclairé et le plus élevé : il y mourut en 1759, ayant
 ié un ouvrage qui est demeuré classique : *les Instructions sur le*
l, imprimées à Lyon en 1778, et rééditées de nos jours par le car-
 Gousset.

RAPPORT

**SUR LES PERTES ÉPROUVÉES PAR LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ,
DÉPENDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE , A
PARIS, SOIT PENDANT LE SIÈGE PAR LES PRUSSIENS, SOIT PEN-
DANT LA DOMINATION DE LA COMMUNE RÉVOLUTIONNAIRE.**

(Suite.)

I.

LIVRES MANUSCRITS ET IMPRIMÉS, RARES OU PRÉCIEUX.

Il existe , disons-le d'abord avant de constater des pertes d'ouvrages manuscrits infiniment regrettables , il existe heureusement des copies du catalogue des manuscrits , et quelquefois des copies des manuscrits rares offrant le plus de valeur et d'intérêt. M. Louis Pâris notamment, le savant directeur du *Cabinet historique*, avait préparé des matériaux qui acquièrent aujourd'hui une grande importance. Il avait transcrit cette partie du catalogue et pris ou fait prendre des copies de quelques manuscrits originaux ou de fragments particulièrement intéressants. Je citerai la copie du travail de Ch. d'Hozier ayant pour titre : « *L'Impôt du sang, ou la noblesse de France sur le champ de bataille* » ; celle de la *Description de la galerie du château d'Étoges* (Marne), peinte en 1680 ; celle d'un grand nombre de *Lettres historiques des seizième et dix-septième siècles*, copiées dans les grands recueils de J. Bourdin , secrétaire d'État sous Henri II et Charles IX ; celle du catalogue détaillé du 32^e volume in-folio des *Papiers et lettres originales de la maison de Noailles*, recueil mis sous séquestre à l'époque de la Révolution et

que la famille était en instance de réclamer⁽¹⁾; enfin la copie d'un certain nombre de Vies des poètes français extraites du manuscrit autographe de G. Colletet.

La perte du manuscrit original de Colletet n'en reste pas moins une des pertes les plus sensibles. Ce manuscrit, si cher aux gens de lettres, tant de fois consulté, tant de fois cité, ne formait pas moins de cinq volumes in-4°. Son titre en indiquait l'objet et l'importance : *Vies des poètes français par ordre chronologique depuis 1209 jusqu'en 1647*. On voit par là combien un tel ouvrage, contenant quatre cent cinquante-neuf biographies, si précieux comme objet de curiosité, à titre de manuscrit, l'était aussi pour l'histoire littéraire. L'original et la copie ont été brûlés⁽²⁾. Est-il impossible d'en retrouver ailleurs quelque autre copie ? On m'en signale une qui aurait été vendue, à la vente Aimé-Martin, à M. Durand de Lançon, copie que ses héritiers possèdent peut-être encore aujourd'hui. En déplorant cette perte si regrettable, je dois aussi ajouter ce qui l'atténue dans une certaine mesure : plusieurs de ces *Vies* de poètes ont été publiées, et en général ce sont les plus importantes. De nos jours, des érudits comme M. de Clinchamp, M. Paul Lacroix, M. G. Brunet, M. Blanchemain, M. Rathery, M. Hauréau, M. Tamisey de Larroque, ont eu l'heureuse idée de reproduire quelques-unes de ces précieuses notices,

(1) En 1851, M. Ludovic Lalanne a rédigé le catalogue de divers recueils de lettres originales possédées par la bibliothèque du Louvre, et, entre autres, des papiers de la famille de Noailles. Ce Catalogue a été, à la même époque, envoyé au ministère de l'instruction publique.

(2) M. F. de Caussade, bibliothécaire au Louvre, se proposait d'en donner, à la librairie Lemerre, une édition complète, dont il avait réuni de nombreux matériaux. Ces matériaux, laissés dans le bureau de M. de Caussade au Louvre, ont été brûlés également. Il avait été question, il y a quelques années, de publier ce manuscrit pour la collection des documents inédits de l'histoire de France. C'est M. Asselineau, de la bibliothèque Mazarine, qui proposait alors de s'en charger. M. Asselineau avait repris cette idée de publication en 1857; mais la faillite de l'éditeur arrêta tout projet, pendant qu'il faisait faire une copie du manuscrit. On voit que ce manuscrit a joué de malheur.

parfois, il est vrai, avec un peu d'arrangement quant à la forme. D'autres manuscrits de G. Colletet et de François Colletet sont aussi à regretter. A de médiocres poésies se trouvaient réunis de curieux documents historiques et littéraires.

Nombre de personnes, se reportant à leurs anciens souvenirs de la bibliothèque du Louvre, ont cru perdu dans le même désastre un autre manuscrit bien plus précieux qu'elles y avaient admiré : les *Heures de Charlemagne*. Les *Heures de Charlemagne* ! ce livre, qui réunit tous les genres d'intérêt, vénérable manuscrit dix fois séculaire, auquel s'attachent tant de traditions glorieuses ! On a plus d'une fois décrit ce bel in-folio sur peau vélin, orné de six miniatures, presque entièrement écrit en lettres d'or sur un fond pourpre, et dont chaque feuillet est entouré d'arabesques très-variées en or et en couleur. Rassurons-nous : les *Heures de Charlemagne* existent encore. Transportées, il y a quelques années, au Musée des Souverains, elles doivent leur préservation à cette circonstance et à la sollicitude de M. Henri Barbet de Jouy, le conservateur, qui nous permet aussi de conserver d'autres ouvrages précieux de la bibliothèque du Louvre, comme le *Registre de l'ordre du Saint-Esprit* et le *Sacre de Napoléon*, avec les dessins originaux d'Isabey, Percier et Fontaine.

Malheureusement combien d'autres pertes sont trop avérées et trop complètes ! C'était une rareté figurant à titre unique, que la *Bulle sur papyrus du pape Agapet*, de l'année 951. Il existe à Narbonne un *fac-simile* de cette pièce, faite il y a peu d'années. Elle a été aussi publiée dans le tome VI du *Gallia christiana*, et depuis dans les *Papyri diplomatici* de Marini. Comme valeur d'archéologie et d'art, quelle perte que celle des *Dessins d'architecture pour le Louvre et Versailles, l'Arc de triomphe, l'Observatoire*, etc., par Claude Perrault ; 2 vol. in-folio, avec texte explicatif et autographe de Charles Perrault ! A ce recueil étaient jointes des notes de Fontaine, de Vaudoyer, de Barbier. Je citerai,

parmi les manuscrits (en dehors des manuscrits historiques formant des recueils en plusieurs volumes, dont je parlerai dans un instant), les *Huit Herbiers*, manuscrit autographe de M^{me} de Genlis, avec dessins originaux, gros volume in-4°, magnifiquement relié; le *Choix des plus belles fleurs*, dessins originaux sur peau vélin par Redouté, 2 volumes in-folio, reliés par Simier en maroquin bleu, avec les chiffres du roi Louis-Philippe, donnés à la bibliothèque du Louvre par la reine Marie-Amélie; les *Roses*, dessins originaux de Redouté, sur peau vélin, in-folio richement relié par Simier; la *Botanique de J.-J. Rousseau*, avec dessins originaux par Redouté, grand in-8° sur peau vélin; un beau manuscrit persan du shah Hamet, avec vignettes; une *Biblia sacra*, manuscrit in-4°, du treizième siècle, sur vélin, reliure de Simier en maroquin noir, dont la dernière feuille offrait la note suivante d'une écriture fort ancienne : « *Ista Biblia fuit gloriosissimi sancti Ludovici, quondam regis Francorum.* » Mais, parmi les grands livres imprimés, à figures, comme beauté d'exécution, il y avait peu d'ouvrages plus remarquables que les *Oiseaux* d'Audubon (*The Birds of America*), avec quatre cent trente-cinq planches coloriées, ou à mettre au-dessus du *Traité des arbres et arbustes* de Duhamel, magnifique exemplaire sur vélin, formant quatorze volumes in-folio. Le *Musée de Florence*, de Wicar, un véritable chef-d'œuvre ! Une œuvre gracieuse et riche, les *Pigeons* de M^{me} Knip (1) ! Parmi les curiosités et les raretés historiques ou littéraires, réunies en un volume unique, comment ne pas citer au premier rang les lettres *autographes* de Henri II, du cardinal de Lorraine, d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, du chevalier de Selve, d'Alex. Montanus, de Martin du Bellay, d'Adrienne d'Estouteville, de Tavanès, recueillies en un volume in-folio; celles de d'Estrées, au nombre de cent quarante-cinq (2); celles de

(1) Nous apprenons que les *OEuvres* de Borghesi ont été également brûlées.

(2) En voir le détail dans le Catalogue Germain Garnier, vente du

Louis XIV à M^{me} de Maintenon, formant un volume in-folio dos de maroquin (1) ?

De pareilles pertes se constatent avec douleur ; on n'a pas besoin de les commenter. C'étaient des pièces originales, d'un bien triste mais bien réel intérêt, que celles qui composaient l'*État des dépenses faites au Temple depuis le 13 août jusqu'au 16 novembre de l'an 1 de la République française*, et les *Comptes des fournisseurs de Louis Capet et sa famille*. M. de Beauchêne, dans son *Histoire de Louis XVII*, a en grande partie publié ces documents dans les pièces justificatives de son ouvrage. Au point de vue archéologique, c'était encore un bien précieux volume que le manuscrit intitulé *Consecratio Regis*, beau manuscrit du quatorzième siècle, avec ornements en or et en couleur, in-4° relié en maroquin rouge aux armes royales. Comment ne pas rappeler un petit traité d'histoire légendaire inédit, que son titre nous fait assez connaître : *En quel temps la cité de Lutèce fut commencée et comment elle fut nommée Paris* ; manuscrit sur vélin du quinzième siècle, formant un rouleau de 16 pouces de large sur 15 de long, avec vignettes peintes ? Comment ne pas signaler l'*Ordonnance de Louis XI pour l'ordre de Saint-Michel*, beau manuscrit du quinzième siècle ? Une curiosité toute historique s'attachait aux trois volumes manuscrits contenant le procès-verbal de l'Ordonnance de 1667, de l'ordonnance criminelle de 1670 (deux fois reproduite) ; à l'Exposition des maximes et des règles consacrées par les Articles organiques, avec le Rapport également manuscrit, signé PORTALIS ; à quantité de mémoires spéciaux, que je ne puis nommer un à un, mais dont le titre même révèle l'intérêt pour tous ceux qui mettent quelque prix à la connaissance intime et détaillée des institutions et de la vie privée de notre France : ces arrêts du Parlement, ces registres de la Chambre des Comptes, ces inventaires et 4 mars 1822, n° 1100, et dans le Catalogue A. Barbier, en vente du 25 février 1828, supplément, n° 37.

(1) Voir le détail dans le Catalogue Germain Garnier, n° 1131.

ces notes sur les fiefs, les domaines, les bénéfices, l'aménagement des forêts, les châteaux royaux; ces tables si instructives des recettes et des dépenses, parfois aux armes de Colbert ou de tel autre personnage célèbre. Ajoutons-y d'intéressants et volumineux ouvrages manuscrits sur les monnaies, dont l'un commandé par le contrôleur des finances Desmarets et corrigé par le chancelier Daguesseau. On conservait, avec l'intérêt qui s'attache aux personnes royales et aux anciens souvenirs, un manuscrit autographe du jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV et frère de Louis XVI, contenant des *Problèmes de géométrie pratique, exécutés et mis au trait*.

Encore une perte irréparable : la *Notice historique sur les sépultures d'Héloïse et d'Abailard*, livre imprimé, mais exemplaire unique tiré sur papier rose, avec les dessins originaux par Alexandre Lenoir; et cet autre volume grand in-folio : *Paris, Saint-Cloud et dépendances*, avec les dessins originaux de Fontaine. Nous avons indiqué, en parlant des catalogues, un manuscrit en 2 volumes, extrêmement regrettable, dont M. L. Pâris, grâce à une copie faite complètement par ses soins, annonce la publication prochaine en 4 volumes in-8° : nous voulons parler du livre de Ch. d'Hozier, auquel tant de familles nobles attachent un prix qu'y mettront aussi tous ceux que touche dans le passé la gloire de notre patrie, tant ce livre rappelle de traditions de courage militaire et d'héroïque fidélité au devoir ! Mais quel plus touchant adieu n'aurions-nous pas à faire à un de ces manuscrits que les amis des lettres, que tous ceux qui savent apprécier l'union d'une noble nature et d'un beau talent, ne pouvaient voir sans respect et sans émotion, le manuscrit autographe de Vauvenargues ! Il y a certes des noms plus éclatants que le nom de ce lettré plein de délicatesse, de cet écrivain ingénieux, de ce moraliste original; il en est peu qui inspirent une estime plus profonde et une plus douce sympathie. C'était une relique intéressante à un haut degré, que l'*Essai sur quelques caractères*, écrit tout entier de sa main, formant 708 pa-

ges, et que ces *Lettres*, également autographes, adressées en si grand nombre, de 1739 jusqu'en 1745, au président à mortier du parlement d'Aix, de Saint-Vincent. Ces lettres formaient, avec celles qu'il adressa au marquis de Mirabeau et à quelques autres personnages, une autobiographie des plus curieuses, en même temps qu'un des témoignages les plus honorables de l'excellence du caractère et de l'esprit de ce jeune officier, enlevé si tôt aux lettres. Ce témoignage ne périra pas, grâce à M. Gilbert, qui était venu chercher, en grande partie, à la bibliothèque du Louvre, les éléments de la nouvelle édition de Vauvenargues en 2 volumes, édition définitive. L'auteur de l'*Éloge de Vauvenargues*, couronné par l'Académie française, rendait par là aux lettres un service dont il ne connaissait pas toute l'étendue, lorsque lui-même, trop tôt frappé, mourait quelques mois avant que ces précieuses reliques du moraliste auquel il avait consacré tant de soins et de travail disparussent pour jamais !

A cette liste funèbre je trouverais encore plus d'un ouvrage à ajouter, que ses mérites de rareté ou de curiosité rendent particulièrement digne de regret. Les bibliophiles regretteront le Rabelais de l'abbé Morellet, que son possesseur avait couvert d'annotations manuscrites, exemplaire relié en 4 volumes in-12, donné au Louvre par M. Burgaud-Desmarets avec d'autres pièces relatives à Rabelais. C'était un volume fort rare et fort curieux que l'*Albuconiana*, composé d'opuscules économiques et politiques, par Pierre Arnaud, vicomte d'Aubusson ; plusieurs de ces opuscules avaient paru séparément et en divers lieux, de 1773 à 1790. D'Aubusson, grand seigneur libéral, avait applaudi aux débuts de la Révolution. On trouvait, dans ce recueil, des lettres de Turgot ou adressées à ce grand homme. Un petit ouvrage portant ce titre : *Turgot*, poème en quatre chants, 1^{er} janvier 1776, lettres italiques, vignettes de Cochin, était aussi au nombre des curiosités bibliographiques. Parmi les imprimés, il faut placer à un rang des plus distingués l'exemplaire unique sur vélin, acheté par Charles X, au prix, dit-on, de 50,000 francs,

Victoires et Conquêtes, vingt-sept volumes publiés par Koucke et reliés avec un grand luxe. Dans un certain nombre de cartons numérotés se trouvaient des autographes généraux mentionnés dans l'ouvrage. Les amateurs apprennent aussi un modeste exemplaire des *Lettres sur la profession d'avocat*, par Camus, 2 volumes in-12, avec notes autographiques de A. Barbier.

Parmi les manuscrits, bien que n'ayant pas le caractère graphique, c'étaient de précieux volumes que la *Collection de lettres à François I^{er} et autres rois et princes, copiées des originaux par le sieur de Briancourt*, et que les *Lettres de Mazarin à M^{me} de Venel, gouvernante de ses enfants*, un volume in-4°. Est-ce tout? Parmi les manuscrits en un volume ou en plusieurs, mais ne formant pas ces recueils étendus que j'ai réservés pour en parler à part, il faut encore mentionner des ouvrages rares ou uniques, la perte est irréparable au point de vue de l'histoire et archéologie, tels que : le procès du président Gyroux, accusé de plusieurs crimes au parlement de Dijon, réunion de pièces rares, imprimées ou manuscrites; le procès du Bar, 2 volumes in-folio (fabrication de faux titres de noblesse); les *Requêtes* par le lieutenant de police d'Argenson, relatives aux désordres de mœurs de plusieurs jeunes seigneurs qui ont été nommés, 1 volume in-folio; les *Mémoires pour servir à la future édition de Moréri*, par Dumasbaret, curé de Saint-Hilaire, de la ville de Léonard, 6 volumes in-4°; les *Mémoires de Saint-Hilaire*, manuscrit différent de l'ouvrage imprimé, 2 volumes in-folio (1). Enfin je trouve cité, dans les *Documents sur la Picardie*, publiés par M. H. Cocheris, bibliothécaire à la Mazarine (2), un précieux *Mémoire historique et géographique sur les provinces de France*, manuscrit in-folio de 10 folios, écriture du dix-huitième siècle. Ce qui en faisait leur valeur, c'étaient le nombre et l'importance des documents recueillis sur l'ancienne France.

M. Chéruel a donné une notice sur ce manuscrit.

T. I^{er}, p. 30.

Je ne terminerai pas cette partie de mon Rapport sans ajouter que la bibliothèque du Louvre renfermait aussi nombre de volumes qui, n'ayant point par eux-mêmes un prix extraordinaire, en acquéraient un par les annotations manuscrites qu'ils contenaient. Un livre qu'un grand homme a manié, lu, médité, reçoit une sorte de consécration. Combien des notes écrites de sa main n'ajoutent-elles pas à ce sentiment de pieux respect ! On trouvait, à la bibliothèque du Louvre, des volumes annotés par des hommes célèbres, tels que Cujas, Pithou, Loisel. Il suffisait d'avoir la religion des grands écrivains et des bons livres pour attribuer bien de la valeur aux *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, de M^{lle} de la Vallière, annotées par la main de Bossuet. Mais les hommes qui ont commis ces lâches attentats n'étaient-ils pas étrangers et hostiles à cette religion comme à toute autre ? Et l'on croirait que leur haine a éprouvé une satisfaction sauvage à détruire ces monuments du passé, comme les édifices mêmes dont s'honore une civilisation à laquelle ils ont déclaré la guerre.

II.

COLLECTIONS OU RECUEILS TANT MANUSCRITS QU'IMPRIMÉS, D'UNE IMPORTANCE EXCEPTIONNELLE.

J'arrive, Monsieur le Ministre, à ces collections et à ces recueils dont la perte est tantôt irréparable, tantôt au moins des plus regrettables. La bibliothèque du Louvre, ainsi que je l'ai fait observer plus haut, était particulièrement riche en ce genre. Ses origines vous en ont donné, en grande partie, l'explication. Au nombre des recueils dont la perte inspire une véritable douleur, plaçons d'abord les 9 volumes in-folio intitulés : *Lettres et pièces historiques de 1552 à 1566, provenant de Jacques Bourdin, secrétaire des finances sous Henri II, François II et Charles IX; mort en 1567*. Ce qu'il y avait là d'inestimables trésors, les historiens le

savent. C'était un de ces recueils inappréciables, également chers aux érudits et aux amateurs des vieux livres, et dont la disparition laisse une profonde lacune (1).

Il faut en dire autant des *Papiers de Noailles*, collection en 30 volumes in-folio, de Lettres politiques, historiques et littéraires, de 1676 à 1730.

A quels grands événements, à quels illustres personnages des vingt-quatre dernières années du dix-septième siècle et des trente premières du dix-huitième, ces lettres ne touchaient-elles pas ! Quelles révélations instructives on y trouvait ! Combien n'en avaient-elles pas fourni déjà à l'historien ! Combien ne lui en réservaient-elles pas encore ! M. le duc de Noailles en avait tiré un excellent parti pour son *Histoire de Madame de Maintenon*, et l'on aurait fort à faire de citer tous ceux qui, de nos jours, avaient mis à contribution ces documents inédits, véritablement hors ligne. J'en ai dit un mot à propos des catalogues de la bibliothèque du Louvre. J'ajouterai que M. Louis Pâris, comme il nous l'annonce dans sa publication du catalogue des manuscrits, avait fourni à la maison de Noailles un inventaire complet des pièces qui composaient cette collection, et il se propose de publier cet inventaire. C'est avec le même chagrin qu'il faut constater la destruction des cinquante-cinq volumes, in-folio et in-quarto, de la *Collection des pièces, lettres politiques, historiques et littéraires, de 1630 à 1757*, par le marquis Voyer d'Argenson. Par bonheur, un des derniers descendants de l'auteur en avait tiré plusieurs volumes publiés de la Bibliothèque elzévirienne, et M. Rathery y a puisé les matériaux de sa grande publication des Mémoires, pour la Société de

(1) On trouve une indication très-détaillée de ce qui concernait la Picardie, dans l'ouvrage précité de M. Cocheris. « Les nombreuses minutes de lettres, écrit M. Cocheris, renfermées dans ces volumes, sont écrites au nom des rois de France Henri II, Charles IX, de la reine Catherine de Médicis, du duc de Guise, du connétable de Montmorency, etc. ; probablement de la main du secrétaire d'État Bourdin ou de l'Aubespine. »

l'Histoire de France. Encore une perte sensible : les *Archives de Joursanvault*, deux volumes in-folio. C'était un recueil de pièces originales et souvent pleines d'intérêt, notamment sur les quinzième et seizième siècles. Notons aussi les vingt-sept volumes in-folio de l'*Inventaire des titres et papiers des duchés de Lorraine et de Bar*, par Honoré Caille, sieur du Fourny.

Je n'ai plus qu'à insister, Monsieur le Ministre, sur l'immense valeur des collections de documents se rapportant à l'histoire de la législation politique et civile, possédées par la bibliothèque du Louvre. C'étaient quarante-cinq volumes in-quarto sous le titre de : *Mémoires secrets du parlement de Paris*, depuis 1302 jusqu'à sa suppression ; soixante-dix volumes in-folio, intitulés : *Extrait des registres secrets du Parlement, de 1500 à 1727* ; soixante-douze volumes in-folio formant le *Recueil des registres du Parlement, depuis 1739 jusqu'en 1770*. Mais, en apprenant l'incendie de la bibliothèque du Louvre, la pensée de tous ceux qu'intéresse soit la bibliographie, soit l'étude des anciens textes législatifs, s'est immédiatement portée sur une collection, on peut le dire, sans pareille, aussi étonnante par la masse et l'étendue que par l'intérêt des documents et par leur classement, qui, je l'ai indiqué à propos des catalogues, était un prodige de soin patient et d'exactitude. Les hommes qui ont poussé un peu loin et profondément leurs études juridiques, ceux qui, dans les grands corps de l'État, tenaient à prendre connaissance des précédents en matière de lois, connaissaient la collection Saint-Genis, en partie manuscrite, en partie imprimée. Rarement, le travail humain, le travail d'un seul, même aidé par un collaborateur (M. de Saint-Genis avait été précédé par un autre savant jurisconsulte, P. Gillet), a élevé un aussi vaste, et l'on peut ajouter un si utile monument. On ne comptait pas moins de sept cents volumes in-quarto pour le principal de ces recueils, le *Recueil chronologique, depuis l'an 305 jusqu'en 1790, des édits, arrêts du Conseil, arrêts du Parlement et de la Cour*

des Aydes, sentences, lettres, patentes, etc. M. Isambert déclarait, dans l'introduction qui précède son Recueil des anciennes lois françaises, que « c'était la plus précieuse de toutes les collections existantes sur la matière ». Selon la remarque de M. Rathery, « on y rencontrait fréquemment des pièces du temps, intercalées à leur date, et qui rendaient ce recueil presque aussi précieux pour l'étude de l'histoire que pour celle du droit public et de l'ancienne administration. » M. A. Barbier, dans sa *Notice* sur la vie et les travaux de M. de Saint-Genis, a publié le détail des *Tables*, non moins précieuses, qui accompagnaient ce recueil et qui donnaient aux recherches les plus compliquées une singulière facilité. La table *alphabétique*, depuis 305 jusqu'en 1783, formait quatre-vingt-cinq volumes. La table *chronologique*, depuis 1684 jusqu'en 1786, formait dix volumes, également in-4°. La table *imprimée* (depuis 1721 jusqu'en 1750) en avait six, du même format. Depuis Louis XVIII, cette collection, longtemps conservée à Pantin chez la veuve de M. de Saint-Genis, était placée dans les galeries du Louvre. Ce souverain en avait fait examiner lui-même plusieurs volumes et avait ensuite consenti à l'acquisition, qui fut payée 100,000 francs. Un commis intelligent, rapporte M. A. Barbier, avait été spécialement chargé de la continuation de la grande table. Le même bibliographe évalue à près de quinze cents volumes l'ensemble de la collection, Recueils, Tables, Suppléments, etc.

La littérature et l'histoire contemporaine avaient aussi leur part dans ces vastes recueils, qui, indépendamment de la valeur souvent très-grande de telle ou telle pièce, en avaient une non moins considérable, due, ici également, à leur ensemble. C'est à la première catégorie, à la littérature italienne, qui était si richement représentée à la bibliothèque du Louvre, qu'appartenait cette belle *Bibliothèque pétrarquiesque*, composée de huit cent soixante-deux volumes et de sept cent trente-six ouvrages. Un catalogue détaillé, publié à Milan, renfermait la description raisonnée de cette

collection, où se trouvaient un grand nombre d'éditions rares des premiers temps de l'imprimerie et plusieurs manuscrits précieux. Le roi Charles X avait acquis, à un prix très-élevé, en 1826, ce vaste recueil, du professeur Antoine Marsard, qui avait consacré sa vie à le former. Depuis lors, d'importantes additions y avaient été faites.

C'est à la fois à la littérature et à l'histoire depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, qu'il faut rapporter la collection dite le *Recueil A*, commencée par le libraire Nyon, vaste réunion, de douze à treize cents volumes, composée de pièces de médiocre étendue, opuscules, thèses, pamphlets, almanachs, éloges académiques, vers et satires, feuilles de circonstance, impossibles à retrouver ailleurs, matériaux de recherches, classés dans une table des matières remplissant à elle seule 2 volumes in-folio.

Enfin, nul recueil comparable à celui de la bibliothèque du Louvre sur la Révolution. La perte de ces huit cents volumes ou cartons renfermant plus de vingt mille pièces est irréparable pour l'histoire de notre temps et de notre pays. Les inventaires et catalogues, faits avec une exactitude scrupuleuse, permettaient de retrouver à l'instant la moindre de ces pièces. Ils se composaient d'une table alphabétique des noms d'auteurs, 2 volumes in-folio; des anonymes, 1 volume in-folio. Ce n'était pas tout : on avait fait un dépouillement analytique, avec indication des dates et des volumes, dont chacun portait un numéro d'ordre; on avait dressé une table des matières sur ce dépouillement, double liste des journaux de la collection, l'une alphabétique et l'autre chronologique. « Un autre recueil, écrivait M. Rathery en 1858, recueil acquis de M. Viollet-le-Duc, qui l'avait formé, et renfermant 131 volumes in-8°, in-12 et in-18, peut passer pour un appendice de celui de la Révolution. En effet, sous le titre assez inexact de *Théâtre révolutionnaire*, il comprend non-seulement un grand nombre d'œuvres dramatiques représentées ou composées de 1788 à 1825, mais encore une foule de pamphlets en vers et en

prose, de satires, pièces fugitives, poésies lyriques, chansons avec musique, dont la plus grande partie se rapporte aux événements et à l'époque de la Révolution. Il en existe un catalogue spécial où chaque pièce est indiquée : 1° à sa date ; 2° par le nom de son auteur, ou par son titre, si elle est anonyme. » A l'histoire du dix-neuvième siècle se rattachaient encore quatorze beaux volumes manuscrits in-4°, acquis sous le règne de Louis-Philippe : *les Archives du grand maître des cérémonies, correspondances et procès-verbaux des cérémonies et audiences diplomatiques, depuis 1805 jusqu'en 1813.*

Plus rapprochées encore de nous par la date, se plaçaient les pièces, en nombre plus grand que partout ailleurs, sur les États-Unis, particulièrement la collection des séances du Congrès. Avec les publications de la Commission des *Records*, présents du gouvernement anglais, et quelques autres des pays scandinaves, elle achevait de donner le caractère d'un dépôt juridique et politique à cette admirable bibliothèque. La bibliothèque du Louvre s'était procuré ces documents américains, par voie d'échange et par l'intermédiaire de M. Vattemare.

III.

COLLECTION MOTTELEY.

La collection dite Motteley occupait, à la bibliothèque du Louvre, toute une salle. Elle y brillait à trois titres : comme musée de reliures, comme collection d'Elzéviens, comme assemblage de livres et manuscrits rares. Il m'a fallu, le catalogue de cette précieuse collection étant brûlé comme tout le reste, recourir, pour mentionner les choses rares et précieuses qui s'y trouvaient en nombre considérable, aux souvenirs, d'ailleurs fidèles, des bibliothécaires et surtout de M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob). En effet, M. Lacroix avait assisté, comme exécuteur testamentaire de M. Charles Motteley, à l'inventaire qui fut fait de ses livres

après sa mort ; même avant que la bibliothèque léguée par ce bibliophile à l'Etat eût passé à la bibliothèque du Louvre, il la connaissait bien, et il avait installé et classé, dans le Louvre même, comme musée spécial de bibliographie et de reliure, une partie de cette magnifique collection. Il devait lui être facile de compléter, pour ainsi dire, d'abondance de mémoire et avec une précision toute particulière, les indications que j'avais reçues d'ailleurs, en même temps que sa liaison avec M. Motteley lui permettait d'y joindre des détails qui ne sont pas sans importance sur la formation et sur différents caractères spéciaux de cette bibliothèque admirée par les amateurs. Qu'il me soit permis d'ajouter que j'ai trouvé l'obligeance du savant bibliophile égale à ses lumières.

Comme musée de reliures, la collection Motteley avait un très-grand prix. Elle se composait de reliures royales et princières, livres ayant appartenu aux rois, aux reines, aux princes et princesses de France, depuis Louis XII jusqu'à Charles X ; de reliures *aux armes* ou avec emblèmes, livres ayant appartenu aux amateurs célèbres de France, aux bibliothèques de couvents, de châteaux, de collèges ; de reliures-types ou modèles de la reliure en France depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, chefs-d'œuvre des maîtres depuis l'illustre imprimeur-libraire Antoine Vérard, qui était aussi graveur et relieur, jusqu'aux premiers relieurs contemporains, Thouvenin, Bauzonnet, Duru et Capé ; de reliures étrangères d'ouvrages ayant appartenu aux papes, aux cardinaux, empereurs, rois, princes, hommes illustres, reliures dites historiques ; de reliures enfin de tous les temps et de tous les pays, excellents spécimens de l'art de la reliure. On y remarquait, parmi d'autres livres, qui partout ailleurs eussent été signalés comme de beaux et rares échantillons de la reliure ou d'intéressantes curiosités historiques, deux volumes de la fameuse bibliothèque de Jean Grollier, à la devise *Grollierii et amicorum* ; surtout un Plutarque d'Amyot, première édition de Vascosan, en 2 volumes in-folio, grand pa-

pier, exemplaire de dédicace à Charles IX; la première édition des mémoires de Martin du Bellay, en grand papier, magnifique volume in-folio, d'une reliure tout à fait rare en maroquin brun, à dorures à petits fers avec la devise emblématique de veuvage de Catherine de Médicis, peinte en couleurs émaillées; le *Montaigne* du président de Thou; le *Charron* du cardinal de Richelieu; un exemplaire des *Sorti* de Marcolini, avec une merveilleuse reliure vénitienne en mosaïque de maroquin de couleur, ayant appartenu au duc de Ferrare, Hercule d'Este, à qui est dédié ce livre singulier; des livres aux armes de Diane de Poitiers, de François I^{er}, de Henri III, de Henri IV, etc. Ce musée, unique en Europe, était formé d'environ mille deux cents volumes, tous d'élite.

Comme réunion de précieux Elzéviens, la collection Motteley était célèbre et bien supérieure à celle qui existe à la bibliothèque publique de la Haye.

Pour la former, M. Motteley avait mis quarante ans et avait parcouru l'Europe. Il avait, pour ainsi dire, fouillé la Hollande, différents États de l'Allemagne, la Hongrie, etc. Il avait acquis comme une science spéciale des Elzéviens, science très-minutieuse et très-compiquée dont il avait tracé les règles dans des papiers restés manuscrits, devenus également la proie des flammes; science assez raffinée, qui consiste à distinguer, moyennant tels et tels signes qu'on ne peut discerner qu'avec beaucoup d'attention, les Elzéviens authentiques de la plus habile imitation (1). Des catalogues de livres elzéviens rédigés pour la vente, par ce savant bibliophile, qui ne s'entendait pas moins à bien vendre qu'à bien acheter, ont beaucoup contribué à apprendre aux bibliographes comment on pouvait reconnaître d'une manière presque infailible les ouvrages imprimés par les Elzéviens de Leyde, d'Amsterdam et d'Utrecht, entre tant de livres qui portent

(1) Voy. à ce sujet le seul opuscule qu'il ait mis au jour : *Aperçu sur les erreurs de la Bibliographie spéciale des Elzevirs et de leurs annexes*, par le bibliophile Ch. M. Paris, Panckoucke, 1847, in-12,

les noms de libraires supposés, des noms de lieux imaginaires. On juge par là aisément ce que pouvait être une bibliothèque elzévirienne composée avec une passion si éclairée.

On y distinguait :

1° Les Elzéviens authentiques, avec ou sans nom, par ordre chronologique depuis 1626 jusqu'en 1681, divisés par imprimeries d'Amsterdam, de Leyde, d'Utrecht ;

2° Les faux Elzéviens ou pseudo-Elzéviens, sortis de diverses imprimeries de Hollande, de Belgique, d'Allemagne, de France même, etc. ;

3° Les petits livres imités des Elzéviens, avec leur format, leurs caractères et leurs fleurons.

Ces trois divisions formaient plusieurs milliers de volumes à cause des doubles de toutes sortes. Chercheur infatigable des Elzéviens petit-12, M. Motteley ne croyait pas pouvoir les montrer sous trop d'aspects. Il avait donc, dans chacune des divisions elzéviriennes ci-dessus mentionnées, établi des catégories d'exemplaires :

1° Exemplaires brochés, *non rognés*, à toute marge : on y trouvait quelques *non rognés* uniques, entre autres les *Prophéties de Nostradamus* et l'*Imitatio Christi*, de la bonne date ;

2° Exemplaires reliés par les meilleurs relieurs anciens et modernes, le Gascon, Duseuil, Boyet, Padeloup, Derome, Thouvenin, Duru, Capé, Bauzonnet, etc. Il y avait donc pour chaque ouvrage quatre ou cinq reliures différentes, en maroquin de diverses couleurs et en veau fauve ; les volumes eux-mêmes différaient par la grandeur des marges qui se mesurent au centimètre ;

3° Reliures en parchemin de Hollande, telles que lorsque l'ouvrage sortait tout relié de la librairie des Elzéviens, exemplaires admirablement conservés.

La collection des volumes imités d'après le mode elzévirien était précieuse : elle contenait tous ces petits livres joyeux, satiriques, qui ont paru à l'étranger, surtout en Hollande,

depuis 1640 jusqu'en 1730, livres défendus et mis à l'index, la plupart au moment de leur publication, et par conséquent devenus fort rares et presque introuvables aujourd'hui, où ils servent de documents à l'histoire des idées et des mœurs.

Les vrais bijoux de la collection des Elzéviens authentiques étaient l'Horace, le Virgile, l'Ovide, etc., du comte d'Hoyrn et de Longepierre.

Je finis par les livres rares et les manuscrits précieux de cette inestimable collection. Parmi les livres, les *gothiques* étaient en majorité. Ces raretés bibliographiques, livres imprimés sur vélin, plaquettes gothiques, éditions sur grand papier, exemplaires de dédicace, formaient une véritable richesse. Tel volume était estimé à plusieurs milliers de francs. On trouvait là beaucoup de vieilles poésies françaises, entre autres un recueil de dix-huit à vingt opuscules en rimes, de la fin du quinzième siècle, la plupart inconnus aux bibliographes. Il y avait aussi bon nombre d'éditions originales des classiques français. On y admirait une foule de grands livres à figures, en très-beaux exemplaires, d'incunables, d'éditions gothiques, in-folio, des imprimeurs libraires de Paris, Pasquier Bonhomme, Antoine Vérard, Guillaume Eustace, Galliot du Pré, etc. ; tels que les *Chroniques de France*, le Froissard, le Monstrelet, etc., enfin, plusieurs mystères et quelques romans de chevalerie.

Les manuscrits étaient très-remarquables à différents égards. Je signalerai un livre du plus grand prix, une admirable Bible, dite des ducs de Guise, manuscrit du quinzième siècle, sur vélin, avec une multitude de miniatures d'un travail achevé encadrant toutes les pages de texte ; un manuscrit de la pompe funèbre d'Anne de Bretagne ; deux livres de prières écrits par le calligraphe Jarry ; quatre grands manuscrits in-folio des campagnes de Louis XIV, avec des peintures de Vandermeulen et des ornements de Damoiselet ; un Portulan incomparable, du seizième siècle, sur vélin, dressé par un maître-pilote de Dieppe ; des cartes marines, de

la même époque, faites pour l'usage de l'amirauté de France, etc.

On ne regarde pas comme moins grande une autre perte, celle de quantité de manuscrits grecs et latins, provenant presque tous de la bibliothèque de l'Oratoire, antérieurs au quinzième siècle, parmi lesquels un Cicéron et un Horace du douzième siècle, un Virgile du treizième, un Lucrèce et un Ovide du quatorzième, etc. La plus sensible de ces pertes est le manuscrit *autographe* des œuvres de saint Agobard (neuvième siècle).

Tel est, Monsieur le Ministre, le bilan de nos principales pertes. J'ai évité de mettre des chiffres exprimant la valeur en argent pour chacune d'elles. D'une part, ces évaluations varient trop pour qu'on en puisse suffisamment garantir l'exactitude. D'autre part, les millions qu'elles représentent ne sont pas ce qui doit nous toucher le plus vivement : on ne refait pas avec des millions l'œuvre du temps, et il est tel monument d'art ou d'archéologie qu'il n'y a nul moyen humain de remplacer. Arrivât-on à se rapprocher, par les plus louables efforts, en y consacrant une patience infinie et des capitaux suffisants, du modèle disparu, on ne saurait le rétablir dans son entier, et toujours la pensée restera affligée par d'irréparables lacunes. Telle est la situation que constate ce rapport. Combien peu il s'en est fallu que les pertes qu'il signale n'aient été encore de beaucoup dépassées ! On frémit à l'idée que presque toutes nos richesses de bibliographie et d'art pouvaient disparaître d'un seul coup avec notre Bibliothèque nationale et notre musée ! Les mains sacrilèges qui ont incendié tant de nos édifices publics et de nos plus précieux dépôts de livres ont trop réussi, d'ailleurs, à rendre immense la part du mal. Il dépend plus de nous de prévenir le retour de pareils désastres par une prévoyante sagesse, que d'en réparer les effets, même à force de peine et par des sacrifices d'argent.

Veuillez agréer, etc.

HENRI BAUDRILLART,

Membre de l'Institut, inspecteur général des bibliothèques.

BIBLIOTHÈQUE DE MARSEILLE.

L'ABBÉ RIVE ET SES MANUSCRITS.

Quel a été le sort des manuscrits de l'abbé Rive ? Nos recherches n'ont pu nous l'apprendre. La ville de Marseille devait en faire l'acquisition pour la bibliothèque, et c'eût été un dépôt fort précieux qui aurait peut-être éclairci bien des points d'une science à laquelle nous sommes redevables des meilleurs travaux, la science bibliographique.

Ces manuscrits ne seraient-ils pas enfouis ou dispersés dans quelque galetas ou dans une collection particulière ? — Nous avons pensé réveiller l'attention des habiles chercheurs et faire plaisir aux bibliographes en publiant, sur les manuscrits de l'abbé Rive, les documents inédits suivants :

I.

L.-F. JAUFFRET, AU MAIRE DE MARSEILLE.

Marseille, 22 mars 1833.

Par une lettre en date du 19 de ce mois, M. Floret, préfet du département du Var, me fait, dans l'intérêt de la bibliothèque de Marseille, une communication que je m'empresse de vous transmettre.

Il m'annonce qu'une dame, sa parente, héritière du savant abbé Rive, connu dans le monde littéraire comme l'un des

meilleurs bibliographes qui aient existé, désire céder ses manuscrits.

M. le préfet du Var a la bonté de m'en adresser la notice imprimée que je connaissais déjà en grande partie par la *Chronique littéraire* des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive, qui parut à Aix en 1791 (1).

« Si la ville de Marseille, me mande-t-il, voulait faire
« l'acquisition de ces précieux manuscrits, pour augmenter
« les richesses littéraires et scientifiques déjà confiées à vos
« soins, je vous serais obligé de me le faire savoir. »

Dans le cas contraire, je suis invité à renvoyer cette notice à Draguignan, pour que la dame à qui appartiennent les manuscrits puisse chercher à Paris l'occasion de les placer avec avantage.

Approuveriez-vous, Monsieur le Maire, que pour vous mettre à même de prendre une décision affirmative ou négative pour l'acquisition des manuscrits plus ou moins importants du fameux abbé Rive, je demandasse d'abord à M. le préfet du Var quelques renseignements ultérieurs sur l'état de conservation dans lequel se trouvent les manuscrits annoncés; et, en même temps, sur le prix que Madame sa parente veut y mettre? Comme M. le préfet du Var ne m'a rien dit à cet égard dans sa lettre, il ne sera pas surpris que je désire, avant tout, avoir, sur ce point essentiel, quelques éclaircissements.

II.

L.-F. JAUFFRET, A JOSEPH FLORET, PRÉFET DU VAR.

Marseille, 23 mars 1833.

En vous accusant réception de la lettre que vous m'avez

(1) *Chronique littéraire des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive, des secours dans les lettres que cet abbé a fournis à tant de littérateurs...* (par l'abbé Rive), *Eleuthéropolis*, de l'imp. des anti-Copet.... l'an second du nouveau siècle françois (Aix, 1791), in-8°.

fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois, j'éprouve d'abord le besoin de vous remercier de son envoi, ainsi que celui de la notice imprimée qui l'accompagnait.

Je n'ai pas perdu de temps pour communiquer à M. le maire de Marseille la proposition que vous avez eu l'aimable attention de me faire dans l'intérêt du riche dépôt littéraire confié depuis longtemps à mes soins.

Il ne tiendra pas à moi que l'heureuse occasion que vous m'offrez de l'enrichir encore par l'acquisition des manuscrits de l'abbé Rive ne soit favorablement accueillie par l'administration.

Malheureusement les fonds annuels votés par le conseil municipal en faveur de la bibliothèque sont très-limités... Malheureusement aussi l'article de la *Biographie universelle* sur l'abbé Rive serait de nature à faire paraître moins désirable l'acquisition de ses manuscrits, si elle devait être trop onéreuse à la ville.

Évitons, dans cette affaire, tout ce qui pourrait nuire à sa réussite; et pour cela, Monsieur le Préfet, daignez joindre à la complaisance que vous avez eue de m'en faire l'ouverture, celle de me mettre à même de la présenter à l'administration municipale sous le jour le plus favorable à la lui faire accepter.

La notice que vous avez eu la bonté de m'adresser paraît avoir été imprimée à Paris, il y a plusieurs années. Les manuscrits dont elle donne les titres sont-ils encore dans la capitale? Sont-ils en ce moment à Draguignan? Sont-ils dans un état satisfaisant de conservation? Pourraient-ils, au besoin, être confiés à un correspondant de Marseille? Enfin à quelles conditions la personne qui les possède actuellement consentirait-elle à les céder? J'aurais besoin d'être fixé sur ces points essentiels pour pouvoir suivre cette affaire avec tout le zèle que je désirerais y mettre, et qui serait d'autant plus grand que sa terminaison me semblerait plus avantageuse à l'établissement confié à ma surveillance.

III.

L.-F. JAUFFRET, AU PRÉFET DU VAR.

Marseille, 4 avril 1833.

Je ne m'étonne plus maintenant que vous preniez un intérêt d'affection à la bibliothèque de Marseille, et que l'idée vous soit venue de tâcher de lui ménager l'acquisition des manuscrits de l'abbé Rive. Dès que M. Floret, ancien magistrat, aujourd'hui notaire, a l'avantage d'être de votre famille, vous êtes en quelque sorte Marseillais vous-même ; et j'en suis d'autant plus flatté que l'académie de Marseille, dont je tiens la plume depuis longtemps, s'honore d'avoir compté autrefois parmi ses membres un de vos parents sans doute, Jacques Floret, qui n'entra dans la compagnie qu'après avoir été couronné plusieurs fois par elle dans ses solennités annuelles consacrées aux lettres...

Si les manuscrits de l'abbé Rive s'étaient trouvés déposés au chef-lieu du département dont le roi vous a confié l'administration, j'aurais peut-être demandé à M. le maire de Marseille la permission d'aller les reconnaître sur les lieux, et j'aurais profité de cette occasion pour aller saluer le préfet d'un département où je suis né.

Dès que j'aurai reçu de vous, Monsieur le Préfet, les renseignements ultérieurs que vous voulez bien m'annoncer relativement aux manuscrits, j'en rendrai compte au digne maire de Marseille, et j'aurai l'honneur de vous faire part de la réponse qu'il m'aura faite. Il n'y aurait que l'exagération du prix demandé qui pourrait éloigner l'espoir de la réussite de cette affaire ; si le mérite des manuscrits répond à l'idée avantageuse que j'aime à en concevoir, et que cette acquisition ne soit pas trop onéreuse à la ville, je me plais à croire que l'administration locale ne refusera pas l'occasion de donner un lustre de plus à la bibliothèque de Marseille.

IV.

L.-F. JAUFFRET, AU MAIRE DE MARSEILLE.

Marseille, 8 avril 1838.

En réponse à la lettre que j'eus l'honneur de faire à M. le préfet du Var, le 23 mars dernier... j'ai reçu deux nouvelles lettres de cet administrateur, contenant les renseignements demandés, tant sur l'état de conservation des manuscrits de l'abbé Rive que sur le prix qu'y attache aujourd'hui M^{lle} Morénas, nièce du savant bibliographe et cousin du préfet du Var.

D'après ce que me mande M. Floret, les manuscrits de l'abbé Rive se trouvent en ce moment à Paris où M. Morénas, son neveu et son héritier, les avait fait transporter de son temps.

Ces manuscrits doivent être conformes à l'état imprimé dans la notice que M. le préfet du Var m'a communiquée et dont vous trouverez ci-joint une copie (1).

M. le préfet du Var a sans doute ignoré des faits qui sont à ma connaissance et qui ont eu de la publicité à Paris et Londres. En 1820, les manuscrits de l'abbé Rive ont été offerts par M. Morénas à Dibdin, bibliothécaire de lord Spencer, au prix de 6,000 fr. M. Dibdin parle positivement de ce fait dans son Voyage bibliographique.

(1) Il nous a été impossible de retrouver cette notice ou la copie ainsi que les lettres de M. Floret.

On avait pensé que les manuscrits de l'abbé Rive valaient à cette époque 15,000 fr. M. Morénas avait consenti à les céder à un libraire pour 10,000 fr. La bibliothèque de la chambre des députés devait acquérir pour 8,000 fr. ou pour une pension de 650 fr. servie à demoiselle Morénas. M. Jauffret trouvait ce dernier chiffre exagéré.

V.

L.-F. JAUFFRET, AU PRÉFET DU VAR.

Marseille, 17 avril 1833.

Tout en désirant pour la bibliothèque de Marseille l'acquisition des manuscrits de l'abbé Rive, je n'ai pas dissimulé à M. le maire un fait que M^{lle} Morénas a pu vous laisser ignorer, qu'elle a pu vraisemblablement ignorer elle-même, mais qui est à la connaissance de tous les bibliographes de France et de l'étranger ; c'est que M. Morénas, de son vivant, a offert les manuscrits de son oncle à un prix évidemment inférieur à celui que M^{lle} Morénas demande aujourd'hui. Le Voyage de Dibdin, un ouvrage du savant bibliographe Peignot, que j'ai sous les yeux, en font foi...

Si, comme j'ai eu l'honneur de le lui demander, M. le maire de Marseille me charge de lui faire un rapport préparatoire sur l'acquisition des manuscrits de l'abbé Rive, je le rédigerai en conscience. Je songerai, sans doute, aux intérêts de l'établissement confié à mes soins, mais je songerai aussi à tout le respect dû aux travaux du savant bibliographe dont M^{lle} Morénas a recueilli l'héritage littéraire.

VI.

L.-F. JAUFFRET, AU MAIRE DE MARSEILLE.

Marseille, 17 avril 1833.

J'ai l'honneur de vous adresser, sous ce pli, le rapport que vous m'avez demandé sur la proposition faite par le préfet du Var de céder à la ville de Marseille les manuscrits de feu l'abbé Rive. Je l'ai rédigé avec quelque étendue et de manière à procurer les avantages de l'acquisition de ces manuscrits, si elle peut être faite à des conditions qui mettent

le prix en proportion avec la valeur intrinsèque des manuscrits offerts.

Quelques ouvrages anglais et français dont j'ai fait des citations ne se trouvent pas dans ce moment à la bibliothèque de Marseille, mais je les ai eu sous mes yeux, et je réponds de leur exactitude ; ces citations tiennent à des recherches antérieures qui me sont propres.

RAPPORT ADRESSÉ A M. LE MAIRE DE MARSEILLE, SUR L'ACQUISITION DES MANUSCRITS DE FEU L'ABBÉ RIVE, PROPOSÉE PAR M. LE PRÉFET DU VAR.

M. le préfet du Var propose à la ville de Marseille l'acquisition des manuscrits de l'abbé Rive, dont une notice détaillée, que j'ai eu l'honneur de vous communiquer, vous a fait connaître le nombre et l'importance.

L'acquisition de ces manuscrits ne pourrait qu'ajouter un nouveau lustre à la bibliothèque de la ville, et serait, de la part du conseil municipal, composé d'hommes si éclairés et si dévoués au pays, un hommage rendu à la mémoire d'un illustre compatriote ; mais cette acquisition serait peut-être blâmée ; elle le serait indubitablement si elle imposait à la ville des sacrifices qui fussent hors de proportion avec la valeur réelle des manuscrits offerts.

L'abbé Rive a laissé la réputation d'un homme à passions ardentes, mais en même temps celle d'un des premiers bibliographes de l'Europe.

Né à Apt, département de Vaucluse, le 19 janvier 1730, *Jean-Joseph Rive* entra fort jeune dans l'état ecclésiastique, professa d'abord la philosophie au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, devint curé de Molléges, diocèse d'Arles ; mais il quitta ensuite nos contrées pour aller à Paris, rendez-vous de tous les talents supérieurs, où son goût prononcé pour la bibliographie lui procura la connaissance du duc de la Vallière.

Celui-ci ne tarda pas à apprécier l'étendue de son savoir ;

et l'abbé Rive, à la fin de l'année 1768, devint son bibliothécaire en titre.

Plusieurs savants bibliographes, plusieurs amis de l'histoire littéraire, avaient coutume de se réunir chez le duc de la Vallière. Quand ils agitaient entre eux des questions obscures, celui-ci leur disait qu'il allait leur lâcher son dogue, et il leur envoyait l'abbé Rive, qui les contredisait tous. Il se fit ainsi beaucoup d'ennemis, qui, par la suite, lui causèrent beaucoup d'ennuis.

Après la mort du duc de la Vallière, la duchesse de Châtillon, devenue héritière de sa riche bibliothèque, ne voulut point confier à l'abbé Rive la description des livres rares et des manuscrits de cet immense dépôt littéraire. Elle chargea de ce soin MM. Guillaume de Bure, Nyon et Van Praët, qui publièrent, en 1783, le catalogue instructif devenu depuis un des meilleurs ouvrages de bibliographie générale (1).

L'abbé Rive en conçut un mortel dépit, et s'en vengea par des critiques virulentes et, il faut l'avouer, le plus souvent fausses. MM. Van Praët et de Bure y répondirent avec autant de modération que de justesse dans les avertissements et les suppléments de leur catalogue.

Ce fut pendant cette espèce de lutte corps à corps entre de savants bibliographes, que le marquis de Méjanès (2), qui avait consacré bien des années à former une des plus belles bibliothèques de France, la légua à la Provence, pour être rendue publique dans la ville d'Aix, avec des fonds pour l'augmenter et l'entretenir.

L'administration de la Provence s'occupa de choisir un bibliothécaire digne d'un si riche dépôt, et l'abbé Rive, en

(1) *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de la Vallière*, Paris, 1783 et 1788, 10 volumes in-8°. La bibliothèque de Marseille possède ce catalogue avec le volume de supplément par de Bure, portant quelques notes manuscrites de l'abbé Rive.

(2) Jean-Baptiste-Marie Piquet, marquis de Méjanès, naquit à Arles le 5 août 1729 et mourut à Paris le 5 octobre 1786.

qualité de Provençal et d'ancien bibliothécaire du duc de la Vallière, dut obtenir la préférence. Il la méritait sous plus d'un rapport.

Malheureusement des obstacles sans cesse renaissants empêchèrent pendant longtemps l'abbé Rive d'exercer les fonctions d'un emploi que l'archevêque d'Aix (1), président des États, était allé en personne lui offrir pendant son séjour à Paris.

Ces obstacles, dont il n'est pas indifférent de connaître les causes, durent influencer sur le caractère naturellement irascible de l'abbé Rive et lui rendre odieux surtout les deux ordres privilégiés qui ne voulaient contribuer en rien aux frais de construction des bâtiments de la bibliothèque.

L'assemblée générale des communes de Provence, tenue à Lambesc le 14 décembre 1786, avait accepté avec enthousiasme le legs de la bibliothèque Méjanès, aux clauses et conditions exprimées dans le testament (2).

Mais, par la délibération qui fut prise le 13 décembre 1786, les procureurs du pays devaient pourvoir aux dépenses de l'établissement de la bibliothèque sans emprunt et sans accroissement d'impositions. Les fonds devaient être pris uniquement sur ceux des *cas inopinés*, c'est-à-dire sur ceux qu'on appelle aujourd'hui les *dépenses imprévues*.

On ne tarda pas à reconnaître cependant que le magnifique présent que la Provence venait de recevoir devait occasionner quelques sacrifices au pays.

L'assemblée des États de Provence tenue le 30 janvier 1788 commença par imposer sur les habitants une somme de 60,000 livres (19 livres, 10 sous par feu) pour les frais de construction des bâtiments de la bibliothèque et autres objets y relatifs.

(1) Jean-de-Dieu Raymond de Boisgelin de Cucé, né à Rennes en 1732, membre de l'Académie française et de l'Assemblée constituante, mort le 22 août 1804.

(2) Ce testament et son codicille ont été reçus par M^e Rouen, notaire à Paris, les 26 mai et 18 septembre 1786. V. *Notice sur la bibliothèque d'Aix, dite de Méjanès*, par E. Rouard. Paris, 1831, in-8°.

Là-dessus des dissensions domestiques s'élevèrent entre les ordres. Le tiers-état demanda, non sans de justes motifs, que le clergé et la noblesse contribuassent aux frais de l'exécution. Il fit plus ; il osa faire de sa demande le sujet d'une condition sans laquelle il renonçait au don.

Le motif principal que le tiers-état fit valoir, dans sa délibération, fut l'excès de la dépense que l'acceptation de la bibliothèque Méjanès allait faire peser sur lui ; *ne renonçant à ce bienfait*, dit-il, *que par l'impuissance absolue dans laquelle il se trouve de supporter au-delà du tiers de la dépense projetée.*

Un *Mémoire sur la bibliothèque du Pays* parut vers cette époque. Il fut attribué à un avocat distingué (1) de la ville d'Aix, qui avait annoncé, quelques mois auparavant, par un prospectus : *les Fastes de Marseille depuis sa fondation jusqu'à nos jours* (2). L'abbé Rive avait fait une critique juste, mais amère, de ce titre fastueux ; et, dans un pamphlet imprimé (3), il avait relevé plusieurs expressions du mémoire de Bouche, avec tant d'acrimonie, que celui-ci, qui depuis fut nommé député à l'Assemblée constituante, revint à la charge et s'exprima en ces termes dans un autre écrit au sujet de la bibliothèque Méjanès :

« Mon opinion n'est point certainement contre l'établissement d'une bibliothèque publique, quoique je ne voie pas l'avantage qu'en retireront les 860,000 Provençaux qui demeurent loin de la ville d'Aix, et qu'on fera contribuer aux dépenses que cette bibliothèque occasionnera. Je la désire comme particulier ; mais, comme citoyen, je dois

(1) Charles-François Bouche, petit-neveu de Honoré Bouche.

(2) Cet ouvrage est resté manuscrit. Il faisait partie de la collection de M. Roux-Alphéran. Celui-ci en avait proposé la publication à M. de Montgrand, maire de Marseille, en octobre 1829 ; mais, à cause des réflexions philosophiques de ce livre, cette publication n'eut pas lieu. V. *Notice historique sur la vie et les travaux de Roux-Alphéran*, par M. Mouan. Aix, Illy, 1859, in-8°.

(3) Ce pamphlet se trouve dans *la Chasse aux bibliographes*.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

laisser qu'elle ne soit point construite pour le lustre d'une seule ville, aux dépens des pauvres, des petits, des gens de la campagne et de tous ceux qui ne savent pas lire, dans l'étendue du pays et comté de Provence. »

L'abbé Rive répliqua à ce nouveau mémoire. Il s'en prit non-seulement à l'avocat Bouche, qu'il appela dès lors un *causiste déclamateur*, mais à l'archevêque d'Aix, qu'il ne nomma plus que *le mitrophore*. Il publia des pamphlets contre tous ceux qui entravaient, selon lui, l'ouverture de la bibliothèque de Provence; des *Lettres violettes et noires* (1) contre le marquis de Crouseilles, de Boisgelin et de Bausset; des *Lettres ouracées* (2) contre les administrateurs du pays; la *Ligue monachale* (3) contre les chartreux et les dominicains d'Aix, et la *Chasse aux bibliographes et antiquaires mal avisés* (4) contre tous ses adversaires de Paris et de Provence.

Cette polémique n'avancait pas les affaires de la bibliothèque. Elle rendit, au contraire, l'abbé Rive si odieux aux uns, si redoutable aux autres, que l'administration aurait

Lettres violettes et noires ou anti-épiscopales et anti-grand-vicariales, servir de supplément aux deux historiens modernes de Provence... Charitopolis (Aix ou Nîmes), chez Agathon Éléuthère, 1789, in-8°.

(Nîmes) 1789, in-8°.

1. *La Ligue monachale anti-éléemosynaire. Charitopolis, 1790, in-8°.*

Nous donnons ici le titre exact de cet ouvrage: LA CHASSE AUX BIBLIOGRAPHES ET ANTIQUAIRES MAL ADVISÉS, suivie de beaucoup de notes sur l'histoire de l'ancienne typographie et sur diverses matières bibliographiques, ainsi que de plusieurs éclaircissements sur la réformation des lettres en France, sur diverses parties de son droit civil et de celui de la Provence, concernant principalement les affaires présentes, c'est-à-dire la contribution commune des trois ordres aux charges de l'État, concernant également la manière TRÈS-RECONNAISSANTE, TRÈS-LOYALE ET TRÈS-JUSTE dont son administration se conduit par rapport à la bibliothèque que le marquis de Méjanès lui a léguée, et à son premier bibliothécaire qui, sur ses fortes instances, a bien voulu quitter le séjour de Paris à son désir. Par un des ÉLÈVES que M. l'abbé a laissés dans Paris. A Londres (Aix), chez N. Aphobe, MDCCXXXIX, 2 tomes in-8°.

volontiers consenti à acheter la retraite du malin bibliographe par un sacrifice annuel ; mais celui-ci, qui n'avait quitté Paris qu'avec la certitude de finir ses jours en Provence, tenait à l'honneur d'y rester. Il tenait encore plus au projet de vendre à la ville d'Aix ou à la province sa bibliothèque particulière, composée d'ouvrages rares et de singularités bibliographiques. La cession de tous les manuscrits en aurait fait partie, ses propositions n'étaient pas inacceptables. Il ne demandait à la province qu'une rente viagère qui aurait été convenue de gré à gré.

Par le fait, si les procureurs du pays avaient accueilli cette offre, l'acquisition de la bibliothèque et des manuscrits de l'abbé Rive aurait été faite à bon marché, car il était infirme et ne survécut pas de trois ans à l'offre de la cession qu'il avait faite de ses manuscrits et de ses livres.

On repoussa ses propositions, on lui coupa les vivres, dans toute l'acception du mot ; non que l'on mît en doute ses talents et ses connaissances, mais parce qu'il s'était fait des ennemis de tous les administrateurs de la province.

On trouve dans un registre manuscrit de la bibliothèque de Marseille, intitulé : *Journal de correspondance des procureurs du Pays en 1789*, une réponse adressée à l'abbé Rive par M. Roman Tributiis, alors assesseur d'Aix, qui se termine par cette phrase : « Enfin, vous demandez votre logement pour cette année, et le vœu des états a été précisé-
« ment de suspendre, pour cette année, vos appointements
« et votre logement. Je ne puis que déplorer leur aveugle-
« ment que j'ai vu prêt à se porter jusqu'à l'excès de barbarie
« de répudier la bibliothèque. »

L'abbé Rive mourut à Marseille le 20 octobre 1791. Sa bibliothèque particulière y fut mise en vente ; et le catalogue qui en fut dressé alors par le docteur Achard, catalogue composé de 2,553 articles, donne une idée avantageuse des richesses que présentait cette collection.

Il paraît que l'éditeur de ce catalogue, M. Achard, aurait voulu acquérir les manuscrits de l'abbé Rive, qui furent

pendant quelque temps entre ses mains. Il nous l'apprend lui-même, dans un *Avis de l'éditeur*, imprimé en tête du catalogue des livres de la bibliothèque de l'abbé Rive : « Nous aurions désiré, dit-il, de posséder les manuscrits curieux que l'abbé Rive a laissés sur cette matière intéressante (la bibliographie), mais son héritier les a mis à un prix qui ne nous a pas permis d'en faire l'acquisition (1). »

Croyant en trouver un parti plus avantageux, M. Morénas les fit transporter à Paris ; et ce fut vers cette époque, selon toute apparence, que fut imprimée chez Gueffier une notice de ces manuscrits dont j'ai eu l'honneur de vous adresser une copie.

M. Morénas, orientaliste distingué, ne put parvenir à tirer de cette partie de la succession de son oncle l'avantage qu'il s'en promettait. Les manuscrits de l'abbé Rive ne pouvaient convenir qu'à une grande bibliothèque ou à quelque bibliographe de profession ; les Van Praët, les de Bure, les Daunou, connaissaient trop la vie littéraire de l'abbé Rive pour rechercher avec empressement ses productions presque toujours empreintes d'un sentiment d'animosité contre eux-mêmes. La passion fait souvent croire un peu trop vite ce qu'elle fait ardemment souhaiter, et, dès qu'un écrivain a la réputation d'avoir été haineux et passionné, il ne peut plus exciter la même confiance, ses assertions ne doivent plus être admises qu'avec doute et circonspection.

En 1820 un bibliographe distingué, Thomas Dibdin, ministre anglican à Kensington, bibliothécaire de lord Spencer, vient à Paris où l'avait déjà précédé la réputation de sa *Bibliotheca spenceriana* (2).

M. Morénas pensa un moment qu'il allait enfin conclure avec lui le marché le plus avantageux ; mais ce marché n'eut pas lieu.

(1) *Catalogue de la bibliothèque des livres de feu l'abbé Rive, mis en ordre par C.-F. Achard*. A Marseille, de l'imp. de Rochebrun et Mazet, MDCCXCIII, l'an 11 de la république française, in-8°.

(2) London, 1814 et 1815, 4 volumes grand in-8°.

L'auteur anglais, qui publia en 1821, à Londres, une relation de son *voyage bibliographique en France* (1), nous apprend lui-même, dans cet ouvrage, dont il n'existe que des traductions partielles, les motifs qui le firent rompre (2). Il commence par parler de feu l'abbé Rive : « Ce fameux bibliographe qu'il appelle le redoutable *Ajax flagellant de la gent bibliographique*, et en même temps l'être le plus suffisant du monde. Aussi nous le peint-il comme tenant un fouet d'une main et un miroir de l'autre. Ce début sur l'abbé Rive est relatif à une visite que lui fit de *grand matin*, et bien avant qu'il eût commencé son déjeuner, devinez qui?... Pas moins que le neveu de l'abbé Rive. C'était Morénas qui venait proposer à Dibdin d'acheter les manuscrits de l'abbé.

« M. Dibdin alla les visiter; mais, comme on demandait *six mille francs*, l'affaire n'eut pas lieu; et cette entrevue ne produisit au voyageur anglais que la permission de faire dessiner le portrait de l'abbé Rive sur une miniature que possédait M. Morénas. Il l'a fait graver et en a enrichi son ouvrage. »

Il finit l'article de cet abbé par en faire un éloge qui serait bien mérité, nous dit Gabriel Peignot, s'il se bornait à vanter ses connaissances bibliographiques.

Voilà donc les manuscrits de l'abbé Rive encore une fois repoussés.

Dibdin fait l'éloge de leur auteur. Il n'a aucun motif d'en vouloir à l'abbé Rive personnellement. Il se fait, au contraire, un plaisir de faire dessiner son portrait, et le fait graver avec soin pour enrichir son ouvrage. Il va visiter avec M. Morénas les caisses qui renferment ces manuscrits précieux. Il les

(1) Traduit par Licquet et Crapelet. Paris, 1825, 4 volumes in-8°, fig. et fac-simile.

(2) *A bibliographical, antiquarian and picturesque Tour in France and Germany, by the Rev. Tho. Frognall Dibdin.* London, 1821. 3 volumes grand in-8°, avec un grand nombre de gravures, d'après les dessins de Georges Lewis.

reconnaît et les examine avec intérêt ; mais il refuse pourtant d'en faire l'acquisition parce que M. Morénas lui a demandé 6,000 fr.

Ce n'était assurément ni l'estime pour l'abbé Rive qui manquait à Dibdin, ni des moyens suffisants pour payer même largement ses notes manuscrites ; mais, à ses yeux très-exercés, les 6,000 fr. demandés étaient une somme hors de proportion avec la valeur intrinsèque des manuscrits offerts.

Ce fait, qui a reçu de la publicité à Paris et à Londres, n'a certainement pas été connu de M. le préfet du Var lorsqu'il a proposé à la ville de Marseille, au nom de M^{lle} Morénas, sa parente, les manuscrits de l'abbé Rive dont elle est l'héritière, à un prix plus élevé que celui dont le chiffre avait effarouché le bibliothécaire de lord Spencer.

Il paraît aussi que M^{lle} Morénas l'a ignoré elle-même ; car, si elle avait eu la publication du *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque*, de Dibdin, et celle de l'ouvrage de Gabriel Peignot, qui a pour titre : *Lettre sur un ouvrage anglais relatif à la bibliographie et aux antiquités, récemment publié à Londres...* (1), elle aurait bien pensé qu'une négociation sur les manuscrits de l'abbé Rive ne pouvait être entamée avec la ville de Marseille qu'au moyen de conditions absolument nouvelles.

M. Floret, préfet du Var, par une lettre toute récente qu'il vient de m'écrire, me donne à cet égard pleine et entière certitude. « J'ignorais, me mande-t-il, et M^{lle} Morénas ne connaissait point le fait rapporté par le voyageur anglais Dibdin et par le bibliographe Peignot. Je sens bien que leur opinion est faite pour vous empêcher d'adopter les bases de traité présentées par ma parente ; cependant il est vrai qu'elle a été sur le point de céder à la bibliothèque de la chambre des députés les manuscrits de l'abbé Rive à des conditions meilleures que celles que vous me faites pressentir.

(1) Paris, A.-A. Renouard, 1822, in-8°.

« J'attendrai, monsieur, que vous me fassiez connaître les
« dispositions de M. le maire de Marseille. Je ne doute point
« que le rapport que vous lui ferez ne soit consciencieux et
« dicté par le respect que vos propres connaissances doivent
« vous inspirer pour les travaux de l'abbé Rive. Je ferai part
« de vos propositions à ma parente, et j'aurai ensuite l'hon-
« neur de vous faire connaître sa détermination. »

Dans l'état où cette affaire se trouve aujourd'hui, la commission que le conseil municipal a nommée pour lui en rendre compte aura à donner son avis sur les questions suivantes :

L'acquisition des livres et manuscrits de l'abbé Rive est-elle désirable pour la bibliothèque de Marseille ?

Doit-on traiter de cette acquisition avant que les manuscrits aient été apportés à Marseille, et qu'ils y aient été reconnus et examinés ?

Comment parvenir à s'entendre avec l'héritière de l'abbé Rive pour fixer la véritable valeur des manuscrits qu'elle veut céder ?

La première de ces questions ne peut être résolue que d'une manière affirmative.

En effet, l'abbé Rive est un Provençal illustre qui, sous le rapport bibliographique, a certainement une réputation européenne. Il a pu se faire de son vivant beaucoup d'ennemis par son irascibilité naturelle, mais ses ennemis mêmes ont été forcés de lui rendre hommage sous le rapport du savoir.

L'article qui lui est consacré dans la *Biographie universelle* a été rédigé par un homme aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par la gravité de son caractère, qui, au milieu de ses fonctions civiles et politiques, n'a jamais négligé la culture des sciences et des lettres, par M. Daunou, qui, longtemps bibliothécaire du Panthéon (Sainte-Geneviève), aujourd'hui directeur des archives du royaume, était mieux qu'un autre à même d'apprécier le mérite de l'abbé Rive, et la valeur de ses ouvrages imprimés et manuscrits. Il ne le

flatte pas ; il le juge même sévèrement, mais il convient de son mérite supérieur dans la connaissance des livres. « Il y « aurait de l'injustice, dit-il, à ne point reconnaître dans « l'abbé Rive un bibliographe très-instruit et très-exercé. Il « a recueilli beaucoup de faits. Il en a même observé quel- « ques-uns. Il a éclairé par des rapprochements nouveaux « certains détails de ce genre d'érudition. »

Le savant bibliographe Peignot rend également hommage aux connaissances profondes de l'abbé Rive sous le rapport bibliographique. Dibdin lui-même, tout en refusant d'acheter ses manuscrits, au prix de 6,000 fr., n'en fait pas moins un éloge complet de l'abbé Rive ; et tout porte à croire qu'il aurait fini son marché avec M. Morénas si celui-ci avait voulu être plus accommodant sur le prix.

Mais, la question de la convenance une fois résolue affirmativement à l'égard de ces manuscrits, la ville doit-elle en traiter avant qu'ils aient été transportés dans Marseille et qu'ils y aient été vérifiés et reconnus ? Je ne le pense pas.

Mille circonstances peuvent avoir contribué depuis quarante ans à l'altération de ce dépôt délaissé par l'abbé Rive. Son passage par différentes mains, sa translation d'un pays dans un autre, ont pu éparpiller d'une manière plus ou moins sensible les cartes sur lesquelles sont écrites les notes du savant bibliographe. Il convient avant tout de constater l'état de conservation et d'intégrité dans lequel se trouve le dépôt après un laps de temps si considérable.

Cette reconnaissance, pour être consciencieuse, doit être faite sur les lieux et à tête reposée. M. le préfet du Var l'a senti lui-même, aussi a-t-il offert à l'administration de faire transporter les manuscrits de l'abbé Rive à Marseille chez M. Floret, son frère, notaire royal de cette ville, où des commissaires nommés par elle pourraient en prendre connaissance.

En bonne règle, ce ne devrait être qu'après cette reconnaissance de l'état des manuscrits que l'on pourrait faire équitablement une offre estimative de leur valeur. Il est es-

sentiel de savoir si les cartes sur lesquelles l'abbé Rive a écrit ses notes indicatives correspondent exactement aux matières que l'héritier a indiquées sur la notice ; si ces cartes, sur lesquelles j'ai déjà par-devers moi quelques données, forment entre elles une suite, ou n'en forment aucune ; si elles sont toutes également autographes ; si elles n'offrent pas de répétitions inutiles ; enfin si elles pourraient supporter l'épreuve d'une vérification consciencieuse sous le rapport des indications bibliographiques. A cet égard je ne m'en rapporterai pas à mes seules lumières ; je désignerais à Marseille des hommes de savoir et de probité qui me seconderaient dans l'examen et la reconnaissance de tous ces manuscrits qui, si j'ai de bonnes informations, doivent être renfermés dans quatre ou cinq caisses.

Mais, une fois cette reconnaissance faite, comment parvenir à s'entendre avec l'héritière de l'abbé Rive, pour fixer la valeur aux manuscrits qu'elle veut céder ?

Il me semble qu'à cet égard, dans l'intérêt de l'héritière, comme dans celui de la ville, on devra au besoin s'en rapporter à des arbitres nommés de part et d'autre pour fixer la question du chiffre.

D'après mes données actuelles, ce chiffre ne devrait pas dépasser une somme de 3,000 fr., une fois donnée, ou une pension viagère de 300 fr. ; mais il serait possible aussi que, par suite de l'examen que j'aurai fait des manuscrits, mon évaluation se portât un peu au-dessus, comme il serait possible aussi qu'après cet examen, elle restât un peu au-dessous.

M. le préfet du Var a agi, ce me semble, dans les vrais intérêts de sa parente, quand il a eu l'idée de proposer à la ville de Marseille les manuscrits de l'abbé Rive. Il n'est pas probable que la bibliothèque de la chambre des députés voulût s'en charger. Ils conviennent surtout à la bibliothèque de Marseille, parce que l'abbé Rive est une de nos illustrations provençales, parce qu'il a été bibliothécaire de Provence ; enfin parce qu'il est mort à Marseille, où ses livres ont été vendus et où ses manuscrits devaient l'être.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

tion de ses prétentions, M^{lle}
re une fois l'occasion de les
ables, il serait dans l'ordre
e la retrouvât plus à l'avenir

L.-F. JAUVIN

Bibliothécaire de la ville

qu'on vient de lire avait été
son ami Hesse, savant bibli
ucke, l'éditeur des classiques
dans une lettre en date du 10
e, de ce rapport, l'apprécia
e vous restituer votre rappor
é Rive. Je l'ai lu avec le plus
us sincères remerciements de
ne pièce vraiment importan
qui ne devrait pas être perdue
graphie une étude. »

te lettre dans notre étude st
iffret (1), nous l'avons attri
Les têtes de lettres imprim
s de ce dernier sont la ca

Robert R

du *Bibliophile*, mai 1870, le comp
luérin.

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES.

HISTOIRE DE LA CARICATURE AU MOYEN AGE, par Champfleury.
Paris, Dentu, in-12 de x et 270 pages, avec 90 figures.

Ce volume est le complément des travaux de l'auteur sur un sujet plus sérieux qu'il n'en a l'air; il est destiné à prendre place entre son *Histoire de la caricature antique* et celle de la caricature moderne, antérieurement publiées. Dans cette nouvelle production, l'ingénieux auteur des *Souffrances du professeur Delteil* se montre fidèle à ses précédents réalistes. Les dernières lignes de l'ouvrage expliquent parfaitement la pensée qui a présidé à ce travail. « Le besoin d'expliquer, l'avidité de découvertes quelconques, la vanité scientifique jointe à des tendances mystiques, ont favorisé le développement d'un symbolisme à outrance toujours aux aguets, en quête d'interprétations à tout prix. J'ai essayé de protester contre ces tendances. Notre époque a soif de faits rationnels plutôt que de phrases. S'entêter dans le symbolisme, c'est se refuser à voir, comme ces figures de cathédrale qui se bouchent les yeux semblent craindre la réalité, la lumière. » Hâtons-nous d'ajouter que M. Champfleury s'est montré parfois moins absolu, dans le cours de la discussion, qu'il ne paraît l'être dans cette conclusion. Il admet volontiers, avec le savant auteur des *Observations sur le symbolisme religieux*, M. de la Sicotière, que les figures grotesques et hideuses des cathédrales doivent être considérées, dans bien des cas, comme la personnification des vices et des impuretés de l'homme, et comme des images de leur châtiment éternel, propres à effrayer les pécheurs. Il y aurait même lieu de faire à ce sujet une remarque qui a bien son importance, c'est qu'un grand nombre de ces figures qui ne semblent que gro-

tesques aujourd'hui, avaient été faites pour exciter la terreur, et l'ont excitée véritablement pendant les siècles de foi. Cette observation, que nous croyons exacte, réduirait beaucoup le champ de la caricature véritable, de la caricature *volontaire* dans le moyen âge. Elle pourrait même s'appliquer à plusieurs des sujets indiqués et reproduits dans l'essai de M. Champfleury, par exemple, aux figures qui représentent « la pèse des âmes » au portail des églises. Cette scène est traitée notamment avec une énergie singulière dans un des bas-reliefs du fronton de la cathédrale d'Autun (page 77 de l'ouvrage de M. Champfleury). Il nous est impossible de démêler la moindre arrière-pensée railleuse ou comique dans cette terrible composition. Aujourd'hui encore, elle ne semblerait grotesque qu'aux esprits superficiels, plus attentifs à la gaucherie de la forme qu'au mérite de la pensée.

Cette réserve faite, nous conviendrons volontiers que l'auteur de ce livre escarmouche fort agréablement et souvent avec bonheur contre le spiritualisme à outrance. Il fait bien ressortir l'invraisemblance et parfois le ridicule des interprétations compliquées où se plaisent certains érudits trop enclins à chercher midi bien au-delà de quatorze heures, à entrevoir de prodigieux mystères dans les moindres caprices d'ornementation. Il donne à cette occasion de grands détails sur le fameux chapiteau de la cathédrale de Strasbourg, qui représentait les cérémonies du culte catholique parodiées par des animaux. Nous regrettons qu'il n'ait pas eu connaissance de la curieuse controverse qui s'établit à ce sujet au seizième siècle entre les catholiques et les protestants, et dont le souvenir a été conservé dans une des satires du poète Fischart, auquel nous consacrons ci-dessous un article spécial. Fischart, dans la pièce intitulée *Thierbildert*, imprimée pour la première fois en 1573, prétendait que ces sculptures étaient l'œuvre d'un artiste éclairé, qui avait voulu tourner en dérision les superstitions papistiques. Un moine dominicain, adversaire habituel de Fischart, s'empressa de répliquer que le sculpteur était au contraire un catholique inspiré, qui avait voulu flétrir d'avance les abominations de la réforme; que le renard, par exemple, porté « en grand pontificat », figurait Luther et non pas le pape, comme l'entendaient les hérétiques, etc. Cette polémique aurait pu fournir à notre auteur un argument de plus contre l'exagération du symbolisme. Le positivisme de M. Champfleury lui

vaudra bien des rancunes dans ce petit monde délicat et pointilleux de la science archéologique. L'axiome célèbre : *Genus irritabile vatum*, convient aussi bien aux archéologues qu'aux poètes.

Parmi les chapitres les plus intéressants de ce livre, nous citerons, outre ceux consacrés spécialement aux aberrations du symbolisme, ceux des animaux musiciens, de la Flûte de l'âne, de la danse des morts, de *Renart*. Dans ce dernier chapitre, l'auteur a su faire bon usage de l'ingénieux arrangement du *Roman de Renart*, par M. Paulin Paris, et il a eu le mérite d'en convenir.

Ce volume est orné d'un joli *fac-simile* en chromolithographie, d'une des lettres initiales du célèbre manuscrit du British Museum : *Imagines mundi*, et de 90 figures jointes au texte. Le choix de ces figures dénote des recherches étendues et intelligentes. Seulement, on n'a peut-être pas tenu assez de compte des susceptibilités de la prudence moderne, en reproduisant quelques sujets d'un réalisme par trop accentué.

Baron ERNOUF.

A MONSIEUR LE DIRECT
DU
BULLETIN DU BIBLI

Monsieur,

Les amis des livres et de l'histoire de regretter la disparition du journal l'*In* en France du recueil anglais si justement *Queries*.

Il me semble que votre *Bulletin* pourr remplir cette lacune, en insérant quelques à provoquer, de la part de certains trava ches tournant au profit de la science. N'y de petits problèmes qu'il serait intéress mystères bibliographiques qu'il faudrait l'exemple en posant la question suivante

Quel est l'auteur du *Livre des marchan gens pour cognoistre de quelle marchan ner garde d'être deceu.....?*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet éc au moins sept éditions différentes de 15 satire contre l'Église romaine.

Barbier, dans son *Dictionnaire des An* ne signale que quatre éditions; il en ind caractères gothiques, dans laquelle l'ouv fort augmenté par son premier auteur (l ajoute : « Une autre édition parut en 15 nom de l'auteur. »

ie sont pas d'accord avec celles du sa-
 muel du libraire », lequel ne désigne
 omme l'auteur du livre. La mention de
ar Gabriel Cartier, 1582, in-16, fait
 , non l'auteur de ce volume. Il est
 semblable qu'en 1582 Cartier pût
 u'il avait composé un demi-siècle

e nommer Barbier, permettez-moi
 s premières feuilles d'une édition re-
ditionnaire des Anonymes; elle est des
 indépendamment de la masse d'ano-
 s 1826, Barbier, en dépit de son mé-
 t été fort incomplet et n'a pas toujours
 elques graves erreurs. Je n'en citerai
 e, n° 7388, l'*Histoire de don Bélianis*,
 espagnol de *Sabio Friston*; il est vrai
 l, *Burgos*, 1587, in-folio, est donné
le lengua griega en laquella escrivio el
 sage Friston est un enchanteur, un
 que mentionne don Quichotte, et c'est
 usage pour les livres de ce genre que
 éritable auteur est Geronimo Fernan-
 ut comme Esplandian, fils d'Amadis,
del maestro Elisabad.

Un abonné au *Bulletin*.

Bulletin du Bibliophile, année 1854,
 de Barbier est signalée. Mais l'auteur
ds est encore inconnu.

(Note de l'éditeur.)

aussi choisis et aussi bien reliés que des amateurs difficiles auraient pu le désirer, mais néanmoins le concours du public n'a pas fait défaut.

Le produit de la vente a été de 95,916 fr. 50 sans les 5 o/o.

Nous citerons les principales adjudications :

2. Cronica cronicarum. Abrégé et mis par fig. et rondeaux. Paris, 1521, gr. in-fol. de 32 ff., nombreuses et cur. fig. sur bois. — Ex. sur peau vélin. — 400 fr. — Cette chronique franç. n'est impr. que d'un seul côté.
4. Les Amours de Daphnis et Chloé, s. l. (Paris), 1718 (1731), pet. in-8, mar. r., larges dent., fil., doublé de mar. vert, garde de tabis rose, tr. dor. (*Le Gascon*). Ex. impr. sur peau de vélin. Les fig. du Régent, gr. par Audran, sont impr. sur vélin. — Vendu 1,160 fr.
6. Histoire de Manon Lescaut. Paris, P. Didot, 1797; 2 vol. gr. in-18, d.-rel., mar. r., non rogné. — Ex. sur peau de vélin. Les fig. de cette édit. sont en trois suites dans cet ex. : eaux-fortes, avant la lettre et coloriées, toutes sur vélin. — 1,005 fr.
32. Costumes anciens et modernes, de César Vecellio. Paris, Didot frères, 1860-63; 3 vol. in-8, rel. en vél., dans des étuis cart., 518 fig. sur bois, fac-simile. — Exempl. sur peau de vélin. — 1,100 fr.
10. La Princesse de Montpensier, par M^{me} de la Fayette. Paris, 1804; gr. in-12, mar. r., fil., doublé, tr. dor. (*Bozérian*). Exemplaire sur peau de vélin. — 160 fr.
13. Pend Nameh, ou le Livre des conseils de Ferid.-Eddin Attar, trad. par le baron Silvestre de Sacy. Paris, Impr. royale, 1819; in-8, cuir de R., fil., dent., tr. d. — Exempl. sur peau de vélin. — 165 fr.
78. La Sainte Bible, trad. par Le Maistre de Sacy. Paris, impr. de Monsieur, 1789; 12 vol. in-4, gr. pap., mar. r., fil., tr. d.; avec 300 fig. de Marillier. — Superbe exemplaire. — 615 fr.
82. Heures a lusaige de Romme, au lons sans require, faites pour Simon Vostre, libraire (marque de Phil. Pigouchet). Paris (1502); in-8 (sur pap.), goth., mar. r., comp. mosaïque, petits fers, doublé de mar. bleu, tr. d. (*Gruel*). Gravures en bois sur toutes les pages. — 430 fr.
97. De l'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle (par l'abbé

- de 1589 à 1778; pet. in-4 oblong, fig., cart. n. rog. — Charmant volume, très-rare, avec 48 types de coiffures des dames de la cour, depuis Gabrielle d'Estrées jusqu'en 1778. — 140 fr.
327. Almanach de la toilette et de la coiffure des dames françoises. *Paris, Desnos, s. d.*; in-12, fig., mar., r. fil., tr. dor. — 76 fr.
340. Le Miroir des plus belles courtisanes de ce temps, *s. l., chez l'auteur (Hollande)*, 1631; pet. in-4 oblong, mar. orange, comp., fil., tr. dor. (*David*). Livre d'une grande rareté, enrichi de portraits en taille-douce des plus jolies courtisanes du temps, avec leurs noms. Le texte est en franç., en holl. et en allem. — 170 fr.
369. C'est l'ordre qui a esté tenu à l'entrée du Roy Henry II^e dans sa bonne ville de Paris, le 16 juin 1549. *Paris (1549)*; in-4, mar. r., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). Exempl. grand de marges; les onze pl. grav. sur bois, dont l'édit. est ornée, sont attribuées à Geofroy Tory. — 380 fr.
370. Bref et Sommaire Recueil de ce qui a esté faict, et de l'ordre tenu à l'entrée de Charles IX, à Paris, le 6 mars. *Paris, 1572*; in-4, mar. r., tr. d. (*Thompson*). — 185 fr.
375. La Vénérerie de Jaques du Fouilloux. *Poitiers, de Marnef*, s. d.; in-4, fig., mar. r., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). Édition très-rare. — 301 fr.
473. Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du Cosmopolite. 1735; in-4, mar. vert. — Recueil tiré à un très-petit nombre d'exempl. — 605 fr.
486. Les Œuvres poétiques de Remy Belleau. *Rouen, 1604*; 2 tom. en 1 vol. in-12, mar. bleu, tr. dor. (*Capé*). — 220 fr.
494. Le Temple de Gnide. *Paris, 1772*; gr. in-8, pap. de Holl., mar. r., tr. dor. — Figures d'Eisen, 4 portr. d'Eisen, et plusieurs autres fig. de Monnet et de Bertaux avant la lettre. — 290 fr.
499. Les Œuvres poétiques du sieur Beys. *Paris, 1652*; in-4, mar., fil., tr. dor. — Très-bel exempl. — 105 fr.
507. Recueil des Œuvres poétiques de Passerat. *Paris, 1606*; in-8, portr., mar. r., fil. tr. dor. — Édit. originale. — 300 fr.
558. Le Plaisir des champs, par Cl. Gauchet. *Paris, 1604*; pet. in-4, mar. citron, tr. dor. (*Thompson*). — 125 fr.
623. Choix de chansons, mises en musique par de la Borde; estampes de Moreau. *Paris, 1773*; 4 tom. en 2 vol. gr. in-8,

- 5 vol. divisés en 6. — Hist. de la Fontaine, 1824. — Supplément, 1854. Ensemble, 9 vol. in-8, mar. vert, non rogn. — Exempl. unique, en pap. vél., enrichi de plusieurs suites de fig. et de portr. (650 pièces). — 800 fr.
1016. Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy. *Paris*, 1785; 13 vol. gr. in-8, gr. pap. vél., fig. de Marillier, mar. r., tr. dor. — 335 fr.
1023. Collection complète des Œuvres de J.-J. Rousseau. *Genève*, 1782; 15 vol. in-4, gr. pap. de Holl., mar. vert, tr. dor. — Front. de Moreau et portr. par Saint-Aubin. — 350 fr.
1034. Correspondance secrète, politique et littéraire, par Metra. *Londres*, 1787; 18 vol. in-12, d.-rel. — 149 fr.
1045. Œuvres de Molière. *Paris*, 1682; 8 vol. gr. in-12, fig. en taille-douce, mar. or., tr. dor. — Bel exempl. — 390 fr.
1051. Les Œuvres de Regnard. *Paris*, 1714; 2 vol. in-12, mar. r., tr. dor., fig. — 210 fr.
1053. Collection Coustelier des anciens poètes françois. *Paris*, 1723; 10 vol. pet. in-8, mar. r., tr. dor. — 275 fr.
1056. Collection des meilleurs ouvrages de la langue française, dédiée à la duch. d'Angoulême. *Paris*, Didot, 1814-1819; 22 vol. in-12, mar. r. dent. — 360 fr.
1073. Les Œuvres de Ronsard. — *Paris*, Nic. Buon, 1623; 2 vol. in-fol., mar. vert, fil., tr. dor. — 255 fr.
1079. Œuvres de Racine. *Paris*, Den. Thierry, 1687; 2 vol. in-12, mar. vert, fil., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 320 fr.
1081. Œuvres de Molière. *Amst.* (*Dan. Elzevier*), 1679; 6 vol. in-12, mar. r., fil., tr. dor. — 500 fr.
1086. Œuvres de maître François Rabelais, avec les remarques de Le Duchat. *Amst.*, 1741; 3 vol. in-4, fig. de Bern. Picart, mar. r., tr. dor. — 265 fr.
1092. Œuvres de Molière, avec les fig. de Boucher. *Paris*, 1734, 6 vol. in-4, v. f. — Exempl. du premier tirage. — 500 fr.
1095. Collection complète des Œuvres de Crébillon fils. *Londres*, 1777; 14 tom. en 7 vol. in-12, mar. r. — 240 fr.
1100. Collection d'ouvrages français en vers et en prose, impr. par ordre du comte d'Artois. *Paris*, Didot, 1780-84; 64 vol. in-18, pap. fin, mar. vert, tr. dor. — 531 fr.
1101. Collection des auteurs classiques (à l'usage du Dauphin). *Paris*, Didot, 1783-88; 18 vol. in-12, mar. r., fil. — 229 fr.

le France, par le prés.
r. r., fil., tr. dor., fig.
. de Cochin. — 315 fr.
Phil. de Commynes.
, mar. r., fil., tr. d.,

Henri IV, par P. de
mar. r., fil., tr. d. —

que, trad. par Ricard.
tes, gravures et eaux-
dor. en tête, n. rogu.

RÉTÉS.

tre sur les causes de
urens, conseiller au
publié à Toulouse,
r Desbarreaux-Ber-
ompris le titre, et le
e seulement 7 pages
nt, malgré son exi-
'être connue par les

d que les livres les
s chers que les au-
ite plusieurs raretés

s de rareté des li-

s et très-anciennes,

telles que les impressions d'Alde-Manuce avant l'association avec son beau-père.

2. Lorsque des livres ont été imprimés par ordre, et tirés à un petit nombre d'exemplaires qui n'ont pas été mis dans le commerce.

3. On recherche aussi avec avidité les feuilles volantes, ces vieilles petites brochures qui ont échappé aux compilateurs. La légèreté de ces feuilles est la cause de leur rareté.

4. Un livre commun est aussi quelquefois un livre rare, parce qu'il contient certaines particularités qu'on ne trouve pas dans les autres éditions.

5. D'autres regarderaient comme un trésor un exemplaire du *Martyrologe de Baronius*, imprimé à Venise en 1587, par la raison que le cardinal y laissa glisser une faute grave, qui l'obligea de retirer tous les exemplaires qu'il put recueillir.

6. Enfin les livres qui ont été proscrits, condamnés, ou livrés aux flammes.

« J'ay passé en revue dans ce mémoire, dit l'auteur, bien des livres *rare*s et *très-rare*s, dont cependant la moitié ne vaut rien ; d'où je conclus qu'il ne seroit pas raisonnable d'acheter des livres sans les avoir lus et examinés. »

Ainsi finit cette courte et curieuse monographie des causes de la rareté des livres. Elle est accompagnée de nombreuses notes bibliographiques du docteur Desbarreaux-Bernard, imprimées au bas des pages et très-intéressantes. L'éditeur a reproduit aussi le passage de P. L. Jacob, relatif aux bibliothèques existant à Toulouse dans le dix-septième siècle.

— BIBLIOTHÈQUE DU LUXEMBOURG, à Paris. — La bibliothèque du Luxembourg, située au premier étage des bâtiments qui donnent sur le jardin, occupe une riche galerie du palais, ornée de marbres, de dorures, de statues et de peintures. La coupole du milieu, peinte par Eugène Dela-

de
bibli
r R
t de
nil,
quat

seul
ooo
, ell
: bit
st a
et le
rs c
ssen
tiqu
t pr
ies,
ques
r p

elqu
a ; e
e sé
le L
recu
enan
inde
olio
que

nis l
h.

—
2728

a entièrement péri dans l'incendie du ministère, y compris les tomes VI et VII, qui n'avaient pas encore été distribués, et dont la réimpression est ordonnée.

— **BRITISH MUSEUM.** On annonce la publication des mémoires de la bibliothèque du *British Museum*, ouvrage qui donnerait de curieux renseignements sur ce vaste établissement et sur les acquisitions faites de 1835 à 1871.

— **SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES.** — La Société des bibliophiles français a procédé, dans sa séance du 14 janvier, au remplacement de M. Prosper Mérimée et de M. le comte Fernand Foy, décédés. Les candidats élus sont M. le duc d'Aumale et M. l'abbé Bossuet. Sur 18 votants, M. le duc d'Aumale a obtenu 14 suffrages et M. l'abbé Bossuet a eu 17 voix.

— Une publication bibliographique fort digne d'attention vient d'être entreprise par M. A. Pauly, attaché à la Bibliothèque nationale et chargé du catalogue des sciences médicales; elle est intitulée : *Bibliographie des sciences médicales*, dédiée à l'Association générale des médecins de France; elle est annoncée comme précédée d'une introduction écrite par M. Ch. Daremberg, bibliothécaire de la Mazarine, et si avantageusement connu dans le monde savant, grâce à ses remarquables travaux sur l'histoire de la médecine (1).

Nous avons sous les yeux le premier fascicule de cette *Bibliographie*; il contient 512 colonnes d'une impression fort

(1) Bornons-nous à signaler la traduction des *Œuvres choisies* d'Hippocrate, l'édition des *Œuvres complètes* d'Oribase, grec-français, 6 vol. in-8°, la traduction des *Œuvres médicales et philosophiques* de Galien, l'édition des *Œuvres médicales* de Rufus d'Éphèse; des traductions d'ouvrages allemands de Rosenbaum, d'importants travaux sur des manuscrits d'ouvrages médicaux conservés dans diverses grandes bibliothèques étrangères, rapports insérés dans les *Archives des missions scientifiques*.

publiés en 1676, lui adressait un sonnet dans lequel, après avoir dit à son confrère qu'il sait écrire doctement en grec, latin et français, il exprime le regret de ne pas l'avoir vu :

Mais bien qu'en Hélicon, Apollon t'ait fait boire,
M'a fait voir ton image en ta vertu notoire.

Témoin des troubles qui désolèrent la Guyenne à l'époque des guerres de religion, Imbert y fait souvent des allusions, et M. J.-Ch. Brunet a eu raison de dire que plusieurs de ces sonnets renferment des détails curieux sur les discordes civiles qui désolaient la France. Les huguenots, conduits par Montgomery envahirent Condom, saccagèrent la ville et livrèrent aux flammes l'habitation du poète qui s'était réfugié à Toulouse. Il manifeste une colère fort excusable contre les ennemis qui lui avaient infligé tant de malheurs ; il finit toutefois par exprimer à cet égard une résignation qui ne serait pas déplacée chez un musulman fataliste :

Ainsi est décrété par l'essence divine,
Et de s'en contrister, ce n'est que battre l'eau.

Mais le principal mérite du petit volume que nous signalons n'est point dans les vers assez médiocres du poète condomois, il se trouve surtout dans le travail de l'éditeur, lequel a joint au texte qu'il reproduit plus de 200 notes courtes, substantielles, attestant des recherches persévérantes ; il éclaire les allusions historiques ; il signale les imitations des auteurs grecs et latins ; il mentionne les passages parallèles qui se rencontrent chez les auteurs contemporains (Baïf, Ronsard, Du Bartas, etc.) ; il relève les mots échappés aux lexicographes. M. Littré, par exemple, n'a point connu les sonnets d'Imbert (circonstance d'ailleurs fort excusable), et quant au mot *exotériques*, l'éminent philologue n'en cite qu'un seul exemple, emprunté au baron d'Holbach.

La réimpression des *Sonnets* fait partie d'une *Collection méridionale* entreprise par M. Tamizey de Laroque et bien digne de toutes les sympathies. Il a déjà mis au jour, les *Mé-*

neuvième siècle, si riche et si féconde, un rang honorable à côté des Lelewel et des Szajnocha, sont : *Notices biographiques sur les manuscrits des archives et des bibliothèques étrangères* (1850), *les Polonais à Bologne et à Padoue* (1852), *Traces des Boleslas de Pologne dans les pays étrangers* (1853), *Vie privée d'Hedwige et Jagellon* (1854), et enfin son chef-d'œuvre, *les Princesses jagelloniennes*, cet ouvrage en cinq volumes, dont le dernier fut terminé quelque temps avant sa mort, et qui jette une vive lumière sur l'histoire de l'Europe au seizième siècle, et les rapports de la Pologne avec les autres puissances.

Si nous ajoutons à cela les trois volumes in-4° sur *les Modèles de l'art en Pologne au moyen âge*, qui ont fait l'admiration de tous les archéologues; si nous mentionnons de plus la part active que le comte Przezdziecki prit à tous les congrès archéologiques de Copenhague et de Bologne, faisant connaître partout les chefs-d'œuvre artistiques de sa patrie, on pourra se faire une idée du zèle infatigable de cet érudit, qui était en même temps un ardent patriote, et dont la mort, arrivée à Cracovie le 26 décembre 1871, a été un deuil public pour l'antique cité qu'il aimait tant.

Le propriétaire-gérant LÉON TECHENER.

FIG. I.

Caractère Semi-gothique. Edition de 66 et 67 lignes.

A A B C D E E G H I L M N O
p Q R R S T V X Y Z

Aut est p se existens: & hoc ē substātia.
Aut non est per se: hoc est qđ vocamus accidens.
Hec diuisio per cōtradictorias fit: inter quas me-
diū nec cogitari nec intelligi potest. Accidētia qđ
dem op̄henduntur sensu: nullo mediāte. Substantia
vero ratione mediante accidente. Qđ autē vtriusq;
creator preter illa sit & largius esse habeat: ex signis
euidētibus & miraculis cōueniētibus apud p̄cisi-
mos manifestum. Ex his igit̄ ortum habent omnes
scientie. Nā quia substantia multiplicē recipit diuī-
sionem multāq; p̄tium diuersitatē; hinc ortus ē nu-
merus: qui ē multitudo composita ex unitatibus.
Et qđ substantia naturaliter habet cōmōdi in īfinitū

FIG. II.

Lettres rondes. Edition de 62 lignes -- Mentelm.

A B C D E E G H I L M N O
p Q R S T V X Y Z

VINCENTII Beluacensis Sacre theo-
logie doctozis eximii Ordinis fr̄m predicator-
um Speculum Mozale in quo primo de vīr-
tutibus eas extollando. secūdo de quatuor no-
uissimis & de morte nō tīmēda ob B qđ mors
malorum non est. tertio de vitiis ipsa carpēdo
differitur. finit feliciter. Impressumq; ī mēlyta-
be Argentīnensium ac nitide terse emenda-
p̄ refertum per honozandū dñm Dñm Io-
nnem Mentelm artis imp̄ssorie magistrū
mosissimū. Anno a partu virginis salutife-
millesimoquadringentesimo septuagesimo
sto. die mensis nouembzis nona.

FIG. III.

LETTRES DE SOMME.

Ad nostram noneris audientiam per-
uenisse quod cum R. laicus lator presen-
tium ab. 20. mutuum recipere voluis-
set: creditor ne per canonē contra usura-
nos editum posset in posterum cōueniri
domos et olivas recepit ab eodē titulo
emprionis: cum teneat cunctus usura-
riū ageret: quod paret ex eo quod creditor
debitori promissu quod quicunque a sep-
tēmo usque ad nonēnum daret. lx. vn-
cias ratōnum quē vir dimittit in hi pre-
ti contingebat domos etys restitueret
et olivas.

Fournier. Manuel Typogr.



ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE
SUR L'ÉDITION
DU *SPECULUM QUADRUPLEX*

DE VINCENT DE BEAUVAIS

ATTRIBUÉE A JEAN MENTEL OU MENTELIN, DE STRASBOURG.

Nous avons cru devoir placer en tête de ce travail, purement bibliographique, l'histoire sommaire du livre qui fait le sujet de notre thèse, livre fort célèbre en son temps, et dont les érudits seuls vont, de loin en loin, secouer la poussière.

Vincent de Beauvais, l'auteur de ce volumineux ouvrage, a dû naître, suivant M. Daunou, à qui nous empruntons cette courte notice, dans une des vingt premières années du règne de Philippe-Auguste, et plus probablement entre 1184 et 1194.

Ce qu'on sait le mieux de son histoire, c'est qu'il a été frère prêcheur, et que saint Louis l'appela près de lui vers 1228, pour remplir les fonctions de lecteur. Fleury lui accorde le titre d'inspecteur des études des enfants de Louis IX, et c'est en effet la seule part qu'il paraisse avoir prise à leur éducation.

La qualification de *Bellovacensis*, constamment attachée à son nom, autorise à croire, — et c'est l'opinion la plus plausible, — qu'il naquit dans la ville ou dans le territoire de Beauvais.

La tradition qui le faisait évêque de Beauvais a été abandonnée dans le dix-huitième siècle.

Ses études et ses travaux littéraires sont les principaux faits de sa vie et les seuls qui nous soient parfaitement connus.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

insatiable de lecture, *librorum halitus*, comme
rs de ses biographes, il avait recherché, com-
ouvrages anciens et modernes dont il pouvait
es textes ou se procurer des versions. Il en avait
xtraits innombrables. L'immensité de ses lec-
issez attestée par ses contemporains, si elle
immédiatement prouvée par sa volumineuse
Encore nous apprend-il qu'il l'a réduite au
conseil de ses amis. Elle se compose, dans les
ont été publiées, de quatre grandes parties, y
dont l'authenticité nous semble fort douteuse.
establement le rédacteur des trois autres, qui
ensemble 82 livres (9,905 chapitres), dont on
d'hui 50 à 60 volumes in-8° ou in-12. C'est
l'encyclopédie du treizième siècle. Elle em-
presque tous les genres, le système des con-
ie l'on croyait alors acquises. Tant de travaux
outes ses journées, toutes ses veilles; il n'a
é sa vaste entreprise qu'avec le concours de
de ses confrères, qui transcrivaient les titres
ut faire usage, et quelquefois les articles qu'il
ient rédigés. Il n'a pas moins été secondé par le
, qui mettait à sa disposition une première
royale, déjà riche pour une telle époque, et
s frais de copie et l'acquisition de beaucoup de

e Beauvais était mort avant l'avènement de Phi-
Histoire littéraire de la France, t. XVIII.)

I.

A combien de portes ne faut-il pas souvent frapper
pour résoudre la plus simple question bibliogra-
phique !

(*La Chasse aux incunables*).

de Bure, dans sa *Bibliothèque instructive*, à

propos du *Speculum quadruplex* de Vincent de Beauvais, s'exprime ainsi : « Les contestations qui se sont élevées au sujet de cet ouvrage ne laissent pas d'être assez considérables, et les bibliographes qui en ont parlé, loin d'être d'accord ensemble, sont, au contraire, d'un sentiment tout à fait opposé. »

Depuis bientôt cent ans que cela est écrit, cette longue polémique dure toujours, et les nombreux travaux qu'elle a provoqués ne l'ont pas encore éclaircie.

Quelques recherches, entreprises à ce sujet, tout en nous confirmant l'obscurité de la question, nous ont pourtant permis de constater que la plupart des bibliographes se sont souvent prononcés à la légère, sans s'être donné la peine d'examiner, avec patience et avec méthode, les documents indispensables à la solution du problème.

Plusieurs d'entre eux, il est vrai, se sont tenus dans une sage réserve, espérant que le hasard mettrait, tôt ou tard, sous les yeux des chercheurs, le complément de preuves nécessaire à la connaissance de la vérité.

Nous partageons tout à fait cette manière de voir; mais, quelle que soit la part du hasard dans les découvertes bibliographiques, nous pensons qu'il est sage et prudent de ne pas trop compter sur lui. En attendant les éclaircissements qu'il pourra nous fournir un jour, nous allons étudier, avec soin, dans ce mémoire, les éléments bibliographiques de la question que nous nous sommes posée, et déterminer d'une manière précise les points vers lesquels doivent tendre désormais toutes les recherches.

II.

Voici d'abord la description exacte des quatre parties dont se compose l'édition du *Speculum quadruplex*, généralement attribuée à Mentelin.

1° SPECULUM NATURALE, in-fol. goth. (1), divisé en deux

(1) *Gothique*, suivant de Bure (*cat. Mac-Carthy*); *semi-gothique*,

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

la première de 318 feuillets, et 2 col. de 66 lignes; sans chiff., ni date; sans nom d'imprimeur. Papier un peu fauve, ayant parfois la dentelle pour filigranes : la scie à manche d'un style rayonné; le pélican; un léopard; les roses à huit ou neuf pétales (V. pl. IV et V.) La justification est de 95 millim. de hauteur et 95 de largeur. Points typographiques (4 millim.). Lettres particulières qui n'ont été signalées. Nous la trouverons aussi, mais dans quelques autres parties de l'édition. Les majuscules, nous dirons, pour n'y plus de capitales employées dans les divers *quadruplex*, imprimées soit en lettres rondes, appartiennent aux caractères de la bibliothèque nationale possède un exemplaire sur papier de ce *Speculum doctrinale*, in-fol. goth. de 67 lignes; sans indices. Ce volume est imprimé sur un papier sans caractère. Cette édition, ainsi que le *Speculum majus*, en caractères semi-carrés, les lignes aux colonnes entières, renferme deux sortes d'R (Pl. I.) majuscules. La justification diffère un peu de celle du *Speculum doctrinale*, de 66 lignes. Les colonnes, ayant 334 millim. de hauteur. Le format est nécessairement plus grand que celui du *Speculum doctrinale*, car la largeur des colonnes est la même (95 millim.)

Les caractères bibliographiques; en lettres rondes tirées de la bibliothèque nationale (Cat. des livres imprimés sous le roi, n° 451); et en lettres rondes, tirant sur le gothique.

Plusieurs bibliographes mentionnent une autre édition de ce livre, imprimée avec les mêmes caractères, mais qui présente quelques différences dans les abréviations, et particulièrement dans la dernière ligne (1).

L'une de ces deux éditions, au dire de Van Praët, ne renfermerait pas la capitale **R** de forme singulière. Nous avons examiné avec soin les trois exemplaires du *Speculum doctrinale* de 67 lignes que possède la Bibliothèque nationale, tous les trois renferment les deux AA et les deux RR. Nous ne croyons pas à l'existence d'une édition semi-gothique de 67 lignes ne renfermant pas ces deux a et ces deux r. Van Praët, sans y prendre garde, avait probablement sous les yeux un *Speculum doctrinale* de 66 lignes, et se sera trompé en les comptant.

3° SPECULUM MORALE, in-fol., lettres rondes, avec la majuscule A modifiée (Pl. II.), 676 feuillets à 2 col. de 62 lignes; sans chiff., récl. ni signat.; sans initiales, avec un titre courant au haut des pages. L'avant-dernier feuillet est terminé par cette souscription :

Vincentii Beluacensis sacre theologie doctoris eximii ordinis fratrum predicatorum Speculum morale in quo primo de virtutibus eas extollendo. Secundum de quatuor novissimis et de morte non timenda ob h' q' mors malorum non est de vitiis ipsa carpendo disseritur. Finit felciter. Impressum in inclyta urbe Argentinensium de nitide terse emendateque refertum per honorandum dominum dominum Johannem Mentelin artis impressorie magistrum famosissimum. Anno

(1) Cette différence ne tiendrait-elle pas à ce qu'on a confondu entre elles, jusqu'à ce jour, les éditions de 66 et de 67 lignes? Et si, comme nous le pensons, les dernières lignes des *Speculum doctrinale* de 66 et de 67 lignes ne sont pas identiques, il serait facile d'expliquer la surprise des bibliographes qui ont signalé cette anomalie.

Nous sommes malheureusement aujourd'hui dans l'impossibilité de constater l'exactitude de cette remarque qui aurait, pour nous, l'avantage de fournir un argument de plus aux conclusions que nous allons prendre tout à l'heure.

a partu virginis salutifero millesimo quadringentesimo septuagesimo sexto. Die mensis novembris nona.

Très-beau papier, plus blanc peut-être que celui des parties imprimées en caractères semi-gothiques, ayant pour filigranes la rose à huit pétales de deux dimensions ; le croissant à style rayonné ; la scie à manche et le pélican. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire. Tous les exemplaires ne portent pas la souscription finale. (Van Praët.)

4° SPECULUM HISTORIALE, 4 vol. in-fol. à 2 col. de 62 lignes ; sans chiffrr., récl. ni signat. Au verso, deuxième colonne du dernier feuillet, se trouve la souscription suivante :

Explicit . Speculum . historiale . fratris . Vicentii . ordinis . predicatorum . Impressum . per . Johannem . Mentelin (sic) . Anno . domini . millesimo . quadringentesimo septimo tercio . quarta die novembris.

Caractères, papier, filigranes, justification tout à fait semblables à ceux du *Speculum morale* de 62 lignes. Le nom de Mentelin se trouve dans la souscription finale de chaque volume. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire.

Tous les bibliographes ont encore signalé une autre édition du *Speculum historiale*, 4 vol. in-fol. (1) goth. ou semi-gothique, à 2 col. de 67 lignes ; sans indices ; caractères et papier semblables à ceux du *Speculum doctrinale* de 67 lignes et renfermant les deux majuscules de forme singulière. La Bibliothèque nationale en possède deux exemplaires.

III.

Telle est l'édition du *Speculum quadruplex* généralement attribuée à Mentelin, et depuis longtemps décrite en Alle-

(1) Le 1^{er} volume a 156 ff., le 2^e, 176, le 3^e, 176, et le 4^e, 192.

inagne par Maittaire (1), Panzer (2), etc., etc., et en France par M. Duve, 1752 (3), par Fournier, 1759 (4), par de Bure, 1768 (5), par Van Praët, 1815 (6), par Brunet, 1840 (7), etc., etc.

Parmi ces bibliographes éminents, tous plus ou moins partisans de l'édition *mentelienne*, Fournier et Van Praët sont, sans contredit, ceux dont l'opinion est la plus exclusive: Chez Van Praët surtout, la conviction a quelque chose de raide et de magistral que l'étrangeté du langage, — Van Praët était né à Bruges, — rend souvent obscur.

Le lecteur en jugera : « Tous les volumes des *Speculum* « qu'on vient de décrire, dit-il, sont imprimés à Stras- « bourg, par Jean Mentelin. Quoique son nom ne paraisse « que dans quelques-unes des éditions, il est néanmoins cer- « tain qu'elles sortent toutes des presses de cet imprimeur, « car c'est avec les mêmes caractères qu'est exécuté le « *Pharetra doctorum*, où l'on voit, dans presque toutes les « pages, l'emploi des caractères de son *Virgile* sans date, « caractères qu'on retrouve à leur tour dans son *Liber* « *quartus S. Augustini de Doctrina christiana*, seule édition « imprimée avec de semblables types, et laquelle porte son « nom. C'est la seule aussi qui ait servi à reconnaître un « grand nombre d'éditions dont on a ignoré longtemps le « véritable imprimeur. »

Analysons un peu cette longue période. « Tous les vo- « lumes des *Speculum*, dit Van Praët, sont imprimés à « Strasbourg, par Jean Mentelin, quoique son nom ne pa-

(1) Maittaire, *Annal. typogr.*, 1733, t. I, p. 324.

(2) Panzer, *Annal. typogr.*, 1793, t. I, pp. 18, 19.

(3) David Clément, *Biblioth. curieuse*, t. III, p. 76 et suivantes, note.

(4) Fournier, *Origine de l'imprimerie primitive en taille de bois*, pp. 88, 89.

(5) De Bure, *Bibliothèque instructive*, histoire, t. I, p. 247 et suivantes.

(6) Van Praët, *Cat. des livres imprimés sur vélin*, n° 451.

(7) Brunet, *Manuel du Libraire*, art. Vincent de Beauvais.

« raisse que sur quelques-unes de ces éditions. » Non pas sur quelques-unes, s'il vous plaît, mais sur une seule, celle de 62 lignes.

« Il est néanmoins certain qu'elles sortent toutes des presses de cet imprimeur, car c'est avec les mêmes caractères qu'est exécuté le *Pharetra doctorum*... » De quels caractères Van Praët veut-il parler? A-t-il donc oublié que les *Speculum* sont imprimés, les uns en caractères gothiques ou semi-gothiques et les autres en caractères ronds? En d'autres termes, ces mots : *les mêmes caractères* s'appliquent-ils à l'édition de 66 ou de 67 lignes, ou bien à celle de 62 lignes? Dans la pensée de Van Praët, ils s'appliquent évidemment à toutes les éditions à la fois.

Van Praët, ayant très-bien compris qu'il était impossible d'expliquer pourquoi Mentelin avait imprimé une moitié de l'œuvre de Vincent de Beauvais en caractères semi-gothiques et l'autre moitié en caractères ronds, a cherché, pour le besoin de sa cause, à rendre cette disparité moins choquante. Pour cela, en décrivant l'édition de 66 lignes, il a supprimé le mot caractéristique *semi-gothique*, et l'a remplacé par cette courte périphrase : « édition en lettres rondes tirant un peu sur les lettres de somme (Pl. III). » Toutefois, en décrivant celle de 67 lignes, il ne parle plus de lettres rondes, et, supprimant le *tirant un peu*, il la déclare tout simplement imprimée en lettres de somme.

Nous en demandons bien pardon à la mémoire de Van Praët, mais l'esprit de système a fait commettre à ce savant bibliographe une erreur manifeste; car rien ne ressemble moins aux *lettres rondes* que les *lettres de somme* (1), qui ne sont autre chose qu'un gothique dont les angles et les pointes ont été adoucis et qui, par conséquent, est très-facile à distinguer du *semi-gothique*, beaucoup moins perfectionné, dont on s'est servi pour les *Speculum* de 66 et de 67 lignes.

Poursuivons notre analyse : « Car c'est avec les mêmes

(1) Caractères avec lesquels on imprima la *Somme* de saint Thomas.

« caractères qu'est exécuté le *Pharetra doctorum*, où l'on
 « voit dans *presque* toutes les pages (pourquoi *presque*?)
 « l'emploi des caractères de son *Virgile* sans date, carac-
 « tères qu'on retrouve à leur tour dans son *Liber quartus*
 « *S. Augustini de Doctrina christiana*, seule édition impri-
 « mée avec de semblables types, et laquelle porte son
 « nom. »

Il règne dans ce passage une telle confusion qu'il est impossible d'en tirer une conséquence rigoureuse. Ce que nous y voyons de plus clair, c'est que Van Praët cherche à prouver que *les mêmes caractères* semi-gothiques ou ronds, — il ne spécifie pas, — qui ont servi à l'impression du *Pharetra doctorum*, du *Virgile* et du *Liber quartus S. Augustini de Doctrina christiana*, sont les mêmes que ceux avec lesquels Mentelin aurait imprimé toutes les parties de son *Speculum quadruplex*.

Pour trancher définitivement cette question, nous avons comparé, à la Bibliothèque nationale, les trois ouvrages que nous venons de citer, avec les différentes parties du *Speculum quadruplex* de l'édition *mentelienne*, et nous affirmons qu'il nous a été impossible de constater entre ces diverses impressions une identité telle qu'elle puisse servir de base à une affirmation catégorique. En bibliographie, dans l'appréciation des types, on ne doit jamais procéder et conclure par à peu près.

IV.

Voici maintenant l'explication adoptée par Fournier. Van Praët n'en a parlé nulle part. Aurait-il redouté la comparaison (1)? Nous croyons du reste devoir certifier ici que, parmi les nombreux bibliographes qui se sont occupés du

(1) L'explication de Van Praët est absolument la même, au fond, que celle de Fournier ; mais Van Praët, en se l'appropriant, l'a élevée à la hauteur d'un système.

Speculum quadruplex attribué à Mentelin, Van Praët est le seul qui ait parlé de *lettres rondes tirant un peu sur les lettres de somme*. Rappelons cependant que Brunet, ne voulant pas copier Van Praët mot à mot, au lieu de *tirant sur les lettres de somme*, a mis *tirant sur le gothique*. Cette variante ne vaut pas mieux, car *le gothique* ne ressemble pas plus aux *lettres rondes* que les *lettres de somme*. Évidemment Brunet ne s'est pas donné la peine d'y regarder de plus près.

Fournier, aussi exclusif que Van Praët, aborde plus franchement la question. Il ne recule pas devant l'objection et attaque franchement le bœuf par les cornes. Loin de chercher dans les caractères des diverses parties du *Speculum quadruplex*, soit un rapport, soit une ressemblance qui n'existent pas, il déclare que « le changement de caractères » que l'on voit au *Speculum historiale* et dans la suite de cet ouvrage de Vincent de Beauvais, n'a rien qui puisse empêcher d'attribuer à Mentel les deux volumes du *Speculum naturale*. On sait que les premiers caractères étaient dans le goût de l'écriture du temps, demi-gothique, mais que peu après Nicolas Jenson inventa le caractère *romain* (1), dont Mentel a fait usage, dans la suite de cet ouvrage, après avoir usé sa première fonte à faire les impressions de son *Catholicon* et du *Speculum naturale* dont nous parlons (2)... »

Si nous avons à choisir entre ces deux explications, nous préfererions très-certainement celle de Fournier à celle de Van Praët. Mais, nous le démontrerons tout à l'heure, elles ne sont acceptables ni l'une ni l'autre.

(1) « On a eu tort de dire que Jenson avait le premier gravé des caractères romains : depuis cinq ans, les imprimeurs italiens en avaient produit beaucoup ; mais aucun, on peut l'affirmer, n'avait atteint au même degré la grâce et la perfection. » (A. Bernard, *Histoire de l'imprimerie*, t. II, p. 184.)

(2) Loc. cit., pp. 84 et 85.

V.

Avant d'émettre notre opinion sur ce sujet, il nous a paru indispensable d'indiquer sommairement les critiques formulées par quelques bibliographes contre l'édition du *Speculum quadruplex* attribuée à Mentelin.

Nous ne parlerons que pour mémoire de ceux qui prétendent que certaines parties de cette édition « ont été « imprimées en différents endroits, et principalement à « Nuremberg, par Antoine Koburger, tant en 1473 qu'en « diverses années postérieures. » Cette objection, d'ailleurs, tombe d'elle-même, puisque les différentes parties du *Speculum quadruplex* publiées par Koburger portent son nom (1).

Un savant bibliographe italien, feu M. Costanzo Gazzera, bibliothécaire de l'université de Turin, a publié, dans le 28^e volume des *Mémoires de l'Académie des sciences* de cette ville, une note dans laquelle il se demande « si certaines éditions dépourvues de nom et de lieu d'impression, « et de date, que la commune opinion des bibliographes « attribue généralement à Jean Mentel, ou Mentelin, de « Strasbourg, lui appartiennent réellement? » Et il se décide pour la négative (2).

(1) La Bibliothèque nationale possède le *Speculum doctrinale* de Koburger. En voici la description : in-fol., goth. à 2 col. de 79 lignes, papier fort ; ayant pour filigrane : 1^o la balance dans un cercle, moyenne grandeur ; 2^o la scie à manche.

On lit à la fin : *Speculum doctrinale vincentii belvacensis fratris ordinis predicatorum in regia imperialique civitate Nurembergk : expensis itaque et solertiis spectabilis Antonij Kobergers (sic) , inibi cujus et incole his ereis figuris effigiatum : Castigatum : emendatum et faustissime perornatum finit. Anno a natali xqiano. M.CCCC.LXXXVJ. Kal. xvij aprilis.*

La Bibliothèque nationale possède aussi son *Speculum morale*. Suivant Brunet, le *Speculum naturale* de Koburger a été imprimé en 1483.

(2) Hubaud. *Rapport sur un mémoire de M. C. Gazzera, etc.*, Marseille, 1851, in-8^o.

Nous n'avons pas pu nous procurer les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Turin, et nous le regrettons vivement; mais, si nous en croyons le rapport fait à ce sujet à l'*Académie de Marseille*, par M. Hubaud, membre de cette compagnie, l'argumentation de M. Gazzera serait basée sur la présence de la fameuse majuscule **R**, — si connue des bibliographes, — dans un grand nombre d'incunables (23) dépourvus d'indices et imprimés, soit en caractères *semi-gothiques*, soit en *caractères ronds*. M. Gazzera n'admet pas que Mentelin ait pu imprimer, en même temps, des ouvrages en caractères *semi-gothiques* et en caractères *ronds* renfermant, les uns et les autres, la majuscule **R**.

Le rapport de M. Hubaud est un peu long et surchargé d'érudition, ce qui nuit parfois à l'enchaînement des idées; aussi, nous l'avouons en toute humilité, n'avons-nous peut-être pas bien saisi l'argumentation de M. Gazzera.

Écoutons maintenant M. Auguste Bernard (1), qui a, selon nous, entrevu la solution du problème que nous recherchons.

« Je ne terminerai pas cet article, dit-il, — celui de
« Strasbourg, — sans relever une erreur généralement accréditée parmi les bibliographes, et qui consiste à attribuer à
« Mentelin les impressions dans lesquelles on trouve une R
« majuscule d'une forme bien connue et dont voici le *fac-simile* : **R**. Il est aujourd'hui constaté que cette lettre ne
« paraît dans aucun des livres souscrits par Mentelin, et que
« le caractère dans lequel elle se trouve est un peu plus
« petit que celui de cet artiste (2).

« La confusion vient de ce que le possesseur anonyme de
« ce caractère a imprimé une édition de saint Vincent de

(1) A. Bernard, *Origine de l'imprimerie en Europe*, t. II, p. 105 et suivantes.

(2) M. A. Bernard a oublié que la fameuse **R** se trouve dans deux sortes d'ouvrages imprimés, les uns en caractères *semi-gothiques* et les autres en *lettres rondes*; il suit de là qu'on ne sait lequel de ces deux caractères M. A. Bernard a voulu comparer avec celui de Mentelin.

« Beauvais (1), qu'on a eu le tort de confondre avec celle de
 « Mentelin. Le rédacteur du catalogue de la bibliothèque du
 « docteur Kloss, de Francfort-sur-le-Main (*sic*), imprimé à
 « Londres en 1833, in-octavo, a parfaitement éclairci le fait,
 « grâce à l'existence dans cette bibliothèque des deux édi-
 « tions différentes du *Speculum historiale* : l'une, souscrite
 « par Mentelin, et sans la lettre **R**, l'autre, sans aucune note
 « bibliographique, mais avec la lettre **R**, la première ayant
 « 62 lignes à la colonne, la seconde 67, et, chose singu-
 « lière, toutes les deux imprimées avec le même papier, ce
 « qui semble prouver que les deux imprimeurs étaient con-
 « temporains et exerçaient dans la même contrée (2). »

M. A. Bernard donne ensuite la « description des volumes
 « de saint Vincent de Beauvais, qu'on peut attribuer à l'au-
 « teur anonyme. » C'est à-dire : 1° le *Speculum naturale* de
 66 lignes, 2° le *Speculum historiale* de 67 lignes, et 3° le
Speculum doctrinale de 67 lignes.

Quant au *Speculum morale*, voici comment il s'explique à
 ce sujet : « On ne sait pas encore si cet imprimeur a publié
 « le *Speculum morale*, dont on attribue deux éditions à Men-
 « telin, l'une en caractères *semi-gothiques*, l'autre avec son
 « nom et la date de 1476. »

Nous ignorons où M. A. Bernard a puisé ce renseigne-
 ment, car aucun bibliographe n'a signalé jusqu'à ce jour ni
 le *Speculum morale* de 66, ni celui de 67 lignes. Nous ver-
 rons tout à l'heure qu'ils n'ont jamais été imprimés.

(1) Où diable M. A. Bernard a-t-il vu que Vincent de Beauvais ait été
 canonisé ?

(2) Nous sommes vraiment surpris de voir M. A. Bernard relever
 dans un catalogue étranger un fait qu'il lui eût été facile de constater,
 s'il avait voulu se donner la peine d'examiner, à la Bibliothèque natio-
 nale, les nombreuses éditions du *Speculum quadruplex* qu'elle ren-
 ferme.

Grâce à la bienveillance de M. Taschereau et au dévouement, c'est
 le mot, de M. Paul Billard, nous avons pu comparer entre elles les dif-
 férentes parties des quatorze éditions, plus ou moins complètes il est
 vrai, qui furent mises à notre disposition et dans lesquelles nous avons
 puisé les principaux matériaux de notre travail.

VI.

Passons maintenant à un ordre de preuves qui nous permettra de démontrer que les diverses parties du *Speculum quadruplex* attribuées généralement à Mentelin appartiennent à trois éditions différentes.

Rappelons ici que, selon la plupart des bibliographes, l'édition mentelienne est ainsi constituée :

1° *Speculum naturale*, 1 vol. en deux parties, semi-gothique, de 66 lignes.

2° *Speculum doctrinale*, 1 vol., semi-gothique, de 67 lignes.

3° *Speculum morale*, 1 vol., lettres rondes, de 62 lignes.

4° *Speculum historiale*, 4 vol., lettres rondes, de 62 lignes.

Les deux dernières parties sont signées par Mentelin, les deux premières sont sans indices.

PREMIÈRE ÉDITION, *semi-gothique*, de 66 lignes, avec la majuscule **A** de forme singulière, 6 vol. in-fol. (1) :

1° *Speculum naturale*, signalé par tous les bibliophiles.

2° *Speculum doctrinale*, à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

(1) On ne rencontre jamais, soit dans les bibliothèques publiques ou privées, soit dans le commerce, les différentes éditions du *Speculum quadruplex*, reliées suivant la tomaison établie par l'auteur. Cela se comprend, car les volumes sont si grands, si épais et si lourds, qu'on a dû, fort souvent, afin de les manier sans trop de fatigue, les diviser d'une manière arbitraire, en un certain nombre de parties.

C'est ainsi, par exemple, que l'édition attribuée à Jean Mentelin, et vendue 685 fr. chez MacCarthy, avait dix volumes quoiqu'elle n'en ait réellement que sept, et que le *Speculum naturale* de la bibliothèque de Toulouse, ordinairement divisé en deux ou trois tomes, se trouve relié en quatre.

Nous terminerons cette note en faisant observer que ce livre est fort rare aujourd'hui et que les parties isolées, que l'on trouve parfois encore, sont elles-mêmes presque toujours incomplètes.

3° *Speculum morale*. N'a jamais été imprimé.

4° *Speculum historiale*, à la Bibliothèque nationale.

SECONDE ÉDITION, semi-gothique, de 67 lignes, avec les deux AA et les deux RR, 6 vol. in-fol. :

1° *Speculum naturale*. La bibliothèque de Toulouse possède un exemplaire du *Speculum naturale* de 66 lignes, dont les deux parties sont divisées en quatre tomes. Le premier de ces tomes, qui contient le prologue et les huit premiers livres de l'ouvrage, appartient à l'édition semi-gothique des *Speculum* de 67 lignes, et dans lesquelles on remarque les deux majuscules déjà signalées.

C'est en dressant le catalogue des incunables de la bibliothèque de Toulouse que nous avons découvert ce rare volume, qui prouve sans conteste l'existence d'un *Speculum naturale* de 67 lignes inconnu jusqu'à ce jour.

2° *Speculum doctrinale*, semi-gothique, de 67 lignes. La Bibliothèque nationale en possède plusieurs exemplaires.

3° *Speculum morale*. Il n'a jamais été imprimé.

4° *Speculum historiale*, 4 vol., semi-gothique, de 67 lignes. Signalé par tous les bibliographes.

TROISIÈME ÉDITION, lettres rondes, à 2 colonnes de 62 lignes, et souscrite par Mentelin, 7 vol. in-folio :

1° *Speculum naturale*, 1 vol. en deux parties, signalé par Maittaire (1).

(1) « ... Hujus Speculi prima editio rarissimè occurrit ; character est
« gothicus et satis venustus, columnas duas unaquæque pagina complec-
« titur, ejusdem duas tantùm vidi partes, *naturalem* et *historialem*,
« quatuor voluminibus comprehensas. Volumen primum continebat
« Speculi naturalis partem primam, octodecim libris ; secundum, se-
« cundam ejusdem, quindecim libris (libri itaque Speculi naturalis
« sunt triginta tres) : volumen tertium continebat Speculi historialis par-
« tem primam octo libris... (et ad calcem ; explicit, etc., etc.) » Suit la
souscription finale que tout le monde connaît. (Maittaire. *Loc. cit.*, t. I,
p. 234. Note.)

La souscription mentelienne du *Speculum historiale* prouve clairement que le *Speculum naturale*, faisant partie des quatre volumessignalés par Maittaire, appartient à l'édition *semi-gothique* de 62 lignes, car si

2° *Speculum doctrinale*, 1 vol. Nous n'en connaissons pas d'exemplaire.

3° *Speculum morale*, 1 vol. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire. Il porte la date de 1476.

ce *Speculum* eût appartenu à l'édition semi-gothique de 66 ou à celle de 67 lignes, Maittaire n'aurait pas manqué de faire remarquer les différences qui existent dans les types de ces deux éditions. En indiquant ensuite la forme des caractères des quatre volumes qu'il avait sous les yeux, il ne les eût pas confondus sous cette même désignation : *Character est gothicus et satis venustus*, s'ils n'eussent pas été parfaitement identiques. D'ailleurs l'épithète de *satis venustus* nous paraît mieux convenir au caractère *rond* qu'au caractère *semi-gothique*.

Nous devons ici rendre justice à de Bure; car, s'inspirant de la note de Maittaire, il a, pour ainsi dire, entrevu l'édition complète du *Speculum quadruplex* de 62 lignes. Malheureusement, n'ayant fait qu'effleurer son sujet, il n'a pas osé conclure affirmativement. Sachons-lui gré de sa perspicacité. Les bibliographes, venus après lui, ont eu, selon nous, le tort de n'avoir pas suivi le filon qu'il avait découvert.

Voici le passage de de Bure. Après avoir signalé l'opinion de ceux qui s'inscrivent en faux contre l'édition en X volumes, entièrement imprimée à Strasbourg, par Jean Mentelin, et qu'il regarde comme imaginaire, il s'élève contre ce dernier sentiment en considérant, « 1° que les cinq volumes (Maittaire n'en indique que quatre) des deux
« *Speculum naturale et historiale*, rapportés par M. Maittaire, et ceux
« qui l'ont précédé, existent bien réellement imprimés par Jean Mentelin en 1473, ce dont nous avons eu nous-même la preuve entre les
« mains; après avoir compulsé plusieurs volumes séparés tant de l'une
« que de l'autre de cette première édition (A). 2° Si l'on joint à ces
« cinq volumes le *Speculum morale* que les derniers écrivains contraires
« ont indiqués (*sic*) comme ayant été imprimé par le même MENTELLIN
« en 1473 (1476) et qui peut avoir été divisé en plusieurs tomes, il ne
« resterait plus que le *Speculum doctrinale* pour compléter entièrement
« cette édition. Or il est à croire que Jean MENTELLIN, ayant imprimé
« trois parties de cet ouvrage, aura certainement dû exécuter de même
« la quatrième et dernière partie.

« Au reste, sans vouloir rien avancer de plus en faveur de cette édition, jusqu'à ce que nous soyons un peu plus instruits à son sujet, nous pensons que l'on doit, pour le présent, s'en rapporter plutôt au sentiment de M. Maittaire et de ceux qu'il a suivis, qu'à l'opinion contraire. » (*Loc. cit.* t. I, p. 250-51.)

(A) La fin de cette phrase n'est pas claire.

4° *Speculum historiale*, 4 vol. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire. Il porte la date de 1473.

VII.

La découverte du *Speculum naturale*, en caractères *semi-gothiques*, de 67 lignes, doit nous faire espérer que l'on découvrira tôt ou tard le complément de l'édition en lettres rondes, de 62 lignes, souscrite par Mentelin, c'est-à-dire le *Speculum doctrinale*. C'est le cas de rappeler ici l'argument topique de de Bure, que nous avons cité dans la note de la page précédente.

Quant au *Speculum morale* des éditions *semi-gothiques* de 66 et de 67 lignes, nous pensons qu'il n'a jamais été imprimé. Tout extraordinaire que cela paraisse, nous allons essayer de prouver notre allégation.

C'est dans un article fort remarquable de M. Daunou, sur Vincent de Beauvais, inséré dans le tome XVIII de l'*Histoire littéraire de la France*, que nous allons puiser notre argument suprême.

La citation sera longue, mais nous n'hésitons pas à la faire, car il est rare de trouver, dans des discussions de ce genre, une aussi grande somme d'érudition alliée à autant d'intérêt et surtout à autant de clarté.

M. Daunou, après avoir reproduit le passage du 20° chapitre du prologue, dans lequel l'auteur lui-même établit la division de son *Speculum majus* en quatre parties, ajoute :

« Des déclarations si positives ne laissent aucun doute sur la
« division en quatre parties, mais il s'en faut que cette pré-
« face se lise dans les manuscrits antérieurs à l'an 1320
« comme dans ceux des âges suivants et dans les imprimés...
« En comparant ces copies primitives aux éditions, voici les
« différences que l'on remarque dans le prologue de tout
« l'ouvrage.

« Les copistes du quatorzième siècle, après 1310 ou 1320,
« ceux du quinzième et, à leur exemple, les éditeurs ont

« retranché de ce prologue un morceau du chapitre x, et le
 « chapitre xi tout entier. Vincent y répondait aux censeurs
 « qui lui reprochaient, les uns une insupportable prolixité,
 « les autres une brièveté excessive. Il commençait par
 « s'excuser sur l'immense étendue de son travail : *Verùm*
 « *operi longo fas est ignoscere somno*, leur disait-il, en alté-
 « rant un vers d'Horace pour le faire léonin. Il leur pré-
 « sentait ensuite des considérations plus spéciales sur l'ordre
 « qu'il avait établi entre les matières; il parlait du livre
 « consacré par lui à la morale, *de Ethicâ id est morali*, où
 « les maximes des philosophes et des poètes s'entremêlaient
 « aux préceptes de la théologie chrétienne...; il annonçait
 « le traité des vices et des vertus, *de Vitiis et Virtutibus*,
 « comme l'un des livres du *Speculum doctrinale*, et le rap-
 « prochait des livres qui concernaient l'économie domes-
 « tique et la politique. D'un *Speculum morale*, il n'en faisait
 « mention nulle part.

« Bien au contraire, le chapitre xvii du prologue, devenu
 « le xvi^e par la suppression du xi^e, avait pour titre : *de*
 « *trifariâ divisione totius operis*, et non pas, comme aujour-
 « d'hui, *quadrifariâ*. On lisait dans ce chapitre : *Opus*
 « *universum in tres partes... in tria volumina... distincti...*
 « *prima siquidem prosequitur naturam et proprietatem om-*
 « *nium rerum, secunda materiam et ordinem omnium artium,*
 « *tertia verò seriem omnium temporum.* Au chapitre xviii
 « (depuis xvii) il n'était encore question que de trois par-
 « ties : l'historiale était toujours appelée la troisième : *in*
 « *tertiâ parte... vellem... de sanctorum miraculis rescidisse*
 « *nonnulla.* Les copistes ont changé partout *tertiâ* en *quartâ*,
 « et interpolé çà et là les lignes qui supposent un *Speculum*
 « *morale* devant occuper la troisième place.

« Des altérations si graves ayant passé dans les imprimés,
 « il n'est pas étonnant que la plupart des auteurs modernes
 « qui ont parlé du *Speculum majus*, tel que Raphaël Mattei
 « de Volterra, J. Gr. Vossius, Belleforêt, Labbe, Altamura,
 « Fabricius, Morhof, l'aient tenu pour composé de quatre

« grandes parties. Toutefois Henri de Gand , à la fin du
 « treizième siècle, n'en avait connu que trois : *Triplex*
 « *Speculum, historiale, allegoricum, et morale*. Ces déno-
 « minations étaient assez peu justes : elles ne supposent pas
 « une connaissance bien précise de l'ouvrage, mais elles
 « peuvent contribuer à montrer qu'avant 1300 on ne le
 « divisait qu'en trois parties principales. Fleury, toujours si
 « judicieux quand il ne se met point à recueillir, comme
 « Vincent de Beauvais, des légendes miraculeuses, Fleury
 « n'admet que trois Miroirs : le naturel, le doctrinal et l'his-
 « torial. Les dominicains Erhard et Tournon embrassent la
 « même opinion, et en exposent tout au long les preuves... »

Après avoir longuement et très-clairement discuté les motifs qui prouvent que le *Speculum morale* n'a pas été écrit par Vincent de Beauvais, M. Daunou ajoute : « Le
 « *Speculum morale* n'est donc qu'une compilation déplo-
 « rable, fabriquée on ne sait à quelle époque précise, mais
 « après 1310, par un inconnu qui, en y attachant le nom de
 « Vincent de Beauvais, l'a remplie d'articles dérobés à des
 « auteurs du treizième siècle et principalement à Thomas
 « d'Aquin... »

M. Daunou termine sa discussion par ces mots : « Quoi
 « qu'il en soit, nous n'aurons plus à considérer dans le
 « *Speculum majus* que ses trois parties indiquées par le véri-
 « table prologue. »

D'après la démonstration si nette et si précise de M. Daunou, il est incontestable que, dans les manuscrits antérieurs à 1300, le chapitre xvii du prologue a pour titre : *trifariâ divisione totius operis*, et non pas *de quadrifariâ*, comme dans les manuscrits postérieurs à cette date ; que, par conséquent, Vincent de Beauvais avait divisé son œuvre en trois Miroirs : *opus universum in tres partes... in tria volumina... distincti...*, et que nulle part il n'a fait mention d'un *Speculum morale*.

Si nous ajoutons à ces considérations puissantes le silence de tous les bibliographes sur l'existence d'un *Speculum*

morale de 66 ou 67 lignes, et l'inutilité de nos recherches dans les grandes collections de livres de la France, ne serons-nous pas en droit d'affirmer que les éditions en caractères *semi-gothiques* des *Speculum majus* de 66 et de 67 lignes ne contiennent que trois Miroirs, le *naturel*, le *doctrinal* et l'*historial*; qu'elles constituent l'édition princeps de l'œuvre de Vincent de Beauvais, et enfin qu'elles ont été imprimées d'après les manuscrits du treizième siècle, dans lesquels il n'est fait aucune mention du *Speculum morale*?

VIII.

Quoiqu'il y ait peu d'importance à rechercher laquelle des deux éditions de 66 ou de 67 lignes a été publiée la première, nous optons cependant pour celle de 66 lignes. Il nous serait peut-être difficile de justifier cette préférence; mais si la variété dans la forme des majuscules peut être considérée comme un perfectionnement de l'imprimerie, l'édition de 67 lignes, dans laquelle on trouve deux sortes d'*A* et deux sortes d'*R*, a dû conséquemment paraître après celle de 66 lignes, qui ne renferme qu'une seule sorte de ces majuscules.

Le nom des imprimeurs nous est tout à fait inconnu. Cependant l'identité des caractères, à part une majuscule, et celle du papier démontrent clairement que les deux éditions sont sorties du même atelier typographique.

Quant à la date de l'impression, il est fort difficile de la préciser; toutefois, les caractères ronds ayant succédé aux gothiques, nous croyons qu'elle a précédé de peu de temps celle de l'édition de Mentelin.

Nous ignorons également le lieu où elles ont été imprimées. A cet égard nous partageons l'opinion de M. A. Bernard, qui, se fondant sur l'identité des papiers, déclare que l'imprimeur anonyme des éditions *semi-gothiques* était contemporain de Mentelin et habitait la même contrée; et nous ajouterons, nous, la même ville peut-être.

Nous ferons observer à cet égard que les papiers de ces différentes éditions sont identiquement les mêmes, et que les filigranes qui les distinguent appartiennent très-certainement aux fabriques allemandes.

Cette circonstance, que nous tenons à constater, nous fournira un jour un argument propre à démontrer que tous les ouvrages renferment l'**A** et l'**R** de forme singulière, qu'ils soient imprimés en *caractères semi-gothiques* ou en *carctères ronds*, ont été imprimés en Allemagne et non en Italie, comme l'ont prétendu quelques bibliographes.

Si nous ne nous trompons pas, si nos déductions sont exactes, l'édition du *Speculum majus* de 66 lignes serait l'édition princeps de l'œuvre de Vincent de Beauvais; l'édition de 67 lignes serait la seconde; l'édition de Mentelin n'occuperait que le troisième rang : ce qui n'empêche pas de la regarder jusqu'à un certain point comme une édition princeps, puisqu'elle renferme l'édition originale du *Speculum morale*, considéré par M. Daunou comme un livre apocryphe.

Nous ferons encore une remarque au sujet du *Speculum quadruplex* imprimé par Mentelin.

La date de 1473, placée à la fin du *Speculum historiale*, et celle de 1476, qu'on lit à la fin du *Speculum morale*, donneraient à penser que l'éditeur n'a pas suivi, dans l'impression des diverses parties de l'œuvre de Vincent de Beauvais, l'ordre indiqué dans le prologue des manuscrits du quatorzième siècle. En effet, on lit dans le chapitre xiv^e : *Idem vocabulum per singulos titulos placuit annotari. Ut videlicet primum vocent Speculum naturale, secundum vero Speculum doctrinale, tertium quoque Speculum morale, quartum Speculum historiale*. Nous croyons cependant que Mentelin ne s'est pas écarté de ce programme. Il aura commencé par publier les trois parties de l'œuvre de Vincent de Beauvais dans l'ordre suivi par l'imprimeur anonyme des *Speculum* en caractères *semi-gothiques*, et aura été amené, trois ans après, par le succès de sa publication, à imprimer le *Speculum morale*, qui parut seulement en 1476.

Il serait d'ailleurs difficile d'expliquer autrement, soit la parution du *Speculum historiale* (1473) avant celle du *culum morale* (1476), soit l'intervalle de trois années écoulées entre leur impression; car il est impossible d'admettre qu'on ait mis trois ans pour imprimer un seul volume, quand on sait que les premiers avaient été publiés dès l'année 1473.

Nous ferons remarquer encore, afin de fournir un dernier argument à la thèse de M. Daunou, que le prologue de tout ouvrage ne se trouve pas dans le *Speculum morale* de Mentelin, de même qu'il ne figure au commencement d'aucun manuscrit de la prétendue partie morale, quand nous savons qu'il devait se reproduire tout entier à la tête de chacune d'elles. *Hunc prologum*, disait Vincent, *quia ubi jure correspondet unicuique parti, totum in cujuslibet epite inserendum judicavi*.

IX.

Nous croyons, en terminant, devoir reproduire, sous forme de propositions, le résultat de notre travail.

1° L'édition du *Speculum quadruplex* de Vincent de Beauvais, attribuée, par les bibliographes les plus autorisés, à Mentelin, est une édition factice (1).

2° Il est certain que les nombreuses éditions du *Speculum quadruplex*, avec ou sans indices, qui parurent au quinzième siècle, en Allemagne, en Italie ou même en France (A), se mêlèrent souvent d'une manière fortuite. Cet état de choses amena plus tard, dans la consti-

Dans moins de vingt années, dix éditions de ce volumineux ouvrage furent imprimées au quinzième siècle, soit en Allemagne, soit en Italie, soit en France. Les rangées par ordre de date :

1° Anonyme de 66 lignes.....	Strasbourg ?	1468 ?
2° Idem de 67 lignes.....	Idem.	1470 ?
3° Mentelin, 62 lignes.....	Strasbourg.	1473-76
4° Augsbourg.....	SS. Ulric et Afra.	1474
5° Paris.....	—	1474
6° Koburger.....	Nuremberg.	1483-86
7° Venise.....	—	1484
8° Venise.....	—	1493 ?
9° Venise.....	—	1494
10° B. Boyer.....		1497

2° Les parties dont elle se compose appartiennent à trois éditions différentes. Elles sont constituées :

La première par l'édition semi-gothique de 66 lignes, renfermant un **A** majuscule de forme singulière, non mentionné par les bibliographes ;

La seconde, par l'édition semi-gothique de 67 lignes, caractérisée par la présence des deux majuscules **A** et **R**, signalées plus haut ;

La troisième, par l'édition en lettres rondes, de 62 lignes, portant la souscription de Mentel.

3° Le *Speculum morale* des éditions semi-gothiques de 66 et de 67 lignes n'a jamais été imprimé.

4° Le *Speculum morale*, en lettres rondes, de 62 lignes, imprimé par Mentel, et considéré comme apocryphe par M. Daunou, serait, selon nous, l'édition princeps de cette partie du *Speculum quadruplex*.

5° Nous ignorons complètement le lieu, la date de l'impression et le nom de l'imprimeur des éditions semi-gothiques.

Toutefois l'identité absolue de leur papier avec celui dont s'est servi Mentel pour l'impression de son édition, démontre qu'elles sont sorties des presses allemandes, strasbourgeoises peut-être (?).

6° Enfin l'imprimeur anonyme, contemporain de Mentel, a, selon toute probabilité, imprimé avant lui le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais, et, par conséquent, nous croyons ne pas trop nous éloigner de la vérité en faisant remonter l'impression des *Speculum* semi-gothiques aux années 1468 et 1470.

D^r DESBARREAU-BERNARD.

Janvier 1872.

tution des exemplaires, une confusion et une disparité regrettables ; de là les erreurs qu'il serait sans doute facile de relever dans les bibliographies anciennes et modernes. Nous avons nous-même signalé une de ces erreurs dans l'exemplaire du *Speculum naturale*, de 66 lignes, de la bibliothèque de Toulouse, et nous croyons avoir démontré que l'édition mentelienne en présentait un exemple des plus remarquables.

UNE

RÉHABILITATION DE RONSARD

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE.

L'arrêt si brutalement injuste de Malherbe et de Boileau, relativement à l'étoile principale de la Pléiade, a été de nos jours définitivement cassé. Parmi les Aristarques contemporains, deux surtout ont eu part à ce grand acte de justice littéraire, on pourrait même dire nationale; il est à peine besoin de les nommer, et l'on voit bien de prime abord qu'il s'agit ici de Viолlet-le-Duc et de Sainte-Beuve.

Viолlet-le-Duc est le premier en date, c'est ce qu'il est bon de ne pas oublier. Dès 1822, comme chacun sait, l'étude qu'il consacrait à Ronsard dans son *Histoire de la satire en France*, publiée en tête de son édition de Mathurin Regnier, établissait hautement les droits du poète vendômois à une attention plus impartiale et plus sérieuse. Quelques années après, c'était le tour de Sainte-Beuve. En 1828, c'est-à-dire en plein romantisme déjà triomphant, le futur critique des célèbres *Lundis*, jeune et fringant alors, lançait comme un pétard dans les jambes de la vieille routine classique son brillant *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. L'oublié, le méconnu Ronsard, quelque sourd qu'il fût de son vivant, dut l'entendre et en tressaillir de joie dans sa tombe si longtemps insultée; il avait enfin trouvé son vengeur :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !

Ah ! Sainte-Beuve , le *regretté* Sainte-Beuve , — pour employer la formule de rigueur en pareille circonstance , — franchement, comme homme et comme écrivain , je ne voudrais pas assurer, moi infime , qu'il m'a toujours été parfaitement sympathique ; mais en revanche , — à l'instar du doux Jésus de l'Évangile , couvrant de sa divine indulgence une séduisante pécheresse , — je lui ai sans cesse , et de très-grand cœur, beaucoup, beaucoup pardonné , parce qu'il a beaucoup, beaucoup aimé... Ronsard.

Le meilleur de l'homme, c'est le chien, déclare sans façon certain adage narquois ; le meilleur de Sainte-Beuve , à mes yeux , c'est encore et ce sera toujours Ronsard.

Eh bien ! pourtant, ami lecteur, le croirez-vous ? ni Viollet-le-Duc ni Sainte-Beuve n'ont eu réellement, pour me servir d'un mot vulgaire , l'*étrenne* de la réaction si complète qui a fini par s'opérer en faveur de leur poétique client.

Qui donc , me demanderez-vous , a pu leur ravir la gloire d'une telle initiative ?

Je vous le donne en mille à deviner... et , tenez , pour ne pas vous faire languir, j'aime mieux vous répondre tout de suite que c'est un simple régent de collège.

— Un régent de collège ? Allons donc !

— Oui , vraiment, un régent de collège ; et , ce qu'il y a de plus fort , c'est que le fait s'est passé quelque douze ans à peine après la mort , — en style noble , le *trépas*, — de *mon-sieur* Despréaux !

Il s'appelait *Vaillant*, ce brave homme ! — un nom de bon augure , comme vous voyez. — En 1724 , il parut de lui , chez le libraire François Barrois , « rue de la Harpe , vis-à-vis le collège d'Harcourt , à la ville de Nevers , » un volume in-12 de 300 pages , avec approbation et privilège , contenant une traduction *nouvelle* des églogues de Virgile , avec des notes historiques et critiques , plus un *Discours sur la poésie pastorale*, dans lequel , ainsi que vous pourrez vous en convaincre tout à l'heure , il rompit une vraie lance en l'honneur de Ronsard.

Quant au titre de régent que je viens de lui donner, je m'en ère à l'*Approbatton* de son livre, laquelle est du 30 avril 23, signée *Couture*, et où l'on nous apprend qu'il avait été professeur au collège de Pontoise ».

Revenons au *Discours sur la poésie pastorale*, dont Vailt a fait précéder sa traduction des églogues de Virgile. Il passe en revue les différents poètes, anciens et modernes, qui, à sa connaissance du moins, s'étaient exercés dans le genre bucolique. Cette liste, assez peu nombreuse, comprend Théocrite, Bion, Moschus, Virgile, Calpurnius, Népien, le Mantouan, Sannazar, Vida, Clément Marot, Ronsard, Racan, Guarini et Segrais.

Je crois inutile, après tout, de pousser plus loin ce préambule. Comme, dans la présente esquisse, je n'ai absolument en vue que Ronsard, je laisse bien vite de côté tous ses confrères en idylles, et je m'empresse de céder la parole à maître Vaillant, *ci-devant* professeur au collège de Pontoise; je veux qu'il vous fasse entendre lui-même le plaiyer, passablement hardi pour son époque, au moyen duquel il a essayé de défendre, mieux que cela, de *réhabiliter* grand poète du seizième siècle.

Un mot encore, toutefois. Dans l'extrait qui va suivre, je reproduis aussi scrupuleusement que possible l'orthographe Vaillant; je la conserve même aux citations qu'il a faites de Ronsard :

« On blâme Marot d'avoir employé des noms qui choquent l'oreille, des noms bas et rustiques, tels que sont ceux de Colin, Colin, Michaud, Margot, Loïsette. Il auroit dû, au lieu, en choisir d'autres, les imiter des [noms] anciens, car, tout communs qu'ils étoient dans leur origine, ont été nobilisés par le tems.

« Il est vrai que les noms de Colin, Margot, etc., ne sont pas du goût de notre siècle, et que, n'étant plus en usage même parmi le bas peuple, ils ne s'accordent point avec la poésie de nos bergers. Mais doit-on juger des anciens auteurs

selon le goût du siècle où nous vivons ? Les critiques ne devroient-ils pas se transporter dans le siècle où fleurissoient ceux dont ils examinent les ouvrages ? J'ai bien de la peine à croire qu'un homme de cour, un homme poli comme Marot, eût osé se servir de pareils noms, s'ils n'avoient pas été en usage de son tems, et s'ils avoient été aussi peu respectueux qu'ils le sont aujourd'hui. Ce que je dis ici de Clement Marot regarde aussi Ronsard, que M. Despréaux blâme d'avoir changé mal à propos

Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

« Si la grossiereté et la bassesse de ses idylles n'est que dans les noms, et non pas dans le caractère ; si elles ne sont *gothiques* (1) que parce qu'il n'a pas employé des noms grecs, comme celui de Lycidas et d'autres semblables, il me semble que le reproche est mal fondé. Il est certain que les poésies de Ronsard, sans en excepter ses églogues, ont été fort goûtées et fort estimées jusqu'à notre tems, ce qui peut faire croire que les noms de Margot, Toinon et les autres étoient aussi usitez parmi les grands qu'ils le sont aujourd'hui parmi la populace. J'en pourrois apporter une preuve en citant certains mémoires du regne de Charles IX, roy de France, qui nous apprennent que ce prince donnoit à sa sœur le nom de Margot.....

« Il n'y a peut-être point d'auteur à qui l'on ait donné plus de loüanges et que l'on ait plus maltraité que Ronsard. Ce poëte, avant que Malherbe l'eût décrié, ne passoit pour rien moins que pour un Pindare, un Homere, un Horace et un Virgile. C'étoit le prodige de la nature et le miracle de l'art, le premier des poëtes de notre nation et le troisième de ceux de l'univers. Mais *Malherbe, par un exemple inouï, ne s'est pas plutôt rendu partie, accusateur, témoin et juge*

(1) On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques
Vient encor fredonner ses idylles gothiques.

Art poétique, chant II.

dans la cause (1) de cet auteur infortuné, qu'on l'a vu, pour ainsi dire, en un instant, dépouillé de toute sa gloire. On ne s'est pas contenté de dire que ce n'étoit pas un poète bien entier, mais seulement le commencement et la matière d'un poète; on a ajouté que dans ses ouvrages il n'y avoit rien de bon, qu'on n'y trouvoit que de la bourbe et de l'ordure. Voilà un jugement bien outré, et qui fait voir que les critiques s'écartent quelquefois des règles que leur prescrit l'équité, parce qu'ils suivent en aveugles le mouvement de leur passion, et qu'ils entrent trop avant dans les intérêts des auteurs qu'ils estiment. Cependant que peuvent-ils reprocher à Ronsard? D'où vient a-t-il eu pendant tant d'années un sort si heureux? Ne doit-on pas être content d'un auteur lorsqu'il a su plaire à ceux pour qui il écrivoit? S'il ne mérite pas notre estime, n'est-ce pas au goût de son siècle qu'il faut s'en prendre plutôt qu'à lui? Mais, outre qu'un siècle ne peut pas juger si facilement du goût d'un autre, quel est celui de notre temps pour ce qui regarde la poésie? Ne sera-ce pas pour nos neveux un sujet d'étonnement que nous ayons applaudi des pièces qui ne valent pas ce qu'il y a de plus méprisable dans les œuvres de Ronsard? Qu'on ne me regarde pas néanmoins comme un admirateur passionné de ce poète: j'avoüe qu'il a fait des fautes considérables, qu'il n'a point eu égard aux règles de la versification (2). Je conviens qu'il a imité trop scrupuleusement les anciens, et qu'il a rendu ses poésies obscures par un amas confus de fables mal expliquées; mais à son égard on a donné dans deux excès tout-à-fait opposés. Son siècle lui a prodigué la louange. L'âge suivant, répandant à pleines mains le fiel sur ses écrits, a fait tous ses efforts pour le mettre au-dessous de ce qu'on a jamais fait de plus mauvais. Cependant, et M. Malherbe a été forcé de l'avoüer, il y a dans Ronsard de grandes et

(1) « Baillet, dans le chapitre où il parle de Ronsard. » (Note de Vaillant.)

(2) « Il faut remarquer qu'elles n'étoient pas trop bien établies pour lors. » (Note de Vaillant.)

belles fictions , qui se soutiennent encore aujourd'hui ; l'invention paroît dans ses vers avec beaucoup d'éclat et d'avantage ; on y trouve cet enthousiasme qui fait les véritables poètes , et quelques beautés assez régulières qui seront de tous les siècles.

« Après un tel aveu sorti de la bouche d'un homme si célèbre dans la république des lettres , et d'ailleurs ennemi implacable de Ronsard , il est aisé de juger que la nature lui avoit donné beaucoup de talens , et qu'il n'étoit pas tout-à-fait indigne de la grande réputation qu'il avoit acquise.

« Nous avons de lui six églogues ; quoiqu'elles soient moins estimées que ses autres poésies, on peut néanmoins les comparer à ses élégies pour la douceur. A la vérité le style y est moins soutenu ; Ronsard oublie quelquefois qu'il fait parler des princes et des princesses. Il fait des descriptions qui ne laissent pas d'avoir de l'agrément ; mais elles sont trop longues et se suivent de trop près. Je ne veux pas assurer que le P. Rapin n'a jamais lû les idylles de Ronsard ; je dirai seulement qu'il se trompe lorsqu'il avance qu'elles n'ont ni délicatesse ni tendresse. J'en remarquerai quelques endroits pour mettre le lecteur en état d'en juger. Dans la première églogue , le poète , après quelques vers, fait parler en ces termes le berger Orleantin :

Chantons doncques, bergers, et en mille façons
A ces vertes forêts apprenons nos chansons.
Ici de cent couleurs s'émaille la prairie ;
Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie ;
Ici l'ombrage frais va les feuilles mouvant
Errantes çà et là sous l'haleine du vent ;
Ici de pré en pré les soigneuses avettes
Vont baisant et sucçant les odeurs des fleurettes ;
Ici le gazoüilli enroué des ruisseaux
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux ;
Ici entre les pins les zephyres s'entendent.
Nos flûtes cependant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, et semble que ce tems
Soit à nous un hyver, aux autres un printems.

« Dans la même eglogue la bergere Margot recite une chanson qu'elle dit avoir apprise à son merle. C'est une chanson en l'honneur de Charles IX, roy de France, qui se nommoit Alexandre avant qu'il montât sur le thrône. La voicy :

Xandrin, mon doux souci, mon œillet et ma rose,
Qui peux de mes troupeaux et de moy disposer,
Le soleil tous les soirs dedans l'eau se repose ;
Mais Margot pour t'amour ne sçauroit reposer.

« Les vers suivans, où Ronsard pleure la mort de Henry, roy de France, n'ont pas moins de beauté et de délicatesse; il me semble même qu'ils ont plus de douceur que ceux que Marot a composez sur la mort de madame Louïse de Savoye :

Les nymphes l'ont gémi d'une piteuse voix;
Les antres l'ont pleuré, les rochers et les bois.
Vous le sçavez, forêts, qui vîtes ès bocages
Les loups mêmes le plaindre et les lions sauvages.
Ce fut ce Henriot qui, rempli de bonheur,
Remit des dieux bannis le service en honneur,
Et, se montrant des arts le parfait exemplaire,
Eleva jusqu'au ciel la gloire militaire...
Les herbes par sa mort perdirent leur verdure,
Les roses et les lys prirent noire teinture,
La belle marguerite en prit triste couleur,
Et l'œillet sur sa feuille écrivit son malheur.
Pasteurs, en sa faveur semez de fleurs la terre,
Ombragez les ruisseaux de pampre et de lierre,
Et de gazons herbus en toute saison verts
Dressez-lui son sepulchre, et y gravez ces vers :
L'ame qui n'eut jamais en vertu son egale
Ici laissa son voile, allant à son repos;
Chesnes, faites ombrage à la tombe royale...

« Il me reste présentement à éloigner le reproche qu'on fait à Ronsard de n'être pas tendre. Il ne faut pour cela que

rapporter quelques vers de la seconde eglogue, où le berger Fresnet se plaint en cette sorte de l'absence de sa maîtresse :

Rien ne m'est agréable après si longue absence ;
J'espere sans espoir ; la peur et l'esperance
Combattent ma raison, mais l'amoureuse peur
Assaut ma patience et vainc toujours mon cœur.
Rien ne me réjouit ; soit que la jeune Aurore
De roses et d'œillets l'orient recolore,
Soit que le soleil pousse en la mer ses chevaux,
Il voit mes yeux en pleurs et mon cœur en travaux.
Quand le soir est venu, je compte ma fortune
Maintenant aux forêts, maintenant à la lune.
J'erre de bois en bois, car, en lieu de dormir,
Impatient d'amour, je ne fais que gémir.
Si je dors de fortune, et si celui qu'on nomme
Le frere de la mort me déçoit par le somme,
Cent fantômes divers s'apparoissent à moy
Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy.
Je ravasse en esprit, je bâille, je m'allonge ;
Tantôt son beau portrait, qui me revient en songe,
Me fuit, me suit, me tient, et en le poursuivant
En lieu de l'embrasser je ne prens que du vent.
C'est grand cas que d'aimer ! Une amoureuse playe
Ne se guarit jamais pour chose qu'on essaye :
Plus on la veut guarir, et plus le souvenir
La fait toujours plus vive en nos cœurs revenir.
J'ai beau me promener au travers d'un bocage ;
J'ai beau paître mes bœufs le long d'un beau rivage ;
J'ai beau voir le printems, ame des arbrisseaux ;
Oûir les rossignols, gazoûiller les ruisseaux,
Et voir entre les fleurs par les herbes menuës
Sauter les agnelets sous leurs meres cornuës ;
Voir les boucs se chocquer, et tout le long du jour
Voir les béliers jaloux se battre pour l'amour :
Ce plaisir toutefois non plus ne me contente
Que si du froid hyver la sifflante tourmente
Avoit terni les champs, et en mille façons
Rué dessus les fleurs la neige et les glaçons....

Là, s'il te plaît venir, tu seras la maîtresse ;
Tu me seras mon tout, ma nymphe et ma déesse ;

Nous vivrons et mourrons ensemble, et tous les jours
Vieillissant nous verrons rajeunir nos amours.
Tous deux nous étendrons dessous un même ombrage;
Tous deux nous menerons nos bœufs en pâturage
Dès la pointe du jour, les ramenant au soir,
Quand le soleil tombant en l'eau se laisse choir;
Tous deux les menerons quand le soleil se couche,
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche.
En toute heure, en tous lieux, ensemble nous irons,
Et dessous même loge ensemble dormirons;
Puis, au plus chaud du jour, étant couchez à l'ombre,
Après avoir compté de nos troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil je dirai des chansons
Que pour toy je compose en diverses façons. »

On en conviendra probablement avec moi, — je le souhaite à présent et, à vrai dire, je l'espère, — les citations qui précèdent ne sont généralement pas trop mal choisies, et l'avocat de Ronsard est loin, ce me semble, d'avoir compromis par sa faconde la cause qu'il avait entrepris de faire triompher. Une chose d'ailleurs me plaît en lui : c'est qu'il n'y a pas de fétichisme dans sa manière de voir. A côté de l'éloge il sait très-bien placer la critique. N'importe ; si sobre et si mesurée que pût être au fond son appréciation du chef de la Pléiade, il n'y en avait pas moins dans l'espèce de démenti qu'il osait donner à l'oracle infailible de l'*Art poétique* un héroïsme des plus méritoires. La thèse que Vaillant ne craignait pas de soutenir, en l'an de grâce 1724, un siècle avant Viолет-le-Duc et Sainte-Beuve, dénotait certainement de sa part, non-seulement une tendance esthétique très-avancée pour son temps, mais en outre un courage d'opinion, une indépendance de goût, un *libéralisme* littéraire assez

rare à toutes les époques. En vérité, quand j'y songe, c'eût été grand dommage que ce digne professeur ne s'appelât point Vaillant. Il y a des noms prédestinés; il y en a d'autres, au contraire, qui ne sont qu'une ironie. Cette fois, la fée plus ou moins aveugle qui nous distribue nos étiquettes respectives à l'heure de la naissance n'a pas eu la main malheureuse : la rencontre s'est trouvée parfaite, l'homme était digne de son nom.

JOSEPH BOULMIER.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR LES

MANUSCRITS DE QUELQUES BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

I.

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FESCH, A ROME.

Éminence,

Je dinai la veille de mon départ chés le consul Cambacérès qui m'accueillit en votre honneur, d'une manière flatteuse et distinguée, et me chargea de vous saluer de sa part. Je vis chés lui M. d'Aigrefeuille (1) qui m'a supplié de lui donner, s'il étoit possible, un double des volumes que vous avez retiré de son dépôt. Je ne sais comment remplir ses vœux et je vous demanderai une copie du catalogue, si vous l'avés à Rome.

J'ai vu dans mon séjour à Paris dom Brial (2). Il est hé-

(1) Ce M. d'Aigrefeuille doit être le frère du marquis d'Aigrefeuille, célèbre gourmand, ami de Cambacérès et de Grimod de la Reynière.

(2) Membre de l'Institut, l'un des derniers membres de la congrégation de Saint-Maur. L'article que lui a consacré M. Weiss, dans la *Biographie universelle* de Michaud, nous fait supposer que le savant biographe ignorait les faits qui font l'objet des documents que nous publions.

ritier des manuscrits du savant dom Labat. J'avois eu l'honneur de vous instruire, Éminence, que dom Labat avoit laissé imparfaite l'impression de sa *Collection sur les conciles de France*, dont il n'a paru qu'un volume. Les manuscrits existent chés dom Brial.

Un autre recueil précieux, qui est entre les mains du même, est la *Collection des Lettres des papes*. Je joins à la présente un mémoire sur cette dernière collection et une notice des manuscrits de M. l'abbé de Targny, de dom de Coniac, et de dom Labat, qui ont été recueillis pour une nouvelle édition des *Conciles de France*.

Je ne dois point laisser ignorer à Votre Éminence un fait dont je suis bien instruit. C'est que Grégoire, ci-devant constitutionnel, aujourd'hui sénateur et membre de l'Institut, dont vous connoissés les principes, a fait tout son possible pour décider l'Institut à acheter ces manuscrits dans l'intention de se charger de l'édition. Or il est aisé de sentir combien il seroit dangereux que de tels manuscrits tombassent dans de telles mains. D'un autre côté, il paroît qu'en Angleterre, comme je vous l'avois marqué dans le temps, on auroit aussi voulu s'emparer de cette édition.

Vous m'avez témoigné le désir d'avoir vous-même ces manuscrits. Vous rendriés un grand service à l'Église de France de les enlever, premièrement à toute piraterie, secondement de les rapporter à leur véritable objet, et pour ce qui regarde les lettres des papes, comme c'est ici un des plus savants ouvrages des bénédictins, ce seroit aussi le sujet d'un bien beau présent que vous pourriés faire au pape régnant.

Les manuscrits de M. Targny, de dom de Coniac et de dom Labat, dont il est parlé dans la notice, sont estimés 6,000 francs. On pourroit peut-être les avoir à moindre prix.

On auroit à moitié prix, à ce que je crois, la collection des lettres des papes.

Si Votre Éminence renonçoit à faire cette acquisition,

m'autoriserait-elle à la solliciter de la part du gouvernement ?

Je suis avec respect, etc.

A. JAUFFRET,
vicaire général.

Lyon, 13 nivôse, an 12. — (4 janvier 1804.)

II.

Mémoire sur la collection des Lettres des papes, commencée par dom Pierre Constant, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

La première collection des lettres ou décrétales des papes, après celle qui fait partie du corps des canons de Denis le Petit, est due aux soins du cardinal Antoine Caraffa, à qui la mort ne permit pas d'exécuter son dessein ; mais il laissa un successeur dans la personne de Antoine de Aquino, qui la fit paroître en 1591, sous les auspices du pape Grégoire XIV. Cette collection, en trois volumes in-folio, commence à saint Clément et finit à Grégoire VII.

C'est une compilation sèche de lettres papales sans aucun des éclaircissements qui font tout le mérite de ces sortes d'ouvrages et qui étoient d'autant plus nécessaires sur cette matière qu'il n'y a point de monuments sur lesquels les faussaires aient plus exercé leur art perfide et corrupteur. Il falloit donc une main habile et une critique sûre pour discerner le vrai du faux, et personne, avant dom Constant, n'avoit osé l'entreprendre. Il en conçut le dessein après qu'il fut délivré de la composition de plusieurs ouvrages sur la critique et la connoissance des manuscrits, et il fit paroître, en 1719, le prospectus ou le plan de son ouvrage, dont il fut rendu compte dans le *Journal des Savants* du lundi 4 septembre de la même année.

Deux ans après parut le premier volume de cet ouvrage sous ce titre : *Epistolæ Romanorum Pontificum et quæ ab eis scriptæ sunt, à S. Clemente I, usque ad Innocentium 3^m*

quotquot reperiri potuerunt; seu novæ sive diversis in locis sparsim editæ, adjunctis fragmentis, spuriiis segregatis, in unum secundum ordinem temporum collectæ, ad veterum codicum fidem recognitæ et emendatæ, præviis admonitionibus, ubi opus fuerit, notis criticis ac dissertationibus quæ historiam, dogmata et disciplinam explicant, illustratæ, studio et labore D. PETRI CONSTANT, presbyteri ac monachi ordinis S. Benedicti à congregatione S. Mauri. Tomus I, ab anno Christi 67, usque ad annum 440. Parisiis, 1721, in-fol.

Nous ne répéterons pas ce qui est dit de cet excellent ouvrage dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 427. Il est connu et généralement estimé comme un des plus savants qui soient sortis de la congrégation de Saint-Maur. Nous ne nous occuperons que de la continuation de cet ouvrage qui est restée manuscrite, et qui mériterait bien de voir le jour, soit par l'importance du sujet qui intéresse si fort l'Église romaine, soit par la manière dont il a été exécuté par un homme aussi habile que dom Constant, qui, pour l'érudition, ne le cédoit guère à aucun autre qu'à dom Mabillon.

Dom Constant, étant mort le 18 octobre de la même année 1721, avoit laissé pour successeur dom Simon Mopinot, qu'il s'étoit associé et qui, possédant mieux que lui les délicatesses de la langue latine, avoit ajouté un degré de perfection à son travail; mais, dom Mopinot étant mort lui-même le 11 octobre 1724, à l'âge de trente-neuf ans, il n'a plus été question de continuer l'impression de cet ouvrage. Seulement dom Ursin Durand, le collaborateur de dom Edmond Martène, s'en est un peu occupé, dans ses vieux ans, conjointement avec dom Charles Clémencet.

Nous allons faire connoître en détail les matériaux qui nous restent pour la continuation de ce grand ouvrage. Dans une lettre à M. Fontanini, du mois de février 1722, dom Mopinot rend compte de l'état dans lequel dom Constant avoit laissé la continuation des lettres des papes en ces termes :

« Præter epistolas jam missas in lucem, reliquit vir doctus bene multas prælo ferè paratas, et quæ tomis duobus sufficiant; nimirum Leonis magni et aliorum usque ad annum 590; prodibunt hi tomi duo separatim ut alii; edenturque eo prorsus ordine quem ipse sibi præstituerat. Priorem tommum claudunt epistolæ Xysti III, itaque in secundi fronte collocabitur Leo Magnus; novissimum agmen tenebit Agapetus I, vel certe quivis alius ut feret justa tomi moles. Tertium sibi habebunt pontifices consequuti, qui scilicet ad annum 590, hoc est ad Gregorii magni ævum usque sederunt: quorum ad calcem, quia vix mediam tomi hujus tertii partem implebunt, appendetur tota Isidori mercatoris collectio: quanquam collectio hæc vereor ne longius pateat, quam quæ intrà hujus modi fines concludi possit. Dabit res ipsa consilium, cum huc devenerimus. »

C'est exactement l'état dans lequel se trouve le manuscrit de dom Constant, qui consiste : 1° dans un portefeuille grand in-folio, contenant le texte des lettres corrigé et prêt à être donné à l'impression; 2° dans quatre autres portefeuilles in-4°, contenant les notes de dom Constant sur chacune de ces lettres; 3° dans un portefeuille in-folio contenant la seconde partie du tome troisième, c'est-à-dire : *Isidori Decretales et Adriani capitula*, etc.

Pour le tome quatrième, nous avons le texte corrigé des tomes 2 et 3 de l'édition romaine, à commencer par saint Grégoire le Grand, avec un autre portefeuille contenant les notes. Mais ce quatrième volume n'est pas aussi avancé que les deux autres pour lesquels nous avons encore :

1° *Epistola D. Simonis Mopinot de novâ editione epistolarum summorum pontificum*, 1724, in-4°, 19 pages d'impression.

Il répond à certaines critiques qui avoient été faites du premier volume; il prouve que dom Constant avoit eu grand soin de revendiquer aux papes tous les écrits qui étoient véritablement d'eux et de justifier leur conduite contre les calomnies des hérétiques et contre les assertions de quelques catholiques.

2° La préface générale du tome second, composée par dom Charles Clémencet, qui y traite des questions très-importantes.

3° La relation de la mort de dom Constant par dom Mopinot et la vie de dom Mopinot par dom Clémencet, l'une et l'autre en latin.

III.

Notice des manuscrits de M. l'abbé de Targny, de dom Coniac et de dom Labat, qui ont été recueillis pour une nouvelle édition des Conciles de France.

Quelque estimable que soit la *Collection des conciles de France*, par le P. Sirmond, en 1629, il n'est pas moins vrai que ce savant religieux n'avoit pas épuisé la matière, puisque de nouvelles recherches faites tant par lui que par M. Delalande, son petit-neveu, ont nécessité un supplément qui fut rendu public en 1666, in-folio.

Comme l'ouvrage du P. Sirmond, même avec le supplément, ne va pas au-delà de la seconde race de nos rois, on sentit bientôt la nécessité de travailler à une nouvelle édition, soit pour fondre ensemble le corps de l'ouvrage avec le supplément, en y joignant les pièces nouvellement découvertes, soit pour continuer la collection jusqu'à nos jours ou du moins jusqu'à l'époque du concile de Trente.

M. l'abbé de Targny, commis à la garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, forma ce projet au commencement du dernier siècle, et n'a pas cessé de s'en occuper jusqu'à sa mort arrivée en 1737. Nous avons de lui sept cartons, remplis de notices, de variantes, d'extraits et de remarques, mais d'une écriture si mauvaise, que ceux qui ont travaillé après lui n'ont pu en faire usage que pour se guider eux-mêmes.

Après M. de Targny, cet ouvrage fut confié à deux religieux de l'abbaye de Saint-Germain des Prés : dom Hervin et dom Duval. Leur travail consiste dans la collection de quelques manuscrits et se trouve confondu dans la collection de M. Targny ou dans celle de dom de Coniac.

Dom Hervin, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain, se chargea, quelque temps avant sa mort, de la collection des conciles sur deux religieux des Blancs-Manteaux, dom de Coniac et dom de Foris. Celui-ci ne s'en est guères occupé ; mais dom de Coniac n'a pas discontinué pendant l'espace de dix ans de collationner les manuscrits de la Bibliothèque du Roi avec les imprimés et, par occasion, ceux du collège Louis-le-Grand avant qu'ils fussent vendus à l'étranger. Il en a extrait non-seulement des variantes, mais encore une assez grande quantité de pièces anecdotes, qui forment une collection très-intéressante jusqu'à la fin du seizième siècle. Ces deux religieux, s'étant chargés de continuer la nouvelle édition des œuvres de Bonnet, commencée par M. l'abbé Le Queux, appelèrent aux Blancs-Manteaux dom Labat, qui s'est occupé jusqu'à sa mort à mettre en ordre tant de matériaux, et qui auroit déjà bien avancé sa collection, dont il existe un premier volume et la moitié du second imprimés, si la Révolution n'étoit venue interrompre ses travaux.

COLLECTION DE M. L'ABBÉ DE TARGNY.

(Sept cartons.)

Premier carton, ayant pour inscription : *Sæculum V et VI.*

Il contient les papiers qui ont servi à l'impression du premier volume.

1° Le texte de la collection du P. Sirmond, et du supplément de M. Delalande avec des variantes sur les marges, de

l'écriture de M. de Targny : on y a entremêlé d'autres feuilles écrites à la main.

2° Une liasse contenant les variantes des conciles du cinquième siècle.

3° Autre liasse contenant les variantes des conciles du sixième siècle.

Second carton, ayant pour inscription : *Sæculum VII et VIII*.

Il contient, comme le précédent, le texte du P. Sirmond, arrangé de même, c'est-à-dire, avec d'autres actes, des notices, des remarques, des citations sur différents objets, pour suppléer à ce qui manque au P. Sirmond.

Troisième carton, ayant pour inscription : *Sæculum IX*.

C'est le même arrangement que dans les précédents, plus un cahier de variantes recueillies par ceux qui ont travaillé après M. de Targny.

Quatrième carton, ayant pour inscription : *Sæculum X, XI et XII*.

Il contient trois liasses :

1° Le texte du P. Sirmond pour le dixième siècle avec des intercalations manuscrites.

2° Les conciles du onzième siècle, tous écrits de la main de M. de Targny.

3° Quelques conciles du douzième siècle, mais en petit nombre.

Il finit le travail de M. Targny.

Cinquième carton, avec cette indication : *à Sæculo X ad XVI*.

Il contient l'*Index* de tous les conciles qui devoient entrer dans la collection, à commencer au dixième siècle où finit le P. Sirmond, avec les indications et les notes que M. de Targny avoit recueillies pour son ouvrage. 1080 pages écrites de sa main.

Sixième carton, intitulée : *Epistolæ et alia monumenta distribuenda*.

Ce sont des copies de lettres, presque toutes de papes, ou simplement des variantes, écrites de mains différentes.

Septième carton, intitulé *Miscellanea*.

Il contient des renseignements relatifs à la collection des conciles avec plusieurs paquets de notes sur des carrés de papier recueillies par dom Hervin ou dom Duval.

COLLECTION DE DOM DE CONIAC.

(4 portefeuilles in-4°.)

1° Notes et indications sur les conciles, depuis l'an 314 jusqu'en 1346. C'est le travail préparatoire que dom de Coniac avoit dressé pour son usage. Il est d'une belle écriture ainsi que les volumes suivants.

2° Variantes et pièces anecdotes, depuis le quatrième siècle jusqu'au onzième inclusivement, tirées des manuscrits.

3° Trois liasses, contenant les variantes et pièces anecdotes des douzième, treizième, quatorzième et quinzième.

4° Les actes des conciles du seizième siècle, copiés sur les manuscrits.

COLLECTION DE DOM LABAT, SUR LES CONCILES DE FRANCE.

1. — Le tome 1^{er} et la partie du tome deuxième déjà imprimée jusqu'à la colonne 696, brochés ensemble.

2. — Un portefeuille in-folio contenant la suite du tome deuxième, jusqu'à la fin du huitième siècle, prête à être donnée à l'impression, avec le relevé de la table de ce qui est imprimé du tome 2.

3. — Les tomes 2 et 3 du P. Sirmond et les suppléments de Lalande pour servir de copie jusqu'à la fin du dixième siècle, où l'on trouve des feuillets intercalés, qui indiquent les additions à faire.

4. — Un portefeuille in-4° avec l'inscription *Sæculum IX et X*. Il contient quatre liasses :

La première et la dernière sont pour indiquer l'arrangement des pièces du neuvième siècle, tel qu'il doit être observé dans la nouvelle édition avec les observations qui précèdent les actes.

La troisième contient les actes et variantes à appliquer au texte.

La quatrième contient l'arrangement des conciles du dixième siècle.

5. — Un portefeuille in-4° avec l'inscription *Sæculum XI*. Il contient l'arrangement des pièces avec les notes pour être appliquées au texte.

6. — Un portefeuille in-4° avec l'inscription : *Sæc. 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18*. Il contient quatre liasses :

La première a pour titre : *Concilia et instrumenta 12 sæculi*.

La deuxième : *Index conciliorum et instrumentorum sæculi 13ⁱ*.

La troisième : *Concilia et documenta ab anno 1288 ad annum 1398*.

La quatrième : *Concilia et documenta sæculorum 15, 16, 17, 18*.

7. — Un portefeuille in-4°, intitulé : *Mémoires pour les conciles*. Il contient des notices de plusieurs manuscrits et autres renseignements.

8. — Un portefeuille in-folio, dos de parchemin vert, contenant :

1° *Concilia provinciæ Remensis collecta à Petro Cocquault*. Copie de M. de Targny.

2° *Acta concilii Trevirensis anno 1310*. Copie de dom Maugerard.

3° *Syllabus synodorum Leodiensium*, fourni par M. Van Develde, bibliothécaire de l'université de Louvain.

IV.

A DOM BRIAL, PRÊTRE.

Monsieur,

Si les deux dépôts de manuscrits dont vous m'avez donné la note sont encore entre vos mains, Son Éminence le cardinal archevêque de Lyon vous offre de ceux de dom Labat, de Targny, de dom de Coniac, la somme de 6,000 livres, et des lettres des papes, 3,000 livres. Si toutefois vous voulés vous contenter d'être payé à de longs termes, je vous offreroi, par exemple, cinq payemens, savoir : 2,000 livres, an xiii, 2,000 livres, an xiv, 2,000 livres, an xv, 2,000 livres, an xvi, et le 9^e mille, fin de l'an xvi. Si cet arrangement vous plaisoit, j'en feroi part à Son Éminence et vous donneroi de suite sa parole par écrit s'il acceptoit lui-même ces conditions qui me semblent assés conformes à ses vœux.

Je suis, etc.

A. JAUFFRET.

25 mars 1804. — 6 germinal.

V.

A DOM BRIAL, PRÊTRE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Monsieur,

Je viens tout à l'heure de recevoir une réponse de Son Éminence M^{gr} le cardinal archevêque de Lyon, relative à vos manuscrits de dom Labat et autres pour lesquels j'ai eu l'honneur de vous écrire. M. le cardinal proposoit d'abord de vous donner la somme demandée, ou soit 9,000 fr., en acquittant la dite somme en divers payemens de 2,000 fr.

par an, excepté la dernière année où l'on n'auroit payé que 1,000 fr.

Aujourd'hui S. E. consent à payer la totalité dans un an, moyennant une réduction convenable. Au reste, nous serons sous un mois et demi à Paris, et nous terminerons. Mais un petit mot de réponse, s'il vous plaît.

Je suis avec une considération distinguée, monsieur, etc.

A. JAUFFRET.

Lyon, le 21 octobre 1804. — 29 vendémiaire, an XIII.

— La suite de la correspondance d'où nous avons extrait ces documents ne nous fait pas connaître si le cardinal Fesch devint acquéreur des manuscrits possédés par dom Brial, et nous exprimons ici le regret de ne pouvoir compléter cette notice par des notes et éclaircissements. Éloigné de tout dépôt littéraire, notre modeste collection n'a pu nous fournir les éléments nécessaires.

Robert REBOUL.

SUR LE RECUEIL *ALBUCONIANA*.

Dans son « Rapport sur les pertes éprouvées par les bibliothèques publiques, etc. » (1) M. Baudrillart cite, au nombre des ouvrages curieux qui ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre, le recueil *Albuconiana*. « C'était, dit-il, un volume fort rare et fort curieux... composé d'opuscules économiques et politiques par Pierre-Arnaud, vicomte d'Aubusson; plusieurs de ces opuscules avaient paru séparément et en divers lieux, de 1773 à 1790. D'Aubusson, grand seigneur libéral, avait applaudi aux débuts de la Révolution. On trouvait dans ce recueil des lettres de Turgot ou adressées à ce grand homme... »

J'ignore si, comme M. Baudrillart l'affirme, ce recueil est rare : j'en ai sous les yeux, en ce moment, un exemplaire, et je vais donner la nomenclature bibliographique des pièces qu'il contient. Comme elles ont paru à différentes époques, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il existât des recueils de pièces du même auteur plus ou moins complets, et il serait intéressant de les comparer pour arriver à une bibliographie définitive du vicomte d'Aubusson. Mon exemplaire contient donc les pièces suivantes :

1° Profession de foi politique d'un bon François, avec cette épigraphe : *Vox clamantis in deserto*. Paris, chez Laurens junior et Cressonnier, etc. 1789. In-8°, 87 pages.

En deux parties dont la première se termine page 48, après ces mots : *Ita sentiebat rusticanus vir Petrus-Arnal-*

(1) Voir le *Bulletin* de janvier-février 1871.

dus, vice-comes Albucensis, anno Domini 1771. La deuxième partie commence page 49 ; elle porte ce titre : « Essais du simple bon sens sur la théorie des lois civiles et sur l'économie politique des États policés, par un membre externe de la Société d'agriculture de Brive-la-Gaillarde. »

2° Modèle d'un nouveau ressort d'économie politique, ou Projet d'une nouvelle espèce de banque, qu'on pourra nommer banque rurale, offerte aux observations du public par P. A. V^{te} D^{***}, membre de la Société royale d'agriculture de la généralité de Limoges, au bureau de Brive-la-Gaillarde. *A Paris, chez Laurens junior et Cressonnier, etc. 1789.* In-8°, 99 pages.

Commence par un « discours préliminaire » de 18 pages.

3° Considérations sur la dette du gouvernement et sur les moyens de la payer. 32 pages in-8° sans titre ; à la fin : *A Paris, chez Laurens junior et Cressonnier.*

4° Une lettre de 3 pages in-4°, sans nom d'imprimeur, signée : *Le vicomte d'Aubusson* ; et un peu plus loin : *Fait à Auteuil, près Paris, 3 octobre 1789.*

Cette lettre ne porte pas d'envoi, mais on y lit : « .. Votre devoir à vous est de m'écouter, *puisque vous êtes mon représentant...* » Elle a trait aux deux brochures qui précèdent et à la distribution qui en avait été faite à l'Assemblée nationale. Necker y est attaqué, même en vers, dans un sixain qui précède la signature.

5° Adresse à Messieurs de l'ordre de la noblesse. 12 pages in-8°, sans nom d'auteur. Il n'y a qu'un faux-titre et sur un feuillet à la fin : *Se distribue chez Cressonnier, libraire, etc.*

Cette pièce se termine par une lettre de Turgot à l'auteur, datée de *Limoges, le 6 novembre 1771.*

6° Ode au clergé de France, suivie d'un petit discours ou de quelques réflexions analogues par un auteur qui n'est point auteur, comme on le verra de reste. Avec cette épigraphe : *Nolite obdurare corda vestra*, et au-dessus : « Si le lecteur n'est pas content des dix premiers vers, qu'il s'en prenne au poète Rousseau. » *A Paris, chez Laurens junior,*

imprimeur de la Nation, etc., 1790. 60 pages in-8° (titre compris).

Précédé d'un *Avertissement* de 4 pages (III à VI), dans lequel il est dit que cette pièce a été imprimée pour la première fois à la Rochelle en 1773, et qu'il en a été fait à cette époque une autre édition sous le titre de : *Adresse au clergé welche*. L'anonyme est dévoilé à la page V. L'*ode* occupe 4 pages de vers (7 à 10). Le reste est rempli par le *Discours ou réflexions analogues* (page 11 à 51), un *Post-scriptum* (p. 52 à 60) et se termine par un « *Traité complet de morale et d'économie en douze vers* ».

7° Jugement impartial sur M. N*** [Necker].

Un faux-titre et 11 pages in-8°, dont 4 de vers ; le reste est rempli par des *notes*. Sans indication de ville et d'imprimeur, sans date, ni nom d'auteur.

8° La Neckriade provinciale, par un vieux citoyen d'une province très-éloignée de la capitale, qui l'a déposée dans ses archives pour apprendre à ses descendants qu'il n'avait jamais été la dupe, comme tant d'autres de ses contemporains, de la charlatanique éloquence du célèbre Necker. In-8°.

23 pages, sans titre et sans indication d'auteur ni d'imprimeur. Les 15 premières pages sont composées de plusieurs petites pièces de vers, dont la dernière est datée de 1785.

A défaut de comparaison possible pour moi, actuellement du moins, avec d'autres exemplaires, je trouve dans les ouvrages suivants, et je transcris quelques indications qui ont rapport à ce recueil.

Quérard (*France littéraire*, au mot *Aubusson*) cite le recueil *Albuconiana*, et indique comme en faisant partie les nos 1 et 2 de notre nomenclature. Il fait remarquer que ce dernier article a été publié originairement en 1772, sous la rubrique d'*Amsterdam*. In-12.

Peignot, dans sa « *Bibliographie raisonnée des livres en ana* », page 221 du *Répertoire des bibliographies spéciales*,

etc. (*Paris* 1810), cite également l'*Albuconiana* et indique comme en faisant partie notre n° 2.

Enfin nous trouvons dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque du conseil d'État* (de Barbier). *Paris*, an xi, 2 tomes in-fol., sous le n° 1833, un recueil contenant les n° 1, 2, 3 et 5 de notre nomenclature. Peut-être est-ce l'exemplaire même possédé en dernier lieu par la bibliothèque du Louvre (?).

J'ai évité, en parlant de ce recueil, de le désigner, comme portant le titre d'*Albuconiana*. En effet, ce titre n'existe dans mon exemplaire que sur le dos du volume. Peut-être trouverait-on des exemplaires pour lesquels il a été tiré un feuillet spécial de titre. Ceci est à examiner, et l'indication dans Quérard et dans Peignot de l'*Albuconiana* autorise cette conjecture. En tout cas, ce titre implique une certaine érudition et ne peut être du fait d'un relieur; il a dû être imposé par l'auteur, et l'on pourrait en inférer que si le vicomte d'Aubusson a présidé à l'assemblage des pièces du volume, tous les exemplaires sont composés d'une manière identique, ce qui infirmerait ma première conjecture portant sur les différences possibles des exemplaires. Une chose pourtant qui me rejetterait dans cette première hypothèse, c'est que M. Baudrillart parle de « lettres » de Turgot à l'auteur, et je n'en trouve qu'une dans mon exemplaire. (Voir le n° 5.) Mais M. Baudrillart a-t-il parlé des souvenirs précis? Autre question.

Quant au contenu de ce recueil, j'incline à croire, après un examen rapide, que sa valeur a été surfaite par M. B.; mais ceci rentre dans la critique; et je n'ai voulu traiter que la question bibliographique. A ce point de vue, j' imagine que des fouilles opérées dans les dépôts littéraires de la province où a vécu et écrit le vicomte d'Aubusson donneraient le dernier mot de la question.

Peut-être pourrait-on appeler la biographie au secours de la bibliographie. J'avertirai ceux qui en seraient tentés que le vicomte d'Aubusson n'a d'article ni dans la *Biographie*

Michaut, ni dans celle publiée par M. Didot. D'Aubusson nous apprend dans un de ses opuscules, le quatrième de notre nomenclature, qu'il était en 1789 âgé de soixante-douze ans. A ce compte il pourrait bien être le membre de cette famille désigné dans Moréri sous l'indication de « chevalier d'Aubusson, mousquetaire de la deuxième compagnie », l'un des trois enfants d'André-Joseph d'Aubusson, seigneur de Castelnouvel, etc., etc., lequel avait épousé en 1708, à l'âge de trente ans, une demoiselle de Vernou de Bonneuil. C'est la seule indication de Moréri qui m'ait paru pouvoir se rapporter à notre auteur.

W. O.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR

DU

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

Monsieur,

Un travail de longue haleine, auquel j'ai été obligé de consacrer tout mon temps, m'a empêché jusqu'ici de vous accuser réception des deux *Bulletins* septembre-octobre et novembre-décembre. Je puis enfin disposer de quelques instants, et je les mets à profit pour vous remercier du bon accueil que vous avez fait à mon article sur la prononciation du français au seizième siècle, ébauche fort incomplète d'un sujet qui exigerait un volume, mais que je suis heureux d'avoir crayonnée ; puisque, favorablement appréciée par un juge aussi compétent que M. Prosper Blanchemain, elle lui a fourni l'occasion d'écrire la très-intéressante lettre insérée dans le dernier numéro du *Bulletin*.

Quelques questions posées dans cette lettre me sont adressées directement. C'est extrêmement flatteur pour moi ; mais M. Blanchemain a trop présumé de mes connaissances. A la lecture de mes *simples notes* sur la prononciation du français sous le règne des Valois, il a pu, il a dû croire que j'avais fait une étude spéciale de cette importante question : la vérité est que je n'y ai donné jusqu'à présent qu'une attention médiocre, et que ces notes, prises à la hâte, n'ont été recueillies que pour être placées, à titre d'Avertissement au lecteur, en tête d'une nouvelle édition d'un de nos grands écrivains du seizième siècle. Il m'a paru qu'il était bon, in-

dispensable même, de prévenir le public studieux, qu'en lisant nos vieux livres, il ne faut tenir aucun compte des lettres purement étymologiques; c'est-à-dire que l'on doit prononcer les mots comme on le ferait s'ils étaient orthographiés tels qu'ils le sont aujourd'hui, et cela par trois bonnes raisons : 1° parce que, comme je l'ai dit dès le début de mon article, la prononciation du français, à très-peu de chose près, était déjà, au seizième siècle, ce qu'elle est de nos jours; 2° parce que, et comme conséquence, nous nous épargnerons ainsi le tort fort grave d'attribuer à nos pères un langage ridicule et en quelque sorte barbare, qui n'a jamais été le leur; 3° enfin, parce que le texte nous paraîtra singulièrement rajeuni, partant plus intelligible, surtout si l'on fait la lecture à haute voix.

Voilà, monsieur, quel a été mon but. Je me féliciterais d'en avoir atteint un autre, non moins désirable, si la lecture de mon article avait suggéré à un chercheur plus habile et plus jeune que moi l'idée de publier un traité complet de la prononciation aux différentes époques de notre littérature.

M. P. Blanchemain a indiqué la poésie comme source de renseignements précieux et, en outre, plusieurs cas particuliers, que j'ai négligés à dessein; car, pour la démonstration de ma thèse, je n'avais nullement besoin des preuves que j'aurais pu en tirer. D'ailleurs, par l'expression à *très-peu de chose près* qui accompagnait ma proposition affirmative, j'avais fait pressentir l'existence d'un petit nombre d'exceptions, que je croyais devoir passer sous silence, pour épargner à l'immense majorité des personnes qui abordent pour la première fois l'un de nos vieux auteurs toute peine, tout embarras, quant à la manière de lire et de prononcer les mots à forme archaïque.

Je crois avec M. Blanchemain que, chez nos anciens poètes, « la rime et la mesure des vers donnent des indications spéciales sur la prononciation de certaines syllabes ». C'est ainsi qu'il a constaté que *voudriez, prendriez, pren-*

drions, ne formaient jadis que deux syllabes, et que par la rime nous savons comment sonnait la diphthongue *oi*; mais je ne pense pas que les renseignements provenant de ce fonds puissent jamais être bien nombreux, et encore faut-il faire la part des licences poétiques et de la prononciation propre au pays de l'auteur. Selon moi, les indications fournies par les grammairiens et les lexicographes ont plus d'autorité que celles qui nous viennent des poètes, mais qui ne sont pas à dédaigner néanmoins.

Un autre moyen de nous instruire sur la prononciation de nos pères dans un assez grand nombre de cas particuliers, nous est offert par l'*équivoque*, genre de jeu d'esprit qui a toujours été du goût de la race gauloise, et peut-être plus au seizième siècle qu'à toute autre époque. Poètes et prosateurs de ce temps sont tout prêts à nous fournir de cette façon des renseignements d'une valeur réelle : j'en citerai quelques-uns empruntés à Rabelais, livre I, ch. ix.

Maître François se moque des gens qui se donnent le luxe d'une devise à figures emblématiques. « En pareilles ténèbres, dit-il, sont compris ces glorieux de cour et transporteurs de noms, lesquels voulants en leurs divises signifier espoir, font pourtraire une sphère. »

Évidemment la *divise* ne peut avoir de sens que si les deux mots *espoir* et *sphère* ont une prononciation au moins fort approchante, sinon identique : or il est certain que *espoir* se prononçait généralement *espoer* et même *esper*, et notre vieille littérature nous fournit des exemples de *sper* ou *espere* dit pour *sphère* : « *L'espère du ciel.* » (Chron. de Guillaume de Nangis.)

L'auteur du *Gargantua* continue : « Par mesmes raisons (si raisons les doibs nommer et non resveries), ferois-je peindre un penier dénotant qu'on me faict peiner. Et un pot à moustarde, que c'est mon cœur à qui moult tarde..... Et le fond de mes chausses, c'est un vaisseau de peds..... Et un estronc de chien, c'est un tronc de céans, où gist l'amour de m'amie. »

Penier (panier) devait donc sonner comme *peiner*, de même que *bouclier* se prononçait et s'écrivait souvent *boucler*, forme primitive du mot : on dit encore un *péné* dans le Berry. L's de *moustarde* étant muette, nous apprenons que l'l de *moult* l'était aussi, ce qui est confirmé par les grammairiens du seizième siècle. Un *vaisseau de peds* peut s'entendre d'un réceptacle de *pets* ou d'un navire de *poids*, c'est-à-dire de charge, de transport, par opposition à navire de guerre : en effet, le mot *poids* se prononçait *pè* dans diverses parties de la France. Enfin le mot *chien* ne peut faire équivoque par à peu près avec *céans*, que si l'on prononce *chian*, comme on le fait encore dans le Saumurois. Ce mot, d'ailleurs, est assez dans l'analogie des noms propres *Julien*, *Priscien*, *Vivien*, qui, dans Rabelais, sont toujours écrits *Julian*, *Priscian*, *Vivian*.

M. Blanchemain pense que, non-seulement nos pères ne prononçaient pas toutes les lettres usitées dans l'orthographe de l'époque, mais encore qu'ils en prononçaient moins que nous dans les mots dont l'orthographe n'a pas changé. Je suis en mesure de citer quelques faits à l'appui de son opinion, qui est aussi la mienne.

On écrivait *mercredi*, *arbre*, *marbre*, et l'on prononçait *mécredi*, *abre*, *mabre*. Cette prononciation était encore en usage au temps de Vaugelas.

En général, la lettre *g* était nulle devant *n* : le grammairien Sylvius n'admet pas le son *gne*, et il écrit *vine* pour *vigne*; Théodore de Bèze dit en propres termes que le *g* n'a aucun son devant *n*, et il donne ces exemples : « *signe*, *signer*, *règne*, *régner*; prononcez *sine*, *siner*, *rène*, *rèner*. » Pareillement on écrivait *regnard*, *cygne*, et l'on prononçait *renard*, *cyne*. Voilà pourquoi la famille de Racine avait pour armoiries un *rat* et un *cygne* : c'étaient des armes parlantes, un vrai *rébus* (1).

(1) « Je sais que les armoiries de notre famille sont un *rat* et un *cygne*, dont j'avais seulement gardé le *cygne*, parce que le *rat* me choquait. » Lettre de Racine à sa sœur, du 16 janvier 1696.

Il est à remarquer que cette suppression du *g* dans la prononciation du groupe *gn* a persisté dans notre langue : au dix-septième siècle, le nom propre *Regnard* se prononçait toujours comme le nom même de l'animal ; d'après Ménage, *agneau* se prononçait *anneau* ; la Fontaine (liv. VI, fab. 15 et 20) a écrit *maline* pour *maligne*, et *assinée* pour *assignée* ; enfin, de nos jours encore, l'Académie nous prévient que *signet* doit se prononcer *sinet*.

Dans la lettre qu'il vous a adressée en décembre dernier et que vous avez publiée, votre honorable correspondant me fait l'honneur de me demander mon avis sur quelques cas particuliers dont la solution exigerait des recherches que je n'ai pas les moyens de faire en ce moment : il m'est donc impossible de répondre autrement que par de simples conjectures.

Théodore, Théophile, etc. *Theo* ne formait qu'une syllabe : prononçait-on *Theudore* ou *Thodore* ? M. Blanchemain penche pour cette prononciation, qui est encore usitée dans certaines provinces.

Il est d'avis que les mots *voudriez, prendriez, tien-driez*, etc., se prononçaient *vouriez, prenriez, tienriez*.

Cela pourrait bien être ; mais il est permis cependant de rester dans le doute jusqu'à ce que des documents littéraires de l'époque viennent nous en tirer. Quant à la raison fournie par le fait d'une prononciation usitée de nos jours dans telle ou telle partie de la France, elle ne me paraît pas suffisante, s'il lui manque le témoignage d'un vieil auteur faisant autorité. Tout au plus des indications de cette nature peuvent-elles établir une simple présomption. Qui nous assure, en effet, que cette prononciation particulière ne résulte pas d'une altération que deux ou trois siècles ont fait subir à une prononciation primitivement correcte ?

Les mots *sanglier* et *bouclier* sont encore, de la part de M. Blanchemain, l'objet d'une remarque importante. Il constate que ces mots étaient dissyllabes, que Ronsard a écrit, dans le corps d'un de ses vers, *sangler* pour *sanglier*,

et à la rime *bouclair* au lieu de *bouclier* ; enfin, il se demande si l'on ne prononçait pas *boucler* et *sanlier* ou *san-ié*, comme nos Berrichons d'aujourd'hui.

M. Littré est tout-à-fait de l'avis de M. Blanchemain. « *Sanglier*, dit-il, dans l'ancienne poésie était dissyllabique et l'est resté jusque dans le dix-septième siècle : on prononçait *sanglé* ou plus probablement *sanlié*, comme on fait encore en Berry ; aujourd'hui, *sanglier* est toujours de trois syllabes. — Autrefois, *bouclier* était, en poésie, de deux syllabes, et Rotrou a encore suivi cet archaïsme. »

A la suite de chacun de ces deux mots, M. Littré donne, comme il l'a fait pour les autres, les diverses formes qu'ils ont eues dans nos vieux auteurs. Ainsi *sanglier* a été successivement *sengler* au douzième siècle, *sainglers* au treizième, *sangler* au quatorzième, et enfin *sanglier* au seizième. *Bouclier* s'écrivait *bucler* au onzième siècle, *bocler*, au treizième, etc.

Une note fort intéressante de M. Ch. Livet rend parfaitement raison de la transformation des formes primitives *sangler*, *bucler* ou *boucler*, en celles de *sanglier* et *bouclier*. Je terminerai ma trop longue lettre par la reproduction textuelle de cette note :

« L'ancienne langue marquait ce son (celui de l'*e* long) par *ie* ou *ei* : comme *brief*, *veine*, *haleine*. Au commencement du dix-septième siècle, on usait fréquemment de cette dernière notation. Nous assimilons la notation *ie* à la notation *ei*, c'est-à-dire que, selon nous, l'*e* précédé ou suivi d'un *i* avait le même son, au moins dans les mots où ces deux lettres remplaçaient une seule lettre latine. Cette opinion peut paraître paradoxale. Nous l'expliquons. De *vena* on a fait *veine*. On a dit de même : *il ameine*, *promeine*, etc. Comment douter que, dans ces mots, les voyelles *ei* aient marqué le son *è* ou *é*? — Pour *ie*, voyez les mots *chief*, *grief*, *sanglier*, *bouclier*, dans lesquels *ie* ne marquait qu'une syllabe dans la mesure du vers, quand il nous est impossible de les prononcer sans une diérèse : en peut-on conclure autre

chose, sinon qu'ils se prononçaient comme si l'on avait écrit *cheif, sangleir, boucleir*, etc.? — Qui ne sait, du reste, que, dans les dialectes picard et normand, les infinitifs étaient en *ier, donier*. Même dans les syllabes *ien, bien, viens*, le patois angevin, image si fidèle de notre vieux langage, prononce toujours *bein, veins*. Il en était de l'*i* avant ou après l'*e* comme de l'*u* avant ou après l'*e* dans *dueil* ou *deuil*, dont la prononciation était la même. »

Veillez agréer, monsieur, mes bien sincères salutations.

A.-L. SARDOU.

Nice, le 16 mars 1872.

LES PARALLÈLES.

Paris, 28 avril 1872.

Monsieur,

Puisque vous voulez bien consacrer quelques pages de votre *Bulletin* pour remplacer l'*Intermédiaire*, victime, lui aussi, des événements politiques, je prends la liberté de vous adresser un premier article.

Monsieur votre père a eu la chance de découvrir le seul exemplaire connu d'une édition gravée des *Matinées du roi de Prusse*; puissiez-vous à votre tour découvrir ce que c'est que l'ouvrage auquel Auguis donne le titre de : *les Parallèles*.

Veillez bien recevoir à l'avance mes remerciements et me croire

Votre bien obligé,
Olivier BARBIER.

En quoi consiste l'ouvrage attribué sous ce titre au roi de

de Frédéric II par P.-R. Auguis, page vi de la préface
 rée de Berlin, placée en tête de sa publication intitulée
sils du trône? (Voy. *Supercherries de Quérard*, II. 93 f.)
 is dit :

Il n'y avait que l'auteur des *Parallèles*, ouvrage que nous
 ne bien regretté de ne pouvoir nous procurer, pour lui
 mer place dans ce volume, qui se permit à cette époque
 genre de plaisanterie. On y retrouve la tournure piquante
 originale d'un esprit qui n'est contenu par aucune supé-
 rité sociale, qu'aucune considération de position n'arrête
 milieu des saillies d'une causticité sans frein; c'est à
 ses mains qu'il verse le sarcasme; il a remis à l'homme
 sprit le soin de venger le roi offensé. »

est à noter que les *Parallèles* ne figurent pas dans la
 que M. Preuss a donnée des « ouvrages faussement attri-
 à Frédéric II », et qui termine la collection officielle
 yal écrivain.

SOUVENIRS SUR TH. ROUSSEAU,

PAR ALF. SENSIER (1).

C'est à un touchant et respectable sentiment que nous devons le livre de M. Sensier sur le paysagiste Théodore Rousseau, mort le 22 décembre 1867. Lié avec lui par une amitié de vingt ans qui leur fait honneur à tous deux, personne mieux que M. Sensier ne pouvait présenter l'homme privé sous un jour plus favorable. Il s'est acquitté de cette mission avec l'émotion d'un ami et l'admiration d'un adepte convaincu. C'est là, j'en demande bien pardon à M. Sensier, le défaut de ce livre. C'est un panégyrique, ce n'est pas un compte rendu. En le fermant, le lecteur se demande quel jugement on doit porter sur Rousseau et sur son rôle dans l'art contemporain, quel rang il faut lui assigner dans la phalange des artistes modernes entre l'ostracisme, dont le frappait jadis le jury de l'Institut, et l'engouement dont il devint l'objet vingt ans plus tard, et il ne rencontre pas les éléments d'une réponse. M. Sensier avoue ce défaut avec une franchise qui désarme et qui touche. « Je ne fais pas profession de critique, dit-il en débutant. Je suis de ceux qui n'analysent pas. » En langage vulgaire, cela s'appelle fermer les yeux à la lumière. On met ce charmant défaut sur le compte de l'imagination. Hélas ! si l'on n'y prend garde, la France est en train d'en mourir !

Grâce à M. Sensier, on suit Théodore Rousseau depuis sa première exposition en 1831, jusqu'au moment où il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur (15 août 1867). On assiste à ses débuts, à ses travaux, à ses séjours dans le Jura, dans la Marche, dans les Pyrénées, à Fontainebleau.

(1) Paris, Techener, 1872.

On fait connaissance avec les amis et les soutiens de sa jeunesse : Ary Schefer, Paul Périer, Jules Dupré, le journaliste Thoré. On s'émeut au spectacle de ses luttes contre l'Institut qui en firent rapidement un des coryphées, un des drapeaux de ce que nous appelions alors la jeune école. Cette lutte a été et restera l'originalité de Th. Rousseau. Sans avoir été intimement lié avec lui, j'ai eu de fréquentes occasions de le voir depuis 1845; la main sur la conscience, je ne crois pas que, malgré le rôle qu'il a joué, ce fût un libéral, en art s'entend. J'ai pu constater qu'il était aussi absolu dans ses doctrines que MM. Abel de Pujol et Bidault dans les leurs. Je suis convaincu, en outre, que l'exclusion qui le frappa, développa chez lui un ressort, un entêtement à outrer ses défauts qui n'entraient que pour une part minime dans le fond de son caractère. Ici comme bien souvent, l'amour-propre froissé aura tenu lieu de fermeté. L'art d'ailleurs n'a pas eu à s'en plaindre, et Th. Rousseau non plus. L'Institut a plus servi à sa réputation qu'il ne lui a nui, indirectement il est vrai; mais c'est quelquefois la bonne manière de servir les gens.

Jeunes alors, et irréfléchis comme tous les jeunes gens, nous ne jurions que par Delacroix et Rousseau en peinture, par Victor Hugo en littérature, par Berlioz en musique. Quelles cruelles déceptions ces idoles d'un jour nous réservaient! Pour le second, notamment, que de qualités absentes! Au point de vue de l'impression, n'est-il pas singulièrement inhabile à rendre le charme, la grâce, la douceur pénétrante et rêveuse de la nature? Les notes tendres lui échappent. N'est-ce pas la moitié-des qualités qui font le grand paysagiste? Au point de vue de l'exécution, la sienne n'est-elle pas d'une monotonie regrettable et d'une lourdeur qui, dans ses dernières œuvres, finissait par impatienter? Ne sont-ce pas là des vérités banales à force d'être évidentes? Je me fais d'autant moins scrupule de les répéter, que ces défauts donnent plus de relief à sa qualité maîtresse et incontestable : la force, qu'il possédait à un émi-

ment degré. C'est grâce à cette rare et belle qualité que Rousseau restera un véritable tempérament d'artiste. C'est beaucoup.

Que de questions secondaires dont l'étude, si j'avais le loisir de les aborder, éclairerait les diverses faces de cette physionomie et lui donnerait sa valeur véritable ! Pour n'indiquer que la plus importante, n'y aurait-il pas intérêt à rechercher si, en repoussant Rousseau, le jury de l'Institut était aussi coupable que nous l'affirmions il y a trente ans ? Ne pourrait-on pas, aujourd'hui que la question est entrée dans le domaine de l'histoire et débarrassée de son cortège d'animosités violentes, ne pourrait-on pas faire valoir bien des circonstances atténuantes en faveur de la bête noire de 1844 ? N'est-il pas équitable de reconnaître que si l'Institut eût admis Th. Rousseau sans combat, il eût failli aux doctrines qu'il représente, aux principes qu'il est chargé de défendre, et renié le fond même de sa croyance et de ses dogmes ? N'est-il pas évident qu'en lui demandant un laisser-passer pour ses œuvres en désaccord aussi complet avec toutes ses tendances, Th. Rousseau allait au-devant d'un verdict d'exclusion ? Si cette demande était faite de bonne foi, c'est de la naïveté ; si, au contraire, c'était une manœuvre pour mettre le jury dans son tort, elle a réussi. Les plaintes de Rousseau et de ses amis ne me touchaient guère alors et ne me touchent plus du tout aujourd'hui. Mais j'abuse de l'hospitalité qui m'est accordée d'une façon si courtoise pour parler aux lecteurs du *Bulletin* de questions si étrangères au cadre habituel de leurs études, et je leur en demande pardon ; et, s'ils veulent faire une lecture intéressante à tous les points de vue, je me borne à leur recommander le livre de M. Sensier.

C. R.

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES.

BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE. — Recueil des ouvrages les plus rares de l'ancienne littérature allemande, publié avec des éclaircissements et commentaires, par H. Kurz. Tom. VIII, IX et X, poésies de J. Fischart. *Leipzig, J.-J. Weber.*

Nous avons déjà signalé, à diverses reprises, aux lecteurs du *Bulletin* (notamment à propos de l'*Ésope* de Waldis et des Œuvres de Grimmelshausen), l'importance de ces réimpressions de M. Kurz. Celle des poésies de Johann Fischart, l'un des plus infatigables champions du luthéranisme dans la deuxième moitié du seizième siècle, a bien aussi son intérêt.

Quoique Fischart ait à peine vécu quarante ans, il a été l'un des auteurs les plus féconds de son siècle. On connaît de lui, tant en vers qu'en prose, cinquante-cinq ouvrages imprimés, quatre inédits, cinq dont on ne possède que les titres, sans compter de nombreux ouvrages ou opuscules contemporains qui lui ont été faussement attribués par des auteurs ou libraires peu scrupuleux, qui voulaient exploiter sa popularité. Lui-même prêtait singulièrement aux fraudes de ce genre, par l'habitude qu'il avait de déguiser ou de travestir son nom de différentes manières en tête de ses ouvrages. On n'en compte que trois, et non des plus importants, signés franchement J. Fischart ou Fischeart le Mayençais (*Mentzer*). D'autres ne portent que des initiales, J. F. G. M. (*genannt Mentzer, dit le Mayençais*); parfois même l'ordre de ces initiales est interverti. D'autres fois, il signe seulement *Mentzer*, ou bien il retourne les deux syllabes de son nom véritable, *Fisch-*

art, et en fait *Hartfisch*. Dans le plus populaire, sinon le meilleur de ses poèmes, la Querelle des femmes et des puces (*Floh-Haz*), il signe doctement *Hultrich Elloposcleros*; ce mot grec veut dire « poisson dur », et telle est aussi la signification de l'allemand *Fisch hart*. Dans sa diatribe contre le prédicateur franciscain Nase, il adopte un autre pseudonyme plus facétieux, celui de *Nasenfischer* (pêcheur de Nase) qui rappelle à la fois son propre nom et celui de son ennemi. Enfin, suivant un usage assez commun parmi les érudits de son temps, il lui arrive parfois d'inscrire sur le frontispice de ses livres une phrase dont chaque mot commence par une de ses quatre lettres initiales J. F. G. M. Ainsi, sur le frontispice des *Eikones*, livre d'emblèmes, imprimé à Strasbourg en 1573, on lit cette phrase latine : *Jove Fovente Gignitur Minerva*.

Fischart avait deux excellentes raisons pour jouer ainsi à cache-cache avec ses nombreux lecteurs. D'abord, il se ménageait la facilité de prodiguer à ceux qu'il attaquait de grosses injures qui auraient pu lui attirer des désagréments, s'il avait procédé à visage découvert. En second lieu, il se trouvait moins gêné pour introduire dans ses pamphlets des aspirations unitaires, républicaines, et aussi des détails cyniques dans lesquels il paraît singulièrement se complaire, n'en déplaise à son savant éditeur, et qui ne cadreraient guère avec sa position de magistrat.

Ce qu'on sait de la vie de ce terrible antagoniste des moines et jésuites se réduit à fort peu de chose; encore ce peu de chose est-il fort inexactement rapporté, ou tout bonnement passé sous silence dans nos grandes biographies françaises. Celle de Michaud lui consacre à peine quelques lignes; l'article un peu plus détaillé de la biographie Didot contient des erreurs nombreuses et variées. On y fait, par exemple, mourir Fischart en 1614 seulement, tandis qu'il est prouvé qu'il était mort avant la fin de l'année 1590. On ne connaît guère de son existence que ce qu'il en a rappelé incidemment dans quelques-uns de ses ouvrages. On ignore, par exemple, quels étaient ses parents et la date de sa naissance. Quant au lieu, le surnom de *Mayençais* qu'il prend à peu près constamment ne peut laisser de doute sur ce point. Comme son premier poème, le Corbeau de nuit (*Nacht-Rab*), sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, fut imprimé en 1570, M. Kurz conjecture que l'auteur a dû naître vers 1550. Lui-même nous apprend qu'il commença ses études à l'école protestante de Worms, sous la direction d'un

de ses cousins, nommé Scheid, qui se mêlait aussi d'écrire. Comme on sait d'ailleurs que ce Scheid, sa femme et ses enfants, furent emportés par la peste qui sévit à Worms en 1565, on conjecture que Fischart dut alors quitter cette ville. C'est encore par lui qu'on sait qu'il termina ses études en Italie, très-probablement à Sienne, car il parle de cette ville en grand détail; puis, qu'il séjourna en Flandre et en Angleterre. Il ne dit pas positivement qu'il ait visité la France et Paris, mais son éditeur considère la chose au moins comme très-probable. Ce qui est certain, c'est que Fischart était fort au courant de nos guerres de religion et de la littérature du temps. Plusieurs de ses ouvrages, en effet, se rapportent à la France; nous y remarquons notamment une traduction ou imitation de plusieurs chapitres de Rabelais, imprimée en 1575, et une relation de l'assassinat de Henri III, parue, sans indication de lieu, en 1589. On voit aussi, par de nombreux passages de ses écrits, qu'il avait beaucoup parcouru les bords du Rhin, la Souabe, la Franconie, la Suisse, et qu'il connaissait aussi l'Allemagne du nord. Ce Rabelais de Fischart, qui eut plusieurs éditions dans les dernières années du seizième siècle et les premières du dix-septième, est fort curieux, et mériterait une étude spéciale. C'est moins une traduction qu'une imitation des plus libres, dans lesquelles les facéties rabelaisiennes d'un caractère par trop local sont remplacées par des drôleries analogues dans le goût germanique. Fischart appelait cela « transporter Rabelais sous le méridien allemand ».

M. Kurz pense que Fischart n'avait pas encore dix-sept ans quand il fit sa traduction d'*Eulenspiegel*, imprimée depuis à Francfort, en 1572, par J. Feyerabend et B. Jobin. Fischart se lia d'une étroite amitié avec le second de ces imprimeurs, qui ne tarda pas à devenir son beau-frère. Jobin était venu, en 1570, s'établir à Francfort. Il y monta une imprimerie et s'occupa principalement, dit M. Kurz, de la publication des œuvres de Fischart; seulement, Jobin ne fit pas un long séjour à Francfort. Dès 1572, nous le trouvons transféré à Strasbourg, où il imprime l'*Éloge du Luth* de Fischart, et successivement la plupart de ses autres ouvrages. En 1604, quinze ans après la mort de son beau-frère, Jobin réimprimait encore ses poèmes, notamment le *Floh-haz* et le Livret pour la consolation des gouteux (*Podagrammisch Trostbuchlin*), dont la première édition avait paru s. l. en 1577.

Il est probable, bien que M. Kurz ait omis de le dire, què les pérégrinations de Fischart-en Italie et ailleurs ont eu lieu principalement de 1570 à 1575. Il dut mener alors cette vie d'étudiant nomade, de *bacchant*, dont on trouve un tableau si naïf et si vrai dans la vie de T. Plater, publiée, il y a quelques années, à Genève, par M. Fick. Il revint sûrement ensuite près de son beau-frère, car, en 1576, nous le retrouvons à Strasbourg, prenant le titre de docteur en droit. Quelques années après (1581), il était à Spire avocat près la Chambre de justice de l'Empire, et s'y mariait avec la fille du chroniqueur Herzog, dont il eut deux enfants. Enfin, en 1583, il fut nommé à d'autres fonctions judiciaires à Forbach, dont le territoire dépendait alors (comme il en dépend de nouveau aujourd'hui, hélas!) de l'empire d'Allemagne. Il habitait encore cette ville en 1586, et, selon toute apparence, c'est là qu'il mourut, dans l'hiver de 1590, et non de 1589, comme le dit par erreur M. Kurz: autrement les vers sur l'assassinat de Henri III (opuscule illustré d'un très-curieux portrait de Jacques Clément) ne pourraient être de Fischart, et ils sont tout à fait dans sa manière.

Bien que l'œuvre de Fischart comprenne un grand nombre d'opuscules, elle est encore passablement volumineuse. Parmi les ouvrages en prose, on remarque, outre la traduction déjà citée de Rabelais, celle de plusieurs publications du temps, françaises et latines, et, parmi ces dernières, celle du fameux « Marteau des sorcières » (*Malleus maleficarum*) [1582]; sept livres sur l'agriculture (1579), etc. Le recueil complet de ses ouvrages poétiques, publié par M. Kurz, forme, à lui seul, trois volumes, qui ont ensemble plus de 1500 pages. Il est vrai que l'éditeur a dû y réunir beaucoup de petites pièces éparses dans ses œuvres en prose, et dans celles d'autres auteurs. Il y a joint aussi de nombreuses notes et un glossaire, complément indispensable même pour ses compatriotes, car la langue de Fischart est à l'allemand de nos jours à peu près ce qu'est celle de Villon à notre français moderne.

Fischart était incontestablement un homme d'une érudition très-remarquable, même pour son temps, où les érudits n'étaient pas rares. Il savait le grec, le latin, le français, l'italien, peut-être aussi l'anglais, tout ce qu'on pouvait connaître alors d'histoire ancienne et moderne et de géographie. La jurisprudence, l'agronomie, la théologie protestante, lui étaient également familières. Il était au courant des affaires publiques et religieuses de

son temps, fort empressé d'en dire son mot à l'occasion; c'eût été, à notre époque, un journaliste accompli. Enfin, et c'est là surtout ce qui le distingue parmi ses contemporains, il avait fait une étude approfondie des différents dialectes populaires encore en usage à cette époque dans diverses parties de l'Allemagne; ses ouvrages fournissent, sur cette branche longtemps négligée de la philologie allemande, des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs.

Malgré tant d'avantages, l'auteur du poème des *Puces* ne nous paraît pas digne du brevet d'homme de génie que lui décerne son enthousiaste éditeur. Comme écrivain humoristique, Fischart ne s'élève pas fort au-dessus de Noël du Fail et de l'auteur du *Moyen de parvenir*. Je crois aussi qu'on lui fait trop d'honneur en saluant en lui l'un des précurseurs du socialisme moderne, si tant est qu'il y ait de quoi saluer pour cela. Fischart me paraît avoir été surtout un très-habile faiseur, saisissant avec beaucoup de dextérité et d'à-propos l'actualité, l'occasion du succès. A l'époque où il fit ses premières armes dans la polémique religieuse, l'une des grandes préoccupations de ce temps-là, l'œuvre de la Réforme était singulièrement contrecarrée et même ébranlée en Allemagne par les prédications des ordres mendiants, par les travaux des jésuites, institut nouvellement fondé et déjà puissant. Ce revirement offensif du catholicisme irritait singulièrement les réformateurs de bonne foi; il semblait de plus compromettre les intérêts matériels des gens de toute condition qui avaient bénéficié de la révolution religieuse, de la spoliation des églises et des couvents. Fischart, moins enthousiaste que spéculateur, se fit, dans cette mêlée, l'ardent champion de la conservation protestante contre la réaction catholique. Il s'attacha surtout à combattre cette réaction parmi les artisans, les paysans, à raviver chez eux les passions qui avaient concouru naguère au succès de la Réforme. Ce dévouement d'un écrivain érudit à une sorte d'apostolat populaire a quelque chose d'original et serait respectable s'il procédait d'une conviction sincère et profonde. Mais nous croyons que Fischart, comme bien d'autres écrivains ou rhéteurs populaires de tous les temps, se préoccupait surtout des profits matériels de la popularité.

Il s'attaqua, dans les premiers temps, à deux protestants convertis, que leurs anciens coreligionnaires détestaient particulière-

ment comme transfuges. Le premier était un certain Johann Rabe ou Rabus, dont le père avait été un des plus fervents adeptes du luthéranisme naissant. Ce Johann Rabe, qui devint chanoine à Straubing, a beaucoup écrit contre les protestants, et menait, suivant eux, une vie des moins édifiantes. Fischart écrivit contre lui et les jésuites son premier poème, *Nacht Rab*, « le Corbeau nocturne », dans lequel il équivoque, comme on voit, sur le nom de son adversaire (Rabe, en allemand corbeau). L'édition princeps et unique de ce poème, l'un des plus médiocres ouvrages de l'auteur, parut en 1570. Le frontispice est orné d'une vignette sur bois assez curieuse, qui représente un corbeau portant au cou un scapulaire au milieu d'un cénacle d'oiseaux de nuit, dont plusieurs ont des chapeaux comme les portaient les jésuites dans ce temps-là. L'année suivante, Fischart publia une seconde satire, encore plus violente, contre le prédicateur franciscain G. Nasus ou Nas, adversaire redoutable du protestantisme. Ce Nas, dont la vie et les œuvres ont été l'objet d'une étude spéciale, publiée en 1860 par un religieux de son ordre, est une figure assez intéressante. Né catholique, il s'était rallié au protestantisme, quand la lecture de *l'Imitation* le ramena pour toujours, en 1551, à la foi de ses pères. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et obtint de grands succès comme prédicateur. De l'aveu des protestants, Nas était un homme fort instruit (il savait le grec et même l'hébreu), doué d'une grande facilité d'élocution. Il avait surtout le genre d'éloquence qui plaît au peuple, et ne ménageait pas les protestants, qui lui rendaient ses invectives avec usure, comme on le voit par le poème de Fischart. Ce poème, qui n'a pas moins de 4,740 vers, porte ce long intitulé : « De la vie et des miracles des SS. François et Dominique, dédié au moine mendiant Nas. Écrit en l'honneur de la vérité par J. F. de Mayence, pour confondre et porter au repentir, s'il est possible, ce moine vicieux et impertinent, qui a osé traiter notre bienheureux Luther de possédé du diable, tandis qu'il n'y a d'autres possédés que Nas lui-même et ses confrères. » Ensuite Fischart, jouant, suivant son habitude, sur les noms (*Nas* ou *Nase*), cite en épigraphe ces paroles du Psalmiste : « Ils ont des nez (*nasen*), et ne sentent pas ! » A la fin de l'épître dédicatoire, il adresse encore à son ennemi cette burlesque apostrophe : « Nas, mouche ton vilain nez, avant de le fourrer dans ce livre ! » Il faut bien de la bonne volonté pour voir dans tout cela des traits de génie.

Ce poème contient plus de grosses injures que de bonnes raisons. Fischart entasse, pour accabler son ennemi, les légendes les plus absurdes sur les fondateurs des ordres mendiants, notamment celle de S. Dominique, allant en pèlerinage sous une averse effroyable, et voyageant néanmoins, comme sous cloche, par la grâce de Dieu, sans avoir un fil de mouillé.....

Ces premières productions de Fischart furent sans doute peu goûtées, car on n'en connaît que des éditions uniques. Mais il obtint, en 1573, un succès populaire, par son Élégie tragi-comique sur les puces, qui eut quatre éditions dans l'espace de cinq ans. Ces quatre éditions, ainsi que les suivantes, publiées dans les dernières années du seizième siècle et les premières du dix-septième siècle, sont devenues rarissimes. Quant à l'édition *princeps* de 1573, on n'en connaît qu'un seul exemplaire, appartenant à M. Haydinger, de Vienne. L'auteur fit des changements et surtout des augmentations considérables dans les éditions suivantes. Ainsi le poème, qui n'a que 2,120 vers dans celle de 1573, en a 4,188, c'est-à-dire bien près du double, dans celle de 1577. De cette façon, les acquéreurs de la première édition étaient forcés d'avoir l'autre.

Cette longue facétie, improvisée, si nous en croyons Fischart lui-même, dans l'espace de trois heures, est divisée en deux parties : dans la première, qui est de beaucoup la meilleure, une puce *invalid*e fait ses doléances à sa commère la mouche sur la guerre sans relâche ni merci qu'ont déclarée les femmes à son espèce. Il y a dans cette complainte des détails amusants et plusieurs traits spirituels, notamment celui-ci : « Comment ces femmes, qui ont la peau si douce, peuvent-elles avoir le cœur si dur ? » La seconde partie est consacrée à la réplique des femmes. Le tout est assaisonné de railleries à l'adresse des moines et papistes, sur lesquels l'auteur est aussi acharné que ses piquantes héroïnes après la plus belle moitié du genre humain. Somme toute, cette pièce ne nous paraît pas justifier complètement les éloges du docte éditeur, qui la proclame un chef-d'œuvre de gaieté *décente*, « qu'on peut mettre sans le moindre inconvénient dans les mains des jeunes filles ».

Nous avons cru cependant y remarquer certains détails qui frisent de bien près le cynisme, sans parler de la vignette du titre, qui représente plusieurs femmes se livrant sur elles-mêmes, dans toutes les directions et en écartant tous les obstacles, à une

poursuite effrénée des insectes dont il s'agit. Je doute fort que cette vignette figure jamais dans aucun magasin d'éducation.

Il y a quelques beaux passages dans un autre poème de Fischart, *das Gluckhafft Schiff*, dont il n'existe que deux éditions du seizième siècle. C'est un dithyrambe en l'honneur des soixante *francs tireurs* de Zurich qui venaient de renouveler, en 1576, un tour de force accompli cent vingt ans auparavant par leurs ancêtres, celui de descendre tout d'une traite jusqu'à Strasbourg par la Limmat, l'Aar et le Rhin, apportant dans leur barque une marmite renfermant de la bouillie de millet qui arriva avec eux à bon port et encore toute chaude. La vignette du frontispice représente ces navigateurs dans leur embarcation, au milieu de laquelle figure sur un socle la profonde et longue marmite, fort propre à conserver sa chaleur et son centre de gravité, ce qui atténuait singulièrement la difficulté du transport. Suivant l'article de la biographie Didot, ce récipient était encore conservé, dans ces dernières années, à l'arsenal de Strasbourg. Les passions politiques et religieuses étaient évidemment pour beaucoup dans l'ovation enthousiaste faite à ces républicains suisses par leurs coreligionnaires, vassaux de l'Église de Strasbourg. Aussi les catholiques eurent l'irrévérence de s'en moquer; l'un d'eux fit même, contre les Suisses et leur marmite, une satire que Fischart et son nouvel éditeur disent très-médiocre, mais que M. Kurz aurait dû reproduire pour mettre sous les yeux du lecteur toutes les pièces de ce grave procès.

Enfin M. Kurz recommande, comme l'une des œuvres les plus magistrales de son auteur, « la Légende prodigieuse et inouïe du chapeau jésuitique, etc. » (*Jesuiten-Hutlein*), imprimée pour la première fois à Lausanne, chez Gangwolf Suchnach, anno M.D.X.X.X. (1530). Le titre de cette rare plaquette est décoré d'une vignette qui représente les diables travaillant en plein enfer à la confection des fameux chapeaux. L'un de ces couvre-chefs, complètement terminé, reçoit pour la dernière formalité la bénédiction de Satan lui-même, coiffé de la mitre papale que débordent ses longues cornes.

M. Kurz reconnaît loyalement que ce *Jesuiten Hutlein* n'est autre chose que la paraphrase d'une pièce française bien connue : « la Légende et description du bonnet carré, » qu'il cite en entier dans son introduction. Mais il s'en console en disant que le génie de

Fischart a su tirer le plus merveilleux parti de cette pièce *inc* que le poème allemand est aussi supérieur, pour le moins, à modèle français que l'est le *Roméo et Juliette* de Shakspeare nouvelle italienne qui lui a fourni le sujet de son drame immo. L'hyperbole est un peu forte, car, toutes réserves faites si fond de la doctrine, la pièce française ne manque pas de va. Il n'y a certes rien d'incolore dans la bénédiction finale de par Lucifer à ce bonnet « qu'ont parfait tous les diables semble ».

Bonnet, qu'avec horreur je monstre,
O Bonnet, pestiféré monstre,
Bonnet infernal et dampné,
Sur la terre bien fortuné...
Bonnet nompareil, bonnet fort,
Qui fera d'ung bon droit le tort, etc.

Nous croyons qu'ici l'amour-propre national a égaré le cri allemand, et que c'est l'original qui est supérieur à la longue raphrase de Fischart. Celui-ci s'est borné à développer les intentions françaises, 'en y ajoutant un riche supplément d'invect et des détails prolixes de mise en scène. Au reste, Fischart naissait évidemment à fond la plupart de nos auteurs du seizième siècle et les pillait sans façon, en s'épargnant, bien entend peine de les citer. L'une de ses meilleures œuvres, la meilleure peut-être, est une ode sur le désastre de l'Armada (1588). En protestant, Fischart applaudit à la déconfiture des Espagnols attribue à l'intervention divine la série de tempêtes qui vient néantir leur formidable armement. « Le roi Philippe et le j dit-il, doivent croire aujourd'hui que Dieu lui-même s'est hérétique. » Il y a aussi de fort jolis passages, dans un tout genre, dans le « Livre pour la consolation des gouteux », ou écrit en dehors de toute préoccupation de polémique religieuse qui est rare dans l'œuvre de Fischart. Suivant lui, la déesse la goutte (*Podagra*) est fille de Bacchus et de Vénus. Comme elle exerce une influence spéciale, mais d'une nature, hélas! différente, sur les parties les plus délicates de l'organisme humain. On la retrouve partout sur les traces de ses parents, achar châtier ceux qui les ont trop aimés. Ceci nous donnerait à penser que Fischart lui-même a dû être sujet de bonne heure à des v de la déesse en question, provoquées par des excès variés, e

sa mort prématurée pourrait bien avoir été la suite d'un accès de goutte remontée.

En voilà assez, pour aujourd'hui, sur ce vieux poète qui a sa place marquée dans l'histoire religieuse, littéraire et philologique de l'Allemagne, mais dont le dernier éditeur a singulièrement exagéré la valeur personnelle au point de vue de l'invention.

B^{on} ERNOUF.

PRIX COURANT DES LIVRES ANCIENS.

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

BIBLIOTHÈQUE DE M. F. SOLEIL, caissier principal de la Banque de France, du 22 janvier au 10 février 1872. (M. L. Potier, expert; M. Delbergue-Cormont, commissaire-priseur.) — Cette vente a produit 57,867 fr.

Cette collection, faite avec soin, renfermait beaucoup de livres curieux et rares en exemplaires de choix. On y trouvait de belles éditions elzéviriennes, et des éditions originales de nos classiques :

Nous citerons les principales adjudications :

2. *Biblia. Venetiis, per Franc. de Hailbrun et Nicol. de Frankfordia socios*, 1475; petit in-fol., goth. à 2 col., rel. en peau de truie. — 165 fr.
3. *Biblia Sacra, ad optima quæque veteris, ut vocant, translationis exemplaria, castigata. Lugduni, Seb. Gryphius*, 1550; 1 tom. en 2 vol. in-fol., mar. r., comp. fil. tr. dor. (*Du Seuil*). Cette Bible est imprimée avec les plus gros caractères qu'on eût encore vus jusqu'alors. Exemplaire de Bossuet. — 115 fr.
7. La Sainte Bible, en latin et en français, trad. de Le Maistre de Sacy. *Paris, Lefèvre*, 1828-34; 13 vol. in-8, fig. de Devéria, d.-rel. dos et coins de mar. viol., tête dor., n. rogn. Exemplaire en grand pap. vél., avec les fig. avant la lettre. — 205 fr.

41. Le Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ, trad. en franc. (par Arnould, Sacy et Nicole). *Mons, Gasp. Migeot (Holl., Elzev.)*, 1667 ; 2 vol. pet. in-8, mar. r., riches comp. tr. dor. Exemplaire aux armes de Du Fresnoy. — 405 fr.
54. Le Nouveau Testament. *Imprimé à Basle, l'an 1525* ; 4 part. en 1 vol. in-8, goth., v. br. avec empreintes à froid, fermoirs (*reliure du temps dans un étui*). Édition rare de la version de Le Fèvre d'Étaples. L'Apocalypse est ornée de 21 belles grav., qui paraissent avoir été faites sur les dessins d'Holbein. — 510 fr.
69. Icones historiarum Veteris Testamenti (avec les quatrains français de Gilles Corrozet). *Lugduni, Joan. Frellonius, 1547* ; pet. in-4, fig. sur bois, vélin. Édition rare, ornée de 98 fig. sur bois d'Holbein, épreuves de premier tirage. — 400 fr.
107. Horæ, in-8, v. f., dos fleurdéliné (*rel. du seizième siècle*). Manuscrit du quinzième siècle, sur vélin (imparfait). — 300 fr.
110. Hore Sanctis. Virginis Mariæ, ad usum Romane curie. *Paris, E. G. de Marnef* (calendrier de 1489 à 1508) ; gr. in-8, fig. et bordures peintes en or et en couleur, goth., rel. en basane. 390 fr.
123. Heures a Lusaige de Soissons. *Paris, Simon Vostre* (calendrier de 1502 à 1520) ; in-8 goth., bord. et fig. sur bois, v. ant. fil. Ces heures, rares, sont imprimées sur vélin. — 295 fr.
163. La Perpétuité de la foy de l'Église catholique touchant l'Eucharistie (par P. Nicole). *Paris, 1672* ; in-12 réglé, mar. r. tr. dor. (*rel. anc.*), joli exemplaire aux armes de Paule de Gondy, duchesse de Retz et de Lesdiguières. — 200 fr.
271. De l'Imitation de Jésus-Christ, trad. par l'abbé de Choisy. *Paris, 1692* ; in-12, fig. par Mariette, mar. v. tr. dor. (*Capé*). Édition avec la fig. de M^{me} de Maintenon dans la chapelle de Versailles. — 298 fr.
288. Traicté de l'amour de Dieu, par François de Sales. *Lyon, P. Rigaud, 1617* ; in-8 réglé, mar. v. fil., tr. dor. (*Rel. du temps*). Édition originale. — 235 fr.
338. Confession de la foy présentée à l'empereur Charles V, à la journée d'Auspurg, composée en latin par Phil. Melanchthon, et depuis traduite en franç. par Jeh. Dalichamps. *Achévé d'imprimer le 9 janvier 1542 à Strasbourg* ; in-8, titre encadré, v. j. La plus ancienne traduction connue et très-rare de la *Confession d'Augsbourg*. — 500 fr.

424. Les Essais de Michel de Montaigne. *Amsterdam, Ant. Michiels*, 1659; 3 vol. in-12, titre gr., mar. v., fil., tr. dor. (*Kœhler*). — 157 fr.
857. Les Simulachres et historiées faces de la mort, autant élégamment pourtaictes que artificiellement imaginées. *Lyon, sous l'escu de Coloigne*, 1538. (A la fin :) *Excudebant Lugduni M. et G. Trechsel fratres*, 1538; pet. in-4, 41 fig. sur bois, mar. br., riches comp., tr. dor. (*Hardi-Mennil*). Édition originale de la danse des morts d'Holbein. — 920 fr.
868. De gli Habiti antichi et moderni, libri due da Cesare Vecellio. *Venetia, Damian Zenaro*, 1590; in-8, 420 pl. gr. sur bois, mar. br. comp., tr. dor. (*Chambolle-Duru*). Première édition. — 295 fr.
1410. Fables de la Fontaine, avec fig. grav. par Simon et Coigny. *Paris, Didot l'aîné*, 1787; 6 vol. in-18, pap. vél., mar. r., fil., tr. dor. — 170 fr.
1426. Œuvres satyriques de Courval-Sonnet, seconde édition. *Paris*, 1622; in-8, portr., mar. r., fil., tr. dor. (*Chambolle-Duru*). Rare. — 295 fr.
1443. Les Baisers, précédés du Mois de mai (par Dorat). *La Haye (Paris)*, 1770; in-8, pap. de Holl., fig., vignettes et culs-de-lampe d'Eisen, v. éc. — 202 fr.
1517. Théâtre de P. Corneille. *Rouen et Paris, Th Jolly*, 1684; 3 vol. in-8, fig. de Chauveau, mar. r., comp. tr. dor. (*Hardy-Mesnil*). — 161 fr.
1518. Le Théâtre de P. Corneille, reveu par l'auteur. *Rouen et Paris, Guill. de Luyne*, 1668; 4 vol., front. et portr. — Poèmes dramatiques de T. Corneille. *Rouen et Paris*, 1669; 4 vol.: ensemble, 8 vol. in-12, vél. — 240 fr.
1522. Recueil de pièces de P. Corneille, impr. à Leyde par les Elzeviers. 9 pièces en 1 vol. pet. in-12, 1644-47; mar. r., fil., tr. dor. (*Hardy-Mennil*). — 495 fr.
1539. Les Œuvres de M. Molière. *Amsterdam (Daniel Elzevier)*, 1679; 5 vol. pet. in-12. — Œuvres posthumes de M. Molière. *Amst.*, 1684; 1 vol.: Ens. 6 vol. pet. in-12, mar. r., fil., tr. dor. (*Lortic*). — 355 fr.
1540. Les Œuvres de M. Molière (publ. par Vinot et La Grange). *Paris, B. Thierry*, 1682; 8 vol. in-12, fig., vélin. — 165 fr.

1573. Les Œuvres de Regnard, *Paris, P. Ribou*, 1708 ; 2 vol. in-12, fig., v. f. Édition originale. — 245 fr.
1640. Les Œuvres de François Rabelais, *s. l. (Holl., Elzevier)*; 1663 ; 2 vol. petit in-12, mar. r., fil., tr. dor. (*Hardy-Mennil*). — 220 fr.
1641. Les Œuvres de François Rabelais, *s. l. (Holl., Elzevier)*, 1663 ; 2 vol. pet. in-12, mar. r., fil., tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 155 fr.
1662. La Princesse de Montpensier (par M^{me} de La Fayette). *Paris, Ch. de Sercy*, 1662, pet. in-8, mar. r., fil., tr. dor. (*Hardy-Mennil*). Édition originale. — 145 fr.
1678. Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut (par l'abbé Prévost). *Amsterdam (Paris)*, 1753 ; 2 vol. in-12, fig. de Pasquier, d. rel. mar. r. — 340 fr.
1696. Les Cent Nouvelles nouvelles, avec fig. grav. sur les dessins de Romain de Hooze. *Cologne, P. Gaillard (Holl.)*, 1701 ; 2 vol. pet. in-8 réglés, mar. bl., fil., tr. dor. (*Rel. anc.*). — 151 fr.
1699. L'Heptaméron de la royne de Navarre. *Paris, Gilles Gilles*, 1567 ; in-16, mar. v., fil., tr. dor. (*Bauzonnet*). — 111 fr.
1706. Les Serées de Guillaume Bouchet. *Lyon, Thib. Ancelin*, 1608 ; 3 vol. in-12, vél. — 145 fr.
1728. Hypnerotomachie, ou discours du songe de Polyphile (trad. de l'ital. de Columna, par J. Martin). *Paris, Jac. Kerver*, 1561 ; in-fol. réglé. fig. sur bois, v. gr. — 134 fr.
1733. Le Décaméron de Jean Boccace (trad. par Le Maçon). *Londres*, 1757-61 ; 5 vol. in-8, fig. et culs-de-lampe d'Eisen, Gravelot, etc., v. m., fil. — 199 fr.
1941. M. T. Ciceronis opera. *Lugd. Batav., ex offic. Elseviriana*, 1642 ; 10 vol. pet. in-12, mar. r., fil., tr. dor. (*Boyet*). — 231 fr.
1949. Œuvres de Scarron, nouv. édit., augm. *Amsterdam, J. Wetstein*, 1752 ; 7 vol. pet. in-12, portr. et fig., mar. r., tr. d. (*Capé*). — 156 fr.
2030. Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Maragnon, avec un traité des mœurs des Indiens, par le P. Cl. d'Abbeville. *Paris, Fr. Huby*, 1614 ; in-8, front. gr., v. ant., fil. (*Petit*). — 100 fr.
2033. L'Art de vérifier les dates, mis en ordre par de Saint-Alais. *Paris*, 1818-38 ; 10 vol. in-4, cart. non rognés. — 173 fr.

2215. Les Mémoires de messire Philippe de Commines. *Leide, Elzevier*, 1648; pet. in-12. front. gr., mar. v., tr. dor. (*Duru.*) — 175 fr.
2358. Les Antiquitez, chroniques et singularitez de Paris, par G. Corrozet. *Paris, G. Corrozet*, 1561; pet. in-8, mar. br., dos à mosaïque, fil., tr. d. (*Lortic*). — 200 fr.
2683. Le Premier Livre de l'histoire de l'Inde....; fait par Fernand Lopez de Castagneda, et trad. du portug. en franç. par Nic. de Grouchy. (*Paris*), *Michel de Vascosan*, 1553; in-4, vélin. — 155 fr.
2688. Histoire naturelle et morale des Indes, tant orientales qu'occidentales, par Jos. Acosta, trad. de l'esp. par Rob. Regnault, Cauxois. *Paris, Marc Orry*, 1606; in-8, mar. v., dos orné, dent., tr. dor. (*Rel. anc.*). Aux armes du duc de la Vieuville. — 150 fr.
2689. Les Singularitez de la France antarctique, par André Thevet. *Anvers, Chr. Plantin*, 1558; in-8, fig. sur bois, mar. v., fil., tr. dor. (*Hardy-Mennil*). — 325 fr.
2690. Histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot. *Paris, J. Millot*, 1609; pet. in-8, cartes, mar. r., fil., tr. dor. (*Hardy-Mennil*). — 505 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE M. LÉ MARQUIS DE MORANTE, sénateur du royaume d'Espagne, dont la vente a eu lieu à Paris du 21 février au 2 mars 1872. (M. Bachelin, expert; M. Delbergue-Cormont, commissaire-priseur). Cette vente a produit 118,253 fr.

Le catalogue général de la bibliothèque du marquis de Morante a été publié par lui-même en huit volumes in-8°, imprimés à Madrid en 1854-1862, et dont les notes sont rédigées en latin. Nos lecteurs ont pu lire un article intéressant sur ce grand travail, dans le *Bulletin du Bibliophile* (an. 1862, p. 1069-1804.)

1. Biblia sacra. *Manuscrit* du treizième siècle, in-8, sur peau de vélin, miniat., bordures; v. à comp. — 600 fr.
2. Biblia vulgata. *Neapoli, Moravus*, 1476; in-fol., goth., mar. r., doublé, dent. tr. dor. — superbe exempl. en gr. papier — 910 fr.
3. Biblia sacra. *Venetis, Nic Jenson*, 1479; in-fol., goth., miniat., sur le premier feuillet, init. color.; v. comp., fil. — 235 fr.

7. Recueil des plus notables sentences de la Bible, trad. par quatrains en manière de proverbes (par F. Anselme Chastel). *Paris, Mamert Patisson, 1577*; in-4, mar. vert, dent., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). — 150 fr.
16. Incipit ordo sacerdotalis, ad usum romanum. *Manuscrit* italien du quatorzième siècle; pet. in-4 sur vélin, miniat., musique notée, v. rose, comp., dent. — 1,000 fr.
23. De virginitate Beatæ Mariæ figuralia scripta. *S. l. n. a.* (quinzième siècle); in-4 de 29 ff., goth., 53 fig. s. bois, mar. vert, fil., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). — 610 fr.
25. Holbein. Historiarum Veteris Instrumenti icones, ad vivum expressæ. *Ludguni, M. et G. Trechsel, 1538*; pet. in-4, mar. v., fil., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). — Très-bel exempl. de l'édition originale de cette suite de 92 fig. s. bois, grav. d'après les dessins de Holbein. — 700 fr.
39. Eusebius Pamphilus. Libri de preparatione evangelica, latine. *Venetiis, Nic. Jenson, 1470*; in-fol., mar. r., fil., doublé de vélin, tr. d. (*Lewis*). — Édition princeps, init. peintes. — 240 fr.
41. S. Augustini in libros de Civitate Dei. *Venetiis, Oct. Scoti, 1489*; in-fol., goth., gr. marges, init. peintes, mar. estampé, tr. dor. et ciselée. — 600 fr.
96. Trialogue nouveau contenant l'expression des erreurs de Martin Luther...; par F. Jehan Guchi de Clusés, frère mineur. *S. l., 1524*; pet. in-4, goth., mar. bleu jans. tr. dor. — 545 fr.
111. Calvin (J.). Des Scandales qui empeschent aujourd'hui beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Evangile. *Genève, J. Crespin, 1550*; in-4, mar. bleu, fil. tr. d. (*Thompson*). — 420 fr.
113. L'Impiété huguenotte découverte par J. Calvin. *Metz, J. Antoine, 1656*; in-12, mar. r., fil. tr. dor. — 320 fr.
115. Viret (P.). La Physique papale. *S. l., J. Gérard, 1552*; in-12, mar. r., fil., tr. d. (*Derome*). — 190 fr.
116. Viret (P.). Le Requiescant in pace de Purgatoire. *Genève, J. Gérard, 1552*; in-8, mar. r. fil., tr. dor. (*Derome*). — 420 fr.
118. Viret (P.). Exposition familière des principaux points du catéchisme. *Genève, 1561*; in-12, mar. v., fil., tr. dor. (*Derome*). — 255 fr.
119. Viret (P.). Métamorphose chrestienne. *Genève, 1561*; pet.

- in-8, mar. marron, dent., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 275 fr.
120. Viret (P.). L'Interim, fait par dialogues. *Lyon*, 1565; in-8, mar. r., fil., tr. dor. (*Padeloup*). — 290 fr.
132. Discours du vray sacrifice et du vray sacrificeur, par J. de l'Espine. *Lyon*, 1563. — Conclusion de la Messe, 1563. — Le Mandement de Lucifer à l'Antechrist pape de Rome. *Lyon*, 1562; en 1 vol. in-8, mar. r., fil., tr. dor. (*Derome*). — 415 fr.
141. Coignac (Joach. de). Deux Satyres, l'une du pape, l'autre de la papauté (en vers). *S. l.*, 1551; in-12 de 24 pag., mar. r. fil., tr. d. (*Bauzonnet-Trautz*). Extrêmement rare. — 300 fr.
147. Léopard (Ch.). Le Glaive du géant Goliath, phylistin et enemy de l'Eglise de Dieu. (*Genève*), 1561; in-8, cart. — Première édit. fort rare. — 210 fr.
148. Sentence decretale et condemnatoire au fait de la paillarde papauté. *S. l.*, 1561; pet. in-8, v. f.; fil., tr. dor. (*Petit-Simier*). Pièce rarissime. — 210 fr.
149. L'Extrême-Onction de la Marmite papale. *Lyon*, 1562; in-8, cart. — Bel exempl. d'une pièce très-rare. — 200 fr.
150. La Polymachie des marmitons. *Lyon*, 1562; in-8, cart. — 361 fr.
187. Ochini (Bern.), Senensis, Liber de corporis Christi sacraménto. *Basileæ*, s. a. (*circa* 1561); in-12, mar. r., fil., tr. dor. — 230 fr.
221. Las siete partidas de don Alonzo el Sabio, con las adiciones del D^r de Montalvo. *Sevilla*, imprimieronlas Paulo de Colonia y otros compañeros Alemanes, 1491; in-fol., v. deuxième édit. très-rare. — 310 fr.
275. Le Doctrinal de Sapience, par Guy Roye. *S. l. n. d.*; pet. in-fol., goth. de 87 ff., v. f., fil., tr. d. (*Derome*). Édition de la plus grande rareté. — 550 fr.
300. L'Orloge des princes, par Ant. de Guevara, trad. en franç. (par Nic. de Herberay). *Paris*, Galliot du Pré, 1540; in-fol. goth., mar. r. à comp. fleurd., tr. dor. (*Lortic*). — 300 fr.
305. L'Orloge des princes, par Ant. de Guevara, trad. en franç. (par Nic. de Herberay). *Paris*, Arnoul l'Angelié, 1550; in-8, v. f., comp. mosaïque, fil. tr. dor. (*Anc. rel. datée de 1555*). — 295 fr.
- 472 bis. Bocchii (Ach.) Symbolicarum quæstionum libri quinque.

Bononiæ, 1555; pet. in-4, mar. marron à riches compart. mosaïque, fil., tr. dor. et ciselée (*Rel. du temps*). Édit. originale. — 90 fr.

incipit summa quæ vocatur Catholicon, edita a fr. Joh. de la. S. l. n. a. (*J. Mentelin, circa 1470*); in-fol., mar. r., lor. (*Petit*). L'un des plus beaux et des plus grands exempl. — 400 fr.

Ciceronis de Oratore libri III. (*Romæ, in domo Petri de Maximo*), 9; in-4, mar. r., fil., tr. dor. (*Derome*). Édition princeps. — Exempl. du duc de la Vallière. — 530 fr.

repertorium vocabulorum exquisitorum oratorie poesis et oriarum...; editum a Conrado (de Mure). *Basileæ*, s. a. 10; in-fol. goth., mar. bl., tr. dor. (*Cape*). — Très-bel empl. à marges intactes, d'une édition très-rare. — 220 fr.

Longolii (Chr.) Lucubrationes, Orationes, Epistolæ. *Lugd., Gryphus*, 1542; in-8, mar. br., à comp., dent. fil. tr. dor. — Précieux exempl. de Canevarius. — 380 fr.

Les Odes d'Horace, en vers burlesques (par H. Picon). *Leyde* (*Leir*), 1653; in-12, mar. bleu, fil. à comp. tr. dor. (*Trautz-zonnet*). Livre rarissime; exempl. de M. Armand Bertin. — 150 fr.

Ovidii heroidum epistole...; Auli Persii familiaris explanatio etc. *In ædibus Ascensianis*, 1516; in-4, v. f., comp. (*Rel. temps*). — 460 fr.

Volce (Lud.). Le Trasformationi (di Ovidio). *Venetia, G. Gio-de' Ferrari*, 1553; gr. in-4, fig. s. bois, reliure vénitienne temps, mosaïque, tr. dor. — Magnifique exempl., en grand empl., à toutes marges, de cette première édition. — 900 fr.

Photofredi Torini, Biturici, in filiam charissimam, Epithalamium et dialogi. — *Parrhisiis*, 1523 (1524); in-4 de 4 ff., cart. — Exempl. unique. — 1,450 fr.

Historia regum, heroico carmine redacta per Gilb. Fium. *Parisiis, Fed. Morel*, 1587; in-8, réglé, mar. r. à comp., fil., tr. dor. (*Belle reliure, attribuée à Eve*). — 150 fr.

Passeratii (J.) Kalendæ Januariæ. — Le premier livre de ses mes. *Paris, Mam. Patisson*, 1597; en 1 vol. in-4, mar. r., à comp., tr. dor. — Exempl. de Renouard. — 250 fr.

Jacopo di messer Poggio a Lorenzo di Piero di Cosimo de

- Medici, sopra el triumpho della fama di messer Francesco Petrarca. *s. l. n. a.* (*Avant 1485*); in-4, mar. vert à riches comp., dent., fil., tr. dor. (*Capé*). — Superbe exempl. à toutes marges, d'une édition très-rare. — 300 fr.
1172. La Novella della figliuola del mercatante... *S. l. n. d.*; in-4, mar. r., fil., dent., tr. dor. (*Bauzonnet*). — Exempl. peut-être unique. — 205 fr.
1243. La Celestina, tragicomedia de Calisto y Melibea. *Sevilla*, 1523; in-8, goth. fig. s. bois, mar. r. à comp., dent., fil., tr. d. (*Trautz-Bauzonnet*). Précieux exempl., très-pur, d'une édition rarissime. — 325 fr.
1245. La Celestina... *En Lixboa, por Luys Rodriguez*, 1540; in-4, mar. v., fil., dent., tr. dor. — Édit. goth. rare, belles fig. sur bois. — 240 fr.
1246. La Celestina... *Zaragoza, por Diego Hernandez*, 1545; in-8, fig. s. bois, mar. r., tr. dor. (*Anc. rel.*). — 200 fr.
1247. La Celestina... *Salamanca, por Matias Gast*, 1570; in-16, mar. r., fil., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — Édition rare. — 120 fr.
1267. Hypnerotomachia Poliphili. *Venetis, Aldus Manutius*, 1499, iu-fol., mar. r., comp., dent., tr. d. (*Anc. rel.*). — Première édition. — 500 fr.
1269. Il Corbaccio, di Boccaccio. *Parigi, Morello*, 1569; in-8, mar. br. à comp., dent. (*Rel. du temps*). — Exempl. de Ballesdens, dans une magnifique reliure à la Grolier, du seizième siècle. — 240 fr.
1274. El ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha. *Madrid, imprenta real*, 1797-98; 6 vol. in-12, fig.; v., fil. — 280 fr.
1318. Carcel de Amor. *Burgos*, 1526; in-4, titre gr., mar. vert, comp. fers à fr., dent., tr. dor. — Édition fort rare; bel exempl. — 400 fr.
1369. Religios. viri F. Joannis Raulin. epistolarum... opus eximium. *Lutetiæ, Ant. Ausurdus*, 1521; pet. in-4, sur peau de vélin, mar., fil., tr. dor. (*Bauzonnet*). — Superbe exempl. de la vente de de Bure. — 515 fr.
1391. Libro della origine delli volgari proverbi, da Aloyse Cynthio degli Fabritii. *Vinegia, gli Vitali fratelli*, 1526; in-fol., mar. ol., doublé de vél., dent., tr. d. (*Clarke*). Livre très-rare. — Exempl. de lord Granville. — 475 fr.

1426. Ciceronis opera. *Venetis, apud Aldum*, 1583; 10 vol. in-fol., mar. r., fil., tr. dor. — Magnifique exempl. de cette édit. rare. — 350 fr.
1427. Ciceronis opera. *Lugd. Bat., Elzevier*, 1642; 10 vol. in-12, v. ant., fil., tr. dor. — Exempl. grand de marges. — 435 fr.
1459. Collection de classiques français, à l'usage du Dauphin. *Paris, Didot*, 1783-94; 22 vol. in-4, mar. vert., dent., fil., tr. dor. (*Derome*). — Précieux exempl. d'une collection presque introuvable complète. — 1,250 fr.
1477. Pomponii Melæ Cosinographia. *Salmanticæ*, 1498. Édit. très-rare; bel exempl. à toutes marques. — 875 fr.
1488. Scaligeri (Jos.) opus de emendatione temporum. *Lugd.-Bat.*, 1598; in-fol., mar. r., fil., tr. dor. — Précieux exempl. aux armes de J.-A. de Thou. — 360 fr.
1498. Strozæ, de dogmatibus Chaldæorum. *Romæ*, 1617; mar. r., fil., tr. d. — Bel. exempl. d'un livre rare, aux armes du card. Borghèse. — 240 fr.
1525. Dialogue et un merveilleux parlement faict pas loing de Trient, sur le cheming de Rome..., 1522; in-4, goth. de 4 feuillets, mar. r., fil., tr. dor. — Pamphlet unique et inconnu jusqu'à ce jour. — 800 fr.
1529. Gesta nobilis... Symonis comitis de Montforti, per fr. Petrum monachum Vallium Sernay. Pet. in-fol., mar. noir. Manuscrit du quinzième siècle, sur vélin. — 1,350 fr.
1558. Appiani Alexandrini de bellis civilibus Romanorum. *Venetis*, 1472; in-fol., mar. r., riches comp., fil., doublé de moire, dent., tr. dor. — Magnifique exempl. de la première édit. — 240 fr.
1596. Titi Livii Historiæ romanæ. *Paris, Vascosan*, 1552; in-fol., mar. bleu, fil. tr. dor. Très-bel exempl. aux armes du comte d'Hoym. — 235 fr.
1604. Valerii Maximi liber factorum et dictorum memorabilium. *Moguntia, P. Schoyffer de Gernsshem*, 1471; in-fol., mar. r., fil., tr. dor. (*Padeloup*). Première édit. avec date. — 400 fr.
1608. Valerius Maximus, nuper editus. *Venetis, hæredes Aldi*, 1534; in-8, mar. br., comp., fil., tr. dor. Belle reliure du seizième siècle, genre Grolier. Édition rare. — 265 fr.
1611. Valerio Maximo. Dichos y hechos celebres. *Çaragoça*, 149 in-fol., mar. r., semé de fleurs de lis, fil., tr. dor. — Édition gothique fort rare. — 260 fr.

BULLETIN DU BIE

ssées d'or, mar. l

pour Anthoine V
 .488 à 1508); in-4
 is, mar. br.; riche

ginis Marie, sec. usi
 rdures color. et re
 Au verso du titre, 1

la vie dévote, de
 re, 1641; in-fol., tit
 : *chiffre de M^{me} de*
 ae spirituelle de M.
Techener, 1854-59
 ar. de diverses cou
 e Michel, seigneur
 ; 3 vol. in-12, fron
net). — 335 fr.

ascal sur la religio
Trautz-Bauzonnet).
 ales (par Blaise Pa
Elzevier), 1657; p
uzonnet). Premières
 iarges. — 169 fr.
 acci poemata, cum
 , pet. in-12, mar. ci

onis opera : Dan. H
riana, 1629; 3 vol
 120 fr.

a Hier. Avanci. *Ve*
 et. in-8 de 108 ff.,
net). Édit. très-rech
Vezelii poematum e
 ; in-8, mar. br. à
 s faites par le roi C
Paris, Crapelet, 1
 tr. d. (*Capé*). — Su

ÉTIN

d'Al

ap.

e Mc

ar.

re. -

. *Pe*

.; tit

iteu

rales

pe

u *Ra*

nou

re. d

cit.,

ova

., d

de J

vél.

ec le

86 f

de

., j

- 26

ar l

l., c

5 ve

ons de ce genre qui existent en

l'exemple de M. Reynart fût suivi
ogues généraux des richesses accu-
de Paris et de la province fussent
de la reproduction des œuvres les
ui les sauverait à jamais de l'oubli,
usement détruites par quelque fu-

DE SAINT-PÉTERSBOURG. — La bi-
Saint-Pétersbourg vient d'obtenir
de 300,000 fr., et de s'enrichir de
d prix, entre autres du Coran écrit
manuscrit a plus de douze cents
amarcande le nomment « la plume
es sont encore tachées de sang :
nan lisait ce livre lorsqu'il fut tué.
reste des trésors littéraires réunis
par Tamerlan, et constitue, par
anciens et des plus précieux mo-
musulmane. Parmi les autres ma-
èque a fait l'acquisition, nous cite-
e de vers autographe de l'impéra-
a, et vingt-huit lettres de A. de
rine.

BIBLIOTHÈQUE A ROME. — On s'oc-
mps de la fondation d'une biblio-
a doit réunir tous les documents
ette ville. Un établissement de ce
ble. En effet, la bibliothèque du
au courant des publications nou-
u siècle dernier, elle n'a reçu qu'un
odernes. Telle serait la cause qui
ains de prendre une plus large part
ropre histoire, n'ayant pas à leur

disposition les ressources l
ainsi laissé à des savants
plus approfondies. Souvent
à Rome pour puiser à la

insuffisants, n'
ivaux qu'ils avai
et établissement
orable sur les ét
able que l'orga
ptement suivie
ant pour but la
de Rome, la r
s antiques. Des
ssèdent depuis lo
rrait alimenter fi
ce genre. C'est
eureuse idée de

ra suivre, pour
emple du baron
périale de Saint-
es soins à former
a Russie et à sor
rd'hui de 30,00
cesco Gerrotti, c
ues sur la bibliog
bibliothèques, se
été. Le protecto
pigni, chargé de
sans doute des
il faut espérer c
nnera aux études
esoin, car la gén
à peu près étein

ES PERSONNES.

paru , pour la premi
troduction , en tête
les personnes , Paris
rnal des jeunes pers
ne française très - v
ait , en même temps
es Feuilles d'automne
désiré en donner un
usement l'exemplair
e a servi , en compa
ffer une marmite

même , elle a , ce m
y parle beaucoup c
e , de son amour de
me , en qui tout no
qui lui fait supposer
et trouver de l'incor
acer son nom parmi

ot y est. Cette fois l
changé tout cela h
a suis sûr, ne se pla
inconvenance de leur
droit à ce journal, t
ier.

MAURICE TOURNE

ai n'est plus un inconnu
eintre distingué, mort
lein de zèle pour les be

AUX JEUNES PERSONNES.

Une chose connue de tous les honnêtes gens, mesdemoiselles, c'est que les jeunes personnes ne doivent pas avoir une correspondance qui ne soit avouée de leurs parents, et doivent subir de leur part, à chaque nouvel échange de lettres, un sérieux examen.

La conversation et le commerce épistolaire sont deux larges portes ouvertes aux idées fausses, et dans l'excellente organisation des femmes il n'y a que des idées fausses qui puissent conduire à des démarches répréhensibles.

Il n'y a rien d'essentiellement mauvais dans notre espèce, mais nous pouvons devenir mauvais par l'habitude des mauvais entretiens, des mauvais conseils et des mauvaises lectures; et c'est le résultat trop commun des mauvaises éducations.

J'ai commencé par là, mesdemoiselles, parce qu'on ne manquera pas de s'informer dans vos familles, où j'ai quelques bonnes raisons de croire qu'on n'a jamais entendu prononcer mon nom, des droits que j'ai acquis à vous écrire et à me faire lire de vous.

Si vos pères sont au contraire doués de cette mémoire sévère qui n'a rien oublié que les aveugles sympathies de leur jeunesse, car peu de sages en sont exempts; si le tumulte du monde m'a jeté autrefois sous leurs yeux, dans l'inexpérience d'une vie féconde en erreurs, qui n'ont pas été assez graves, cependant, pour m'aliéner l'estime des autres et la mienne, il seroit possible que je manquasse auprès de vous de la recommandation nécessaire pour être bien accueilli; alors il faudroit les croire, il n'y a pas de doute; car la raison de nos parents doit être la seule règle de l'âge

is formée ; mais je me flatte qu'ils diligents en m'écoutant, et qu'ils ne me l'heure trop étranger au devoir que je nd j'ai consenti à présider au choix de

ardon, si je suis obligé de vous parler pour en arriver là ; c'est une habitude vec raison, et dont il est probable que oint, parce que, dans le petit nombre mois assez pour en parler, il n'y en a e mieux que moi-même. J'ai écrit fort vieux, j'ai eu tort ; mais j'ai toujours écrits, la religion et les mœurs, et t presque aussi respectable que la reli- l'innocence d'un cœur ingénu qui ap-

ngtemps, une jeune personne comme de comme vous, et je l'aime aujourd'hui e l'ai jamais aimée. Nous eûmes des fils dans leur berceau ; mais une fille nous onnoissez peut-être, puisqu'elle a écrit qui valent bien mieux que les miennes. élever sous mon toit des nièces et des s, j'ai maintenant une petite-fille, afin l y a plus de vingt ans que j'existe ainsi, mat de famille que Dieu m'a donné, et es mes espérances.

iez le cœur bien aride et l'esprit bien s qu'on ne m'a jamais faits, grâce au giez pas capable d'avoir acquis en tant ide, par l'expérience, par l'étude et le discernement de ce qui convient à s personnes.

réfléchis, il n'y a pas de jour où je ne plus en songeant au petit nombre de andonner à votre studieuse curiosité,

sans s'exposer à tromper votre cœur, ou à fausser votre jugement. Il faut cependant que vous lisiez et que vous lisiez beaucoup, car vous ne pourrez mieux arriver que par la lecture à la perception du beau, et mieux vous préparer que par elle aux épreuves de la vie. N'allez pas conclure de mon inquiétude et de mes répugnances que je regarde comme dangereux et pervers une multitude d'admirables écrivains dont vous ne sauriez cependant vous approprier toutes les idées sans danger; seulement ils n'ont pas écrit pour vous; ils ont écrit pour l'homme en général, dont on ne peut extirper les erreurs qu'en les exposant à une pleine lumière, dont on ne peut vaincre les passions qu'en les surprenant, pour ainsi dire, corps à corps dans leur fougue et dans leurs excès.

Ils ont fait leur devoir, car les hommes de génie sont formés pour présider à l'éducation universelle du genre humain. Ce vaste objet d'enseignement n'a point de rapport immédiat avec votre âge innocent, avec vos mœurs douces et pures, et je vous en félicite; vous n'arriverez que trop tôt, hélas! à en connaître la portée.

Le cèdre de la montagne doit être familier avec les tempêtes; il ne faut aux violettes que l'abri d'un buisson qui les protège; il ne faut que les tuteurs aux jeunes rosiers.

Je vous ai parlé des erreurs et des passions dont le nom vague et mal-défini vous est seul parvenu. Vous saurez un jour que les passions ne sont elles-mêmes que des erreurs.

Je vous jure que la vertu et la vérité sont une seule chose, et que, hors de la voie du bonheur réel où elles conduisent toujours, il n'y a pas un sentier gracieux qui n'aboutisse à un abîme, pas un fruit doux à goûter qui ne renferme un poison. Il n'y a de vraiment beau que ce qui est essentiellement bon.

Et le goût trop sévère en apparence qui vous sembleroit mesurer avec trop de parcimonie les jouissances de votre esprit, ne fait qu'anticiper sur le jugement que vous auroit un jour dicté l'expérience. Ce que je vous bornerois à lire

i, c'est justement ce que vous vous la maturité d'une raison éclairée par qu'une impatience ardente et irréflé-proprier toutes les idées bonnes ou mes ont mises en circulation dans les maintenant que ce qu'il vous sied de ens du reste, c'est pour regretter les ai perdues. Les esprits les plus élevés ont été d'accord sur cette opinion avec me le mien, auxquels un peu de tact , tenu lieu des hautes qualités de l'in-un grand homme, un sage, qui n'ait n très-petit nombre d'écrivains favoris s que la lecture lui avoit donnés parmi e. Je vous en nommerois quelques-uns plus de quatre auteurs sur l'unique othèque philosophique, et je vous en vous disant que, pour quelques : auroit encore semblé prolix.

ndant : nous soumettrons un sujet et plus divers à cet instinct vif, pi-ous fait chercher la variété dans tous ui est une des grâces particulières de us savons que l'heure des réflexions ir sonné pour vous, et qu'il y a bien . au moment austère où vous aimerez ; mémoire que les souvenirs qui ont ons à votre âme. Vos amis n'imiteront ce *philosophe scythe* des *Fables* de la t soigneusement des arbres de son abondantes et les fleurs stériles, pour en fortifier les racines.

iorale, dans lesquelles se résument essaies de la société, doivent présider pérations de votre raison adolescente.

Mais ni l'une ni l'autre n'exclut ces aimables génies, ces brillants ornements de l'art, qui cherchent le plaisir.

Dieu a permis à la culture d'étaler dans nos multitudes de jolies plantes aux corolles vermeilles, qui ne donnent jamais de fruits, et cependant la rapide durée de leur frêle existence nous frappe nos sens par la vivacité de leurs couleurs et leurs parfums.

Il en est de même de ces livres, ingénieux de goût, de sentiment et d'harmonie, qui, sans être de réellement substantiel à la pensée, la délectent par de riants tableaux ou l'agitent innocemment de douces émotions; nous ne vous laissons rien qu'ils contiennent pour vous.

Nous avons mis en effet tous nos soins, et c'est le seul mérite, à recueillir dans les ouvrages de littérature française, soit ancienne, soit moderne, ceux qui s'adaptent le mieux aux besoins intellectuels, comme dirait un philosophe, de votre âge, et à vous en composer une espèce de bibliothèque, qui vous initie dès aujourd'hui, et qui convient à des jeunes personnes bien élevées, où votre éducation vous appelle, aux secrets du bon style et à l'appréciation comparée des talents.

Nous ne nous promettons pas que tout soit parfait dans son choix, car ce que l'on appelle la perfection dans les œuvres de l'homme n'est qu'un vain nom; nous sommes moins heureux pour se rapprocher du vrai et du bon, dont le succès ne peut être que relatif à la puissance qui l'entreprend; mais les faibles nuances qui reconnoîtrent cette inégalité, presque insensibles au vulgaire, seront encore pour vos distractions d'étude et d'exercice propre à épurer votre imagination, à raffiner vos idées et à former votre jugement.

tournent au profit de l'instruction n'ont presque rien à envier au travail. De tous les instants qui ne sont pas consacrés aux devoirs de famille et à l'indispensable nécessité d'acquérir ou de cultiver un talent, il n'y en a point de plus profitablement employés que ceux qu'on donne à de bonnes lectures bien faites.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, tout accroissement d'une intelligence dirigée avec sagesse, contribue au perfectionnement de l'âme, et l'amélioration progressive de l'esprit et du goût influe toujours sur celle du caractère et des mœurs.

Il me reste à dire que nous tromperions beaucoup votre confiance, et il n'est pas dans nos intentions de vous tromper en rien, si nous vous laissions penser que chacun des feuillets de ce livre vous promet un plaisir tout à fait nouveau; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, rien de nouveau surtout dans le beau et dans le vrai, car l'absurde et le difforme ont un peu plus de latitude. Le plus grand nombre des pièces dont nous avons composé notre volume, comme une précieuse mosaïque, seront en effet nouvelles pour vous, et il en est plusieurs parmi elles qui n'ont paru, à notre connaissance, dans aucune collection du même genre; mais, entre les écrivains justement célèbres que nous voulons présenter à votre admiration, notre choix étoit nécessairement limité et nous devions d'ailleurs nous régler pour le faire sur le suffrage universel, qui est la pierre de touche des bons écrits.

Il y aura donc ici beaucoup de choses que vous savez depuis longtemps par cœur, parce qu'on avoit pris plaisir à vous les faire amasser de bonne heure dans les trésors de votre mémoire; et cependant vous ne verriez pas sans regret que nous les eussions omises, parce que vous aimez sans doute à les retrouver. Au reste, si elles ornent déjà quelques recueils estimables et qu'on recherche avec empressement, ce n'est pas spécialement pour vous que ces recueils étoient faits, et nous avons exposé en commençant les rai-

sons qui nous faisoient penser que celui-ci instruction et à vos plaisirs.

J'ai à me justifier en mon propre nom, nance qui est à la fois plus grave et plus fragments, dont j'ai parlé jusqu'ici d'une générale en vous les proposant comme d'une de style et de composition, je me suis aperçu trop tard qu'il s'en étoit glissé séances de la modestie me défendroient lors même que l'indulgence d'un cœur paroît sur ses défauts, car *tout père frappe* sincèrement de le comprendre dans l'excessoin dans la proscription d'écrits que vous subir à une petite partie de votre *livre*. J'rancune et presque sans regret à la plume main qui loue; son insertion fort étrangn'est qu'une marque sans conséquence d'politesse des éditeurs, que vous connoiss publient pour vous le charmant *Journal de*.

Mon nom ne pourroit figurer autrement arbitres du bon langage et du goût, q d'impression.

Nous avons eu à réfléchir un moment des matériaux si nombreux et si divers, d lectures seroit composé. Jusqu'à nous o ment assujetti ces extraits à une espèce c pour tout travail qu'un peu de simple l d'assortiment. Il n'est certainement pas c cher les discours des discours, les récits c criptions des descriptions; mais cette dis venable pour une *table de matières*, nou thodique pour un ouvrage d'agrément. L'i sations les plus douces et les plus flatteuse d'ennui. On se fatigue aisément des plaisi

plaisirs que l'on vient de goûter, quand
ouvelés et rafraîchis par quelque diversité.
entendue des parties d'un tout demande

LES AMATEURS D'AUTREFOIS

XIV.

PAUL RANDON DE BOIS

1708-1776.

I.

Encore un oublié de toutes nos biographies ni Didot dans leurs volumineux recueils ne citent des articles concernant Pierre-Louis-Paul Randon ne leur en fais pas un reproche. Les mémoires pondances du dix-huitième siècle, le duc de cat Barbier, d'Argenson, Bachaumont, Voltaire, Collé, le *Mercur de France*, sont mu peuvent par conséquent fournir de renseignements graphes. On n'a, pour conserver sa mémoire d'une lettre de Diderot, la préface mise par en tête du catalogue de sa vente, un article l'*Almanach des Artistes* de 1777 répétant à préface, et une ligne distraite de la *Gazette* Grimm. Des documents aussi insuffisants guère de suppléer au silence des biographes d'autant moins que mes recherches personnelles pas rendu plus savant. Il reste heureusement son nom de l'oubli, deux catalogues de livres

d'art. Bien peu de chose au premier abord , le fond. Grâce à eux, l'on peut rendre justice lequel Randon de Boisset sut dépenser une formidable, au soin qu'il mit à réunir chez lui les délicates de l'imagination et de l'esprit humain qu'un fait, la collection de tableaux de Randon n'était pas nombreuse (237 numéros); mais elle bien choisie que vingt de ces tableaux sont dans les galeries du Louvre où ils tiennent encore place. Bien des amateurs ont conquis une pluriété à moins de frais.

Randon de Boisset, comme Crozat, comme Jully, comme Blondel de Gagny, appartenait. Et, pour le dire en passant, quand on voit les ces fermiers généraux, si décriés, ont rendus à et à l'élévation intellectuelle dans notre pays, et circonspect sur le jugement à en porter. L'ind sur la façon dont ils ont acquis leur fortune, mande s'il n'entre pas autant d'envie que d'attaques dont ils ont été objet.

Randon de Boisset naquit à Rheims, en 170 de la Randonnière, receveur général des finances de Laon en 1741, et de Françoise Juillet. Son grand-père Randon de la Randonnière, avait été capitaine, et mourut en 1747. Outre le père de notre Paul, le vieux capitoul eut de nombreux enfants, dont plusieurs eurent des charges de finance et devinrent la tige de Pommery et des Randon du Thil, dont la postérité je crois, encore. Voici le seul document que j'ai trouvé sur un des oncles de Paul Randon :

« Un de ses neveux (du fermier général T
« Randon, qui demouroit alors chez lui et qui
« ment receveur général des finances de Poitou
« gataire universel. C'est luy qui a eu le gros
« autres étoient partagés par son testament. Le
« après sa mort (de Tessier) a épousé la nièce

, et s'en expliqua sur ce ton à ses confrères
 ent les épaules, ce qui ne l'empêcha pas de
 place. Il est très-instruit. Il aime les sciences,
 es arts. » Le trait est fort beau ; mais je vou-
 it de son authenticité
 a vie de l'encyclopédie
 dées n'étaient pas pa
 l'absence de témoig
 ui-ci comme valable
 e.

oyal nous fournit la
 set au poste de recev
 1758, il remplaçait
 ou 1757 qu'il aurait
 A partir de 1758, il
 intenant d'Aboukir)
 t détail est confirmé
 vec qui nous allons

res précéda chez lui
 iothèque avant d'av
 nença le délicieux m
 ns, dans toute la fo
 Ce que l'on sait d'u
 a vente, c'est qu'une
 e, il lui obéit toute
 .placa pas, comme c
 i livres ; il se livra c
 : bons moments il a
 e de printemps, libr
 rer de longues heur
 par Derome père et
 Rubens, ses Ostade,
 ne (l'on n'est pas parl
 Grimou et ses Casan
 t, par M. Léon Lagrang

dition des *Géorgiques*
es de Perse, traduit
 1771; le beau *Roland*
 irmingham en 1773,
 le *Molière* de 1773, é
 2; le *Piron* de Rigol
 ne de la mort du c
 : Hollande, maroqu
 e avisé, partageait se
 rler le langage fleur
 la balance égale en
 derot nous fournit
 i bien de laisser éc
 t double: l'une, des
 point de ne les jama
 les montrer; l'autre,
 réte et qu'on fatigue
 et il n'a pas tenu à
 -ce pas ainsi qu'agiss
 alard, qui, pour satisf
 ce et son respect po
 laire commun de l'ou
 que de confier l'exer
 oserait railler la bon
 boulard ?

er voyage en Italie, p
 ux, qui va désormai
 ie semble pas avoir fa
 1 moins les rares œu
 nt-elles presque tou
 le Guiche, Gaignat, l
 lieu à Paris. Un pe
 présentant *Saint Jea*
 ogue désigne comme
 e qu'il se lia avec l
 mposition des *Porta*

et vint passer quatre mois à Paris. ite. Depuis le mois d'octobre 1753 rigny, surintendant des bâtiments, représentant les *Ports de France*. es tableaux, au nombre de quinze, re. « Le petit séjour de trois mois anet fit à Paris fut fécond en ré- sition des tableaux des ports doubla it à ses ouvrages. Les frères de mis, accoururent les premiers. « une ancienne commande négligée amateurs retardataires saisirent chez le peintre à la mode; Randon : tableaux que l'on retrouve à la ibleaux portent le n° 203, et furent Fresnoy, au prix de 8,540 fr. Ils ouvre, sous les n° 623 et 624 du aise (édit. de 1869). Ce n'était pas t que Randon de Boisset possédât. lette, en 1766, il acquit la *Chasse* talogue de vente) et *le Matin* et ivre gravés par Aliamet (n° 42, *hasse aux canards* reparut en 1839 14 du catalogue), où elle fut payée est devenue.

ur général des finances, il est facile isirs de sa position aient augmenté choses et son désir de les acquérir. econde fois en Italie en 1763. Cette nze mois. Pour ce second, comme , les documents nous font défaut. itions alors, avec quels personnages son catalogue en garde-t-il? Je suis s ces questions sans réponse. Trois « il fit le voyage de la Hollande et 1 Lagrange, p. 77.

ucher l'accompagna dans
r furent ouverts. C'est dan
plus vif pour l'école flama
tableau était connu pour
on, il en faisait l'acquis
(1). » Son catalogue gard
j'ajoute que les plus bel
es, et Dieu sait s'il en pc
aux ventes faites à Paris.
ait tenu un journal de ces
ant plus de douze volume
ail, « un monument de se
ents arts ». Il eût été curi
iant à sa vie privée, nous
re et la forme de son esp

à rue des Fossés-Montma
ucines, dans le quartier
er le vaste hôtel qu'il avait
à s'est installé de nos jour
re ans plus tard, la magni
75, janvier 1776) donna
goûts de collectionneur. I
soles, des objets d'art et c
la vente Mariette, si rich
ntes convoitises de ce cô
montent à plus de cinqu
lu cygne. Six mois après,
vint le surprendre au mil
nt, à ce que dit Sireuil,
acquisitions.

tuaire, relevé sur les acte
aint-Roch, à l'Hôtel de vi
: « L'an 1776, le 30 sept
re le corps de messire Pie
de Boisset, par de Sireuil.

de Boisset, écuyer, conseiller du Roy, receveur des finances de la généralité de Lyon, garçon, t-hier rue Neuve des Capucines en cette place soixante-huit ans. »

Messire Jean-Louis Millon Dainval, receveur finances de la généralité de Lyon, et Augustin y, receveur général des domaines et bois de la e Paris, ses neveux, qui ont signé avec nous, gné. »

Boisset décédant sans avoir été marié, sa à ses deux neveux, Millon Dainval et Millon us deux, firent de nombreuses acquisitions à umille Millon est représentée de nos jours par Montherland, qui habite Bray-sur-Seine, département de Seine-et-Marne (1).

relations, la préface de Sireuil nous a appris avec Boucher, Greuze et Robert, et la correspondance de Diderot, qu'il l'avait connu particulièrement et ire sa fortune. Le n° 885 du catalogue de ses ntion qui l'accompagne peuvent aider à mettre l'autres liaisons : « *Les Étrennes de la Saintes*, veuve Oudot; 1742, in-12; maroquin bleu; r vélin, avec des fermoirs d'argent. On y a portraits; vendues 150 livres. » Pourquoi cet exceptionnellement riche? Pourquoi tous ces 'accompagnent? Ne peut-on pas conclure de ance que Randon de Boisset avait fait partie, es, Duclos, Collé, Voisenon, Paradis de Mon-Veyle, Maurepas, le comte de Caylus, de cette e 1740 à 1750, sous le nom de *Société du bout* réunissait le dimanche chez mademoiselle Qui-Anjou-Dauphine, et où la gaieté au gros sel, illé, les saillies graveleuses, avaient plus de ntherland a bien voulu me communiquer les quelques u rassembler sur la généalogie de sa famille. Qu'il agréer mes sincères remerciements.

de l'élégance des manières, la délicatesse de l'esprit? La présence de cet ex libris le fait supposer.

Il a cherché un portrait de Randon, mais il n'en existe. Quant à ses armes, les voici : « D'azur à une fasces d'or de gueules et accompagnée en chef d'un lion d'or et en pointe d'une ancre d'argent.

II.

Le catalogue de Randon de Boisset se fit dans les Capucines. Elle commença le 31 mai pendant le reste du mois et une partie des livres furent vendus d'abord. Le catalogue de Bure contient 1450 numéros, mais la variété des connaissances est moins celle de ses goûts. Toutes les littératures y sont représentées dans une égale mesure. Il a voulu d'élargir le cadre pour former un catalogue général. Les livres italiens y dominent ; et il a fait remarquer avec raison que c'est eux qui avaient inspiré le goût de la littérature française. Il avait mis à portée de rassembler les livres qui ont écrit en cette langue. »

Les articles qui m'ont le plus frappé sont :
28. *La Divina Comedia di Dante Alighieri* di Benvenuto da Imola, e la
30. *Giov. Boccaccio. In Venetia, Vin-
2-fol. maroq. rouge. Vendue 68 fr.*
40. *Trionfi di Francesco Petrarca*
absque ulla loci atque anni indicatio
rouge, dentelles. Vendus 240 fr. Ce

catalogue des livres du cabinet de M. Randon de Boisset. Paris, De Bure, 1777. In-12, 186 pages des matières.

u, de date et de nom d'imprimeur paraît celle de Jean de Lignamine (Rome, 1473).

Magister Joannes Petri, de Maguntia :
. Die XXII : Februarii. Brunet ne la men-

*ecamerone di Giovanni Boccaccio. In Fi-
27, in-8° maroq. à compartiments dans une
xemplar elegans. Editio originalis. Vendu
remière édition correcte de Boccace copiée
teurs postérieurs jusqu'à celle de Manelli
it par la reliure exceptionnelle de ce beau
don de Boisset en appréciait toute la va-*

*lection des grands et des petits voyages par
lry et Mathieu Merian. Francofurti ad
2 vol. in-fol., maroq. bl. Liber rarissimus.*
Une note de l'exemplaire du catalogue que
que cet exemplaire comme *imparfait*. Je
rs qu'il fut acquis par de Bure lui-même,
quisition devint l'origine de ce magnifique
trié sur le volet avec un soin infini par
tions de libraires aussi consciencieux que
. vendu sous nos yeux, en décembre 1853,
o fr. : prix qui serait certainement doublé
é aujourd'hui.

*i Julii Cæsaris Commentariorum de Bello
V, Romæ, in domo Petri de Maximis,
l. m. r. Editio princeps, Libri eximie rari-
o fr. C'est la première édition connue des
Elle fut imprimée par Arnold Pannartz et
ym. En 1777, 900 fr. équivalaient à 2700
l'exemplaire était beau et bien complet,
cher.*

*nardus Aretinus de bello Italico adversus
1470, petit in-fol. m. r., tr. dorée. Editio
ia. Vendu 360 fr.*

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

peu de bibliophiles vraiment dignes de c
dent sur leurs rayons quelque livre de l

Tous connaissent et tous apprécient
si solidement reliés en maroquin roug
r Derome père et fils ; sans armes sur
nt les contre-plats présentent sur un p
nom de Randon de Boisset. Heureux
en montrer un grand nombre, ils ne pe
de leur argent.

nte des tableaux et objets d'art viut en
ça le jeudi 27 février 1777 à trois heure
ée et se continua pendant le mois de ma
a en deux séries : les tableaux d'abord,
curiosité et d'ameublement ensuite.

tableaux des trois écoles, quelques *figures*
onze, quelques *terres cuites*, une grand
ns encadrés et en feuilles, quelques *estan*
t les n^o 1-435.

on de Boisset, comme tous les amateurs
était que médiocrement riche en fait de p
s. Le goût du dix-huitième siècle ne
es admirables artistes des quatorzième, qu
siècles dont les collections de l'Europe
ant les œuvres au poids de l'or. Le sens c
it ; il se contentait du joli. Randon de B
ième. Quelques toiles de l'Albane, de Car
cisco Mola, de Solimène, de Philippo
ignani, de toute cette triste décadence it
aient. Je le regrette, et je prends mon
est. Le seul tableau d'un art quelque peu
t est la Vierge et l'Enfant Jésus de Mur
au chapelet, acquise par le cabinet du

atalogue des tableaux, dessins, gravures, vases, c
laques, meubles de Boule, etc., etc., de Rando
my et Julliot, 1777. 1 vol. in-12.

res. Elle figure aujourd'hui au Louvre sous don de Boisset l'avait payée 15,000 fr.

au chapelet ouvre la série des tableaux qui, it même de la vente, soit après avoir traversé tion particulière, sont venus prendre place au lepuis les événements de mai 1871, l'on ne roire, hélas ! à l'abri des accès de la bêtise

animaux, par Berghem (n° 104 du catalogue st le n° 17 de la vente La Live de Jully, où il : 8,252 fr. A la vente Randon, Donjeu, le tableaux, l'acheta pour le cabinet du roi au o fr. (n° 18 du Catalogue de l'école hollan-

de village et la Cuisinière hollandaise, par (n° 76 et 77). Le premier fut payé 15,500 livres dreuil, et acquis à sa vente pour le cabinet du . 16,801 livres ; le second, payé 9,000 livres ain, fut revendu plus tard 10,000 livres i de l'école hollandaise).

du président Richardot, par Van Dyck (n° 45), livres chez Gaignat. Payé 10,000 livres par rissac et 16,000 à la vente Vaudreuil, d'où il abinet du roi (n° 150, école flamande).

2, par Karle Dujardin (n° 150). Vendu 5,501 li- 'audreuil, à la vente de qui il fut acheté pour ant 8,901 livres (n° 245, école hollandaise).

musique, par Metzu (n° 82). C'est le petit ortant le n° 294 de l'école hollandaise.

l'école, par Isaac Ostade (n° 70). Chef d'œu- cédent et qui a mérité une place dans le Salon e. Vendu 640 livres à la vente Jullienne, 6,610 don de Boisset, 6000 à la vente de Pange, et la vente Vaudreuil d'où il passa dans le cabi- 178, école hollandaise).

Philosophes en méditation, par Rembrandt

(n° 49). Tout le monde connaît ces deux point de vue de l'exécution, comme finesse de touche, comme science accomplie de la couleur, magorie du clair-obscur, ils n'ont jamais été de pression donne envie de vieillir sur des in-folio d'être peintre. Ces deux tableaux furent au prix de 26,000 livres. Randon de Bréville payés 15,000 livres chez le duc de Choiseul les avait acquis pour 2,400 livres à la vente, crois qu'ils n'atteindraient pas loin de 20 d'aujourd'hui (n° 408 et 409, école hollandaise).

Les Pèlerins d'Emmaüs, aussi par Rembrandt. Achetés 10,500 livres par le roi. Ils vendus par de Lassay (n° 407, école hollandaise).

L'Adoration des Mages, par Rubens (ancien tableau du maître autel de l'église de Vinoc en Belgique (n° 407, école flammande).

Portrait d'Hélène Forman, par Rubens. Un des chefs-d'œuvre du Salon carré. Payé 20,000 livres par le duc de La Live de Jully, il fut acheté 18,000 livres par le duc de Boisset, passa dans le cabinet de M. de Choiseul, le roi l'acquiesça en 1784 pour son cabinet. Payé 20,000 livres (n° 460 de l'école flamande).

Paysage et animaux, par Adrien Van der Werf. Tableau payé 20,000 livres par M. de Valenciennes, qui il fut acheté par le roi 19,910 livres (n° 461, école hollandaise).

Lisière de forêt, par Wynants (n° 54). Ce tableau, avec un Teniers, un Wouwerman, et un Velde qui précède, avait coûté 130,000 livres. Ils furent payés 53,000 à la vente. Celui-ci fut payé par Lebrun pour le duc de Noailles qui le vendit six ans après au cabinet du roi (n° 579, école hollandaise).

Dans l'école française, je ne rencontre que deux tableaux cités plus haut : *la Messe de saint Basile* (n° 181), payée 6,800 livres pour le roi ; et

Subleyras (n° 182), payé 1,100 livres avec
le amoureux qui n'est pas venue au Louvre
 (12 de l'école française).

signalerai le n° 274, Buste de M^{lle} Clairon, de
 naturelle, acquis au prix de 72 livres par Sophie
 imm, dans sa *Gazette littéraire*, rend compte en
 de la petite scène à laquelle cette acquisition

« Le buste de mademoiselle Clairon ayant été
 s jours passés à la vente du cabinet de feu Ran-
 oisset, mademoiselle Arnould en doubla la pre-
 hère. Il n'y eut personne qui se permit d'enché-
 e et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée
 à différentes reprises. Un anonyme lui envoya
 a suivant :

orsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
 tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
 a connu les droits d'une sœur d'Apollon
 « Sur le portrait de Melpomène. »

ont tout aussi mauvais, mais moins prétentieux
 l'on fait maintenant. Quant au buste, il figure
 dans le foyer des acteurs de la Comédie-Fran-

is sont en grand nombre, du n° 278 au n° 385,
 r ceux en portefeuille. La plus grande partie
 e la vente Mariette, où, en général, ils avaient
 us cher qu'ils ne furent vendus. On ne trou-
 gulier que l'ami et le compagnon de voyage de
 Boisset, Boucher, y figure pour une bonne part.
 e en désigne plus de cent dont quelques-uns, à
 la désignation, étaient fort importants.

précieux, objets d'ameublement, meubles de
 nèrent la vente. Le catalogue est rédigé par
 umeux marchand de la rue Saint-Honoré, près
 our (1). Il comprend les divisions suivantes, dont
 ogue de cette vente se joint à celui des tableaux et des-

est riche en somptuosités : *vases de porphyre, e, prisme d'améthyste, jaspe, jade, agates, porcelaine de Chine et du Japon, porcelaines de Seve (sic), de laux de roche, laques, meubles de Boule et meubles de marqueterie, tables de marbres rares, bronzes des Indes*. Il ne m'est pas possible, à moins de faire le catalogue, d'entrer dans le détail de toutes ces choses, de signaler dans chacune d'elles chaque article particulièrement remarquable. Je me bornerai à dire que tout venait de chez M^{me} de Pompadour : entre autres une cassette de laque à fond noir et à mosaïques de 5 pouces 9 lignes, longue de 17 pouces et profonde de 13 pouces (n° 745). Elle fut vendue 21,000 fr. c'est-à-dire 21,000 fr. de nos jours. A qui ? Je

les acheteurs qui se pressaient à cette vente sont les mêmes que l'on voit figurer à toutes celles de l'époque. Le public ne varie pas. C'est, comme de nos jours à l'hôtel Drouot, un mélange de grands personnalités, de petits marchands qui ne choquaient pas plus qu'en 1872, et fait comprendre que l'égalité des droits existait bien avant 1789.

Les grands seigneurs, les hauts fonctionnaires et les particuliers, voici ceux dont on rencontre plus fréquemment les noms : le roi de France, le comte d'Artois, le duc de Breteuil, soit pour lui, soit pour la reine, le duc de Vaudreuil, les ducs de Rohan-Chabot, de Choiseul, de Cossé, de Brancas, de Chaulnes, d'Aumont, qui possédait une magnifique collection de meubles précieux, la comtesse de Mazarin sa fille, MM. de Sabran, de Choiseul, de Durfort, de Tolosan, le comte de Strogonoff, le duc de Montmorency, M. de Vogüé, évêque de Dijon,

la pagination séparée (de 1 à 158), mais les numéros sont les mêmes que dans les tableaux 436-887.

s déjà rencontré parmi les acquéreurs de la de Gagny, de Montdragon, de la Vaupalière, 10, le conseiller de tous les grands amateurs chevalier Lambert, de Sainte-Foix, de Saint-

artistes on trouve les deux graveurs Wille et architecte de Wailly, le danseur Vestris et , que nous avons vu acheter le buste de M^{lle} Arnould était évidemment un amateur riche et devait posséder de fort beaux objets, se trouve dans presque toutes les ventes du ail assez curieux, c'est de lui voir acheter au vres, pour la duchesse de Mazarin, « deux x panneaux découpés à mosaïque à jour » me rends pas bien compte d'une commission publiquement par une duchesse à une chaq- De notre temps, passe encore ; mais en 1777 ! M^{me} de Mazarin n'eût d'excellentes raisons nsi les convenances.

financiers ne sont pas les derniers à vider r la table des enchères. Les deux neveux et andon, Millon Dailly et Millon Dainval, ra- up des objets de leur oncle. Puis viennent le jon, Potier, Poullain, receveur des domaines f, Paignon Dijonval, Montriblond, etc.

marchands de l'époque y figurent au grand run, Paillet, Langlier, Basan, le maréchal de riosité, Sireuil, Lempereur, Donjeu, Joullain, t, Remy et Julliot, chargés tous deux de la vente. ette vente s'éleva à la somme de 1,249,692 liv., osent ainsi :

cole italienne et espagnole.	56,020 liv.	14 s.
— des Pays-Bas.	631,661	15
— française.	178,446	12
<i>A reporter.</i>	866,129 liv.	1 s.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

<i>Report</i>	866,129 liv.	1 s.
shes.	7,419	18
es et bustes de marbre, de bronze,		
terre cuite.	41,222	17
is.	43,690	10
pes	1,294	6
et médailles.	4,759	19
et colonnes de marbre, agates,		
x, orientales et sardoines. . . .	80,774	4
laines.	87,919	7
l de roche.	1,222	1
d'ancien laque du Japon.	26,345	2
les curieux de marqueterie, ta-		
es de marbre, pendules, lustres,		
irlandes, bronzes dorés.	88,855	4
	<hr/>	
	1,249,632 liv.	9 s.

à-dire, au taux d'aujourd'hui, 3,849,077 [francs. particulier, c'est un joli denier.

ces merveilles de l'art et de l'industrie ne se dispersas immédiatement dans d'autres collections. Nous le voir que les deux neveux de Randon de Boisset pillèrent une portion considérable. L'un d'eux, Millon mourut en 1783, et l'on retrouve, dans le catalogue nte rédigé par Pierre Remy, une partie des objets et de son oncle (1). Que sont devenus ceux acquis tre neveu, Millon Dainval ? Malgré d'assez longues es, je n'ai pu parvenir à le découvrir.

Comte L. CLÉMENT DE RIS.

logue de tableaux de bons maîtres, gouaches, dessins, es-ivrages de Boulle, pendules de Le Paute, porcelaines distin-., du cabinet de M*** (Boisset Dailly). *Paris, Dufresne et* 3. 1 vol, in-12 de 15 pages. L'exemplaire en ma possession a les noms d'acquéreurs.

INÉDIT SUR M^{LL}E DE CHOIN.

venions de faire achever l'impression de dans la livraison du 1^{er} avril sur M^{ll}e de ns trouvé le récit suivant dans un recueil ment mis en vente chez M. Gouin. Ce vo- *lécueil de diverses pièces curieuses faites en* , d'une belle écriture de cette époque, relié s de la maison de Rohan. On y trouve un copies, de notices historiques, des contes, uses, et le document qu'on va lire m'a paru r ne pas trouver ici sa place à la suite de complète.

E. DE BARTHÉLEMY:

L'EXIL DE M^{ll}e DE CHOUIN EN 1694.

parfaite de tous les agréments assemblés eut aller au-delà de ce qui paroît dans la la princesse de Conty. L'amour la forma, es s'unirent pour la composer: peut-être e quelque femme plus belle, mais il n'y en i capable de plaire, de séduire, ni dont la der et d'être regardée ait été si dangereuse nt amusés. La comtesse de Bury fist mettre e quinzième ou seizième fille du baron de eur et grand baillif de Bourg en Bresse, e d'honneur de cette princesse; cette fille . qui pût plaire; elle portoit pourtant de s fort vifs; mais du reste sa taille, sa fi-

gure et ce qui fait d'ordinaire que les femmes sont aimées, ne répondoient point à l'esprit que ces yeux annonçoient. Ses manières, beaucoup de rouge qu'elle mit, l'art de se bien habiller, l'air du monde et la faveur de sa maîtresse luy tinrent lieu de charmes ; l'on ne peut point assez dire le tendre attachement que cette fille paroissoit avoir pour M^{me} la princesse : il s'estendoit à luy donner des conseils et à luy sauver avec beaucoup d'esprit et d'industrie une infinité de petites peines qui ne sont que trop ordinaires aux belles personnes à qui le désir de plaire dans ce rang-là peut mettre en teste qu'il y a encore quelque plaisir au-delà de celui d'estre aimée ; je ne sçay si cette spirituelle fille luy fit entendre que celui d'aimer est dangereux. Mais il est certain que, tandis qu'elle a eu la confiance entière de sa maîtresse, il a paru que, ne pouvant la garantir du premier danger, c'est-à-dire de la complaisance d'être aimée, elle l'a quasi sauvée de celui d'aimer.

Parmy le nombre infiny de lorgneurs, car le roy ne se fût pas accommodé de la moindre galanterie publique, — mais les yeux parlent, et leur langage est d'autant plus écouté qu'il est mystérieux, intelligible et sans suite, — beaucoup se retirèrent par raison, quelques-uns par crainte, et il y eut au moins autant de vanité que d'espoir dans ceux qui restèrent ; le maréchal de Villeroy fut de ce nombre, et le maréchal de Luxembourg, à soixante-cinq ans, crut que le gain des batailles efface les rides et la difformité de la taille ; il fut écouté et eut au moins tous les semblants de plaire. Monseigneur passoit les jours chez M^{me} la princesse, c'estoit la sœur favorite et bien aimée : l'amitié fit quasi entre eux le même effet que l'amour fait parmi les autres ; les parties galantes, les promenades, les festes, la confiance entière, tout fut delà de monseigneur pour M^{me} la princesse de Conty, et cela presque dans une grande jeunesse ; ils furent assez heureux pour n'être seulement pas soupçonnés qu'il y eût autre chose dans leur commerce qu'une intime amitié. Chouin entroit dans tout avec beaucoup d'esprit, et se conduisoit avec un

MÉMOIRE INÉDIT SUR M^{me} DE CHOÏN.

secret impénétrable. Monseigneur prit pour elle un grand plaisir, grand que si Chouin eut été tant soit peu plus belle, ou que Monseigneur n'eût point eu d'autres affaires dans le temps qu'il honoroit cette fille de toute son amitié, l'on eût dit qu'il l'eût autrement regardée et plus tendrement que comme une créature de beaucoup d'esprit en qui ce prince trouvoit des consolations dans ses ennuis et un secret pour luy dire les choses dont il luy parloit qu'il n'eût pas cru pouvoir dire ailleurs.

Le roy ne se fût pas accommodé que Monseigneur eût fait la moindre galanterie d'éclat : M^{mes} de Polignac et du Buisson avoient échoué : je ne sçay qui fit entendre faussement à Sa Majesté qu'il pouvoit y avoir quelque commerce entre Monseigneur et Chouin, où la grossièreté des sens avoit paru ; le père confesseur fut chargé d'en dire quelque chose à Monseigneur avec la précaution de tirer parole de ce prince qu'il n'auroit sur cela aucun éclaircissement avec le roy son père, qui luy faisoit simplement donner cet avis par tendresse et sans rapport à sa conscience. Monseigneur receut cet avis avec respect, mais il chargea le P. de la Chaise d'assurer le prince qu'il étoit surpris que de la manière dont il vivoit, cherchant toute l'année comme un simple courtisan le moyen de plaire à sa cour et ne se meslant de rien : il estoit, dis-je, surpris qu'on ne voulût pas au moins lui laisser la liberté de faire une amie qu'il avoit choisie exprès pour que l'on ne pût croire qu'il y eût entre eux autre chose que ce que la simple amitié et le respect peuvent faire naître entre deux personnes de différent rang qui sont bien aises de se trouver souvent ensemble ; Monseigneur rendit compte de cette conversation à Chouin, en fut affligée, et luy proposa de se retirer. Il se confessa deux jours après, qui fut le soir du vendredi saint, et ne revint chez le roy au sortir du confessionnal ; j'ignore si le roy fut étonné d'une visite si inopinée, mais il le fut quand Monseigneur, teste à teste dans son cabinet, luy tint à peu près ce langage :

« Monsieur, luy dit-il, je viens de confesse, j'ai desse

demain mes Pasques, mais je ne puis me résoudre à
 rocher des sacrements avec le paquet que j'ay sur le
 je vous ay respecté comme mon roy, mon maître et
 ère, à qui je n'ai jamais menti, je puis jurer présen-
 : par tout ce qu'il y a de plus saint que je ne
 liray de ma vie une chose pour l'autre : l'on vous
 entendre qu'il y avoit entre Chouin et moy quelque
 qui pouvoit choquer ma conscience : je vous viens
 ie non, et vous le dire parce qu'il est vrai : au sur-
 j'avoue à Votre Majesté qu'il m'est dur qu'à mon
 vant comme je fais avec soumission et une attention
 lle à vous plaire, on me tracasse pour une fille en qui
 fiance, et qu'il m'est fort sensible qu'on la tourmente
 qu'elle est mon amie. — J'avais prié le P. de la
 , interrompit le roy, d'exiger de vous de ne me point
 rasser d'aucun éclaircissement, et qu'il me suffisoit de
 par luy qu'il n'y a rien qui pût blesser votre cons-
 ; mais puisque vous avez voulu m'en assurer vous-
 je vous en remercie, continua le roy en souriant. Il
 d mal pent-estre de vous prescher un évangile que
 1 le malheur de pratiquer si mal, mais le mauvais
 le qu'en cela j'ay pu vous donner, mon fils, doit vous
 ver des mêmes égarements, et, si vous m'en croyez, vous
 z jamais de maîtresse. Je suis ravi que cette fille, de
 : et de la vertu de laquelle on m'a avantageusement
 ne soit point avec vous sur le pied que je craignois. Je
 n crois, et je vous promets que je l'estimeray ; au sur-
 s vous sçay bon gré de cette conversation qui doit vous
 ager à finir saintement vos Pasques. En achevant ces
 e roy l'embrassa ; et après quelques mutuelles protes-
 de tendresse, Monseigneur se retira et vint rendre
 e à Chouin de cette conversation. — Qu'avez-vous fait,
 igneur ? luy disoit cette pauvre fille en pleurs et surprise
 ue Monseigneur luy contoît ; qu'avez-vous fait ? luy con-
 -elle ; ne suffisoit-il pas de faire assurer le roy par le
 onfesseur, de la vérité qu'il ne connoissoit pas ? Qui

e roy ne croira pas que c'est moi qui vous ai
r avec luy dans ce dangereux esclarcisse-
re amitié m'est cruelle, Monseigneur, et que
d'obligation de me laisser entrer dans un
eigneur la consola, l'assura de son amitié,
rmeté les raisons qu'il avoit eues de se
s d'esprit dont il avoit besoin, et tout cela
e très-peu de gens en ont eu connoissance.
ses Pasques le lendemain, et la suite justifia
en eu entre Monseigneur et Chouin que beau-
t une ouverture de cœur entière pour tout ce
quelque nature que ce fût.

nées auparavant, le chevalier de Clermont-
lu comte de Roussillon, homme de qualité
dont la maison s'estoit entée sur celle de
erre, dont il n'est pas, étoit entré dans la
gardes-du-corps de M. de Luxembourg;
ès il fut officier dans les cheveu-légers de
e Luxembourg s'estoit fait une extresme at-
rendre tous les services possibles et de le
rmont, bien fait, lorgna M^{me} la princesse de
est si dangereux que les regards d'une belle
les yeux annoncent de mille manières qu'ils
x-mêmes atteints du mal qu'ils portent dans
: qui les regardent. A force de regarder, l'on
e lia une sorte de confiance et de chuchoterie
eur, M. de Luxembourg, M. de Clermont,
e de Conty et Chouin, qui devint si publique,
ns ne pouvoient demesler comment M. de
M. de Clermont pouvoient demeurer si unis
il n'est guère possible que l'on ne voye sou-
ême de ce que l'on cherche.

e de 1694 commença. Monseigneur partit
er l'armée de Flandre, M. de Luxembourg
sous luy, tous les princes du sang en âge de
; M^{me} la princesse de Conty conduisit Monsei-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

qu'au Louvre, et Chouin receut de
res amitiés et un adieu rempli de te
attachement que l'on peut donner à u
entière confiance sans amour. Il luy
et l'année précédente, un papier ca
quel, en cas de mort, ce prince fais
ses volontés dont personne n'a jama

Luxembourg et le maréchal de Vill
ques jours auparavant Monseigneur
mier receut un portrait de M^{me} la
et le second n'eut aucune connoissai
nieux avec elle que M. de Luxemb
on côté, croyoit être mieux avec elle
Dans tout cela Chouin faisoit un pe
int, d'autant plus que depuis c
cesse de Conty avoit cru s'être ape
l'œil entre Clermont et Chouin qui
rose de plus qu'à de l'amitié. — Ro
ry disoit Chouin, et me regardez : la
ême vous échapperait-elle, quand m
ne vous rassurerait pas; avez-vous
quelque compétence entre vous et moy.
roude que vous voudriez bien regar
utrement jeter les yeux sur moy qu
ermont est devenu de mes amis, pa
u et qu'en quelque manière vous l'
jamais aperceue, si vous ne m'eussie
arques de votre confiance. — Tout
raisonnable, mais le cœur a des re
els la pénétration, la jalousie et l
uin passoit souvent de mauvais qua
e mauvaises humeurs; cependant l
armée à la cour et de la cour à l'ar
assez languissante, M. le prince d'O
e d'allonger la guerre. Monseigi

EDIT SUR M^{me} I

pour une af
ts de la ligu
redits qui ne
aprochent.
ille, c'est de
les genres de
ent de son g
e duc de Cha
aru, l'hiver
ent M^{me} la di
nête homme,
si revenant
çu : le vaill
uni d'intéres
mme les enfa
à fond , étoit
passoit pour
ie. Il étoit p
is quelque hi
si courut faus
es paroles d
ajoute foi
ouper, M. de
soit tant d'or
lans lequel il
e hors chez
ommandoien
icun lieu où il
nme une cho
Monsieur auq
contenoient
tous les jour
ur Versailles
lonna à Mons
né occasion
ortoît d'être

avoit aucun fondement
 : il ne suffisoit pas
 un fait qui pouvoit
 être capable de sçavoir l'histoire
 y fit prendre tout
 qui venoit de l'armée
 l'ouverture des lettres
 quelque chose de
 gros en renfermoit
 M^{lle} Chouin. Le
 titre de M. de Clermont
 lui renvoyant trois
 desseins de Conty : «
 une harpie ; songez
 qu'il faut que j'aie cl
 est osté par la p
 puis plus support
 , dans le nombre
 irer, en a d'adora
 envoya chercher s
 le meilleur père du
 nt à l'état où cette
 sa surprise, lui m
 siennes à Clermo
 secret, luy représ
 ereux. Il la renv
 demain à prendre
 trange affaire, qu
 diminueroit en r
 suadé que dans to
 time que celui qu'u
 . Pour bien par
 e princesse se tro
 Chouin, il faudr
 ce qu'elles imag
 les autres, élevés

naïves de l'humanité, ressentiroient dans un cas pareil
 faudroit même sçavoir si cette princesse, née pour être l'a
 mes, étoit sensible à l'égard de Clermont
 au simple plaisir d'avoir cru et voulu é
 t au lit sans rien dire en entrant chez el
 comme à l'ordinaire, et dès que le roy
 in, elle passa chez lui en robe de cham
 gé, elle se jeta à ses pieds et lui deman
 se retirer auprès de sa mère aux car
 leva, luy répéta la même chose qu'il av
 défendit de songer à se retirer, lui fit
 onnage qu'elle faisoit dans toute cette
 d'exiler Clermont, et sans rien résou
 tilhomme pour éviter l'éclat, il fut sei
 lors que Chouin sortiroit d'auprès d'e
 ne Monseigneur avoit témoigné assez
 emps de l'avis que le P. confesseur a
 roy, content de Monseigneur, a princip
 luire et de contenter tous ceux qui l'app
 ne voulut pas que Chouin sortît ni sçût
 nge aventure qu'auparavant on eût déc
 s de Monseigneur, auquel le roy et M^{me}
 y écrivirent par un exprès qui raporta
 neur, qu'il avoit aimé et considéré Cho
 oit juste que M^{me} la princesse de Conty
 a maison; qu'il ne s'opposoit point à
 oit que la pauvre Chouin fût exilée de
 seulement le roy qu'il eût soin d'elle
 4,000^l de pension. M^{me} la princesse
 ura 2,000, et cette fille reçut ordre
 maîtresse. M^{me} de Lillebonne la fit mor
 et l'emmena chez elle, d'ou elle en
 près aux hospitalières de la place Roy
 rents et désagréables pour cette fille c
 amais rien de ce qui se débitoit pût ja
 e créature à murmurer ni à aucune au

chose qu'à se taire dans son malheur sur tout ce qu'elle sçavoit. Clermont resta longtemps à son employ sans revenir à la cour, et la crainte que l'on eût qu'en l'exilant ou le faisant arrester cet éclat ne fût nuisible à M^{me} la princesse de Conty, le sauva. M. de Luxembourg revint à la cour et eut pendant la campagne la satisfaction d'avoir affligé le maréchal de Villeroy d'un trait qui fut le fondement de la désunion secrète qui dura depuis entre eux, car auparavant ils étoient intimes amis.

J'ay dit que M. de Luxembourg avoit un portrait de M^{me} la princesse de Conty : la vanité a ses martyrs comme l'amour, et je ne sçay à laquelle de ces deux divinités malheureuses les créatures sacrifient le plus. Un jour que M. de Luxembourg fit confidence à M. de Villeroy d'une dépêche importante qu'il avoit receue du roy, en ouvrant sa cassette pour la chercher, il laissa entrevoir ce portrait comme malgré lui et par mégarde. Tout se met en commerce parmi les hommes, hormis les préférences de la gloire et de l'amour, qui ne se pardonnent guères. Ces deux généraux ont depuis vécu sans amitié, sans familiarité, et avec la simple bienséance que peuvent observer entre eux ceux de leur caractère. Ce fut à l'occasion de ce que dessus que l'on fit la chanson suivante sur un vaudeville qui couroit :

Luxembourg pour bredasser,
Tracasser,
Vient les hyvers à Versailles,
Secondé d'Albergotti
Qui le suit
De plus près là qu'aux batailles.

Par le secours de la Chouin,
Du dauphin
Il pensoit faire à sa guise;
Mais le malheur d'un billet
Indiscret
Déconcerta l'entreprise.

chu,

nétable

nières

,

idérables.

ça point

t

guerie,

) battu

e!

LES PARALLÈLES.

Bruhl, le roi d'Angleterre et Catherine
er la matière, le maréchal d'Estrée
al danois. Le conteur de ce petit fait
'ouvrage, et prétend que c'est une c
lébauches d'esprit qui soient sorties de
délire. »

a-t-il pris ce passage ? J'en ai retr
e tirés des *Souvenirs de Dieudonné Thi*
in-8 ; mais celui-là n'en fait pas partie, e
uement parlant, connaît-on un exempl
s une bibliothèque publique ou privée ?

OLIVIER BARBIER.

QUESTION N° 2.

DU JOUR. — Collection d'opuscules p
ou publiés par Voltaire. (Voy. *Dicti*
r, 2^e édit., n° 6, 108.)

composent les tomes XVI, XVII et X
on, dont Beuchot n'avait pu réunir
rs, dont le détail sera donné dans la 3^e
re des ouvrages anonymes ?

OLIVIER BARBIER

RÉPONSE A LA QUESTION N° 1.

DIRECTEUR DU BULLETIN DU BIBLIOPHILE

Monsieur,

le *Bulletin* (mars-avril 1872) une le
rbier, relative AUX PARALLÈLES, ouvrag
le Grand, mais dont l'existence est p
guis, dans la Préface des CONSEILS DU

BULLETIN DU BIBLIO

regretté de n'avoir pu
donner place dans
marquer en outre « qu
s la liste que M. Preus
ribués à Frédéric II »
xisté, il existe peut-être
primé; s'il en eût été
déjà découvert.

j'ai trouvé dans un
et dont la plupart son
par aucun bibliograph
in-8 de 190 pages, s
, ni d'année. Seulement
, que l'auteur anonyme
déric II écrivait en 17
164 :

urs d'anecdotes prêtes
dans les soupers de
ffé dans le cabinet d
s PARALLÈLES : le mar
FRÉDÉRIC et MARIE-TE
REUR; M^{me} de POMP
d'ANGLETERRE et C.
bre, le maréchal d'Est
teur de ce petit fait a
c'est une des plus agi
sorties de l'esprit hur
t contenait donc six pa
lés par le passage que
rieux de rechercher
habituels de Potsdam
images qui figurent

d'Estrées et un gran
t nous n'avons pas la
le rappel du marécha

LES PARALLÈLES.

le lent, le timide, l'indécis d'I
es sont les qualités ou les défauts,
s, et les termes de comparaison
m'échappent complètement.

Le roi de Pologne (Auguste II ou
is I^{er}), du roi d'Angleterre (Ge
, n'offrent d'autre intérêt que
ions, dont la base nous est inconnue
que le Grand Frédéric avait
Catherine II; il lui était difficile
nt d'une ennemie et d'une rivale
ndit que pour le partage de la
e cette princesse avec le roi d'A
son avantage; et les satiriques
e, de décocher quelques traits :

intitulé *Frédéric le Grand*, et
t (pp. 49-50): « Le premier e
emis fut l'impératrice Marie-Thérèse
faire un parallèle entre elle et
longtemps Plutarque n'avait pu
ouvé dans la société intime d'
sprits assez hardis pour écrire
utarque. Cette pièce doit être faite
ec les flatteries obligées à l'adulation
tsdam.

d-maréchal autrichien, mort en 1764
généraux de son époque; il battit
nd Frédéric. Le maréchal de Ru
anteries et par la prise de Man
itaires en Allemagne. Le parallèle
e guerre se comprend aisément.
is négligé de tempérer les appréciations
it de quelques aventures scandaleuses
t si bien le caractère trop léger »

parallèle qui me paraît le
 air ample matière à la verve e
 lam, est celui de M^{me} de Poi
 l. Je n'esquisserai point le po
 , ce ne serait que des redites
 e de Bruhl. Ce ministre tout-
 : III, roi de Pologne, fastueu
 n des plus constants ennemis c
 rit Frédéric II, l'homme de c
 oits, de montres, de dentelles
 antoufles. César l'aurait rangé
 si bien frisées et si bien parfe
 ». » Ajoutons que le comte de
 isan du roi de Pologne, et qu
 uraient été tentés d'acheter le
 ix des mêmes bassesses. Ce m
 int sujet de parallèle avec M^{me}
 ste bibliographique : Le comte
 ur aimaient également les livre
 ie de M^{me} de Pompadour. C
 osée de vingt mille volumes,
 1663, par l'électeur de Saxe.
 resterait à déterminer la date
 LLÈLES, ce qui offre quelques
 cette date doit être cherchée
 de l'avènement à la couronne
 II, et l'année 1778, époque
 , déjà atteint d'hydropisie, p
 e de succession pour l'élector
 des tracasseries et de l'ingra
 avait réunis autour de lui, nég
 ût de la vie solitaire qu'il c
 3). Il est même très-probable
 avant le démembrement de
 op cruel de se jouer d'un
 ler.

PARALLÈLES.

les PARALLÈLES ont dû être
ages qui y figurent, tous en
core vivants. Frapper des en
enait un passe-temps peu en
le Frédéric et de ses amis. La
date est précise et doit être le
vriar au 5 septembre, c'est-à-
sbourg, qui mit fin à la guerre
du roi de Pologne Auguste III.
seulement de trois ans, en
cessé d'exister : le roi de Prusse
1763 ; M^{me} de Pompadour, en
1765 ; et le maréchal de Richelieu

ments que j'ai pu recueillir
blème littéraire des PARALLÈLES
faire rechercher et à découvrir
Potsdam.

AP. BRIQUET.

REVUE CR

DE

LICATIONS

ROMANTIQUE, p
e édition. Paris, .

nt littéraire de mil
ace lumineuse que l
de l'intelligence qu'
commença, vers 18
a faveur d'une litté
prise sur les chefs-d'
r tour, ils vivront é
siècles précédents;
es maîtres ne furen
fut pas de même d
ous d'eux, marchai
sque tous. Leurs œuv
les quais et dans le
s le dédain et l'in
olaires échappés par
ecueillis, leur mémo
cieuses épaves qu'es
en 1866 causa une tr
e faveur dont sont a
t trente, et que pr
ont été adjugés, dan
ginales des poètes et
eau a soin de nous le
additions dont s'est
quante.

dans ce livre deux parties : l'une surtout descriptive, l'autre plus exclusivement littéraire. La première, prenant sur les rayons de sa bibliothèque les éditions originales dont nous venons de parler, nous en décrit la physionomie extérieure et l'état, le papier, l'impression, même la couleur de l'encre, ce qui le préoccupe d'abord, et il déploie dans ces descriptions la science d'un bibliophile consommé, le contenu du livre sur lequel il ne reste d'ailleurs rien ; s'il l'entr'ouvre, c'est uniquement pour attirer l'œil sur la vignette qui en décore la première page, et pour voir jusqu'à quel point ces charmants artistes — *Éléstin Nanteuil, Déveria, Alfred et Tony* etc., etc., savaient s'identifier avec le texte du livre, de l'auteur dramatique. Il n'y eut peut-être que, entre écrivains et artistes, une telle parité de sentiments ; les uns et les autres, dans le mouvement, tous étaient romantiques. Le livre est écrit avec la plume. M. Asselineau a cent fois raison de son précieux talent de cette pléiade de vignettistes, mais dans notre histoire littéraire des écrivains nous n'en avons jamais pris toujours, et parfois interprétés.

M. Asselineau s'était borné à dresser un catalogue et à donner, en un mot, une période de l'histoire des livres, le livre a cru devoir adopter pour cette seconde édition une certaine mesure ; mais où ce nouveau titre, d'exactitude, et fait regretter l'ancien (1), car, en des pages qui ne sont plus de simples notices, mais de véritables et fines études littéraires — *aimables oubliés* du romantisme comme il est, en la plupart, il est vrai, le mérite n'est que second — convenir aussi que quelques-uns sont excessifs à noter ; mais chez tous, quelle ardeur, quelle foi littéraire surtout et quel désintéressement, nous trop peu connues des générations présentes, à retrouver les traces dans ces études ! Car si l'heureuse idée de réimprimer nombre de ces éditions était intitulée, on se le rappelle : *Mélanges de la bibliothèque romantique*.

REVUE CRITIQUE.

erdu et sans regarder derrière eux; *Th* ne sorte de romantique malgré lui. Brillant te, je veux dire du collège Bourbon, lauréat, de bonne heure façonné par des maîtres classiques, il lui fallut plus tard faire effort, à langes universitaires dont il avait été ét; et quand il composa les *Luccioles*, son u il fut entraîné dans le mouvement romantique. Cela explique l'isolement dans lequel il se trouva, et le silence qui se fit autour de son œuvre. Ses contemporains ne daignèrent pas s'occuper. Et ce petit esprit distingué et un poète de talent, les écrivains de son époque, comme M. Asselineau emprunte à son volume l'air de faire honorablement figure au second rang de la littérature, qui l'avait pris dès ses débuts et ne le quittait plus, a été conduit à une fin aussi déplorable que p.

résumé un digne hommage rendu à une littérature malgré ses défaillances et ses excès; M. Asselineau ne s'arrête pas là, nous en avons le ferme espoir, et il nous fait voir en lui le futur historien du Romantisme : avec les derniers survivants de l'École romantique, il ne cesse pas d'interroger sur les jours d'attente et de victoire; les notes qu'il ne cesse de recueillir sur les écrivains personnels aussi qui, sans se reporter à l'histoire du romantisme, se rattachent à son époque. Son livre, ce semble, à entreprendre une histoire du romantisme, ce n'est d'ailleurs plus autorisée que la biographie, et il a déjà tracé le plan dans la préface. Son livre en est lui-même l'intéressant précis.

J. E. G.

Le Cabinet du roi de Louis XIV, par M. Ch. de Beaumont.
3^e édition. Paris, P. Rouquette. 1872

Il y a quelques années, cette étude parut pour la première fois et produisit l'effet d'une révélation. Les mé-

LLETIN DU BI

e aujourd'hui
ou les devait
son nom ave
ou l'acajou, c
e un romanc
, ayant à déc
eubles *en boi*
qui ait mis en
, et lui ait de
'aide de quel
sait encore de
'ébéniste de l
par son aute
its, lesquels, i
ame c'était in
découverts
onne aujourd'
complète cette
ne façon à p
te depuis les
carrière prol
ine (il mouru
une vocation
vive répugna
'ession d'ébén
is de la ferm
'est en effet c
u un véritab
ts, peut-être
le française, c
remarquer M
iable à la li
qui vaut mieu
est en 1672
emier ébénist
ouvrages si él
véritables ob
ition des gen
sselineau, qu

écédés de Boulle, insiste avec raison sur particulier, c'est à savoir la solidité de ses fient toute concurrence; car, tandis que sans consistance et sans durée, semblent uvelés tous les dix ans, les ouvrages de ires aujourd'hui, sont aussi solides qu'en empérament d'artiste de Boulle, si accusé te nature qu'il exécutait, se manifestait sionné pour les dessins et les estampes, ection, une des plus belles, au dire de ent jamais existé. Elle fut malheureuse- incendie allumé par un communard de ce . importance quand on saura que, jointe zes commencés qui furent détruits en pas estimée à moins de 370,770 livres, e et qui représente plus d'un million de neau nous donne sur cette collection des e même que sur le procès de Boulle avec les pérégrinations de ses œuvres à tra- teurs les plus célèbres. Indépendamment étude de M. Asselineau aura cet avantage regrettables *desiderata* des biographies

J. E. G.

squx, contenant : 1° la description de s OŒuvres et pièces de Molière ; 2° les tions desdites pièces , 3° les ballets, s de Molière, etc.; 4° l'indication des ire, concernant Molière, sa troupe et notes et commentaires par le biblio- acroix). *Turtn, J. Gay et fils*, 1872,

avec le plus grand soin et qui n'a été res (dont 4 sur papier de Chine), sera

tainement accueilli avec la plus grande bienveillance par les nombreux amis de Molière; on perd le détail de monographie bibliographique, nul détail oiseux, mais une multitude de renseignements relatifs à ses productions. Vérifiées sur les sources, les informations offrent l'exactitude la plus parfaite. L'ouvrage est le fruit du zèle que l'infatigable bibliophile J. B. L. a mis à réunir le plus grand écrivain comique de tous les pays; la collection moliéresque est également au zèle de l'éditeur qui ne néglige rien pour rendre le recueil des plus précieux en son genre. Les quelques opuscules étant introuvables, nous nous bornons à la *Bibliographie* que nous signalons; on ne peut analyser; nous nous bornons à les 40 chapitres dont elle se compose, nombreuses faisant partie de son œuvre, méthode et presque toujours utiles. Nous voudrions cependant dire quelque chose.

Un relevé qui n'est pas sans intérêt est celui des prix auxquels se sont faites les ventes publiques faites à Paris, des éditions originales des pièces de Molière. La vente, dès 1862, plusieurs adjudications qui restent fort au-dessous de ce que nous sommes donné la satisfaction à cet égard certains catalogues; transcrivons quelques-unes de ces ventes. L'*Estourdy*, Paris, 1663, 500 fr. La vente faite par M. Bachet, 70.

Le *Dépit amoureux*, 1663, 530 f.
L'*Escole des femmes*, 1663, 700 f.
La *Critique de l'Escole des femmes*, 1663, 700 f.
nte.

REVUE CRITIQUE.

1667, 300 fr. Chedeau, 890 fr. en n

Scapin. Un exempl. a changé de n
1,100 fr.

8, 405 fr. Chedeau.

6, 880 fr. Chedeau, et la seconde
1e.

vente Chedeau.

l'homme, 1285 fr. en mars 1870.

antes, 425 fr. Chedeau; 625 fr., v
rs 1869.

ées de la réunion des pièces diverses
le sont l'objet de recherches arden
vol. a été payé 1350 fr., à la vente

o; un troisième, 2500. L'édition de
Chedeau, et 435 Potier. Un exemp
ion avec les cartons (on n'en connaît

une vente faite par M. Potier, en
exemplaire relié en maroquin de l'éd.

fr., vente Grézy. Les dessins origi
ette édition, après avoir figuré dans

Bijonval, Morel de Vindé et Soleinne.
100 fr. à la vente de M. le baron Jér
is du même artiste sont offerts
au catalogue de M. Fontaine, 1

détails, qu'il serait facile de multiplie
rons vu payer 550 fr. à la vente J.
mplaire de l'édition de 1773.

, avec Didot et Joubert, une édition
devait être gravé avec une vignette
à la fin de chaque scène; l'entrepris
il n'y avait encore qu'une vingtain
aux vignettes dessinées.

les yeux une lettre de M. Beffara, en
essée à Quérard; il signale une tradu

du théâtre de Molière
, 1813, in-12.

son exactitude scrupul
s, le bibliophile Jacob
tions de *tout* ce qui
possibilité se démontre
dans nos portefeuilles
à son livre; elles me
ces qui lui ont peut-être
aphes l'ouvrage de l'
Molière, dans les *Camé*
bulaire allemand de
n article de M. Ernouf
9, p. 112. *Molière*
a été apprécié dans la
20 février 1868. N'ou
la Gastronomie au dia
rticle inséré dans le
st un commentaire inge

n *Tartuffe*, voir le ju
t-Royal, t. III (p. 210).
la *Liberté de penser*,
(p. 15-43); l'œuvre de
ers passages emprunté
Regnier, aux *Provinci*
ques lignes consacrées (
ses (par M^{lle} Desjardin
tes? Nous pourrions
M^{lle} de Villedieu, i
353); et M. Monmerc
Tallemant), convienne
l manquait à la riche
ne; M. Édouard Four
a première édition indi
oésies de M^{lle} Desjardin

ANT D

DES VE

LA BIBLI
la vente
, expert

gatæ edit
tom. et u
dor. (Da
s vert, av
de Télien
auscrit or
tr. de Fé
vél. blan
petits cla
les Didot,
11 fr.

onsulat et
. in-8, d.
r.

e de Nap
Impr. imp
el. mar. n
ale du Lai
e, 1840-t
-rel. mar.
. paire et
rive. *Par*
en d.-rel.
ogique et
le P. Ans

: la noblesse, par la Chesnaye-Desbois. *Paris*, in-4, v. m. fil. — 325 fr.

de la noblesse de France, publié par MM. de lan. *Paris*, 1844 et ann. suiv.; 5 vol. gr. in-4, en toile, tr. dor., riche dorure. — 150 fr.

mus (Louis XIV), et autres gravures exécutées de 1705 à 1708; pet. in-fol. — 110 fr.

oliquée et représentée en figures, par D. Bern. rec le supplément. *Paris*, 1722-1724; 15 vol. nombreuses fig., mar. r., fil., tr. dor. (*Rel. anc.*).

intres, texte par Charles Blanc; avec les portraits et la reproduction de leurs plus beaux tableaux. 53 et ann. suiv.; les 9 prem. vol. gr. in-4, reste en livraisons. — 295 fr.

de 473 fig. de Jacques Callot, suivi d'une fig. d'Étienne de la Belle; en 1 vol. gr. in-fol., la Vall., fil. — 361 fr.

IVRES PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE l'ancien architecte, dont la vente a eu lieu du 10 au 12 mai 1858, par M. Aubry, expert; M. Boulouze, commissaire de la vente se composait spécialement d'une collection de livres sur l'architecture, les beaux-arts et les sciences.

Les principales adjudications :

de l'architecture, publiée par César Daly. 8 vol. in-4, demi-rel. chagrin vert, n. rogné, 1858. — 485 fr.

française, ou Recueil des plans, élévations, coupes de Paris, par J.-F. Blondel. *Paris*, 1752-1753, pl. gr., v. marb. — 485 fr.

du cinquième au dix-septième siècle, et les plans de Paris, par J. Gailhabaud. *Paris*, 1858; 4 vol. 400 pl. environ, d.-rel. dos et c., chagr. br.

antiques et modernes; collection publiée par

BULLETIN DU BIBLIC

Gailhabaud. *Paris, Didot, 1850*;
br. br., non rogn. (*Cape*). — 210 f

Musée de sculpture antique et mo
arac. *Paris, 1826-53*; 6 vol. de t
. gr. in-4 oblong, d.-rel. dos et c
10 fr.

Recueil de décorations intérieure
ontaine. *Paris, 1801*; in-fol., pl. col
'ape'). — 320 fr.

C'est l'ordre qui a esté tenu à l'
onne ville de Paris, le 16 juin 15
té tenu au sacre de Catherine de l
10 juin 1549. *Paris, in-4, fig. sur*

Description des cérémonies du
on I^{er} et de l'impératrice Joséphine
ercier et Fontaine. *Paris, 1807*; gr
ussées d'or. — 260 fr.

La grande galerie de Versailles,
ginaux au lavis de Borel, montés
xte manuscrit; d.-rel. — 620 fr.

Les Ruines de Pompéi, par F.
124-38; 4 part. en 4 vol. gr. in-fol
ies en couleur, d.-rel. mar. v., non

Édifices de Rome moderne, pa
Didot, 1840-57; un vol. in-4 de
54 pl.), dos et c. mar. bleu (*Cape*)

Choix des plus célèbres maisons c
s environs, mesurées et dessinées
r. in-fol., dessins originaux de P
100 fr.

Histoire du Palais-Royal, par For
ies, fig., d.-rel. dos et c. mar. r. (C

Description de médailles grecques
implément. — Recueil de pl., etc
-8, d.-rel. dos et c. mar. r. — 540

Le Roi Louis-Philippe. Liste civil
ret. *Paris, 1851*; in-8, 8 port.,
., dent., comp., tr. dor. dans un ét
- 235 fr.

DE FEU M. D'HERVILLY. Vente les 26 et 27 M. Labitte, libraire-expert; M^e Boulouze, com-riseur.)

lieu de supposer que les héritiers, propriétaires de la M. d'Hervilly, dans un but mal entendu de leurs in- osé au libraire expert l'obligation d'en opérer la vente tel qu'il a été impossible de cataloguer ces livres avec soin et de les vendre avec un peu plus d'ordre. Il est à la mémoire d'un homme qui, pendant de longues an- le rare persévérance, avait concentré tous les efforts de : pour réunir une collection vraiment curieuse de pièces istoire de France ; il est à regretter, disons-nous, qu'il l'honneur d'un catalogue détaillé, pour lequel il avait s matériaux : honneur qu'ambitionnent bien légitime- ateurs de notre époque.

suivre ces réflexions de la constatation d'un incident est de notre devoir de consigner ici.

nte, c'est-à-dire, de la mise sur table des deux numéros ui nous ont été adjugés, deux pièces avaient disparu. affirmer avoir vu et tenu ces deux pièces à l'exposition vait eu lieu dans la journée, et elles ne se sont pas re- de la vente, lorsque nous en sommes devenu adjudi- pas besoin d'ajouter que les démarches faites auprès présentes à la vente n'ont eu aucun succès. On a dit pièces manquaient à d'autres lots : ce que nous n'avons 'y ayant aucun intérêt.

est essentiel de constater, c'est que, des deux lots ca- s numéros 130 et 145, ont été soustraites deux pièces, mons la propriété, en quelques mains qu'elles se trou- ent. En voici les titres :

angularitez de l'entrée du Roy Henri 4^e..... en sa ville d'A- 94 (du n° 145).

la mort de Henri III..., pet. in-8 (du n° 130).

adjudications de cette intéressante collection de t curieux : manuscrits, pièces gothiques, opus- istoire de France, ouvrages sur la Révolution us mentionnerons, suivant l'ordre de la notice s articles suivants :

tes Heures à l'usage de Reims, tontes au long sans

requérir,... ont été faictes à Paris pour Sindrier de 1513 à 1530); gr. in-8, sur papier.

Trois grandes planches attribuées à Geofroy

4. L'Ordonnance de la confrérie du psautier l
J. Bonfons; pet. in-8 de 20 ff., goth. — 46
6. L'Exposition de l'Oraison dominicale : P
J. Levet, 1489; pet. in-4, goth. — Cet ex
de l'humidité. — 21 fr.
7. Les Choses contenues en ce présent livre : l
on doit prier Dieu, le Psautier de David. *P*
nes, 1523; pet. in-8, goth., v. (*rel. du temp*
10. Le Secret des secrets de Aristote..., lesqu
Alexandre son disciple. *S. l. n. d.*; pet. i
122 fr.
11. Le Doctrinal de Sapience, par Guy de
J. Bonfons; in-4, goth., vélin. — 83 fr.
12. Les Trois Mirouers du monde, composez p
Paris, J. Longis (1530); pet. in-8, goth. —
14. Le Traité des eaues artificielles. *Nouvellem*
en la rue Neuve-Nostre-Dame, s. d.; pet. in-
17. Très-utile et compendieux Traité de l'art
graphie gallicane. *Paris, J. Saint-Denis*
mar. r., tr. dor. — 155 fr.
20. Somme en briefs des principaux article
l'empereur et le roi de France. *Anvers, Jac*
pet. in-8 de 4 ff. goth. — 590 fr.
21. L'Oppugnation de la noble cité de Rhode
Jacques, bastard de Bourbon. *Impr. à Pari*
pour Gilles de Gourmont, 1525; pet. in-4, g
taché. — 49 fr.
22. Le Double des lettres que le grant Turc
grant maistre de Rhodes, environ la Sainct-
avec une épistre de la cité de Rhodes : comp
Bethune, hérault d'armes de l'empereur Chu
Antoine Membre, libraire, qui fait le lib.
mar. v., fil., tr. dor. — 306 fr.
25. Psalmes du royal prophète David, trad. c
Lyon, Est. Dolet, 1542; in-16, rel. — 115
26. Paraphrase, c'est-à-dire claire et briève

- les psalmes de David, par Campensis. *Lyon, Est. Dolet, 1542*; in-16 réglé, v. br. — 113 fr.
45. La Chirurgie de Paulus Ægineta, trad. du grec en françois. *Lyon, Est. Dolet, 1542*; pet. in-8, cart. — 32 fr.
50. Livre de la Génération de l'homme, par Jac. Sylvius, et mis en franç. par Guill. Chrestien. *Paris, Guill. Morel, 1559*; pet. in-8, vélin. Exemplaire portant sur les plats les croissants, et sur le dos les D entrelacés de Diane de Poitiers. — 115 fr.
54. Discours exécration des Sorciers, par Henri Boguet. *Paris, Denis Binet, 1602*; pet. in-8, vél. — 30 fr.
63. Œuvres poétiques de Mellin de Saint-Gelais. *Lyon, Ben. Rigaud, 1582*; in-16, vél. — 90 fr.
64. Chantz royaulx sur les Triumphe du mariage du roy dauphin et de la royne daulphine, par Jac. de la Tayre d'Aurillac. *Paris, Olivier de Harsy, 1553*; pet. in-8, cart. — 155 fr.
65. Chant de joie du jour des espousailles de François, roy dauphin, et de Marie, royne d'Écosse, par J.-A. de Baïf. *Paris, André Wechel, 1558*; pet. in-4 de 4 ff. — 40 fr.
68. Ronsard. Recueil de pièces (1563-1564); 10 parties en 1 vol. in-4, vél. Éditions originales. — 350 fr.
80. Recueil de facéties, théâtre de la foire, etc. 40 vol. ou pièces in-8 et in-12, br. — 251 fr.
92. Le Trépas, obsèques et enterrement de François I^{er}. — L'Ordre du sacre et couronnement de Henri II. *Paris, Rob. Estienne, 1547*; in-4, d.-rel. La première partie incomplète d'un feuillet. — 90 fr.
94. Oraison funèbre de Marguerite, royne de Navarre, par Charles de Sainte-Marthe. *Paris, Regn. Chauldière, 1550*; in-4, d.-rel. — 120 fr.
96. Response au livre inscrit pour la majorité du roy François II. *Amboise, 1560*. — Les ordres tenus à l'entrée de François II, à Orléans. *Paris, Niverd, 1560*, etc.; 5 part. en 1 vol. in-4, non rel. — 350 fr.
100. Recueil des derniers propos que dit feu le duc de Guise. *Paris, J. Kerver, 1563*. — Seconde oraison funèbre prononcée à Montmorency, à la sépulture du connétable, par Arn. Sorbin. *Paris, 1568*, etc. 4 pièces in-4 et in-8. — 86 fr.
101. Bref et sommaire recueil de l'ordre tenu à la joyeuse entrée

de Charles IX en sa ville de Paris, 1572; in-4, vélin. — 279 fr.

3. Discours sur les causes de l'assassinat conjuré contre le roy et son est
pet. in-8, mar. r. tr. dor. (Thom)

4. Figure et exposition des portraits et medailles de la conspiration des
et esteinte par le roy Charles IX
ses monnoyes. Paris, J. Dallu
comp. fil., tr. dor. (Bauzonnet).

5. Recueil de pièces sur la Saint-Barthélemy
pet. in-8, d.-rel. — 385 fr.

6. Traduction d'une épître latine
de ce royaume. Paris, F. Morel
Apologie de la Saint-Barthélemy

7. Mort prodigieuse de G. de Coligny
chez huguenots. Paris, 1572. —
Coligny. Paris, 1572. — Déclaration
mort de l'admiral. Paris, J. Dal
— 500 fr.

8. Les Arrêts de dernière exécution
franç. Briquemaut et Regnaud
de la Touche, 1573; pet. in-4, mar. r.
101 fr.

9. Histoire des massacres et horreurs
personne de messire Gaspard de Coligny
— Diverses lettres envoyées par
pet. in-8, d.-rel. — 75 fr.

10. Discours sur les occurrences
royaume, ensemble : le Tombeau
Michel de Roigny, 1572. — F
Paris, 1572; 2 part. en 1 vol. pe

11. Magnif. spectaculi descriptio
Morel, 1573; in-4, fig. Descrip
spectacle donné par Catherine de
Guileries, à l'occasion de l'avéne
Pologne. — 140 fr.

12. Harangue du roy Charles IX

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

nèbres de Charles IX, par Sorbier
8, d.-rel. — 87 fr.

e du comte de Montgomery, dedans
ris, 1574; 2 part. pet. in-8, d.-rel.
igème ou la Ruse de Charles IX con
— Nouveau Discours sur le siège
6 pièces in-4 et in-8. — 99 fr.

t ordo electionis novi regis. *Variorum*
l'entrée du roi de Pologne à Orléans.
par J. de Montluc. *Paris*, 1573; 3 pi
1 fr.

tenu et gardé par les seigneurs poloi
l'Anjou. *Paris, s. d.*, etc.; 6 pièces pe

la réception et entrée de Henry, roy
en la ville de Venise. *Lyon, Ben. Rigau*
, et in-8. — 50 fr.

ement venu de Reims, du sacre, con
Henri III, etc. (1575-1578); 6 pié

éveille-matin des calvinistes et public
in. *Paris, G. Chaudière*, 1576; pet. i

le tout ce qui s'est fait en cette vi
2 opuscles pet. in-8. — 335 fr.

déplorable, du meurtre et assassinat
, 1588, etc.; 30 pièces in-12 et in-18.
u vray du meurtre commis au cabi
personne du duc de Guise. 1589, d
rel. — 79 fr.

on faicte par nostre saint père le Pap
inat du cardinal de Guyse. 1589, e
130 fr.

ment particulier de ce qui s'est passé
uis le massacre des princes cathol
pièces in-8, d.-rel. — 111 fr.

et prodigieuse mort de Henry de V
pièces pet. in-8, d.-rel. — 245 fr.

BULLETIN DU BIBL

e pièces sur l'histoir
. in-8. — 490 fr.

véritable de la défense
o, etc.; 17 pièces pet. 1
io y breve relacion de la
vol pet. in-8, v. f. — 4
es observées en la conv
ccordez pour la trêve
cérémonies du sacre et
4. — Ode au roy sur
1594. — Discours de
ardinal de Bourbon. 11

: pièces sur la mort c
) . 80 pièces pet. in-8.
u roy au château de Cl
r). — 80 fr.

taires de la France. Pa
rel., plus les années 18
: pamphlets révolution
eil formé par l'abbé Pi
1. — 201 fr.

des diamants de la cou
part. en 1 vol. in-8, v
oinette). — 220 fr.

personnes condamnées
br. in-8. — 72 fr.

a guerre de Malte, par
n-4, n. rel. — Copie c
ignon en Amérique. 1

e la grande et puissant
scription de la defaic
n. rel. — 99 fr.

ables Discours, l'un co
lte, et l'autre déclaran
de Hongrie. Paris, Ja
dor. (anc. rel.). — 96

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

189. L'Innocence de la très-illustre... princesse M.
d'Écosse. 1572; pet. in-8, d.-rel. — 100 fr.
192. Marie Stuart. Ode sur sa mort, avec l'oraison
Paris, 1588, pet. in-8. — Martyre de la reine d'Esco
bourg, 1587; pet. in-8, d.-rel. — L'Innocence de la
cosse, 1572 (incomplet). — Apologie de la sentence,
5 vol. pet. in-8, rel. et n. rel. — 145 fr.

CATALOGUE DES LIVRES ET MANUSCRITS, composant
de M. Gancia, dont la vente a eu lieu les mardi 9 et
10 avril 1872. (M. Adolphe Labitte, expert; M. I.
Cormont, commissaire-priseur.)

39. Breviarium romanum. *Florentiæ*, 1547; in-4, riche
chiffre de Dupuis. — 255 fr.
40. Heures de Philippe Pigouchet, 1487; in-4 goth
comp., tr. dor. — 1,339 fr.
45. Office de la Vierge. *Paris*, 1584; gr. in-4, mar. br.
plaire du roi Henry III. — 295 fr.
47. Officium beatæ Mariæ virginis, Pii V. *Antverpia
Plantiniana*, 1609; 2 vol. in-4, fig. mar. r., rich. ex
dos orné. — 2,999 fr. Cette reliure est remarquable
rare.
60. Lactantius (Firmianus). Opera. Manusc. du xv^e;
famille Donati, sur vélin, de 186 feuillets in-folio,
comp., tr. dor. et ciselée. — 300 fr.
71. Savonarola. Prediche (circa 1497), in-fol. à 2 col.
rel. en vél. — 210 fr.
89. Platonis opera. *Genevæ*, 1592; 3 vol. in-16, ma.
comp., tr. dor. Jolie reliure du seizième siècle. —
93. Ciceronis Tusculanæ disputationes. Ms. sur vé
mar. br., comp. à froid, tr. dor. — Belle rel. de 1
400 fr.
110. Euclidis Megarensis clarissimi elementorum geo
libri. *Basileæ*, 1537; in-fol., mar. bl., riche cor
tr. dor. (*Exempl. de Canevarius*). — 355 fr.
168. Métamorphose d'Ovide figurée. *Lyon*, 1557; in-4
citr., comp. à petits fers composés en or, riche den
tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 236 fr.

208. Contes de la Fontaine enrichis
Desbordes, 1685; 2 part, en 1 vol
(Trautz-Bauzonnet). — 189 fr.
211. Dorat. Les Baisers, précédés
1770; gr. in-8 réglé, mar. orang
zonnet). — 395 fr.
212. Dante. La Divina Commedia. M
en vél. — 115 fr.
213. Dante, col commento di Chr
1481; gr. in-fol., fig., vélin. — 59
224. Ariosto, Orlando furioso. Venet
mar. v., riche comp. et dos à pet
263. Œuvres de Molière. Amsterd
1675; 5 vol. in-12, mar. r., dent
net). — 670 fr.
279. Trapesonda, libro de don Rey
fol., fig. sur bois, v. fauve., fil. —
280. Paris et Vienne. Allobrogicæ r
nem Pinum. Venetiis, 1516; in-4
tr. dor. — 185 fr.
307. Columna: Hypnerotomachia Pol
Venetiis, Aldus, 1499; in-fol., fig
comp. à froid, et le mot *Poliphilo*
341. Ciceronis Epistolæ, manuscrit s
mar. vert, riche comp. à froid et
342. Delle lettere di M. Pietro Be
2 vol. en un, in-8, mar. br., com
ciselée. — 70 fr.
384. Jehan de Bourdigné, Annales
1529; in-fol. goth., fig. en bois,
(Trautz-Bauzonnet). — 400 fr.
398. Smith, de Republica Anglorum
pet. in-12, v. fauve, riche comp.
dor. (Padeloup). — 279 fr.
400. Leo X papa: Concessionones; un
miniature, rel. en soie, tr. dor. —
402. Cicogna. Nos Hieronymus Ric
rum, etc. Vinegia, 1560; in-4. M.
tispice attribué à Paolo Veronese,

etia. Manuscrit sur vélin, in-4, mar. r. à
— 150 fr.

**Sabaudiae consultatio. 1517; in-4, mar. r.,
Amédée I^{re}. Belle reliure à comp. dorés. —**

16. Magnifique spécimen de reliure vénitienne, du milieu du xvi^e siècle. — 385 fr.

OTRÈQUE DE FEU M. LE DOCTEUR DANYAU,
d'honneur, membre de l'Académie de
il au 27 avril. (Léon Techener, libraire-
e-Cormont, commissaire-priseur.)

nt DANYAU, médecin français, membre
nédecine, né à Paris en 1803, est fils
nommé sous la Restauration. Il fit ses
Paris, et fut reçu docteur en août 1829.
Faculté, de 1830 à 1834, et agrégé au
gie en 1832, il fut attaché au bureau
dans les hôpitaux, puis en qualité de
esseur adjoint à l'hospice de la Mater-
a, en 1858, chirurgien en chef. M. Da-
le du chirurgien Roux ; il a été décoré
neur en avril 1856. — Il est mort le

re sa thèse d'agrégation (*des Abscès à la*
12) qui se fit remarquer par de curieuses
métrite gangréneuse, une traduction des
le conformation du bassin (1840, in-8),
professeur à Heidelberg, et divers mé-
dans les *Archives générales de la médecine*
in de l'Académie de médecine, etc. »
contemporains, par Vapereau.)

nyau n'était pas seulement un des plus
de notre époque, il possédait encore
fonde et variée, qu'avaient complétée

la connaissance des langues étrangères en Angleterre et en Allemagne. Si les ci de son art et ses travaux scientifiques se livrer plus tôt à son goût pour l certainement formé une de ces bibli cite avec admiration : mais il avait regrettait lui-même que ce goût p encore nouveau pour lui, il y a dix : n'improvise pas une collection digne l'argent et l'amour des livres ne suff tendre des occasions favorables et sa casions se sont heureusement présen suivi la vente de bibliothèques imp nombreuses acquisitions aux ventes hava, Ernouf, Veinant, Chédeau, l Desq, Brunet, Pichon, Huillard, e largement à contribution les magasin et moderne. Aussi la bibliothèque elle d'attirer l'attention des amateurs

Il recherchait les beaux exemplaire On trouvera, dans cette collection, d goût et d'une perfection peu commu

La littérature contemporaine est r breux volumes reliés avec le plus g parlier.

M. Danyau réunissait aussi des livr rieux, et des éditions du quinzième ornées de gravures sur bois.

Voici les prix auxquels ont été vants :

1. *Biblia sacra vulgatae Sixti V. Parisiis ;* fil., dos orné, tr. dor. — 185 fr.
29. *Tobia Stimmer. Neue künstliche Fig* *Basel, 1576 ; in-4, mar. br., fil., con* *Duru). — 295 fr.*

S PUBLIQUES.

• Barth. Riccium. A
d. Collaert, mar. r., fi
6 fr.

, sur vélin; pet. in-4
s en bois, tr. dor. (

du xv^e siècle; in-8
mar. brun, empreint
doublé de moire vert
et/). — 199 fr.

e de Bretagne, avec
Delaunay. *Paris, Cur*
caract. romains, mar.

et de la très-sainte e
e tous bons catholiqu
ch de 1510 à 1525)
fig. color., v. f., comp
'.

eures de Maistre Est
é Delaunay. *Paris, J*
fil., comp. doublé de

nis..... Joan. Calvin
ol., mar. br., tr. dor.

in sur les épistres de
nt Jacques, saint Juc
, mar. La Vallière,

chrétienne par les d
ande , 1700); 2 par
reliure). — 100 fr.
tée de latin en franço
1, pet. in-fol. à 2 col.

ar V. Cousin. *Paris, 1*
-rel., dos et coins de

BULLETIN DU BIB

ichel, seigneur de l

y). *Amsterdam*, 1659; 3 vol. in-12, mar. r. jan-
 . (*Chambolle-Duru*). — 119 fr.

uments et recherches sur Montai

cueil factice d'opuscules reliés en

mar. r. doré en tête (*Raparlier*).

res de Théophraste, trad. du gr

cle (par J. de La Bruyère). *Par*

édition). — 55 fr.

es de Théophraste, trad. du grec,

le (par La Bruyère). *Paris*, 168

tion). — 126 fr.

res de Théophraste, trad. du gr

siècle. *Paris*, 1690; in-12, v. l

1 fr.

res de Théophraste, trad. du gr

cle (par La Bruyère). *Paris*, 1696;

Chambolle). Neuvième édition. —

res de Théophraste, avec les C

La Bruyère. *Paris*, 1740; 2 vol. in

dor. (*Derome*). — 65 fr.

turelle, générale et particulière

éneau de Montbeillard et de L

749-1804; 44 tomes en 45 vol. in

8). — 101 fr.

Beaux-Arts, par Charles Blanc

27 vol. in-4 et tables, 1 vol., d.

afaele nel Vaticano. (*Roma*), 177

-fol., d.-rel., v. fauve (*Bauzonne*

des peintures de David Teniers,

., fil., comp., tr. dor. (*Thompson*

tableaux.

peintes par Redouté, décrites

1817-1824; 3 vol. gr. in-fol., pa

, non rognés. — 450 fr.

s, décrites par de Candolle, et

, 1802-1816; 8 vol. gr. in-fol.,

mar. vert, non rogné. — 650 fr

DES VENTES PUBLIQUES

lèbres d'OEuvres d'art
s historiques et descriptives
Paris, Goupil, 1866;
dorée (*Raparlier*). — 2
eot, dessinée et gravée
scriptif, par A. Sauzay.
r., tête dorée. — 151
R. Mad. la duchesse de
rtistes. *Paris, 1822-1823*.
— 130 fr.

niée des tableaux du d
t. *Paris, 1824-1829*;
non rog. — 140 fr.

te d'Estampes, gravée
de la Petite Passion.
tées sur pap., mar. b

Petite Passion, suite d
dans un vol. in-fol., c
(suite de 21 planches
r. vert foncé, fil., tr.

m Olympiade et pos
1498; in-4 goth., fig.
— 250 fr.

historiées faces de la
doublé de maroq., tr. d
la Danse des morts de
855 fr.

rt de la proportion
in (par Geofroy Tory)
mar. br., fil., tr. dor.

le la vraye proportion
ines ou antiques selon
r Tory. *Paris, 1549*; in
56 fr.

ersonnages français le

- xv^e siècle, avec notices, par Niel. *Paris*, in-fol., d.-rel., mar. r., fil. — 180 fr.
390. Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits, par Ch. P. 2 tomes en 1 vol. in-fol., mar. r., 485 fr.
391. Holbein. Portraits des plus illustres de Henri VIII, roi d'Angleterre. *London*, coins mar. r., fil. — 128 fr.
393. A complete View of the dress as worn in England... by J. Strutt. *London*, 1841, mar. — 205 fr.
394. Panoplia omnium illiberalium munerum continens... per Hartman Schodde. *Maëstricht*, 1568; petit in-8, mar. brun. tr. dor. (Hardy). — 280 fr.
395. Le Moyen âge et la Renaissance, par Paul Seré. *Paris*, 1848-1851; 5 vol. in-8, dor. — 408 fr.
397. Les Arts somptuaires, histoire du costume, avec texte par Ch. Louandre. 2 vol. in-8, dont 2 de texte et 2 de planch., mar. r. — 295 fr.
398. Album de 69 estampes gr. in-folio. 1. Le Miroir, la Fille surprise, de J. B. de La Motte. — 117 fr.
399. Sacre de Louis XV, le 25 octobre 1722. 1. in-fol. avec 72 planches, d.-rel., mar. r. — 98 fr.
402. Statuts de l'ordre du Saint-Esprit, d'après un manuscrit du xiv^e siècle. Viéville-Castel. *Paris*, 1853; in-fol., 17 planches, maroq. brun, plats semés de rouge.
403. Jardin de la Malmaison, par Venet. 20 livraisons de 6 planches d'après les originaux. Exemple sur papier vélin, planch. — 120 fr.
405. España artistica y monumental, y sus sitios y monumentos mas notables por su antigüedad y belleza. 1. in-fol. con 100 grabados. — 120 fr.

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

- texto redacto por Patricio de la Escosura. *Paris* in-fol., d.-rel., mar. vert. — 195 fr.
417. Dictionnaire raisonné de l'architecture du *xv* par Viollet-le-Duc. *Paris*, 1854-1868; 10 vol. g mar., tête dorée (*David*). — 426 fr.
419. Nouveau Livre de différents cartouches, cour supports et tenans... dessignez et gravez par C. 1685; in-8 oblong, mar. La Vallière, fil., tr. de — 80 fr.
428. Neues Trenchier... (Nouveau petit livre de chant..., par André Kletten). *Nürnberg*, 1677; 46 fr.
432. La Noble et furieuse Chasse du Loup, par R. *Paris*, 1865; petit in-8 imprimé sur vélin, mar. — 205 fr.
455. Project du livre intitulé : De la Precellence c çois, par Henri Estienne. *Paris*, 1579; in-8, m orné, tr. dor. (*Bauzonnet*).
492. Recueil des Oraisons funèbres, par Bossuet première édit. in-12, mar. r., tr. dor. — 140 fr
589. Le Rommant de la Rose, nouvellement re outre les précédentes éditions. *Paris*, 1538; 1 fig. sur bois, mar. br., tr. dor. (*Lortie*). — 80 fr
591. Traité de la peste et remèdes contre l'épid suivis de conseils et remèdes (en prose); manusc sur pap. pet. in-4, 32 feuillets, mar. vert jans (*Duru*). — 100 fr.
598. Les OEuvres de maistre Alain Chartier... *Pa* in-8, lettres rondes, fig. en bois, mar. vert, fil. fers, riche dor., doublé de mar. r., tr. dor., 4 406 fr.
601. Le Champion des Dames, livre plaisant. *P Pré*, 1530; in-8, fig. sur bois, mar. bleu, tr. *Bauzonnet*). — 1,325.
602. Villon. Plusieurs gentillesses de maistre F avecque le Recueil et istoire des repues franche in-4, goth., mar. r., fil., tr. dor. (*Kœhler*). — 5
616. Le Vergier d'honneur... de l'entreprinse et v du roy Charles huytième, par Octavien de Sain

BULLETIN DU BIB

istre André de la Vigne. *Paris* (roq. vert, fil., doublé de mar. r. La Parthenice Mariane de Bayn en françoys. *Lyon*, 1523; pe r. vert, fil., tr. dor. (Kæhler). . Notables Enseignements, adage sés par Pierre Gringoire dit l . in-8 goth., mar. brun à la Gr Le Bis de Démocrite et le Pleu les folies et misères de ce mo goso, interpreté en ryme fran ris, 1547; in-8, mar. la Vallière zsonnet). — 195 fr.

exemplaire.

Marguerites de la Marguerite ne de Navarre. *Lyon*, 1547; 2 t, tr. dor. (Thompson). — 423 La Fable du faux Cuyder. (*Pa ides*, mar. orange, tr. dor. (*Tra O*Euvres poétiques de Mellin c . in-8, mar. r., fil., tr. dor. (*Ti O*Euvres de Joachim du Bellay , à comp. fers et dor. du xvi^e s fr.

Les Proces d'Ajax et d'Ulysses | 13^e livre des Métamorphoses é de Saint-Ambroise. *Lyon*, 1^e bois, mar. r., tr. dor. (*Trautz La Métamorphose d'Ovide*, il bert. *Paris*, 1557; in-8, mar. r.,). — 220 fr.

Les XXIII livres de l'Iliade d'H e Hugues Salel et Amadys Jamiy r. r., fil., dor. à petits fers, tr. s fr.

Les Jeux de Jan-Antoine de Ba e Gaucher ajouté, mar. r., fil., d 130 fr.

Les Mimes, enseignements et

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

; in-12, portrait, mar. r., tr. dor. (*Tr*
fr.

: Court, inventées par le seigneur de l
de court, par Charles Fontaine, Pa
Platon, par Antoine Heroët, dict
(*Paris*), G. Corrozet, 1542); in-16, l
, tr. dor. (*Bauzonnet-Trautz*). — 30
nières Œuvres poétiques du sieur Fr
mar. r., fil., tr. dor. (*anc. rel.*) — 12
: M^{me} la comtesse de la Suze (Henriett
pet. in-8, mar. r., tr. dor. (*Duru*). —
ivé, idyle héroïque du sieur Saint-A
-12, front. gravé, mar. r., fil., tr. de
comp. (*Hardy*). — 81 fr.

. Nouvelles en vers, par J. de La Fon
1; 2 vol. pet. in-8, mar. r., fil., tr. d

es du sieur du Lorens (XXV satires)
Paris, 1624; in-8, mar. vert, plats c
, tr. dor. (*Petit*). — 85 fr.

omplet des Chansons de Collé. *Hami*
1. en 1 vol. in-18, mar. citron, fil., t
s). — 61 fr.

mphes de Pétrarque. *Paris*, 1538; pe
, vert, fil., comp., tr. dor. (*Bauzonnet*

de Térence (en latin), avec la trad. d
718; 3 vol. pet. in-8, fig. de Bernard
ublé de moire jaune, tr. dor. (*Bozéria*
enirs et les Regrets d'un vieil auten
un oncle à son neveu sur l'ancien J
Bellecour, le Kain, Brizard, Fréville
, Deseissart, Dazincourt, etc., etc.
d.-rel., mar. La Vallière, tête dor. —
héâtre-Français, ou Collection des ou
s les Mystères jusqu'à Corneille; p
ollet-le-Duc. *Paris*, 1854; 10 vol. in
ipartier). — 199 fr.

ir de Chine.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

de Pierre Corneille. *Roc-
trait*. (Première édition).
de Corneille, avec les notes
de M. de La Harpe, 1824; 12 vol. in-8.
— 325 fr.

de Pierre Corneille. *Paris, Techener*
— 1824.

de Corneille.

œuvre de P. Corneille. J.
— port. par Fiquet, ma

de Monsieur Molière.
e, doublé de mar. rou.
). — 1,550 fr.

de Molière.

Molière. *Paris*, 1768;
— vignés, fig. de Punt.
— plètes de Molière. *Pa-*
— liande, d.-rel., mar. r.
— (artier). — 140 fr.

de J.-B. Poquelin de
— litions et sur celles de
— éric Hillemacher. *Lyc-*
— 8, br. — 179 fr.

de Molière. *Paris*, 1667; in-12, mar.
— 1 fr.

de Molière.

de l'Amour peintre, cor-
— relié. — 565 fr.

de Molière.

de Molière, comédie, par J.-B.
— 8, in-12, maroq. rou.
— et). — 1,000 fr.

de Molière.

de Molière, comédie, par J.
— 8; in-12, non relié. —

de Molière.

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

s savantes, comédie, par J.-B. P. de Me
1-12, v. m. — 450 fr.

dition originale.

de Racine. *Paris, Claude Barbin, 1676; 2
Chauveau, mar. bl., doublé de mar. rouge, 1
belle). — 490 fr.*

dition.

s de Racine. *Paris, Pierre Didot l'aîné,
gr. in-4ol., fig., mar. r., fil., comp., tr.
— 441 fr.*

complètes de Jean Racine, avec les notes de
eurs. *Paris, Lefèvre, 7 vol. gr. in-8, v. f
Viedrée). — 120 fr.*

tragédie (par Racine). *Paris, Claude B.
mar. bleu, janséniste, tr. dor. (Trautz-Bauzo*

dition originale.

ragédie, par Racine. *Paris, Claude Barbin,
é. — 550 fr.*

dition originale.

édie (par Racine). *Paris, Denis Thierry,
n Leclerc. — Athalie, tragédie (par le m
reliées en 1 vol. in-4, maroq. rouge, tr
— 200 fr.*

édie, par Racine. *Paris, Claude Barbin,
rouge, janséniste, tr. dor. (Allo). — 30 fr.
re.*

complètes de Regnard. *Paris, 1790; 6 vol.
e, dent., fil. — 101 fr.*

orique des Portraits des comédiens de la t
ravés à l'eau-forte par Hillemacher, ave
chiques par E.-D. de Manne. *Lyon, 1861;
eu, doré en tête (Raparlier). — 75 fr.*

um vitiorum ex Similitudinum creaturarum
ex modum dyalogi.... *S. l., 1500; in-fol.,
ste, tr. dor. (Chambolle-Duru). — 230 fr.*

elles (par Dorat). *La Haye (Paris), 1773; 2
guinettes et culs-de-lampe d'Eisen et de Mar
tr. dor. (Duru). — 251 fr.*

1000. *Fables nouvelles* (par Dorat). *La*
gr. in-8, vignettes et culs-de-lampe c
non rognés. — 250 fr.
1019. *L'Arbre des Batailles* (par Honoré
pet. in-4, goth. à longues lignes, fig.
doubl. de mar. (*Chambolle-Duru*). —
Joli livre.
1021. *L'Hystoire de Saint-Graal, qui*
Table-Ronde. Paris, Philippe le No
in-fol. goth., à 2 col., mar. rouge, c
dent., tr. dor. (*Chambolle-Duru*). —
Bel exemplaire d'un précieux roman de
1024. *L'Histoire de Primaléon de G*
Palmerin d'Olive, tirée tant de l'itali
mise en nostre vulgaire par François
in-fol., mar. citron, tr. dor. (*Padelo*
1035. *Tewrdannckh. Die geuerlicheit*
Aventures, faits et actions périlleuse
Tewrdaonckh), par Melchior Pfinzir
fig. sur bois, mar. r., dos à petits fe
riche dor. à branchages, du xvi^e sièc
— 360 fr.
1047. *OEuvres de Maître François Ra*
le Duchat. Amsterdam, 1741; 3 vol.
mar. r., fil., dos orné, tr. dor. (*Harc*
1078. *Histoire de Manon Lescaut* (par l
1753; 2 vol. in-12, fig. d'après les d
orange, fil., riche dor. à l'oiseau, noi
Jolie reliure.
1081. *Le Diable boiteux*, par Lesage
par Jules Janin. *Paris, s. d.; 1 vo*
illustré par Tony Johannot, mar.
fil., tr. dor. (*Petit*). — 101 fr.
1082. *Les Caprices de l'amour et de la*
de la signora Rosalina, par le marqu
1 vol. petit. in-12, mar. orange, fil.,
40 fr.
1084. *Le Diable hermite, ou Avant*
*Enfers, par M^{***} de (Saumery). A.*

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

in-12, mar. orange, fil., tête dorée (*Betz-l*

une Péruvienne (par M^{me} de Graffigny). —

2, maroq. r., fil., tr. dor. — 50 fr.

ques (par J. Wyne, comtesse des Ursin

788; 2 parties en 1 vol. pet. in-4, mar

Viedrée). — 76 fr.

e Voltaire. *Paris, Pierre Didot l'aîné, 1801*

, fil., tête dor., non rognés (*Capé*). — 30

du chevalier de Faublas, par Louvet de C

2 vol. gr. in-8, illustré de 300 dessins,

os orné, tête dorée, non rognés. — 61 fr.

n et la Paysanne pervertis, par Rétif de

e, 1784; 4 vol. in-12, fig., d.-rel., v. fa

nés. — 142 fr.

éron françois, les Nouvelles de Margueri

erne, 1780-1781; 3 vol. in-8, front., fig

pe, veau marb., fil., tr. dor. — 312 fr.

éron des nouvelles de Marguerite d'Ang

re, édition publ. par la Société des Bib

, 1853-1854; 3 vol. pet. in-8, pap. verg

roq. bleu, chiffres et armes de Marguerit

., non rogn. (*Capé*). — 295 fr.

thès, contes, nouvelles et critiques, pa

s, 1833; 2 vol. in-8, mar. vert d'eau, lar

dor. (*Gruel*). — 50 fr.

s rémois, par le comte de Chevigné. *Par*

el., mar. rouge, fil., tête dorée, non rog

0 fr.

éron de Boccace (trad. par Ant. Le Maço

757; 5 vol. in-8, 111 fig., mar. r., fil., t

nouvelles de Boccace. *Cologne, 1701; 2 vo*

n de Hooge, maroq. rouge, fil., tr. dor. (*a*

oso hidalgo don Quixote de la Mancha,

ntes. *Madrid, 1780; 4 vol. gr. in-4, front*

mar. rouge, fil., tr. dor. (*Raparlier*). — 2

BULLETIN DU BDE

Aventures et espiègeries de
1; 2 tomes en 1 vol. in-8, 40 f
p., tr. dor. — 40 fr.

Collection de facéties, publ. 1
ol. in-8, d.-rel., mar. vert, de
60 fr.

Recueil de Livrets singuliers e
1). *Paris*, 1829-1830; 17 piè
e, non rogné (*Duru*). — 122 1

Les Joyeusetez, facéties et fola
ant, Gauthier-Garguille, Gui
ria, etc. *Paris*, 1829-1837;
el., mar. r., non rognés (*Capé*

Recueil général des OEuvres et fantaisies de Tabarn.
n, 1664; pet. in-12, mar. vert, fil., tr. de
tz). — 110 fr.

Vincentius Obsopœus de arte bibendi... 1
; pet. in-12, mar. r. (*Trautz-Bauzonnet*). -

Droits nouveaulx et Arrest d'Amour.... *Pa*
lettres rondes, v. fauve, dent., tr. dor.
r.

Ioannis Meursii Elegantiae 'latini sermon
n., 1774; 2 part. en 1 vol. in-8, frontisp.,
orné, tr. dorée. — 40 fr.

Controverses des sexes masculin et féminin
(ont). *Paris*, 1544; pet. in-8, mar. rouge
i). — 130 fr.

La Décoration d'humaine nature..., par ma
ster. *Paris*, 1530, pet. in-8, mar. rouge fo
lé, de maroq. rouge à riches comp. doi
siècle (*Chambolle-Duru*). — 405 fr.

Le Barbon (par Guez de Balzac). *Paris*, 1
orange, fil., tr. dor. (*Hardy*). — 85 fr.

Proverbes en rimes, ou Rimes en proverbe
ieux, etc., par M. le Duc. *Paris*, 1665; 2 t
n-12, mar. rouge, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*

raison ou Épistres de Cicéron à Octave, e
le Corneil-Sévère, par Barth. Aneau. *Lyo*
mar. rouge, fil., tr. dor. (*Bauzonnet*). — 1

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.

1446. Lettres de M^{me} de Sévigné à sa fille et à ses amis, pu
par M. Sylvestre de Sacy. *Paris*, 1862-1864; 11 vol. 1
pap. de Holl., 2 port., mar. brun, fil., tr. dor., dos orné
(*Niedrée*). — 300 fr.
1480. OEuvres meslées, par M. de S. (de Saint-Évreumont).
1668; pet. in-12, mar. rouge, fil., tr. dor. (*Hardy*). — 80
1493. OEuvres complètes de Voltaire, publ. par Beaumar
(*Kehl*); 72 vol. in-8, dont 2 de tables, port., fig. de Mc
cart. — 140 fr.
1503. OEuvres complètes de Diderot. *Paris*, 1821; 22 vol.
d.-rel., veau bleu. — 175 fr.
1588. Alesia. Étude sur la 5^e campagne de César en Gaule
M. le duc d'Aumale). *Paris*, 1859; in-8, pap. vélin, ca
portr., mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor., armes et chif
l'auteur (*Capé*). — 55 fr.
1595. La Mer des Histoires et croniques de France. *Paris*,
et 1518; 4 vol. pet. in-fol. goth. à 2 col., mar. brun,
tr. dor. (*rel. angl.*). — 550 fr.
1605. Les Mémoires de messire Philippe de Commines. 2
Elzevir; pet. in-12, mar. vert, fil., dent. à petits fers, tr
(*Niedrée*). — 130 fr.
1607. Histoire du roy Louis XII, par Claude de Seissel
Paris, 1587; in-8. rel. mar. noir, fil. et ornements à fro
481 fr.
Exemplaire portant les chiffres de Henri III.
1645. Historiettes de Tallemant des Réaux, publ. par de
merqué et Paulin Paris. *Paris*, 1854-1860; 9 vol. gr.
d.-rel., mar. rouge, non rognés. — 245 fr.
1677. Souvenirs de M^{me} de Caylus, publ. par Asselineau.
1860; pet. in-8¹, pap. de Holl., fig., mar. bl., fil., tr.
(*Raparlier*). — 61 fr.
1678. Médailles sur les principaux événements du règne de
le Grand, avec des explications historiques (par Charp
Tallemant, Racine, Boileau, etc.). *Paris*, Impr. royale,
in-fol., frontispice d'après Coypel, mar. r., dent., tr. dor.
rel.). — 190 fr.
1679. Mémoires du duc de Saint-Simon. *Paris*, 1856-
20 vol. in-8, d.-rel., mar. rouge, (*David*). — 200 fr.
1810. Journal d'un Voyage en Savoie, par le comte de I

LES ET VI

ATIONALE. Pa
rvateur-adjoin
e langue et de
de France, a
es droits à la
conservateur-
et professeur

L'INSTITUT. Un
le 5 juin, pou
er, l'auteur d
M. Adolphe]
les-lettres, a é

MUSÉE DES SOU
créé ce musée
servi à l'usag
nt régné sur
seulement au
ction publique
officiel, ni par
es souverains.

République fr
uction publiq

ret du 15 févri

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

Conservateur du Musée
et récompensée : M
Officier de la Légion

DE LA BIBLIOTHÈQUE
de Metz, compo
arante caisses, a
ut-major général p
sa spécialité; elle
rareté, ainsi que
r. Pendant trois si
culer devant aucu
é à la France et
ès de la science, r
ole. Les locaux de
besoins du service
saires pour conten
estera emballée d
euse bibliothèque
rsée; car il était
dissements militair
s. Elle est donc ex
éral de Berlin. P

DE SAINTES. L'ince
tré la nécessité d'i
ues érudits de Sair
ume de documents
Eschassériaux, es
ions du corps de vi
me siècle, qui heu
dans ce volume t
ver.

OU ANNOTÉS PAR M

thèque municipale de Bordeaux possède une partie des livres qui composaient la bibliothèque de Michel Montaigne, donnée par sa veuve au monastère des Feuillants. L'auteur des *Essais* a mis sa signature sur un certain nombre de volumes lui ayant appartenu, et leur a fait acquérir ainsi une valeur spéciale.

Les conservateurs de la bibliothèque de Bordeaux ont cherché à réunir tout ce qu'elle renferme en ce genre. Ils ont découvert vingt et un volumes, et plus tard un vingt-deuxième qui avait échappé aux recherches primitives : c'est l'*Historia regni Hungarici*, par Bonfidius, imprimé à Bâle par Oporin, vol. in-fol. d'une parfaite conservation.

Une certaine quantité de livres portant la signature de Montaigne sont depuis longtemps dans la circulation, soit qu'ils fussent sortis de la bibliothèque des Feuillants avant son annexion à la collection municipale, soit qu'ils aient été compris, par inadvertance, dans quelques ventes de doubles. Il en existe deux dans des collections particulières à Bordeaux; M. le docteur Payen, à Paris, en avait rassemblé cinq ou six qui, après sa mort, ont été acquis par la Bibliothèque nationale. Plusieurs autres ont été signalés, et quelques-uns, sans doute, sont encore inconnus et le seront peut-être toujours.

Montaigne dit (*Essais*, livre II, ch. x.) : « J'ai prins en coutume d'ajouter au bout de chaque livre (je dis de ceulx desquels je ne veus servir qu'une fois) le jugement que j'en ay retiré en gros, afin que cela me représente au moins l'air et l'idée générale que j'avois conceue de l'auteur. » Il reproduit ensuite les notes qu'il avait inscrites sur son Guichardin, sur Commines, sur les mémoires de du Bellay.

On n'a encore découvert qu'un seul de ces précieux ouvrages. C'est un exemplaire des *Commentaires de César*, édition de Plantin, 1570, pet. in-8, avec des notes marginales et une page autographe de Montaigne. Il y a seize ans, au mois de février 1856, ce petit volume fut livré aux enchères après le décès de son possesseur, M. Parison, qui l'avait

50 cent. en 1832, sur le qua
 lutte des plus vives, et fut ad
 fœchener, pour M. le duc d'Au
 us avons publié, à ce sujet, un
 r, intitulé *le César de Montai*
phile, année 1856, p. 625.

MANUSCRITS FRANÇAIS EN RUSSI
 re du comité national des tr
 argé d'une mission en Russie
 on publique. Il vient de rent
 lli de nombreux renseignements
 n Russie, sur les bibliothèques,
 a rapporté les copies de plusieu
 l'histoire de France, au quinz
 qu'un catalogue des lettres des
 natiques et d'autres manuscrit
 la Révolution dans les archi
 Germain des Prés ; ils furent e
 ité par un amateur russe, emp
 rment aujourd'hui une sectio
 its de la bibliothèque de Saint
 n est très-riche en pièces inéd
 pour notre histoire.

LES MANUSCRITS DE SIR THOMAS
 ps, mort le 6 février dernier
 de 80 ans, avait formé une in
 its, composée au moins de
 environ ont été décrits dans le
 ilipps en avait imprimé lui-m
 fait, dans son imprimerie de l
 it, il a légué Thirlstane-Hous
 it cette vaste habitation à sa p
 à la condition que ni sa fille

aucun catholique romain n'entreront jamais dans cette maison.

— **LEGS DU MARÉCHAL VAILLANT.** Après la reddition de Metz, les Prussiens s'emparèrent de tout ce qui appartenait à l'école d'application du génie et de l'artillerie.

Ancien élève de l'École polytechnique, le maréchal Vaillant a voulu atténuer cette perte autant qu'il lui était possible, en léguant à ces jeunes officiers sa précieuse bibliothèque scientifique et militaire.

On s'occupe de transporter les livres, les cartes et les manuscrits du maréchal à Fontainebleau, où est actuellement établie la nouvelle école d'application.

— **PRIX GOBERT.** L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné, dans sa séance du 7 juin, le premier prix Gobert à M. Gaston Paris, auteur de l'ouvrage intitulé : *La Vie de saint Alexis, poëme du xi^e siècle, et renouvellement des xii^e, xiii^e et xiv^e siècles, publiés avec préface, variantes, notes et glossaire*, 1 vol. in-8; et le second prix, à M. Léon Gauthier, auteur du livre ayant pour titre : *la Chanson de Roland*, 3 vol. gr. in-8.

— **L'ATHENÆUM DE VIENNE (AUTRICHE).** L'exposition universelle, qui doit avoir lieu à Vienne, l'année prochaine, a fait naître l'idée de créer un Institut industriel, pour l'instruction des ouvriers. Cet institut, qui portera le nom d'*Athenæum*, ne tardera pas à fonctionner.

La bibliothèque de l'Athenæum a été fondée à l'aide de dons volontaires; elle se compose actuellement de 1,500 ouvrages formant 2,286 volumes : des dons importants sont encore attendus. Les ministres des finances et du commerce favorisent cette entreprise et cherchent à assurer le développement d'une institution qui peut exercer la plus heureuse influence sur les intérêts économiques du pays.

- LES LIVRES QUI NE SE VENDE
COLLECTION OF GLASS, formed
the history of glass making, by A
private distribution (Catalogue d
née par F. Slade, avec des not
e, par Alexandre Nesbitt, im
ticulière). *London*, 1871; pet. i
pl. en couleur, 18 pl. en noir et
salées dans le texte.

Le volume est le plus magnifiq
lié jusqu'à ce jour. Les planch
de exactitude scrupuleuse et d'u
; le texte est fort beau.

Après avoir réuni une très-belle
de verres de toutes les époq
Félix Slade avait résolu d'en fa
seum, en y ajoutant un catalog
ument. La mort l'a surpris au
e œuvre; mais M. Augustus W.
emis au *British Museum* la coll
ne somme destinée à l'accroît
t, monte à la somme de 600,00
Nous ignorons quel est le prix
ait sous le titre modeste de Cat
sidérable, et ce qui en augmen
il a été offert, c'est qu'il ne
amerce.

Le propriétaire-géra

SOUVENIRS
DE LA
MARÉCHALE PRINCESSE DE BEAUVAU
(NÉE ROHAN-CHABOT)

SUIVIS DES MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BEAUVAU,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE PAR MADAME STANDISH, NÉE NOAILLES, SON ARRIÈRE-
PETITE-FILLE.

Paris, Léon Techener, 1872; un vol. gr. in-8°.

Ce beau volume comprend trois paginations distinctes qui se rapportent aux *Souvenirs de la maréchale de Beauvau*, aux *Mémoires du maréchal*, et enfin aux pièces justificatives. Nous parlerons d'abord du second ouvrage.

Le nom de *Mémoires du maréchal* qui lui est assigné n'est pas tout à fait exact. M. de Beauvau n'avait pas laissé de *Mémoires*; mais seulement des lettres, trois discours académiques et deux fragments littéraires. Les *mémoires* sont dus à Saint-Lambert; mais personne ne pouvait mieux que lui parler du prince de Beauvau, son ancien compagnon d'armes et son constant ami. Il voulait les faire entrer dans l'édition de ses propres œuvres; l'impression en était même achevée, quand la princesse, craignant d'exposer ces pieux souvenirs au jugement d'un public révolutionnaire, parvint, avec l'aide de Suard, à les retirer des mains du

libraire Agasse. L'édition fut de exemplaires, sur l'un desquels Sur de l'autre, firent un grand nombre de suppressions. Cet exemplaire, ardis, est ici reproduit sous les cette dame illustre, si rapidement à la maison de Noailles, à la naissance et par les plus heureux. Au travail de Saint-Lambert gardé comme un pieux devoir de noble veuve du maréchal : c'est justificative de tout ce que Saint-Lambert maréchal.

Charles-Just, prince de Beauvau, 1720, mourut le 21 mai 1793 ; a les années de notre histoire. Choiseul de France, ce grand seigneur ment et sa fidélité au roi qu'on dans son lit. Le tribunal révolutionnaire bien que le prince de Beauvau a l'ingratitude de ceux qu'il avait ne se trouva parmi ses anciens seigneurs, pour le dénoncer aux bourreaux. Le vieillard put quitter la vie sans a son nom pour la prolonger.

Il était le troisième des noms Beauvau, prince de Craon, grand la Toison d'or. Les deux aînés s'était trouvé en possession du d maison où la bravoure et la bonne et que les généalogistes rattachent d'Anjou dont elle conserve les ar

Dès ses premiers pas dans le m se fit remarquer par un esprit c de ses devoirs comme Français et Il suivait dans toutes ses démarches

un type de perfection qui ne le défendait pas, il faut le dire, d'une légère raideur. Juste envers tout le monde, il voulait qu'on le fût envers lui, et, quand il avait demandé ce qu'il croyait lui être dû, il ne souffrait pas qu'on jugeât de ses droits d'une façon moins favorable. Ainsi, comme il était déjà maréchal de camp, la préférence que le maréchal de Bellisle, ministre de la guerre, avait donnée au marquis de Castries, jusque-là son ami, en le nommant lieutenant général, lui causa tant de chagrin qu'abandonnant aussitôt la perspective d'une promotion prochaine, il alla demander au maréchal de Broglie de le recevoir au nombre de ses aides de camp; et il ne rentra dans les cadres de l'armée qu'en reprenant, avec le brevet de lieutenant général, le rang d'ancienneté que la nomination précédente lui avait enlevé.

Ce fut toujours chez lui le même amour de la régularité. Le roi Stanislas, après lui avoir donné le régiment des Gardes lorraines, dont le service auprès de sa personne était à peu près nul, lui avait permis de réunir ce régiment à celui du Perche. Son premier soin fut d'y rétablir une discipline sévère. L'usage s'y était invétéré de laisser aux officiers la liberté de vendre leur compagnie; c'était barrer l'avancement des officiers que leur pauvreté empêchait de profiter de cette tolérance : le nouveau colonel déclara qu'il n'entendait pas souffrir cet abus, et le comte de Bressey, capitaine des grenadiers, n'ayant pu vaincre sa résistance, quitta le service et vint le lendemain demander raison à celui qui n'était plus son colonel. Beauvau se battit et reçut un coup d'épée dans la main droite : « Arrêtons-nous, Monsieur, » dit alors Bressey, « le jeu n'est plus égal. — Vous ne vendrez donc pas votre compagnie? — Il s'agit bien de ma compagnie! » reprit Bressey; « je ne veux que votre amitié, si vous voulez bien me l'accorder. » Depuis ce jour, ils vécurent dans la plus cordiale amitié. Nous en voyons la preuve quand Bressey, atteint quelques années après d'un mal incurable, lui écrivit de son lit de mort cette belle lettre :

« Mon cher prince, je vous aime de tout mon cœur. C'est

« une consolation pour moi de vous en
 « sentiment avant de mourir. Henry IV
 « Coutras écrivoit à sa maîtresse : *Ma*
 « *pour Dieu, et mon avant-dernière à*
 « recevoir mes sacrements, je n'attends
 « de paroître devant l'Éternel; je puis
 « vœux pour vous à ceux que je lui adre
 « les forces me manquent; cher prince
 « se conserver longtemps ! » Nous som
 bien éloignés du temps où l'on écrivai
 Dans ce dix-huitième siècle, dont on
 bons côtés, les soldats de Fontenoy d
 anglais : *Tirez, Messieurs, les premier*
 d'Assas criait en mourant : *A moi, A*
 prince de Beauvau faisait publier deve
 l'ordre du jour qui privait les soldats surp
 de l'honneur de monter à la tranchée.

Saint-Lambert a longuement racont
 prince de Beauvau, qui, souvent blessé
 par sa bravoure chevaleresque, dut à sa
 plus encore qu'à son nom les grades qu'
 ment. Colonel, brigadier, maréchal d
 général, il vit plus d'une fois la victo
 drapeaux, sans qu'on pût faire retombe
 sabilité de nos revers. Son vœu le pl
 commander en chef et de mettre à
 militaire qu'on s'accordait à lui suppose
 pas cette occasion de déballer, comme
 chandise; et peut-être exagérait-on la j
 militaires. Au moins ne put-il jamais s
 fiance de lui-même qui aurait peut-être
 des plans et à la vigueur de l'exécutio
 ans, Louis XVI lui envoya le bâton de m
 c'était la juste récompense de ses ancie
 âge et sa mauvaise santé ne lui aurai
 continuer. En quittant les armées, il de

Guyenne, puis de Languedoc, puis de Provence. Dans ces grandes charges, il acquit de nouveaux droits à l'estime et à l'affection des peuples : il réprima les dispositions turbulentes du parlement de Bordeaux; il lutta contre son intolérance; il soutint devant les ministres la cause des protestants, tout en prévenant leurs projets de résistance armée. Marseille lui doit les beaux quais dont elle se glorifie, l'agrandissement de son théâtre et de son hôtel de ville. Avant d'être élu membre de l'Académie française, il avait accepté un siège dans celle de Bordeaux et de Marseille, honnêtes filles bien connues pour avoir peu fait parler d'elles. Il offrit à celle de Bordeaux un beau buste de Montesquieu, dont il s'honorait d'avoir été l'ami. Ce buste, commandé au sculpteur Lemoine, orne encore aujourd'hui, je suppose, la salle des séances, si toutefois il est encore une académie de Bordeaux; car les habitants de cette grande et belle ville ont oublié tant de choses qu'ils peuvent bien ne pas avoir pardonné à leur académie de remonter à l'*ancien régime*.

Beauvau conserva le gouvernement du Languedoc jusqu'en 1771; mais, alors, l'exil du parlement et la retraite de son ami, M. de Choiseul, disgracié non pour avoir abandonné aux Anglais la possession de l'Inde, mais pour avoir refusé d'applaudir à la faveur de M^{me} du Barry, décidèrent son rappel. Il conserva pourtant la charge de capitaine des Gardes du corps; car il aimait tendrement Louis XV, tout en désapprouvant ses faiblesses; et le roi ne lui savait pas trop mauvais gré de repousser avec une hauteur généreuse les avances de la favorite. La mort de sa mère, la princesse de Craon, lui donna de nouveaux moyens d'exercer sa bienfaisance en Lorraine : il s'y attacha surtout à multiplier les écoles, tenues, comme nous l'apprend le philosophe Saint-Lambert, « par des sœurs de charité, déjà célèbres
« pour leur zèle à secourir les malades et instruire les enfants.
« Dans ces écoles, on fendoit les premiers enseignements sur
« les principes de la morale religieuse. » Voilà, pour Saint-

t, une bien mauvaise note
 n fidèle historien, il ajout
 e de Beauvau étaient char
 , et qu'il leur avait recom
 de l'état moral de leurs p
 touchante sollicitude ne s
 res; Beauvau avait soin
 qui touchait au bien-être
 s 1770, dit Saint-Lambert
 Caraman, militaire estimé
 a. Il étoit alors inspecteur
 où il avoit trouvé les provin
 toient florissantes à Lyon,
 qui font le commerce dans
 s nos colonies, s'étoient be
 at la guerre. De nouveaux
 nents, les uns utiles, les
 nombre de vaisseaux, un le
 attestent leur opulence. M
 lus étonné de l'état des camp
 es villages des maisons r
 ire. L'agriculture en tout
 montagnes, des plaines aban
 étaient des terrains cultivé
 er, ajoute Saint-Lambert,
 s vu, dans ses tournées, la l
 gne, c'est-à-dire les plus in
 es plus riches de nos provi
 lier, quel étoit l'état de la
 tante millions fit convoqu
 es États-Généraux, qui ne
 uffre au lieu de le combler
 nce de Beauvau avait épo
 rlotte de la Tour-d'Auve
 . Il en eut une seule fille,
 au, depuis princesse de E

dish. Il ne paraît pas que cette première union ait été, comme on dit aujourd'hui, une affaire de cœur. Au moins Saint-Lambert en a-t-il parlé de la façon la plus discrète : « Tout
 « ce qu'on avoit dit à M. de Beauvau de M^{lle} d'Auvergne
 « lui persuada qu'il pourroit la rendre heureuse, et il l'é-
 « pousa. » en 1753, date de sa mort, « Elle avoit tou-
 jours été contente de lui et avoit cette facilité d'être heu-
 reuse qui préserve également les femmes des égarements, des
 inquiétudes et de l'humeur. » A son tour, la seconde prin-
 cesse dit sèchement : « Le premier mariage de M. de B. avoit
 « été heureux; il avoit pour sa femme les sentiments qu'elle
 « méritoit. » Mais quels étaient ces sentiments ? Si nous sa-
 vons lire, tout cela veut dire que Mademoiselle d'Auvergne
 n'avait pas eu à se plaindre des égards de son époux, et
 qu'elle n'était pas d'un caractère jaloux. L'année de deuil à
 peine expirée, le prince épousa celle qu'il aimait depuis long-
 temps, Marie-Charlotte de Rohan-Chabot, veuve assez ré-
 cemment du comte de Clermont-d'Ambroise.

A tout prendre, la vie du maréchal de Beauvau peut être
 regardée comme le modèle de l'homme de qualité, à la cour,
 à l'armée, dans le monde et dans sa famille : c'est le Télé-
 maque du dix-huitième siècle. Il eut toutes les vertus que les
 contemporains pouvaient apprécier et qu'ils n'essayaient pas
 d'imiter. Si jamais l'absence de toute croyance religieuse a
 fait des miracles, ce fut chez le prince de Beauvau, qui ne
 paraît pas avoir jamais ressenti la plus légère préoccupation
 d'une autre vie. Chose encore plus singulière : la princesse
 de Beauvau, sa digne compagne, partageait cette indiffé-
 rence. Comment nous l'expliquer dans un couple d'ailleurs
 si digne des respects de la postérité ? Je vais essayer de le
 faire. Il faut d'abord mettre en ligne de compte la contagion
 du philosophisme et les relations plus ou moins intimes de
 M. et de M^{me} de Beauvau avec Voltaire, M^{me} du Châtelet
 et Saint-Lambert, cet amant associé par la dame à M. de
 Voltaire ; puis la haute idée qu'ils avaient l'un et l'autre de
 leur qualité. Être né Beauvau, être née Rohan, c'était

BULLETIN

sérieux devoirs p
nuation de ces d
à ce qui ne s'y
re toutes, ne con
« Nous avons as
-elles dire ; » q
ons. »

s le mot d'un
avant de damner
deux fois. Ce m
t sérieusement. I
il était Pueichpe
fust Dion! C'éu
encore que les Ro
que la mer fut a
de pareilles fantai
de nos Beauvau ;
ir naturelle pût-i
aient avoir en en
nts des philosoph
ance les pratiques
ncredulité, et ne
ies ou sur les s
su et n'en parlaie
de Beauvau av
dit-elle tristem
de la réunion de
pour moi, je ne p
n'a pas été la ste
elle se fût repr
ru, et tout ce
l'absence de ses
Beauvau d'être
ilité; autrement
on anéantissemen
belle page, qu'oi

« Il est des temps malheureux où le dépôt sacré des vertus
 « éternelles tombe en des mains défailantes, si ce n'est indi-
 « gnes ; des temps où la foi n'existe plus qu'au fond de cer-
 « tains cœurs privilégiés, sauvés par la Providence du dé-
 « sastre général, comme Noé du déluge universel, aux pre-
 « miers jours du monde. M. et M^{me} de Beauvau succombè-
 « rent au mal de leur époque. Nés pour la vertu et toujours
 « fidèles à ses préceptes, ils en ignorèrent les sources divines,
 « et l'espoir d'un bonheur éternel fit défaut à leur bonheur
 « terrestre. Voilà ce qui ressort de certaines expressions amè-
 « res de la douleur de M^{me} de Beauvau. Mais devons-nous les
 « accepter sans conteste ? Tant de gens ici se croient reli-
 « gieux sans l'être, qu'il est peut être permis d'espérer que
 « d'autres le sont sans le savoir. » Ces lignes excellentes suffi-
 raient, et elles ne sont pas les seules, pour faire comprendre
 tout ce qu'il y avait d'élévation, de justesse et de charme
 dans l'esprit de celle qui les a tracées.

Le prince de Beauvau aimait les arts et cultivait les let-
 tres : le petit nombre de pages qu'on a recueillies portent la
 marque d'une finesse exquise et d'un rare bon sens. Il avait
 été nommé de l'Académie française en 1771 : dans son dis-
 cours de réception on applaudit beaucoup cette phrase : « Le
 « Roi voit avec plaisir les personnes de la cour briguer dans
 « cette compagnie l'honneur de devenir les égaux des gens
 « de lettres. » Il ne fut pas moins heureux quand, à quel-
 ques années de là, il reçut M. de Brequigny, nommé à la
 place de l'abbé Delisle, dont le roi n'avait pas voulu confir-
 mer l'élection : « L'Académie, dit-il, rendoit depuis long-
 « temps, Monsieur, justice à vos lumières, à vos ouvrages, à
 « vos mœurs. Elle espéroit que l'occasion se présenteroit de
 « vous adopter un jour ; et lorsqu'elle n'a pas été libre de
 « recevoir le mérite qui demandoit nos suffrages, elle a
 « pensé d'abord à en faire jouir le mérite qui s'oublioit lui-
 « même. » Il est inutile d'appuyer sur la finesse et l'à-pro-
 pos de cette censure transparente et véritablement académi-
 que du refus du roi, refus d'ailleurs passager, uniquement

lé sur l'intimité des relations de de Choiseul.

Beauvau a fait encore sur la tentative de France des notes et des réflexions que trop confirmé la justesse ; mais le morceau , pour sentir combien le maréchal avait raison de blâmer le ton d'aujourd'hui, avait remplacé l'ancienne étiquette.

Il est temps de parler de la première. Quand Saint-Lambert prit la réplique du maréchal de Beauvau , il pria de lui parler dans cette œuvre pieuse. M^{me} de Beauvau se précipita à cet appel ; elle versa larmes, goutte à goutte pour ainsi dire.

Ces pages si touchantes et si tendres ne feraient-elles une impression profonde après les Mémoires de Saint-Lambert. Il faut d'ailleurs bien distinguer le volume, les notes dont Saint-Lambert s'arrête à la page 98. A partir de là, il se verse avec elle-même de l'unique consolation on voit qu'elle se résigne d'avance à sa douleur soit un jour publiée. L'éditeur grand recommenceur : il ne faut d'ailleurs citation des témoignages d'une tendresse par la vue du tombeau de celui que le maréchal de Beauvau lui avait érigé d'après son vœu. Il était mort, une chapelle domestique de l'appeler.

Elle croit lui parler, elle se complait dans ces relations, et ne croit jamais à un attachement si passionné. Il ne faut que la profonde douleur qu'elle se livre complètement à ce qui lui restait de sa vie, en faisant de M^{me} de Beauvau, pour nous dispenser de le dire.

« femmes que j'ai connues, » dit-il, « celle dont la politesse
 « a le plus de naturel et de charme, c'est la maréchale de
 « Beauvau. Le caractère du maréchal n'étoit pas aussi at-
 « trayant. Cependant jamais cette dignité froide qu'on lui
 « reprochoit ne m'a gêné un moment avec lui. En m'accom-
 « modant avec ce qui me sembloit être bien naturel, je le
 « trouvois honnête et bon, obligeant, serviable même, sans
 « se faire valoir. Pour sa femme, *aujourd'hui sa veuve*, je
 « ne crois pas qu'il y ait sous le ciel de caractère plus aima-
 « ble ni plus accompli. C'est bien elle qu'on peut appeler
 « justement la femme qui a toujours raison. Mais la justesse,
 « la netteté, la clarté inaltérable de son esprit est accompa-
 « gnée de tant de douceur, de simplicité, de modestie et de
 « grâce, qu'elle nous fait aimer la supériorité même qu'elle a
 « sur nous. Il semble qu'elle nous communique son esprit,
 « qu'elle associe nos idées avec les siennes. Son grand art,
 « comme son attention la plus continuelle, étoit d'honorer
 « son époux, de le faire valoir, de s'effacer pour le mettre
 « à sa place, et pour lui céder l'intérêt, la considération, les
 « respects qu'elle s'attiroit. A l'entendre, c'étoit toujours à
 « M. de Beauvau qu'on devoit rapporter tout le bien qu'on
 « louoit en elle... Jamais femme n'a mieux senti la dignité de
 « ses devoirs d'épouse et ne les a remplis avec plus de no-
 « blesse. » (*Mémoires*, t. III.)

Celui qui devait avoir le bonheur d'épouser une personne
 aussi accomplie avait tracé d'elle un charmant portrait, dans
 les premiers temps de leurs amours, et quand elle avait à
 peine vingt-trois ans. Il est tellement flatteur que la mo-
 destie de la princesse dut un peu souffrir en le transcrivant
 pour faire partie de ses *Souvenirs*. Qu'on en juge par ce qui
 se rapporte à sa beauté : « Des yeux pleins de feu et de
 « douceur ; un front charmant, des dents admirables, une
 « gorge divine, de belles jambes, de jolis pieds, de jolies
 « mains, mille autres détails reçoivent continuellement
 « l'hommage des sens. » Tout cela, j'en suis persuadé, étoit
 vrai en 1752, et j'en crois M. de Beauvau ; mais tout cela

as un peu changé en 1
it à en consacrer la mée
core mieux à lire ce just
de Saint-Lambert que
la maréchale.

, en 1799, arrachée à
nveau sujet de douleur
seize ans que le mar
ont le talent si pénétra
Duras a rendu le nom im
se, « donnée à M. de
ssions désirée, étoit dev
e goût, de tendresse...
sentiment passionné d
le et durable qu'elle a
f intérêt pour elle; al
e d'une véritable mè
originalité de son car
aturel une sorte de pro
usqu'à sa sensibilité. El
si lui ôtoit jusqu'à l'idée
de moi. La menace seu
fois la jetoit dans une e
nier soupir, elle m'ap
un de ses charmes: *An*
Elle étoit née avec beau
un goût naturel qui m
ans les lectures que nou
pouvoit se comparer à
e fierté douce et mode
it préservée des incon
figure, sa couleur auro
ne l'ai jamais regardée s
nante physionomie, sa g
nature seule lui avoit
et elle m'est enlevée à

Pauvre Ourika ! tu n'as pas été mieux louée même par M^{me} de Duras. Au moins n'accuserons-nous plus une passion romanesque et sans espoir d'avoir abrégé tes jours ; tu n'avais ressenti d'amour que pour les nobles époux qui t'avaient recueillie.

J'ai relu plusieurs fois les *Souvenirs* ; plus je les ai relus, plus j'en ai senti la valeur littéraire et, j'ajouterai, l'intérêt psychologique. On ne découvre pas chez M^{me} de Beauvau la moindre envie de se faire valoir, la moindre prétention de poser en héroïne. Tout y part d'un sentiment vrai, profondément sincère. Le petit nombre d'amis qui, l'un après l'autre, lui sont enlevés : Ourika, M. de Castries, M. d'Invau, M. de Vaines, sont regrettés surtout parce qu'ils lui parlaient du seul qu'elle regrette en réalité. Le temps ne semble avoir rien effacé de ses premières impressions douloureuses, et les dernières lignes de son album sont tracées en 1806, au dernier funèbreanniversaire de l'époux auquel elle allait enfin être réunie.

Quelques mots maintenant sur l'*Appendice*, réunion de pièces recueillies et heureusement commentées par M^{me} Standish. D'abord, des notes sur le prince de Craon, père du maréchal, et sur ses vingt enfants. Dans ce nombre, il faut distinguer deux femmes : Anne-Marguerite-Gabrielle, princesse de Lixin, puis marquise de Mirepoix ; Marie-Françoise-Catherine, marquise de Boufflers. La première, grande joueuse, eut le tort de s'attacher à la faveur de M^{me} du Barry ; son frère ne le lui pardonna pas, tant que vécut Louis XV. « Que voulez-vous ? » dit ici M^{me} Standish avec un rare bonheur d'expression, « le Roi était si bon, si généreux ; on « s'amusait tant à Choisy, à Marly ; nulle part on ne jouait « à *cavagnole* comme chez le Roi. Et de cavagnole en cava- « gnole on atteignit l'époque de la faveur de M^{me} du Barry ; « et M^{me} de Mirepoix, sollicitée par Louis XV et par le « cavagnole, alla souper dans les petits cabinets avec la plus « ignoble favorite de ce triste règne. »

M^{me} de Boufflers tint dans la cour du bon roi Stanislas

une plus grande place que dans ce Lambert en a fait un portrait heure
 « l'esprit pénétrant; elle étoit
 « pour jouir des belles-lettres, des
 « goût étoit assez sûr pour offenser
 « qui prétend à l'admiration. Elle ét
 « par les plus petites contrariétés. I
 « dépendance, mais une certaine co
 « se trouve trop rarement. Lorsqu'
 « obstacle à ses fantaisies, elle avoi
 « faisoit volontiers l'analyse du ca
 « talent de ses meilleurs amis. Ma
 « étoit exacte et toujours plaisant
 « désespéré ses amants par ses bons
 « tés. Elle étoit constante dans l'an
 « interrompît quelquefois l'habitude
 « des vers pleins de gaieté, et n'y a
 « de ridicule qu'en parlant d'elle-n
 niers mots, Saint-Lambert a sans
 pièce de vers dans laquelle M^{me} de
 même, il nous semble, assez bonne

Voyez quel malheur est le
 Disoit une certaine dame;
 J'ai tâché d'amasser du bi
 D'être toujours honnête fi
 Je n'ai pu réussir à rien.

On aime encore à trouver dans
 lettre du prince de Craon à son fil
 filiale, en devait si peu profiter; —
 de la correspondance de la princess
 fient parfaitement ce que Marmont
 jugement exquis, de son caractère
 des lettres de Voltaire, de Necker
 n'offrent d'intérêt que par le non
 écrites. Le volume est imprimé ave

qui recommandent toutes les éditions de la maison Techener : beaux caractères, jolis fleurons, fines initiales; de plus, deux excellents portraits dont les originaux sont conservés dans la maison de Noailles. Le premier est celui de M^{me} de Clermont-d'Amboise, quand elle se contentait d'aimer Beauvau sans espoir de l'épouser un jour. Elle est représentée sous le costume de Diane chasseresse, le carquois sur le dos, les cheveux agréablement répandus sur ses belles épaules. Ce portrait justifie les éloges prodigués à sa beauté par son amant, et ses yeux, tendrement détournés, semblent annoncer déjà que celui qui occupe toutes ses pensées n'est pas celui qui aurait eu droit d'en réclamer la meilleure part. Le portrait du maréchal, d'après Cochin, exprime bien l'homme de qualité sérieusement voué à la recherche inquiète de tout ce qui lui paraît bon et juste. Quand on a lu les *Souvenirs* et les *Mémoires*, on arrête avec un véritable plaisir la vue sur ces deux belles et nobles figures auxquelles pourtant nous aurions souhaité d'en voir associées deux autres : M^{me} Standish, l'illustre éditeur, et la plus gracieuse des négresses, la pauvre Ourika. Espérons qu'une seconde édition fera bientôt cesser nos regrets.

Paulin PARIS.

CHOIX DE LETT

AVEC DES ÉCLAI

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES

III

RIE DE SAVOIE-NEMOURS, REI
BAPTISTE-MARIE DE NEMOURS,
HERINE DE BOURBON. — LE C
LOUIS XV.

Nous commencerons aujourd'hui des plus intéressantes et écrites à Anne de Rohan-Chabot. Marie de Savoie-Nemours, portugaise. Cette princesse avait été véritablement indignée de son père qui renversa Pierre, et épousa lui-même la couronne portugaise. Le 7 décembre 1683, ne laissant de Savoie et morte, en 1684. Cette lettre concerne précisément Marie-Louise-Joséphine, née le 12 mars 1681. Elle est adressée à Victor-Amédée, son cousin, le 25 mars 1681. Mais il n'y a pas lieu, et le sujet va être traité. La duchesse Jeanne, mère de Louis XV, avait décidé l'union de son beau-père avec la princesse portugaise, et il avait fallu pour cela obtenir

la confiance que je dois avoir avec autant de tranquillité que l'ient dans une si cruelle aventurement tout ce que vous voyez et, puisque vous ne pouvez pas sc cette longue maladie, cette lan tempérament que les médecins pie nt ou sincèrement, ont déclaré ils ont envoié isy ou fait isy. On

fort et robuste comme l'Infaient suplée au manque de succes en est plus dépendant qu'aucun i'y a aucun héritier présomptif e est l'unique espérance de la mon it trembler comme les autres e ue ce qui sera le plus avantage : qui doit estre préférée à toi rent ce que l'on désire, ma chère atre que ce que nous avons pris isir est ce qui cause nostre mal des maux et des biens aussi bien e honneur qui sont plus tost dans la réalité des choses, ou qui ar rer. Corigeons-nous donc sur l'e rendons pas malheureuses avant l ieu voudra disposer des choses qu is-y cependant, subordonés à si le moyen le plus sûr pour se co sa fortune et des traverses dont e party que j'ay résolu de prendre e croy que vous trouverez que e de mon neveu décidera du reste lus grand obstacle à ce dessein, p peuvent pas résister en Savoie ien qui s'oppose si obligeamme embarasser en ce païs-là. Je cro

LETTRES INÉDITES.

t du ministre dont je vous parlois des-
est desja persuadé en Savoie que l'on
ur son chapitre et l'on l'a justifié là de
on prend en ceste cour les impression-
rement, et les inocens quelquefois en
là n'en a pas souffert longtemps, et
quelques momens après. Cependant, j
informée de sa conduite dans ces ter-
vous réponds qu'il ne reviendra rien
scrirrez ni au-delà des monts, ni au-
rie aussy de me garder le mesme sec-
us escrit avec une confiance entière su-
tres; j'ay compris que la personne
d'injustice qu'elle ne mérite, est avec

S^t M^lz B^h, et cette principale dé-
rsation avec l'oncle Stysz et qt Prvpg
ieux quand l'on est exposé ou par
e fausse politique aux discours de c
imples apparences ou par malice ou
r moy, je crois comme vous, et me
de plus près les choses, m'assurent
l'opinion que l'on a d'elle et que l'a
son cœur. Mais ceste ambition, quoiqu
s une forte passion qui fait prendre des
quelquefois lieu de croire qu'elle es-
is blamable, et enfin c'est toujours u
odération est nécessaire pour qu'el
et n'entraîne pas dans les autres aux
es passions, elle est entraînée; c'est u
oir se maîtriser; les adversités nous
et si nous en profitons, il ne sera pas
le repos de nostre vie. Mais c'est a
rétends pas par-là acquérir l'insensibil
je prétends n'avoir pas ses bizarrerie
et en moy-mesme un bonheur que l'ex
que l'on ne trouve qu'en vivant, plus l

l'éternité que pour le temps. Vos rémiennes, mais cependant j'en fait sur c
des maris d'Espagne et d'Italie que je
je craindray que vous confondisiez le P
sins, et je me trouve si différemment d
sentez les femmes de ce païs-là que je
cher de vous dire que je suis aussy ma
d'Espagne l'est peu en Espagne; que j'ay
me considère et me donne tout crédit,
bertés que je veux prendre et que quoy
l'extérieur la liberté françoise, j'en ay
dans le réel que aucune princesse de l'
trop soin d'icy à tout ce qui me regard
précisément toutes les circonstances; l'é
tumes des païs différentes de celles de
vent laisser ignorer. Le prince qui a e
tellement empressé à chercher un mari
Soubise par l'envie qu'il a veu que j'e
offert une avec le consentement de soi
est celuy dont je vous envoie la génée
que je vous promis par l'extraordinaire
quel je vous escrivis amplement sur cet
quoy je vous diré succinctement dan
tant du reste à l'autre, que cet oncle, s
chevesque de Lisbonne, frère du mar
premières calités de ce païs, m'a fort
que je luy voullois faire de marier son
à conclure cette affaire aussitôt que je
ay répondu que je vous l'avois propos
ponse je pourray luy dire ma dernière
accepte le parti que vous faites, ne v
entendre parlé de dot, distant que le sa
illustre suffit et est le meilleur parti q
estant de ma main; enfin il n'y a rien
leur procedé. Ce jeune seigneur est fo
de très-louablés inclinaisons, sans d'ex

TES.

ur vivre en repos

plus heureuse

ont considérables

de celui de l

is la noblesse :

te et n'a qu'un a

, à mon sens, n

ns bien des mais

quisition qui lei

ce que je peux fa

que liberté que

e selon ce que j

e sans sçavoir a

ui se présente ; le

on aprobation, c

me je vous ay de

eu, charmante e

ui mérite d'en

mon cœur pou

s un plaisir extr

ous en donner de

is-mesme. Ma fi

mère et se rapc

evoirs, car il n'y

me plaire : j'att

tout à vous.

arler des harde

lheureux poulins

on plus trouver e

roit le premier, i

tiré tousjours av

ins que vous pr

eut arriver mille

de donc de conti

nce-Émilie de R

usait, le 18 mai 1683, le protégé
 Irigo de Camera, comte de Ribe
 nen de l'Infante était déjà plus q
 donnerons maintenant six billet
 baptiste-Marie de Nemours, du
 pendant la minorité de son fils
 même dont s'occupe la lettre p
 it adressés à la même princesse
 Turin. Jeanne de Nemours avai
 Charles-Emmanuel, duc de Savoie,
 r, frère de Louis XIV ; elle lui a
 vois, le Faucigny et la baronnie c
 était né un fils unique, Victor-A
 igne. Elle exerça la régence de
 son mari, arrivée en 1675, jusqu'
 vous dit, Victor-Amédée rompi
 i mentionné et déclara vouloi

12 mars 1677. — Si vous vous
 quelquefois à moy, je vous assur
 idre quand vous me le mandez d
 ut pas au monde estre plus sensil
 es marques que vous m'y donne
 avez si fort compter sur la mienn
 en faire de nouvelles protestatio
 vous exprimeront jamais assez jus
 Je vois par vostre lettre qu'on n
 ncore le temps auquel le roy doit
 viendra prandre un peu de rep
 u dans le commencement de cet
 is le pais des nouvelles, et il n
 vous estre mandées, et se n'en
 de vous dire que j'ay toute la
 ouhaitter de moy. »

8^e juin 1678. — Madame la com
 rs. Elle est arrivée en bonne santé

sie depuis que je ne l'ay pas vue. Je tascheray
te sorte d'honestetés pendant son séjour, et
er tous les traitemens et tous les honneurs
ut rendre pendant la route et à son arrivée ;
u loger au palais, parce que M. le prince de
ulu chez elle. J'attens toujours avec impa-
rmation des nouvelles qui me viennent de
hant la paix des Hollandois, et la paix géné-
ait comme toutes les apparences y sont. La
roy rehaussera extrêmement la gloire qu'il
endant la guerre. Je comprends aisément que
de Monaco doit se résoudre avec peine à la
ge où elle est, après avoir esté toute sa vie
c'est un pas désagréable à faire, souvenez-
que vous avez icy une très-sincère et très-

ier 1681. Je m'intéresse trop en tout ce qui
ur ne pas me réjouir avec vous des nouvelles
ne que Sa Majesté vient de donner à monsieur
ela fait voir combien le roy considère son mé-
ces. Vous voulez bien que je vous apprenne
que vous apprendrez par la voix publique,
f. mon fils a fixé son départ pour le Portugal
née 1682 ; il a voulu dissiper par cette démar-
aits que les ennemis de sa gloire avaient ré-
aire à l'impatience de la reyne et de tout le
ule pancée de cette séparation me fait déjà
eine ; si quelque chose peut adoucir ma dou-
oir préparé une couronne à ce fils que j'aime
s bontés de ma sœur me consolent aussy, car
lée qu'elle le regardera des mesmes yeux et
les mêmes soins que l'Infante. Il est malaisé
ma tendresse avec les sentiments que... »

1682. — Puisque la grossesse de M^{me} la Dau-
rée, je vous prie luy en témoigner ma joye et
e personne au monde ne s'intéresse plus que

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

tout ce qui la regarde. Je suis pe
 joint eu les ordres qu'on reçu les c
 toutes ensemble, et que vous a
 es distinctions qui conviennent si
 à votre mérite; il me paroît qu'
 age de M. de Guimené avec M^{me} de
 une passion bien violente puisque
 age et les conseils de toute vostr
 détourner; monsieur votre fils fait
 rs le maréchal général de la maiso
 Lisbonne le logement de tous s
 icerons lundy le carnaval par un ba
 isques en caresme. Je suis toujours
 sincère amie. »

janvier 1682. — Je n'ay pas moin
 ir icy que vous m'en tesmoignez d
 onc avec tout l'empressement dont
 our la personne du monde que j'ai
 ous serez icy tout comme vous vouc
 ognito ou avec les distinctions q
 es de votre qualité. Vous pouvez
 : jusques à Chambéry; depuis Chi
 us trouverez dans toutes les postes
 et à Suse mes carrosses qui vous c
 ligence; j'espère mesme que vou
 * de may, qui est le jour de la naiss
 et que vous pourrez estre tesmoin
 mandez moy quand il en sera temp
 le Bourbon affin que vous trouviez
 ures qui seront nécessaires. Le m
 qui commande dans la province au
 vir. Je suis si occupée de la bonne
 donnée par le courier, que je ne sq
 chose; en venant de, défaites
 grandeur et de magnificence que le
 imprimé, mais soyez persuadée qu

pas fort prontemant, mais encorres cella n
car vous savez que vous ne me pouvé fi
cella ne vous incommodera pas, car autren
marie devous le demander, mais si il ne pa
veront-ils un autre chemin où vous n'a
parce qu'il est plus long, ils prendroient
chemin, je vous suplie donc, monsieur,
demande que je vous fay, non pas sans re
vez que je n'ayme pas à demander. A Dieu

« CATHERINE »

Nous finirons maintenant avec M^{me} de
une lettre très-curieuse du comte de Saint-
par le roi :

« J'ay porté à M^{me} la marquise de Pompa
Vostre Majesté m'a fait l'honneur de me
plie Vostre Majesté de me permettre de la
voir chargé d'une commission aussi agréa
osé prendre sans ses ordres. J'ay gardé
Saint-Aignan que Vostre Majesté m'a renv
ne faisant ordinairement réponse qu'à ce
lui donne avis du don gratuit. MM. les dé
Languedoc attendent les ordres de Vostre
présenter les cahiers de la province, c'es
ils sont fort jaloux avec raison, et qu'ils
Vostre Majesté leur accorde, ils m'ont don
de Vostre Majesté et de luy demander se
temps et le lieu où ils se rendront. M. le p
compte se rendre auprès de Vostre Majesté
jours d'août, M. le duc de Boutteville n'a
usage de la grâce que lui a accordée Vost
obligé d'avoir un procès avec son fils, ma
entreprendre sans les ordres de Vostre M
d'envoyer à Vostre Majesté le petit mémoi

« Les nouvelles que nous recevons tous
questes de Vostre Majesté nous comblent

mettez-moy, Sire, d'assurer Votre Majesté que j'y prens plus de part que personne : mes sentiments pour Elle m'en assurent. »

Versailles, 14 juillet 1745.

En marge le roi a inscrit les réponses suivantes :

« Le lieu n'est pas superbe pour recevoir les États du Languedoc, mais je conte me rendre à Gand dès qu'Oudenarde sera en notre possession. Ainsy les députés peuvent se rendre vers la fin du mois. Comme le parlement de Paris est une personne, je crois que vous pouvez fort bien vous charger de faire ce voyage avec eux.

« ne me mesle point des affaires de M. de Boutteville et de personne ; c'est à luy à faire ce qu'il croit qui lui con-

« reçois votre compliment étant bien persuadé de vostre part je suis bien persuadé que vous avez fait avec plaisir ce voyage que je vous ay fait faire. »

Camp de Bon (?), 17 juillet.

Pour copie conforme :

E. DE BARTHÉLEMY.

DES D'UN LIVRE E

I.

quelques années avant ce siècle de s'accomplir. Les intellectuels, tout en déplorant la nécessité et surent à elle rendit à la cause de l'humanité. Les sciences avaient suivi l'impulsion complète des vieux systèmes sérieuses ramenées à leur état d'être organisé. Pénurie de Staël, que l'esprit humain, la génération nouvelle en la science; elle s'appliqua à l'observation exacte. Le goût qu'il eut le mérite, en encourageant. Des voyages furent heureux. Ce n'étaient plus des expéditions savantes mais des expéditions savantes pour la connaissance des plantes, animaux et des végétaux. Une époque de noble émulation dans les lettres les succès dans les environs de Paris. On vit Jussieu, l'illustre botaniste, le jardinier en chef du Jardin des Plantes, Nicolas Duchesne et Leblond.

ous passionnément. Des conversations piquantes avaient lieu entre ces amis ; on y exaltait les choses de l'esprit. Les discussions qui s'ensuivaient étaient d'autant plus intéressantes, qu'elles tournaient toujours au profit de l'art.

Un jour que cette réunion comptait plus spécialement de savants que de lettrés, Georges Cuvier dissertait sur le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, de Valmont de Bomare. Après avoir rendu hommage aux bonnes intentions

qui faisait pressentir que son œuvre ne pouvait être que utile aux connaissances actuelles, et que cela était hautement une réforme. Mais il était l'homme capable et laborieux pour élever un monument plus digne d'elle. Chacun se livrait à ses occupations et cherchait à faire prévaloir ses idées. Seul semblait indifférent à la conversation, sous l'influence d'un rêve. Ses amis lui demandaient un silence qu'ils ne pouvaient s'expliquer. Ce harmant causeur comme il l'était dans l'habitude, il méditait précisément le plan et l'ensemble du Dictionnaire des sciences naturelles sur lequel soumettrait son projet.

Ici, Jauffret demanda à ses amis la permission de raconter un souvenir de jeunesse, qui ne finissait pas l'idée du Dictionnaire. « Je n'oublierai jamais cette époque de ma vie où j'ouvris les portes de la science naturelle. Elle a laissé dans mon esprit des questions profondes. Les difficultés que j'entrevis d'abord, et que j'éprouvai, le besoin que j'en sentis ensuite sur ma route, offrent un intérêt qui ne peut manquer de vous intéresser. J'étais seul, j'allais chaque jour errer sur les bords de la forêt solitaire, qui semblait être l'asile de la méditation. J'aimais à m'y promener, mais je sentais cependant un certain vide dont je ne trouvais pas le compte. Je sentais profondément le besoin de connaître les productions de la nature, p

L'histoire naturelle me tomba sous la main : c'est là où les objets naturels étaient décrits par Buffon. Je le lus avidement ; mais, après l'avoir lu, ni mon cœur ne furent satisfaits. Je passai devant moi une série de descriptions. L'article *homme*, placé immédiatement après *l'homme dard*, et suivi de plusieurs articles erronés, *l'homme sauvage* et *l'homme marin*, m'avait affligé de la médiocrité qui avait présidé à sa rédaction. Je comparai cet article, celui de tous ceux qui devaient suivre, plus, rédigé plus brièvement que celui de *l'abeille*, ou de tel autre animal. Cela me porta à réfléchir. Dès ce moment, mes promenades solitaires m'intéressaient

... »

Je ne nous égarerons pas plus loin sur les bords de la Seine. Je suivrons Jauffret au Jardin des plantes, son lieu de prédilection. Le voilà parcourant les allées de marronniers, les plates-bandes, admirant les riches couleurs des fleurs, le chant des oiseaux. Il se dirige vers cette maison en face du fameux cèdre du Liban. C'est là que l'y attire; c'est Laurent de Jussieu, qui l'honore de sa famille. Que d'aimables conversations avaient ces hommes unis autant par les sentiments que par leurs goûts ! Comme ils s'épanchaient et comme ils se donnaient avec amour de la science !

Un jour, Jauffret entre chez de Jussieu ; il le surprend dans son salon, habillant lui-même sa petite fille. « Vous ne pouvez pas lui dire, lui dit-il ; je puis continuer d'habiller cette enfant vous. La maman dort, je tiens sa place. » Cette anecdote dont nous garantissons l'authenticité, ne peint-elle pas de la vie de ces hommes utiles, simples, bons, et du vrai culte de la science et de la famille ?

Rendez-moi, lecteur, je vous devine. Vous me demandez comment j'ai pu m'écarter, mais je crois que vous ne m'avez pas perdu à parcourir un instant le Jardin des plantes pour en tirer une si gracieuse pensée.

III.

La promesse que Jauffret avait faite point à porter ses fruits. Il rédigea un plan, avec un solide talent, son projet de sciences naturelles. La lecture en fut faite.

On porta un toast à son honneur. Au nom de la science, Georges Cuvier félicita Jauffret. Mais des difficultés nombreuses se présentaient pour l'exécution de cette œuvre. Il fallait s'assurer du concours de rédacteurs savants et d'un éditeur habile. Jauffret fut au-devant de ces obstacles et sut les applanir.

Le travail fut ainsi distribué : Brongniart professeur d'histoire naturelle à l'école centrale : la minéralogie et la géologie.

Cuvier (Georges) : les articles généraux d'histoire naturelle et spécialement de la zoologie, l'anatomie, l'histoire naturelle des reptiles et des poissons.

Duméril (Constant), professeur à l'École centrale : l'histoire des insectes.

Dumont (Charles), membre de plusieurs sociétés savantes : l'histoire des oiseaux.

Fourcroy : la chimie dans ses applications à l'histoire naturelle, aux autres sciences et aux arts.

Geoffroy-Saint-Hilaire (Étienne), professeur à l'École centrale : l'histoire des mammifères.

Jauffret (L.-F.), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Versailles et au Prytanée : l'histoire de l'homme et des animaux.

Jussieu (Laurent de) : la botanique, les jardins, les plantes.

Palisot de Beauvois, Desportes, Duchesne, Saint-Hilaire, Mirbel, Petit-Radel, Poyret, Macbride, Jussieu, pour les détails sur les plantes.

D'UN LIVRE ET D'UN AUTEUR.

des poissons.

ie et la physique.

des mollusques, des radiaires et

polypes.

Mirbel, aide-naturaliste au Muséum et professeur de
tanique au lycée républicain : la physique végétale.

Tessier, de l'Institut, du conseil général d'agricult
l'agriculture.

Les prescriptions suivantes furent rédigées par Jaul
Nous les transcrivons sur l'original autographe signé se
ment par Cuvier :

« Chaque auteur remettra, d'ici à deux mois, la liste de
les mots qu'il croit devoir entrer dans la partie dont il
gé.

Les trois rédacteurs particuliers réuniront ces list
outeront, autant qu'il leur sera possible, les mots c
Il leur sera accordé un mois pour cette opération.

Le rédacteur général réunira le tout par ordre alph
et divisera la liste totale des mots en vingt parties :
égales, qui formeront autant de volumes.

Il sera immédiatement procédé à la rédaction des arti
remier volume, auquel on aura pu travailler pen
ce temps, devra être livré dans six mois à dater du
s opérations auront commencé, et les autres sans in
on, de manière qu'on puisse imprimer vingt fe
nois.

Les mots portant articles seront :

1° Les noms de règne, de classe, d'ordres, de gen
ystème ;

2° Les termes anatomiques, physiologiques, botanic
iques et cristallographiques nécessaires à l'intellig
histoire naturelle proprement dite ;

3° Les articles relatifs à la philosophie et à l'histoi
ience, tels que ceux *méthode, rapports*, etc., etc.

Les articles de règne, de classe, d'ordre, comprend
bservations générales relatives à ces grandes divisi

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

x de règne seront terminés par le tableau
x de classe par le tableau de leurs ordres
celui de leurs genres.

Il sera fait un choix des espèces les plus
plus utiles, ou les plus curieuses par leur
itudes ou leurs propriétés; on en fera l'
autres ne seront indiquées qu'en gros.

Les auteurs s'efforceront d'employer un
r, d'éviter les termes techniques qui ne s
sables.

Chaque auteur signera ses articles d'un
plication sera en tête du premier volume.

Chaque auteur corrigera au moins une
cles.

Chaque espèce aura pour synonyme le
néus en a parlé, et la meilleure figure. »

« G. C

insuite il intervint entre Jauffret et l'é
l'on va lire, et qui est une pièce intéress
e de la propriété littéraire :

Entre les soussignés : Louis-François Ja
pétuel de la *Société des observateurs de l'*
t à Paris, rue de Seine, hôtel de la
sion de l'Unité, et Nicolas Levrault, lib
neurant, quai Malaquais, tant en son no
ulant pour les citoyens Levrault, ses frère
'oblige de faire ratifier les présentes, -
té suivant :

Article 1^{er}. — Le citoyen Jauffret, désirai
o plusieurs naturalistes connus, entrepren
tionnaire d'histoire naturelle dans le ge
mont de Bomare, mais dans lequel se
tes les découvertes faites depuis vingt ans
améliorations faites à la nomenclature
s modernes, vend, cède et garantit aux cit
es, la propriété absolue de cet ouvrage.

DES DEVOIRS D'UN LIVRE ET D'UN AUTEUR.

Le citoyen Jauffret s'engage à faire coopérer le Dictionnaire les citoyens dont les noms sont : Jussieu, Cuvier, Fourcroy, Brongniart (L.), Lacroix, Dumont, Duméril, Beauvais (L.), Tessier, Daudin.

Le citoyen Jauffret remettra entre les mains des citoyens... mois qui suivront la signature du Dictionnaire, engagements écrits des savants dénommés, et confirmatifs de l'engagement du citoyen Jauffret.

Le citoyen Jauffret remettra entre les mains des citoyens... lettres sur le manuscrit et de lettres relatives dans l'impression.

Le plan détaillé du Dictionnaire sera mentionné dans le présent traité.

Le citoyen Jussieu aura la direction de la partie de la botanique; le citoyen Cuvier, celle de la zoologie; le citoyen Brongniart, celle de la minéralogie; le citoyen Fourcroy, celle de la chimie.

Art. 3. Les citoyens Levrault, frères, autorisent le citoyen Jauffret à offrir pour ce travail particulier, indépendamment de la rétribution fixée pour tous les collaborateurs, au citoyen Jussieu et au citoyen Cuvier, deux mille livres, chacun, au citoyen Brongniart, quatre mille livres, et au citoyen Fourcroy, trois mille livres.

Art. 4. Le citoyen Jauffret s'engage à diriger l'impression, à lier entre elles les différentes parties du manuscrit, à fournir ce manuscrit en état d'être imprimé; à cet effet, il sera chargé de la correspondance avec tous ses collaborateurs. Pour prix de ce travail particulier, les frères Levrault s'engagent à payer au citoyen Jauffret quatre mille livres, indépendamment de la rétribution à laquelle il aura droit, et à ne prétendre pour la portion de manuscrit qu'il leur fournira personnellement.

Art. 5. Ces différents engagements, indépendamment du montant des feuilles, forment un total de 23,000 livres.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

dont un tiers sera payé dans l'intervalle.

Art. 6. L'ouvrage devra avoir de dix-huit à vingt pages in-8°, même caractère que celui de la première édition in-8° de Valmont Bomare.

Art. 7. Les citoyens Levrault, frères, fourniront la feuille de copie de cet ouvrage, et les citoyens Lacépède et Lamark les autres feuilles, et de solder le montant à la fin de chaque mois. Les feuilles seront imprimées par les citoyens Lacépède et Lamark les uns.

Art. 8. Le citoyen Jauffret s'engage, et ceux de ses collaborateurs, auxquels il s'adresse, à ne publier ni imprimer, et à ne faire aucune partie séparée de l'ouvrage en question.

Art. 9. Chaque auteur remettra, d'ici à deux mois, la liste de tous les mots qu'il croit devoir entrer dans la partie qui lui sera chargée. Les trois rédacteurs particuliers réuniront ces listes et y ajouteront, autant qu'il sera possible, les mots omis. Il leur sera accordé un mois pour le faire. Le rédacteur général, le citoyen Jauffret, classera par ordre alphabétique et divisera la matière en parties à peu près égales, qui formeront les articles.

Art. 10. Le citoyen Jauffret aura six semaines pour son travail et faire la table générale. Il recevra une feuille par jour.

Art. 11. Si, dans le courant de l'impression, le citoyen Jauffret était un mois absent, les citoyens Levrault, frères, resteraient seuls de l'entreprise, et le citoyen Jauffret serait tenu de leur restituer toutes les avances reçues, mais en outre de leur payer une somme de mille livres, et de leur payer les experts, qui, dans tous les cas, ne pourront excéder de trois mille livres.

La présente clause ne pourra valoir d'exception à l'égard du travail du citoyen Jauffret au

ure, telle qu'une maladie grave constatée, soit de son côté, soit du côté des auteurs.

Art. 12. L'ouvrage, quoique fait sur le plan de celui de l'original, sera absolument neuf et ne sera point pris en compte dans ce dernier auteur. Le citoyen Jauffret répond positivement de toutes les réclamations qui pourraient venir à cet égard.

Art. 13. Dans le cas d'une seconde édition, le citoyen Jauffret, tant en son nom qu'en celui de ses collaborateurs, s'engage à faire revoir par eux cette seconde édition et à y apporter les améliorations jugées convenables.

Art. 14. De leur côté, les citoyens Levrault, frères, s'engagent à payer pour cette révision aux citoyens Cuvier 3,000 fr., aux citoyens Fourcroy, Brongniart et Jauffret, chacun 2,000 fr., et en outre de payer les révisions qui pourraient être faites à raison de 30 fr. la feuille. Ces sommes seront payées moitié à la publication de la seconde édition, moitié six mois après ladite publication.

Fait double à Paris le dix ventôse an neuf.

« Approuvé l'écriture : NICOLAS LEVRAULT.

« Approuvé l'écriture : L.-F. JAUFFRET. »

Le traité avait soulevé de nombreuses discussions. Levrault plaidait au nom de ses intérêts pécuniaires ; Jauffret plaidait au nom de la science, le seul mobile qui l'avait entraîné à cette entreprise. Lorsqu'un homme est ainsi animé par un pareil dévouement, comme il doit être affecté de toutes les misères dont l'intérêt est la conséquence ! Enfin la copie fut livrée à l'impression ; le Dictionnaire prendrait bientôt place sur les rayons des bibliothèques savantes. Les auteurs et éditeurs étaient dans l'enthousiasme : la gloire et l'intérêt semblaient leur sourire.

Jauffret se sacrifiait à son œuvre immense qui l'honorait, hélas ! ses efforts furent méconnus par celui-là même

qui devait bénéficier de l'entreprise. On en jugera par la lettre suivante adressée à Nicolas Levrault. Jauffret disait à celui-ci :

« Citoyen, lorsque j'ai été chez le citoyen Cuvier pour lui remettre les deux mille francs que vous savez qu'il a demandés pour se livrer à l'entreprise du Dictionnaire, j'ai eu avec lui une explication sur vos intentions ultérieures.

« Je lui ai dit que les deux mille francs que je lui portais étaient pris sur les dix-huit cents francs que vous deviez me payer au bout de trois mois ;

« Que ces dix-huit cents francs que je devais recevoir à cette époque et qui m'auraient servi à faire quelques avances aux collaborateurs, et à m'aider un peu moi-même, non-seulement ne me rentreraient pas, mais que j'avais été obligé d'en donner personnellement un reçu, comme si j'avais dû les employer à mon usage ;

« Que non-seulement ces deux mille francs que je lui portais seraient imputés sur la somme à recevoir comme provisoire au bout de trois mois, mais que vous deviez les imputer sur le paiement des premières feuilles de l'ouvrage, ce qui me mettrait, moi, dans le cas de faire aux collaborateurs l'avance d'un volume tout entier de rédaction.

« Le citoyen Cuvier a refusé dès lors les deux mille francs, et m'a déclaré qu'il ne les accepterait que si le paiement de cette somme ne nuisait en rien du moins pour le moment, ni à l'indemnité qui m'est légitimement due à moi-même, ni au paiement des collaborateurs pour les premières feuilles qu'ils donneront.

« J'ai donc mis cette somme de deux mille francs à part ; et, me mettant à réfléchir sur tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, et sur ce que l'avenir me promet, si je poursuis cette entreprise ainsi que je l'ai commencée, j'ai voulu m'expliquer franchement avec vous afin de ne pas agir en aveugle, et vous compromettre par la suite mal à propos en me compromettant moi-même.

« Autorisé à choisir des coopérateurs sur une liste don-

née, j'ai choisi les plus savants et les plus célèbres. J'ai réussi à les résoudre à travailler.

« Si j'avais consulté uniquement mes intérêts, si j'avais été moins séduit par l'éclat et l'avantage d'une honorable association, j'aurais pris des collaborateurs subalternes, et certes alors je ne me serais pas plaint.

« Mais est-il juste que j'aie mis tant de zèle et d'activité à monter l'entreprise aussi en grand qu'elle pouvait l'être, et d'une manière qui a surpassé mes propres espérances, pour être au bout du compte victime de mes démarches et de mes succès mêmes ? Est-il juste que non-seulement je ne touche rien des six premiers mois, mais que je donne à un autre deux mille francs imputables sur le paiement des premières feuilles ? Est-il juste que je fasse ainsi, moi étranger à la propriété de l'ouvrage, les avances de deux mille francs, c'est-à-dire d'un volume tout entier ? Est-il juste que si un homme tel que M. de Jussieu me demande une avance quelconque, je sois réduit à lui montrer vos lettres où vous traitez les éditeurs de votre ouvrage comme des écoliers ne seraient pas traités par leur régent ? Est-il juste enfin que je joue vis-à-vis des quinze ou vingt collaborateurs le rôle d'un commis qui, s'il a six francs à payer, est obligé d'aller les demander au chef, s'il ne veut pas les avancer du sien ?

« Je vous fais ces réflexions pour vous mettre à votre aise, et parce que dans notre dernier entretien vous m'y avez mis moi-même en me disant de renoncer à l'ouvrage si je croyais qu'il fût au-dessus de mes facultés pécuniaires, et que l'exigence des collaborateurs me forçât de prendre avec eux des engagements que je ne prévisse pas pouvoir remplir.

« Si je croyais que l'entreprise dont il s'agit vous tînt à cœur, je vous dirais franchement quels sont les moyens de la faire aller bien et vite ; mais j'imagine, et en relisant vos trois dernières lettres, j'en suis entièrement persuadé, que cette entreprise vous sourit moins que dans les premiers moments. Je pense que vous l'appréciez moins, et qu'en dé-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

vous désirez que je l'abandonne, si je ne j
à en faire les avances, de temps et d'argent
j'ai rien à dire. C'est à moi d'attendre votre
bien persuadé comme vous, qu'à laisser là l
mieux que ce soit plus tôt que plus tard.

Le citoyen Cuvier m'attend demain, et dés
clair et précise. Veuillez bien prendre m
ration, et me faire une réponse que je
r. Je désirerais aussi que vous pussiez me
vous pour l'après-midi ou venir passer
d'hui avec moi.

vous prie de croire à mon sincère dévoue

« L.-F. JAUFFRET

s date).

La lettre produisit un bon effet. Cuvier et
urent le différend. Quelques jours après, C
auffret un billet où il lui donnait rendez-v
une des frères Levrault, « attendu que,

difficulté qui reste à lever entre vous était
engagement », il serait facile de s'entendre
ffet. l'entente eut lieu, et, dès ce mome
re était remis dans la bonne voie. Les aute
ans relâche avec confiance et avec cette
la pensée d'être utile. Voyez Palisot-Beauv
le heureux d'avoir expédié une partie de s
crit à Jauffret : « J'ai l'honneur de saluer
Jauffret et de le prévenir que je viens
Jussieu l'entier complément de la lettre A
B pour la partie du Dictionnaire dont je s
e recommande à lui auprès de MM. Levr
ur l'impression de mon ouvrage; 2° pou
nts dont j'ai besoin pour travailler et qu
te de ce qui me reviendra : — *Dillen*
768 ; *les Champignons* de Bulliard ; *la Ci*
ffmann, 1 petit vol. in-12 ; Hedwig, *R.*

« *historiæ naturalis muscorum frondosorum* , 3 ou 4 vol. in-
« folio. Bulliard et Hedwig sont des objets assez chers ; mais
« si MM. Leveaux ne voulaient pas en faire les avances, cela
« pourrait entrer dans notre marché pour mon ouvrage, car
« ils me sont indispensables pour travailler au Diction-
« naire.

« Salut, estime et amitié.

« PALISOT-BEAUVOIS.

« A Monsieur Jauffret, secrétaire perpétuel de la Société
« des observateurs de l'homme, hôtel la Rochefoucault, rue
« de Seine. »

IV.

Une grande partie des matériaux devant entrer dans le Dictionnaire des sciences naturelles avait été coordonnée par Jauffret ; la copie était toute disposée pour l'impression. Enfin le premier volume, in-quarto, parut en 1804, et les quatre autres successivement jusqu'en 1806, époque à laquelle une circonstance fâcheuse obligeait Jauffret à s'éloigner de Paris. Il en témoignait ses regrets à l'un des frères Levrault, dans la lettre qui suit :

« Monsieur et ami,

« Des circonstances particulières, dont je vous ai déjà
« donné connaissance, m'engageront vraisemblablement à
« faire bientôt un voyage à Lyon et en Provence ; si cette
« absence peut toutefois se concilier avec vos intérêts, rela-
« tivement à la besogne dont je me suis chargé pour l'en-
« treprise du Dictionnaire des sciences naturelles. Ne serait-
« il pas possible de trouver quelqu'un qui pût se charger
« de faire cette besogne ? Je resterai seulement chargé de la
« rédaction de l'histoire naturelle de l'homme, pour laquelle
« je m'entendrais avec Cuvier. Je mettrai mon successeur
« au courant, et lui donnerai une note exacte des manus-

crits déjà fournis et de ceux à fournir. consentait à me remplacer, je le serais ment pour que mon absence pût vous ne trouviez pas un homme tel qu'il voi je vous le désigne, je sacrifierais sans aux vôtres. Je resterais à Paris, prêt à succès d'une entreprise dont je sens pour vous et tout l'honneur pour moi-tends et votre réponse et le résultat d pour me déterminer à un départ dont il beaucoup d'avantages pour moi, s'il pe moindre tort.

« Vous savez combien je vous suis de besoin de vous le redire.

« L.-F.

(Sans date).

Nos documents ne nous ont rien appri-te lettre ; mais nous pouvons affirmer uffret interrompit la publication. Le na-usement, les vagues n'emportèrent poin : précieux : les manuscrits furent sauvés frères Levrault.

En 1816, le Dictionnaire des sciences r-mené à bonne fin, sans la participatio-ec ces mêmes matériaux que les frères l-in de conserver, — matériaux qui renfer-copie et les notes fournies personnellem-

(1) Bibliothécaire du Muséum d'histoire natu-53, mort en 1835.

(2) Une lettre, en date « de Paris, 23 nivôse-ressée à Jauffret par son domestique, à Lyon,rait favoriser cette supposition. Il y est dit : de toutes vos commissions... Quant au papier- blond les a chez lui, vu qu'il les a choisies lui- porté chez lui. Ce qui était du dictionnaire, je- vrault.... Nous avons reçu trois lettres pour v-

VICISSITUDES D'UN LIVRE ET D'UN AUTEUR

Le prospectus (1) qui annonçait la reprise de cette collection mentionnait les noms de tous les collaborateurs d'un seul, et c'était celui de Jauffret.

L'histoire nous offre de nombreux exemples de gratitude qui semble s'attacher à la destinée de des hommes de cœur et de talent. Nous devons lui en rendre grâce, car c'est une de ces lois rigoureuses qui nous font connaître des mauvais côtés de la nature humaine.

V.

Sous la Révolution et au commencement du siècle, avoir le *feu sacré* pour braver le mauvais temps dans la littérature. Les affaires de la librairie sont malheureuses ; il y eut des faillites inévitables. Malgré cela, nous voyons Jauffret employer tous les moyens possibles pour répandre les lumières. Rien ne l'arrête. C'est qu'il était vraiment le type de l'homme de lettres, sans préoccupation du côté commercial, plume au service de toutes les bonnes causes.

En 1790, il crée et il rédige, avec le concours de Drouet, Bouchard et autres, la *Gazette des Tribunaux*, collection formée de 7 volumes in-8°, imprimés par la presse nationale. C'est à partir de cette époque qu'il eut de nombreux rapports avec Perlet, éditeur du journal qui commença à paraître en 1789, sous ce titre : *l'Assemblée nationale*, fut repris ensuite sous cet autre titre : *Journal de la Nation* avec la collaboration d'abord de Lenoir-Laroche et de Jauffret.

Les divers travaux entrepris par Jauffret et Perlet ne furent pas couronnés d'un brillant résultat. L'auteur se désista de l'éditeur. Parmi ces plaintes, il en est une

* jussieu ; elle contient deux petits morceaux de copies « naturelle... »

(1) Rédigé par Defrance, Cuvier, Brongniart, 1816. Imprimé par la presse nationale, in-4°.

arrivée jusqu'à nous, et qui nous a paru intéressante elle nous révèle une question de plagiat et de plagiat. Le 14 octobre 1806, M. Jauffret écrivait (Masson) cette lettre curieuse, datée de Paris :

« Madame, c'est encore vous qui serez la cause des peines que j'éprouve en ce moment au sujet de nos relations avec M. Perlet, que vous avez renouées d'une manière qui paraissait devoir être avantageuse à lui comme à moi. J'ignore si dans le temps il vous communiqua toutes ces relations nouvelles. A l'époque où je fis, au sujet du traité qui m'imposait plusieurs travaux différents, quelques travaux commencés, et d'autres, demandant la continuation. M. Perlet désirait d'acquiescer à M. Le Clère le fonds de tous mes ouvrages mais le haut prix que M. Le Clère exigeait et le peu qu'il imposait détournèrent M. Perlet de cette idée. Il fut arrêté entre nous que, au lieu de continuer *de Rolando* (1), nous entreprendrions des ouvrages nouveaux. Ce fut en présence de madame Perlet que je fis différents plans d'ouvrages auxquels je me proposais de consacrer du temps et lieu. Ces divers plans, auxquels je donnai quelque importance, parurent entrer si bien dans les vues de tous, que l'on m'engagea à tout quitter et à publier simultanément. Il fut arrêté que je céderais *la Corbeille de fleurs et le Panier de fruits, ou chaque mois offerte aux demoiselles*. Cette convention fut évidemment de moi. Le prospectus qui fut publié en est la preuve évidente, et les dispositions du traité en sont encore mieux. Je cédai aussi un ouvrage, dont n'était pas achevé, intitulé : *Dialogues des Enfants des Hommes* (2), l'un de mes ouvrages pour lesquels j'ai une affection particulière. J'en avais donné le manu-

(1) Cours d'éducation donné par Jauffret, au Louvre, sous le titre des *Ducs et pairs*, et rédigé en 6 vol. in-18. Paris, 1802, publication des plus originales, non achevée.

(2) Encore inédit.

temps après ; mais nous l'ajournâmes pour ne pas retarder le travail de la *Corbeille* et du *Panier*, dont nous étions convenus d'avoir toujours deux mois d'avance, et de plus, pour ne pas retarder l'exécution d'un voyage en France que je devais faire et publier successivement, sous le titre de *Voyage en France par l'Ami des Enfants* (1). Il était convenu que je voyagerais réellement pendant l'espace de quatre années, que je recueillerais partout des notes et renseignements sur les productions de la nature et de l'art, que je rédigerais les matériaux, que l'ouvrage qui en résulterait me serait payé à raison de soixante francs la feuille, et que les frais du voyage seraient compris dans les frais de rédaction, c'est-à-dire que j'appliquerais le bénéfice de mon travail à voyager. Seulement M. Perlet s'engageait à me faire une première avance pour que je pusse voyager pendant les deux premiers mois.

« Pendant mon voyage, il était convenu que je tiendrais note des personnes qui pourraient par la suite acheter le *Voyage en France*, et de plus que je chercherais à préparer des abonnés à un journal intitulé *le Courrier des Familles* (2) que nous aurions entrepris après la terminaison du *Voyage en France*.

« Je voyais M. Perlet et M^{me} Perlet elle-même montrer surtout un grand zèle pour l'exécution de ce voyage (3). Je me décidai à l'entreprendre au commencement de juin dernier, quoiqu'à cette époque il eût été plus convenable à mes intérêts de rester à Paris, où je laissais en souffrance une affaire importante.

(1) Même après Berquin, dont il fut l'ami, Jauffret reçut ce titre de la part de ses nombreux et intéressants lecteurs.

(2) Ce courrier fut publié à Marseille en 1831, in-8°.

(3) Perlet écrivait à Jauffret, à Lyon : « Monsieur et ancien ami, je ne suis point en peine de la manière dont vous ferez vos relations pour ce voyage. J'ai la plus haute idée de ce travail et de l'intérêt qu'il inspirera.... Bonjour et bonne amitié. Perlet. Paris, 1^{er} juillet 1806. »

« Avant mon départ j'avais laissé en avance, comme le traité l'exigeait, de quoi remplir pendant deux mois la *Corbeille* et le *Panier*; le traité désignait pour la correction des œuvres un de mes anciens collègues dont personnellement j'avais toujours reçu des témoignages d'amitié, et qui occupait une place au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. J'avais autrefois connu en lui du zèle et assez de moyens, et je le croyais propre à satisfaire les vues de Perlet et les miennes.

« Le prix du manuscrit de la *Corbeille* et du *Panier* est ainsi stipulé: 50 fr. la feuille d'impression, dont 30 fr. en argent et 20 fr. en quittances à-compte de la somme que je dois; somme qui provient d'anciennes impressions faites pour mon compte du temps des assignats, à l'époque où j'étais rédacteur en chef du *Journal de Perlet*...

« Le cousin de M. Perlet, étant correspondant des théâtres, invite à le charger des pièces que je pourrais composer. J'y consens, et je lui laisse en partant le manuscrit d'une comédie en un acte (1).

« MM. Bruni, Plantade, Méhul, Villoteau, ayant composé des airs pour plusieurs de mes romances (2), j'en laisse un certain nombre à M. Perlet, et M. Villoteau, dont M. Perlet adresse, se charge spécialement, sans aucun intérêt, de leur en fournir une tous les mois...

« Je donne communication à M. Perlet d'un registre contenant quinze cents adresses de familles avec lesquelles j'ai été en relation.

« Le traité, relativement à la *Corbeille*, stipule une augmentation dans le prix de la rédaction proportionnée à l'augmentation des abonnés. Cette disposition est une preuve de mon droit à l'exploitation personnelle de l'ouvrage, à l'inscription des registres au moins toutes les années.

1) *Le Bureau de l'hymen*, comédie en prose, non représentée et restée inédite.

2) On doit à Jauffret un recueil de *Romances historiques et pastorales*, avec la musique de Méhul et de Berton. Paris, Cousineau, 1793, 3°. Ce livre est introuvable. Il a été trad. en allemand.

« Je partis, et pendant deux mois je parcourus les départements de l'Ain, du Rhône et du Léman. Je fis un petit voyage à Paris pour des affaires personnelles. J'y reçus de M. Perlet un assez bon accueil; à ce moment-là, M^{me} Perlet me témoigna une fine marque d'estime.

« Je repartis après avoir composé des numéros de la *Revue* pour deux mois; je dis à M. Perlet que je ne demandais point d'argent pour cet objet, ni pour l'entretien du voyage, mais que je le prierais de venir me voir pour moi à la fin de septembre; il m'assura qu'il le ferait.

« Voulant revoir mes articles la veille de mon départ, le 9 août dernier, je les remis en assurant à M. Perlet qu'il les recevrait le lendemain matin par M. Le Blond. Je remis en effet le paquet en montant en voiture, et M. Le Blond eut la négligence de garder le paquet pendant quatre jours, et cette circonstance, qui, dans le but de procurer à M. Perlet qu'une inquiétude passagère, fut enfin, avant le 15 août, la copie était entre ses mains, n'était nécessaire que pour les numéros du 1^{er} — a suffi pour faire former à M. et M^{me} Perlet l'idée de s'approprier entièrement l'entreprise, en chargeant de la rédaction. Chose inconcevable, chose inouïe, M. Perlet a été investi de la rédaction absolue. On ne lui a encore rien envoyé de copie, car on a envoyé chez lui non-seulement la copie qui existait alors, et qui aurait suffi pour imprimer les numéros, mais encore celle que j'envoyais de la capitale, les lettres que je prenais la peine d'affranchir; le nouveau rédacteur qui, pour avoir droit de rétribution de 50 fr. par feuille, substituait la sienne, sous le prétexte que mes morceaux

(1) Auteur, avec M. Duchesne, du *Portefeuille des écrivains*, un très-important qui suffirait pour mériter la reconnaissance de famille. V. *Notice sur Duchesne*, par le baron de ... 1827, in-8°, p. 13.

s à un trop jeune âge et que *la Corbeille* et
nt être lus par les jeunes dames plutôt que
oiselles.

Qu'on juge de mon étonnement lorsqu'or
s les départements la *Corbeille* de la nouve
ris à l'instant à M. Perlet, et je fais mall
ier mes lettres par M. Le Blond. M. Le B
, M. Perlet ne reçoit pas mes lettres; d'aill
t pris.

M. Perlet, dès l'instant qu'il a inséré dans la
ceaux d'un rédacteur étranger, en a suspe
mes parents et amis qui étaient portés sur
pris de cette mesure, j'accours à Paris. Je
li dernier et j'y trouve précisément le nouve
me reproche mon silence, et je n'ai pas c
fier. Je donne à M. Perlet les dernières let
assais sous l'enveloppe de M. Le Blond.
es contenait des renseignements importants
rise du *Voyage en France*. Je dis à M. Mi
oir l'exclure de la rédaction, je crois juste
rien inséré dans *la Corbeille de fleurs et*
ts que de mon consentement; que je lui de
articles qu'il pourra faire, lui assurant que
qu'il jette les yeux sur les miens; que l'in
est tout ce qui doit nous occuper. Il paraît
Perlet aussi. Je demande où l'on en est, où
emande à voir les épreuves courantes; on m
es évasives, et l'on m'ajourne au lendemain.
Le lendemain je me présente de nouveau ch
e remet encore au lendemain sous prétexte
ipé. Même course le jour suivant. La veil
t dîné chez M. Perlet, et l'on avait décidén
clure; M. Perlet me reçoit avec froideur;
er que la romance qu'il se propose de faire
nsignifiante, soit par les paroles, soit par la m
'en substituer une à mes frais, pour le bien

pour ma propre réputation. Il m'objecte que Je vais donc chez M. Miger pour le prier d'en Il me dit que le jeune homme qui a fait la m ses amis ; que sa mère est la bienfaitrice de cas, lui dis-je, il faut tâcher au moins d'y s paroles ; M. Miger fait moins de difficultés, être moins lié avec l'auteur des paroles. Il parler à M. Perlet et au musicien, et qu'il pouvait se faire et ce qui aurait été arrêt pour la suite de la rédaction. Je me soume démarches assez humiliantes pour éviter un pas convenu à mon caractère pacifique.

« Si du moins, en faisant l'adoption de dont les paroles et la musique sont si M. Perlet n'en avait pas eu d'autres ! Ma en avait deux ou trois, dont une de M. M ce célèbre compositeur aurait fait du bien je ne conçois pas qu'on ait pu ne pas le ser

« J'attendais la réponse de M. Miger Je l'ai reçue, et je ne la conçois pas encore

« Mon ami, j'ai vu Perlet et sa femm
« comme je te l'avais promis. Mais ils ne
« tendre sur cet article. Leur parti est pri
« lument renoncé à ton travail. Ils m'ont
« te montrer les épreuves et ont insisté po
« ticipation quelconque de ta part à ce
« entièrement. Malgré ma bonne volonté, je
« cela ne soit pas ainsi.

« Quant à la romance, Perlet m'a témo
« qu'elle fût conservée ; je ne lui ai pas dit
« de changement dont tu m'avais parlé ; il
« égard sur toute démarche que j'aurais p
« musicien.

« Je suis fâché de n'avoir pas à t'annon
« dispositions ; mais je te prie de croire
« pendu de moi de les changer.

« Salut amical,

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

est datée du 12 octobre
mander, que puis-je et c
et de sa femme ?

pendre d'eux de s'app
ur ai cédé, qui a paru,
exclure même de sa réd
t que de l'abandonner
ent, ou du moins entiè
ois. Cette proposition s
e pas que je m'intéres
je pas à répondre au
ce qui peut y entrer ?

les équivoques ou inco
, n'est-ce pas moi qu'on
ette confiance que l'or
que j'écris, pourrais-je
endre de la volonté d'u
aussi détaillé que celui q
ferai-je maintenant des
éfets des départements
s projets. Beaucoup d
ais-je croire que les e
ent si peu stables ?

à M. Perlet que j'ava
r s'occupe d'un voyage
d'après les statistiques
existent. Que veut-il f

Madame, de concert av
édiation dans cette affai
une suite du premier se
au succès de vos démar
eur, etc.

« L.-

e de fleurs et le Pan

D'UN LIVRE ET D'UN

ux beaux volumes
ches colorées gra
ontient douze rom
et Berton. « On
a en fruits et en fl
et usuelles, et div
leurs et les fruits c

livres d'Hippolyte
e un volume sans
fruits, ou Descrip
principaux fruits
vec 24 planches. /
es suivantes : *L'E*
ce, élève de l'abbé
Parure et de la l
a changé ; Histor

açon et un plagiat.
parurent en 1806-1
de Massieu est in
ieu et son digne m
nts au moyen de
s possédons en pa
ouvrage de Jauffre
issance, dont le 1
ind pour l'éditer.
trouva bon de se
qui se renouvelle
ous renvoyons à la
lées.

ROBI

tratre, art. Jauffret.

LA
BIBLIOTHÈQUE DE JEAN
L'AUTEUR DU POÈME DE I

an Chapelain, conseiller du roi et
Académie française et de l'Acad
ignon, comte palatin, naquit à Pa
mourut le 22 février 1674.

auteur de la PUCELLE possédait
nte, à laquelle il était fort attaché
ne fussent ni vendus ni dispersés
es précautions les plus minutieuses
ervation dans sa famille. Mais tes
crivit dans son testament furent
r sa bibliothèque d'une ruine con
ici les extraits du testament et d
relatifs à sa bibliothèque.

EXTRAIT DU TESTAMENT DU 12

.... Conservant sur toutes choses
es lettres sous la clef dans nostre
ée par nous avec beaucoup de ch
l'espace de plus de cinquante an
mons estre conservée en nostre
ne elle se trouvera au jour de
ne ny partagée, la substituant à
proches seulement et neveux des

LA BIBLIOTHÈQUE DE JEAN CHAPELAIN.

profession que de belles-lettres, et qui sans autre et auront la même inclination et le même attachement moy, afin que sans estre obligez à chercher ailleurs à acheter chèrement les livres qui y seront du genre qu'ils auront embrassé, ils en puissent avoir non propriété, mais l'usage pour s'avancer tousjours plus beau sçavoir, n'y admettant que ceux qui se sentent de génie et de force pour se signaler par leurs esclaves les plus habiles, et en excluant positivement mes riches neveux et mes filleuls même qui ne s'y portent mollement et à qui la vigueur et la persévérance sont pour réussir (et devenir) d'excellents hommes. s'assujettir aux conditions que j'estendray plus particulièrement dans un codicil qui sera fait par moy exprès article de ma bibliothèque seulement.

« Pour faciliter l'exécution du dessein que nous la conservation absolue de nostre bibliothèque dans la famille, nous prions les exécuteurs de nostre testament faire sceller, soudain après nostre mort, les lieux l'avons tenue, afin qu'il soit dressé un exact inventaire nos livres en leur présence, dont la minute demeure entre les mains du garde et sur laquelle seront faites des collationnées par-devant notaire, signées de luy et autres que je nommeray pour surveillants à sa conservation.

« Nous choisissons pour la garde de ladite bibliothèque nostre petit-neveu, Claude Mesnard dit l'abbé, comme d'autre profession que les lettres et estant engagé toute sa vie le célibat, sans que les soins ny les suites du mariage le puissent destourner de cette occupation qu'un homme entier, en sera mieux chargé.

« Nous entendons aussi laisser dans nostre bibliothèque non moins inaliénables que les livres qui la composent le portrait en huile, et celui de feu M. Gassendi, celui de la sérénissime reyne de Suède, dont elle est ornée, nostre grande escritoire d'ébène, nostre petite escritoire *perçante*, nostre grand bureau à armoire

chandelier de bois de poirier noir à votre grand télescope avec son pied et la boeste et se couche pour observer le ciel, les fauteuils de tapisserie à fleurs et mes chaises de mesme ; outre cela, y compris de ranger les livres, et les rideaux de ta conservation.

« Réservons pour l'usage de notre bureau, mouchettes et sonnette d'alarme et pendule, et celle de poche à remonter en forme de tour de léton, qui marque l'année, et tout le papier blanc en rouleau.

« Nous exceptons aussi les portraits de Nemours-Longueville, M^{me} la marquise de la Trousse et M. son mary, Maure, M^{me} Tallemant, que nous voulons dans notre bibliothèque, avec notre tableau de celui des fruits.... »

CODICILLE DU 15 AVRIL

« Après avoir fait mon testament, j'ai donné à coup ma petite bibliothèque, j'ay jugé sur cet article particulier un codicille par lequel j'ay fait une claire connoissance de mes livres que j'ay amassés par les bienfaits de monseigneur le duc de Longueville, de M. de M. lieu et de monseigneur le cardinal de L. à leur satisfaction du peu d'industrie que j'ay eue et de mon travail depuis plus de cinquante ans.

« En confirmation donc de ce que je viens de dire, touchant la conservation de mes livres, je veux encore qu'ils ne se perdent, mais qu'ils se maintiennent ensemble à perpétuité pour l'usage de mes neveux.

seulement, qui auront une entière inclination et belles-lettres, qui, sans estre en employs différents de cette profession, tement et constamment, à l'exclusion de descendants qui auroient embrassé un autre comme du palais, des finances, des arts, si la fortune les occuperoient absolument, exclure leurs enfants, s'ils se portent à d'autres dites conditions.

« Et d'autant que pour rendre seur et certaine mon intention absolue, et empêcher que partie de mon héritage ne se dissipe par le mariage de ceux des miens capable, il est pourvoyé à sa manutention, je la substitue à mes descendants présents et à venir, de la conquête, libres de toutes autres professions, et uniquement pour ce seul usage et non autres, et ceux des miens que j'ay veus et connus s'en charger, mon neveu Claude Mesme, partant engagé à ne se marier jamais, et à se consacrer dans les langues grecque, latine, et espagnole, dont mon cabinet est curieux, et qui j'ay jetté les yeux pour l'en faire le propriétaire, avec les petits secours que j'ay gardé de luy en fût point onéreuse. Le tout luy et que je veux qui ait son effet, l'oblige à se rendre facile à tous ceux qui auroient mesme droit que luy d'usage, et sont contenus, avec toute civilité comme à leurs proches, les conviant s'il se peut et les permettant pour feuilleter les livres dont ils ont le lieu de la bibliothèque mesme, ou s'ils n'ont d'eux un rescepicé du volume emprunté, porté avec dilligence et ponctualité dans le plus court qu'il sera convenu, afin qu'il ne s'en passe point de temps ; et si, par négligence ou autrement

rompre où se perdre entre ses mains, tost d'un autre de la mesme impress quoy j'entens que celui à qui cela pour tousjours exclu de l'usage de digne de ma famille.

« Pour l'exacte observation de tout que mes neveux Faroard l'ainé et le lettrez eux-mesmes, mais attachez à aient droit de surveiller la conduite (c point qui ne soit bonne) de mon neveu ce fait particulier; et je luy recomma en temps, pour leur en communiquer honneste compte, dont ils en useront d'honneur et civils comme ils sont, n que la raison le désirast.

« Je ne désire qu'aucun estranger j'en fais est pour le bien et soulagement pouillé de toute vanité, et persuadé qu réussir heureusement que dans le se fermé dans la connoissance de ma d'un petit mystère.

« En cas de décès de mon neveu prévois pas qui arrive de longtemp garde de ladite bibliothèque ne dem élection, mais sera remise à l'assemblée, qui seront gens de lettres, soit unique profession, soit qu'ils soient de théologie, justice ou médecine, et les sujets simplement lettrez qui seront commodé, mais le plus généralement place du défunct en toutes les qualités attache, vigilance et civilité, d'un cc sans aucune préoccupation ny prédilection.

« J'entends joindre à la substitution les tablettes, onze en nombre, où elle que s'il en falloit adjouster quelqu'un

THÈQUE DE JEAN CHAPELAIN

e, je crois mon neveu Cl
e, pour les faire faire de
roy pour la loger et en
aussi d'y mettre deux si
n faire pas un lieu de cor
ser ma pendule, mon es
bois à verrière verte et m
e Mesnard d'agréer que
ai avois légué par mon
le la bibliothèque.

ageront par matières de p
aire ensemble, les oratoi
es historiques, les morale
de médecine, les math
es, les ecclésiastiques, l
es, les dramatiques, an
toutes langues, les nouve
es, controverses, poétiqu
ure et d'architecture, de
e botanique, de satyrique
en leur canton pour les
manuscrites, soit de mes
tions, d'ambassades, des
omme elles ne sont point
oir des cassettes de bois b
les unes sur les autres, o
avec étiquettes près la
faudra mettre toutes les
et princesses, cardinaux,
ce, marquis, comtes et ai
m'en ont honoré et qui
nt j'ay gardé copie pou
lants, comme MM. Balza
xcellents hommes de to
e seul a eu le bonheur d
nt aussi enfermées avec s

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

mes coffres que j'ay destiné à cela, comme aussi celles ont écrites, qui sont autant de monuments de la habitude que j'ay eue avec eux pendant ma vie et par tant d'années fidèlement et constamment entre-our ne les jamais publier, non plus que les miennes, s'elles fussent nécessaires non pas pour ma gloire, ni la défense de ma réputation.

Je veux qu'il soit fait un exact et fidel catalogue de tous livres et papiers, sans en excepter aucun encore que l'on a en doubles et triples, parce que je les ay retenus, pour leur rareté ou pour leur excellence, ou pour la dilige les éditions, ou pour autres causes et raisons. Je veux que cet inventaire ou catalogue soit fait en présence de deux neveux Faroard et Claude Belot, avec leurs paraphes, et celui de mon neveu Claude Mesnard, dont faites deux copies collationnées à l'original et une signée et paraphée aussi d'eux trois, qui demeurent une à mon neveu Faroard et l'autre à mon neveu Claude Mesnard, toutes bonnes fins, l'un et l'autre visitant, à leurs heures de loisir, le lieu où la bibliothèque sera logée, et à estre au logement de mon neveu Claude Mesnard, à maintenir toujours le bon ordre que je me promets de toujours gardé par luy.

Ceci est ma dernière volonté sur cet article que j'ay testé de mon seing, comme escrit de ma main. Ce jour mil six cent soixante-unze, à Paris.

Signé CHAPELAIN.

EXTRAIT DU SECOND CODICILLE, DU 3 JUIN 1673.

Je trouve à propos d'adjouster à ce codicil que pour où sera placée ma bibliothèque, soit galerie ou grande chambre, on prenne et établisse, sur ce que j'ay de bien, une rente de cent vingt livres que celui qui en sera le garde, pour partie du louage de la maison où il logera et la tiendra, sur laquelle rente

les tablettes qu'il faudra adjouster aux unze
ront, lesdites tablettes faites de la mesme
mesme ordre de planches que les premières,
me, afin de garder la symétrie, et que les
t estre rangez plus à l'aise avec moins d'en-
ns de facilité à les trouver; laissant au reste
neur ou largeur à s'accommoder aux endroits
ra besoin de les placer. Je recommande ce
auteurs testamentaires et particulièrement à
ade Mesnard, qui en sera le garde. »

les dispositions testamentaires à l'aide des-
apelain crut avoir sauvegardé sa bibliothèque.
à perpétuité à ceux de ses descendants qui
ssion que de belles-lettres, et « il en exclut
s plus proches neveux à qui la vigueur et la
anqueront pour devenir d'excellents hommes
es) ».

qu'après sa mort, on mette tout de suite les
ibliothèque, et qu'on dresse un catalogue
s livres et papiers, sans en excepter aucun,
oubles et triples exemplaires.

rde de la bibliothèque Claude Mesnard, son
surveillants de son administration. Il entend
apiers et mobilier soient placés dans la maison
garde. Après la mort de Claude Mesnard, les
és nommeront un autre garde, choisi parmi
lettrés.

aucun étranger ne soit admis dans cette bi-

être entré dans les détails les plus minutieux
nt des livres par ordre de matières, sur le
ges à ses neveux, et même sur la dimension
il fallait ajouter à celles qu'il avait laissées,
r pour indemnité de logement et entretien de
une rente de cent vingt livres.

ourut le 22 février 1674, avec la conviction

BULLETIN DU BU

èque' serait indéf
l n'en fut pas ains
778, il y eut cinq
nard (1674-1700

ch Lelen (1700-

eux (1747-1768),
queux (1768-1778
nné par justice ;
andin (du 24 février
in.

pelain habitait m
it quatre déménag
1700, plusieurs ou
1. Claude Mesnar
; fût réunie à celle
itiers ne seroient
1674 ».

ri de Claude Leq
neubles et effets,
ux, qui, par ordon
telet de Paris, d
aire de la bibliotl
nt réclamée.

queux conserva c
e soustraire à la
visoire, il provoqu
r régulariser sa po
andin, nommé par
e de la bibliothèq
t sans avoir égar
ocès des sieurs Ch
plus grande parti
n'existent plus et
isté et par les div

BIBLIOTHÈQUE DE JEAN CHAPELAIN.

1 à un autre que ladite bibliothèque a éprouvé un siècle ; à la charge cependant de la rendre dans le même état où elle est actuellement, les meubles et effets compris auxdits inventaires n'en existe aucun ».

s et effets, dont aucun n'existait plus en
gués et déclarés inaliénables par Cha
e et l'ornement de la bibliothèque. Il
le testament et dans l'inventaire, ains

euils et six sièges ployants ; onze tablettes
es et les rideaux de taffetas vert pour le
ind bureau à armoiries ; une grande éc
petite écritoire d'ébène, une petite éc
le écritoire d'argent ; un chandelier en b
verrière verte et un chandelier de fe
t une sonnette d'argent ; une horloge
loge de poche à réveil et une autre de
our, qui marque le jour, le mois et l'a
scope, avec son pied et la gouttière où i
uche pour observer le ciel. »

crayon de son portrait par Nanteuil, une glace à fond d'ébène noire et une verrière de talc, la pendule de la même portrait du duc de Longueville ; son miroir, en huile, avec sa bordure noire ; le portrait de son père, en serti ; celui de la reine de Suède, dont le portrait est en de la duchesse de Nemours-Longueville ; une armoire de marquise de Flamarens ; celui de la comtesse de M^{me} Tallemant ; un tableau de saint Jean le Baptiste et un tableau de fruits.

Blandin mourut le 14 septembre 1778. Il n'avait pu voir être nommé garde, et peut-être avant sa mort l'écritoire eût été entièrement transportée de Merry à la rue Saint-Martin. Les parisiens ne se rassemblèrent que le 14 mars 1780 pour élire un nouveau garde. La copie du procès-verbal de l'assemblée est conservée aux Archives de la Ville.

nous avons sous les yeux n'étant pas achevée quel fut le résultat des délibérations de l'assemblée le 14 septembre 1778 que la bibliothèque pelain se trouva dépourvue de garde, aucun nous a fait connaître le sort de cette riche livres et d'autographes.

Pour former la rente de 120 livres léguée pour l'entretien de sa bibliothèque, les héritiers le 17 novembre 1682, une somme de 2,400 vingt sur les aides et gabelles. En 1714, alors garde de la bibliothèque, ajouta 250 liv le capital à 2,650 liv., qui aurait dû produire vingt, 132 liv. 10 sols. Mais, réduite au décret par arrêt du 30 octobre 1714, elle ne produisit 106 liv. Réduite de nouveau en 1720 au décret il ne restait que 66 liv. 5 sols de rente. Enfin en 1771 aux quatorze quinzièmes, la bibliothèque ne touchait plus que 61 liv. 16

Si cette rente a survécu à la Révolution, réduite des deux cinquièmes, et ne produisit solidé que 20 liv. 12 sols 2 den.

Ainsi cette rente diminuait à mesure qu'elle se dispersait.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la Bibliothèque de Chapelain, dont nous possédons le catalogue l'inventaire, commencé le 23 mars 1674 et terminé le 13 septembre suivant.

Ce catalogue forme un beau volume grand in-4, feuillets, relié en maroquin rouge avec la trousse est orné du portrait de Chapelain, gravé par ses armoiries également gravées. L'inventaire est d'une *Relation de la vie et des mœurs de J. B. Chapelain* et de son *Testament*, qui fut ouvert par-devant la requête de Valentin Conrart, son ami intime exécuteur testamentaire.

BIBLIOTHÈQUE DE JEAN CHAPELAIN.

compose de 4591 articles. On a cherché, selon les volontés de Chapelain, « en rangs, de proche en proche, celles de grandes oratoires, les poétiques, etc. » Mais la confusion dans le classement, et le copiste en calligraphie, a commis tant de fautes que la rédaction des titres et des noms propres, qu'il a si souvent négligé d'indiquer la cause, qu'il est assez difficile de citer exactement et même de savoir où il faut la chercher dans les bibliographies, au nombre de vingt-cinq, dans le plus complet désordre. Les *Beautés* entre les *Voyages* et la *Guerre*; la *Métaphysique* entre les *Mères pieuses* et la *Géographie*; les *Romans* entre les *Médailles*, etc. Parmi les historiens, les *Annals de chevalerie*, les *Apophthegmes* d'ouvrages étrangers à l'histoire. Les *Épigrammes* comprennent des relations d'obsèques, un *Épigramme* d'Érasme. Une série intitulée *Traductions* contient des livres de tout genre, romans, théâtre, facéties, polyglottes, etc. Parmi les *Dialogues* que sont disséminés, le seizième siècle du *Décameron* de Boccace.

Il y a aussi des livres rares et curieux, latins, espagnols. Nous avons remarqué de bons livres de voyages, et plusieurs romans anciens gothiques, tels que *Perceforest*, *Mort d'Artus*, *Artus de Bretagne*, *Lancelot du Lac*, *Angleterre*, etc.

Les articles du catalogue sont consacrés à la poésie, tant en vers qu'en prose. Voici ce que nous en avons recueilli :

à M. Conrart l'aîné, s'il nous survit, pour la fidélité et cordiale amitié, un petit temps porté, et le conjure, en cas qu'il

santé le luy permette, de vouloir bien revoir
niers livres de la PUCELLE et mes autres ouv
de prose, et de tesmoigner à M^{re} le duc de M
j'avois tousjours eu dessein de le supplier d
honneur, quoyque je l'eusse peu espéré à caus
et importants emplois; et pour la publication
desdits ouvrages de vers et de prose, nous le
discretion et sagesse de mondit sieur Conrart

« Pour exécuteurs testamentaires nous nom
rart l'aîné, etc. Mes neveux ne feront rien san
quer à M. Conrart leur co-exécuteur. »

Chapelain ajoute encore ce qui suit, dans s
dicille :

« Si je n'imprime pas de mon vivant la se
la PUCELLE, mon neveu Claude Mesnard se c
dition par le conseil et assistance de M. Con
fidel amy, n'osant songer à M. d'Andilly (i
obligé), à cause de son grand aage. Mes odes,
tres poésies diverses, se pourront imprimer e
tit, ou autres, gratis, in-douze en un volum
l'édition en soit très-belle, de bon caractère
bon papier, sous la mesme direction de M
neveu luy communiquera la PRÉFACE de la se
la PUCELLE afin qu'il en juge et la corrige, de
duc de Montauzier, s'il en veut prendre la p

Valentin Conrart, secrétaire perpétuel de l'
çaise, était âgé de soixante-et-onze ans lorsq
exécuteur testamentaire de son ami, et il ne
longtemps pour reviser ses ouvrages et les fai
mourut le 23 septembre 1675, un an aprè
l'inventaire de la bibliothèque. De plus, Conr
maladif, demeurait près des Enfants-Rouges
ses infirmités lui permettaient difficilement d
au dernier domicile de Chapelain, rue Salle-
explique le désordre qui règne dans la rédact
logue.

Arnauld d'Andilly, à qui Chapelain *songeait* la publication de ses œuvres, mourut le 27 septembre de quatre-vingt-cinq ans, quelques jours après du catalogue.

Le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, des exigences du haut emploi qu'il occupait, livrer à un examen sérieux des ouvrages de Chapelain, lequel cependant il professait une grande estime.

Il est résulté de ces diverses circonstances que les ouvrages de Chapelain, en vers et en prose inédits.

Nous signalerons d'abord : une traduction de douze livres de la première partie de la *Mémoires de M. de Montausier*, par M. Paulet, prêtre hebdomadaire de l'église d'Andilly. Le catalogue a négligé d'indiquer si cet ouvrage était en prose ou en vers. Dans tous les cas, qu'admirer le courage de l'abbé Paulet.

Autre traduction latine du premier livre de la *Mémoires de M. de Montausier*, par M. Montagut, doyen des conseillers du Parlement de Tholon (*sic*). Il paraît que ce nouveau traducteur a promptement ce travail stérile.

Parmi les poésies fugitives inédites, composées : odes, stances, paraphrases, épitaphes, etc. ; nous ne citerons que quelques-unes : l'ode au roi, à la reine de Suède, au duc de Montausier, etc. ; nous ne citerons que quelques-unes.

Tombeau de la duchesse de Montausier : 1^{er} vers : « Hélas ! est morte, et la Parque inhumaine. »

Contre Boileau ; 1^{er} vers : « Despréaux grimpe sur le pin. »
Satire contre Ménage, 1^{er} vers : « Ménage, e de bec. »

On lit dans les commentaires de M. Paulin *Historiettes de Tallemant des Réaux*, t. III. p. 100. singulière, on ne retrouve plus aujourd'hui l'ode de Chapelain sur la prise de Dunkerque, commençant

Sur cette croupe de Parnasse,
ni l'ode au prince de Conti. »

Ces deux odes sont inscrites au catalogue de Chapelain. L'ode au prince de Conti commence par :

Au pied de la roche sublime

On y trouve aussi un sonnet adressé au roi sur la prise de Dunkerque, dont voici le commencement :

Après tant de lauriers dignes qu'on

Nous lisons encore dans les *commentaires de Réaumur*, t. III, p. 283 : « Chapelain a fait garder des copies manuscrites des *Œuvres*. La Bibliothèque nationale possède l'original, précédé d'une excellente préface, qui répond au monde d'en vouloir aux détracteurs de Chapelain et l'on revient à leur avis. »

Brunet indique, dans le *Manuel du bibliothécaire*, une copie manuscrite de la *Pucelle*, in-4°, une autre copie manuscrite, in-fol.; une troisième copie paraît extraordinaire que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale des derniers livres de ce poème, et de la fin du poème, a été achetée par la Bibliothèque nationale. Il est mentionné dans l'inventaire original des livres de la Bibliothèque nationale lorsqu'on y trouve : « Douze volumes de la première partie de la *Pucelle*, dont six en veau. »

Cette seconde partie, dont Chapelain avait demandé la publication, cette partie qui devait être publiée par Claude Mesnard devait soumettre à l'avis de la Bibliothèque nationale. Elle ont donc été distraites de sa bibliothèque avant qu'il eût commencé à l'inventorier. Comment sont-elles parvenues à la Bibliothèque nationale, nous ne savons ; mais il serait à désirer que les originaux de Chapelain, dont on peut retrouver le même chemin.

Les ouvrages en prose sont au nombre de

BIBLIOTHÈQUE DE JEAN CHAPELAIN.

sertations, lettres, etc.; parmi lesquels n

n française de Guzman d'Alfarache, man
de Chapelain.

le motif de l'établissement de l'Acadé

l'Académie sur le Cid.

l'orthographe française.

oir si la terre est animée, commençant
question que je vous propose aujourd'
estion nouvelle. »

portraits des hommes de lettres de

que au cynique Despréaux.

x plans de comédies et de tragi-comédies
t soumission sur ces trois vers du pren
le :

personne en une seule essence,
le pouvoir, la suprême science,
âme amour unis en trinité.

AIN et datée du 4 juin 1656.

vie et des mœurs de Jean Chapelain, aut
scrite par luy-mesme.

n'est point celle qui occupe les 19 premi
me de l'inventaire, et que nous croye
ée par Conrart, qui fit sans doute usage
e par Chapelain et lui conserva le mē

t oublier les pièces suivantes :

privilège pour l'impression de la *Pucelle*.
parchemin d'académicien français,

de l'Académie des émulateurs d'Avigne
in.

uillets de l'inventaire (n° 4443-4561) oc

ment la *Liste et estat des lettres écrites audit défunt* r Chapelain. Ces lettres, au nombre de collection précieuse d'autographes, dont indications suivantes :

Le duc et la duchesse de Longueville, 33c
de Suède, 20. — Le duc et la duchesse
— Conrart, 280. — Godeau, 136. — M
, 78. — Gassendi, 75. — Le marquis c
hevreau, 45. — Perrault, 40. — Arnauld
luet, 37. — Pellisson, 35. — Fléchier,
, 30. — Racan, 28. — Colbert, 27. —
e P. Rapin, 20. — Lancelot, 5. — Scal
einsius (Nic.), 180. — Heinsius (J.), 35. —
ius, 38. — Gronovius, 28. — Grævius,
1, 9.

Et maintenant que sont devenues ces lettres
duchesse de Longueville, de Julie d'Angle
montauzier, de Christine, reine de Suède,
français et étrangers, dont nous n'avons
petit nombre? Que sont devenues ces pages
on voulait faire imprimer chez Pierre Le
r de l'Académie française, en un volume
er et en beaux caractères romains? Et la
nan d'Alfarache? Et les portraits de la r
duchesse de Nemours-Longueville, de
re, etc.?

vres, objets d'art et de littérature, tout
u. Un jour, par hasard, on découvrira
fragments de cette collection si chère à J
ais dans un coin obscur et rongés par l
nidité. *Sic fata voluerunt.*

AP. BR

LÉMENT A L'A

SUR

E ET SES

inséré au *Bullet*
ais (p. 62), à la
la copie des
l vient de me f
retant dans un
t destinées au c
ges imprimés
es, sans titre ni
ffier, rue Guén
tribue à M. Ma
remettre ici en
intéressant à r
êt à la curiosit

I.

manuscrits de l
e connaître au
umateurs de l'H
oseph), né à A
10 octobre 17
des meilleurs
ttéraires qu'il
autre le 19 janvier

mêmes à faire l'éloge de sa vaste
sûre. Il a laissé un grand nombre
maturée a privé le public. Ces o
ans d'un travail opiniâtre, fav
odigieuse qui a été alimentée par

actère bouillant de l'abbé Rive,
heur, l'a porté, dès les premier
faire connaître les intrigues dont
conde a produit quelques broch
abli qu'elles méritent. Mais l'his
bibliographe d'après les écar
est un tribut de faiblesse que quelques têtes, trop
agitées, payent à la nature, et dont le bon Jean-
fournit un exemple remarquable. Sans avoir la pré-
de rectifier l'article de l'abbé R
quelques dictionnaires, qu'il nous s
à M. Peignot que les biographes
pour la postérité, ne doivent ad
les *on dit*, les *chroniques scand*
parti.

les absurdes calomnies débitées
ive, il en est une que je ne sau
Tout en enrichissant la biblioth
e, dit Peignot, il eut le secret de
et précieux. » M. l'abbé Rive, a
ns ses affaires, ne dépensait qu'en
yé, pour former son cabinet, dor
atalogue, une partie de ses app
es écrits, et 22,000 fr. que M^u
différentes époques, et qui ont ét
de l'abbé Rive. Il n'est aucune
broché qui ne fasse l'éloge de s
caractère, susceptible d'irritati
raire, était doux et aimable dan
e. Au reste, il a été bon parent

L'ABBÉ RIVE ET SES MANUSCRITS

tre. Le seul domestique qu'il
aus l'a pleuré comme s'il avait
(sic) Peignot ajoute : « Qu'il
r un savant qui eût autant d'é
de connaissances... Il aurait p
de premier bibliographe de sa
son penchant à la satire n'eusser
torts on ne peut lui refuser d
e vaste érudition. » (*Dictionn
e*, par G. Peignot.)

faire connaître les productions il
era pas inutile d'indiquer les l
nsi que les ouvrages qu'il se pi
e.

II.

PRINCIPAUX OUVRAGES IMPRIMÉS I

tion des six figures du sépulcre
tiques : in-fol. 1783. Chez Mol

l'imprimerie de Didot l'ainé.

Il en a été tiré 130 exemplaires qui ont été
M. Lami avait retenu plus de 300 notes de c
dans l'intention de former un deuxième volume
vendu aux souscripteurs. L'auteur, n'ayant pu
ter à ces vues, retira ces 300 notes, qui sont
ses manuscrits.

2. Notices sur la Guirlande de Julie et sur
Daniel Rabel, 1779, in-4°. Paris, Didot aîné.

3. Notice sur la vie et les poésies de Gu
chau, qui florissait après le milieu du qua

4. Lettre sur la Formule des souverains,
1779, in-4°. Paris, Pierres.

Ces deux notices sont insérées dans le tome
in-4° de l'*Histoire de la musique*, par M.]

été tiré séparément que 24 de la première et 24 de la deuxième.

5. Notices sur le roman d'Artus, comparées avec celui de Partenay ou de Lusignan. 1780, in-8°. Par Didot l'aîné.

6. Éclaircissement sur l'invention de la presse à Paris, Didot l'aîné, 1780, in-8°. Tiré à 600 exemplaires.

7. Notice sur le Traité manuscrit de Goussier intitulé *de Excellentibus*. 1785, in-8°. Par Didot l'aîné. Tiré à 100 exemplaires.

Toutes ces notices sont devenues extrêmement recherchées des amateurs.

8. Éclaircissements sur les cours d'Amour. Il n'a été imprimé que neuf feuilles, mais l'auteur a retiré son manuscrit de chez l'imprimeur pour faire retrancher une critique contre la Sainte-Geneviève (Saint-Léger).

9. Prospectus de l'Essai sur l'art de vérifier les dates peintes dans les manuscrits depuis le premier siècle jusqu'au dix-septième siècle. 1782, in-8°. Tiré à 300 exemplaires.

Ce prospectus est de trois feuilles; il en a été tiré 300 exemplaires. Il se vendit d'abord 2 fr. et est devenu fort rare.

10. La Chasse aux bibliographes ou aux fautes. 1789, 2 vol. in-8°, 200 exemplaires.

11. Explication historique, et vie de quelques hommes qui font partie du recueil d'estampes intitulé *les grades, les rangs et les dignités*.

Il n'a paru que onze cahiers de ce recueil, qui en comptait 36. Il existe 2,400 cartes, écrites par l'abbé Rive, avec les explications que l'abbé Rive avait prévues dans les onze cahiers qui ont paru.

12. L'Art de vérifier l'âge des miniatures. 26 gravures enluminées. Cet ouvrage, par

l'abbé Rive et

qui n'a jamais paru

philosophiques

1, in-8°. (Dans

le littéraire des

Rive, in-12 4

II

CIPPAUX OUVRAGE

DEBLIER ET QU'IL

LAIRE.

re de critique

angers, tels

venteurs dans

ues, Argelatti

le comte de), l

brairis; Chaud

Bibliographie)

Espagnac (l'at

l de la), Fran

bbé), Heinecc

Jablonski, Jo

e, *Essai sur la*

Leblong (l'ab

les Fabliaux e

(l'abbé), Ling

om), Mauri (

mont, Papillor

, Raynal, Saxi

), Sivry (Poinsi

ogtius, Voltai

2. Dictionnaire sphalmatographiques, commises principalement dans cédents et dans celui-ci par les plus mands. Un gros vol. in-8°.

3. Glanures encyclopédiques sur tières, en 20 volumes in-8°.

4. Histoire critique des livres rematière, les liqueurs et les instrument qui concerne la forme intérieure et la livres, leur division en manuscrits et e pour discerner l'âge des différents n leur valeur.

5. Mémoires pour servir à l'histoire fermant l'origine de l'imprimerie xylographique, les villes qui ont le c l'invention, et le nom de celles où ces blis dans le quinzième siècle; les noi correcteurs d'imprimerie de ce même découvertes de cet art dans la façon d en celles des registres, réclames, sig mains et arabes, pages *opisthographes* parenthèses, guillemets, virgules, lettres mathématiques, d'astronomie, d'histoire, figures historiées d'animaux, et dans les premiers temps de l'imprimerie souscriptions, errata, tables des livres des premières éditions, raretés sur les imprimeurs en général et en par

6. Essai chalcographique de caract cents éditions du quinzième siècle, toi

7. Environ six mille notices calligraphiques de manuscrits de tous les siècles quinzième siècle.

8. Dictionnaire des Troubadours, de magne, dom Vaissète, Sainte-Palaye, Papon, Crescimbeni et Quadrio.

ABBÉ RIVE ET SES M

ents critiques sur
ce, qu'on prouve,
ite-Palaye, l'abbé
l'année 1160.

Matin littéraire, 1
confiants aux rec
e lettres adressées

cours sur Dieu, s
Discours sur la lib
isibilité de la mati
sur la religion en

uestions de philo
orale en général, 1

ttres sur le droit
du droit romain
c.

r la hiérarchie ecc
es et leur supérior
n sur le système
tesquieu, que ce s
atre-cents ans.
bservations de cha
, et en particulier

ur l'Histoire litté
ence.

d'antiquités en gén
nicie, l'Arabie, la
ome, les Gaules e
s usages du christ

on sur Jupiter Am
on sur les divin

nomme *Ptérophores*, ou porteuses d'ailes, comme on le voit dans la Table d'Épiphane, dans laquelle on prouve que la Table d'Épiphane est une cryphe.

22. Deux dissertations, l'une sur le dieu Sérapis, l'autre contre Jablonski et dom Martin; et l'autre sur le dieu Summanus, contre dom Martin.

23. Dissertation sur le culte d'Isis, à Rome.

24. Dissertation sur la Minerve de Sais.

25. Dissertation sur la Mitre ancienne, moderne, sacrée, ecclésiastique et profane, et sur les peuples mitrophores de l'antiquité.

26. Dissertation sur les couronnes conviviales.

27. Dissertation sur Archytas de Tarente, et sur le théophraste de Milet, inventeur de la lyre à sept cordes.

28. Observations géologiques en général et en particulier sur diverses géologies de France et de Provence.

29. Environ quinze mille descriptions de livres en diverses sortes de langues, excepté en français et en italien, depuis le seizième siècle jusqu'à présent, avec des notes critiques.

30. Bibliothèque de livres français, en prose ou en vers, manuscrits ou imprimés, depuis le douzième siècle jusqu'à présent, pour servir de supplément et de correction aux Bibliothèques de la Croix du Maine et de du Verdier; aux Notes de la Monnoie, de Falconet et de lesdites bibliothèques); au Trésor de la langue française par Borel; à la Bibliothèque française de l'abbé de la Harpe; à la nouvelle édition de la Bibliothèque de François P. Lelong; à celle de la Méthode pour étudier par Lenglet-Dufresnoy; et aux Annales poétiques.

31. Bibliothèque de livres italiens, pour servir de supplément et de correction aux Bibliothèques de du Verdier; aux éditions de ces bibliothèques, par Zeno, et par Gian-Donati; aux catalogues de Jackson, et au Lexicon italien de Mazzuchelli, sous le titre de *Scrittori d'Italia*.

32. Bibliothèque de différentes éditions des B

siècle, depuis 1462 jusqu'en 1485 ; de Bibles
de Bibles orthodoxes et hétérodoxes des sei-
septième siècles, en toutes sortes de langues, et
et de celles qui passent pour les plus rares.

hèque professionnelle pour les sciences et les

res sur les bibliothèques périodiques et sur les
locales, publiques et privées.

hèque gunécographique, ou sur les femmes,
lusieurs traités écrits pour et contre elles, dans
s.

hèque de livres en tous genres, portant le nom
brégés, ou de fleurs, ou d'élite d'ouvrages.

hèque cométographique, ou de livres sur les
uscrits ou imprimés, en toutes sortes de lan-
servir de supplément au traité du P. Pingré,
r les comètes.

hèque de livres *sotadiques* ou *pornographiques*
a imprimés, en toutes sortes de langues, mais
spèce d'analyse, avec les qualifications que ces
ix méritent.

ations critiques sur les meilleurs catalogues de
1769 jusqu'en 1786.

IV.

ITS PRÊTS A ÊTRE LIVRÉS A L'IMPRESSION.

sil-Matin littéraire, pour exciter les auteurs
trop confiants aux recherches et aux vérifica-
ne de lettres adressées à MM. les auteurs du
arts.

abrégées sur les vies et les ouvrages des trou-

d'un manuscrit français de Quinte-Curce.

e d'un manuscrit de la biblioth
re, intitulé : *l'Histoire des doi*
e d'un manuscrit intitulé : *la*
, de Boèce, traduite du lati
oises, par Jehan de Mehun, et
es de près de 300 éditions d
être gravés.

anches en cuivre des 26 grav
ifier l'âge des miniatures. Ces

V.

8 MANUSCRITS ET DES NOTES I

crits de la main de l'auteur su
tre paquets peuvent former un
ar des chiffres, à la fin de qu
paquets, afin de donner une i
e de ces articles. Il existe dan
ges qui ont reçu la dernière
us ont été retirés des presse
renferment encore une inn
ivers sujets. L'écriture de l'ab
ès-lisible.

sur l'Art de vérifier l'âge d
compose d'une préface avec
rique et d'une partie technic
gravures. (7 paquets).

l'ouvrage devait paraître, pe
discours n'a pas été publié. L
tribuées aux quarante souscrip
ce qu'il en dit, page 9 de la *Ch*
nches sont grand in-folio; ell
nt, imprimées en bistre et pei
couleurs, ainsi que cela est ce

L'ABBÉ RIVE ET SES MANUSCRITS.

is du 22 juillet 1783, par des témoins ocul.
pal. L'auteur n'a que quarante souscri
sur vélin, à 1,600 fr. »

ition des figures des murs du sépulcre d
grand nombre de notes, dont plus de 300
es, parce que l'auteur ne voulut pas se
on libraire, qui voulait faire imprimer ce
afin d'obliger les souscripteurs à payer
(8 p.)

ge est un des plus beaux qui soient sor
dot l'aîné. (*Voy.* n° 1, II.)

es encyclopédiques. (*Voy.* n° 3, III.)

naire de critique littéraire, contre div
et étrangers. (*Voy.* n° 1, III.)

le Dictionnaire d'auteurs latins, du ha
me siècle avant J.-C.

le Dictionnaire d'auteurs latins, du moy
(4 p.)

le Dictionnaire d'auteurs italiens. (2 p.)

phie d'auteurs orientaux et grecs. (2 p.)

phie d'auteurs français. (2 p.)

phie de poètes français, depuis 1160 j
)

phie de poètes français pseudonymes, du
, par des devises.

s anonymes de l'un et de l'autre sexe, a
(2 p.)

on dans les sciences et dans les arts, jui
e naturelle, règne minéral (où l'on trou
euves sur la boussole), règne végétal,
omme, médecine, mathématiques, philo
, sculpture, etc. (9 p.)

tés en général et en particulier; ant
omaines, étrusques, gauloises, germ
s des Romains; antiquités chrétiennes d
âge, etc. (9 p.)

— Dissertation sur Orus Apollo. Cet ouvrage a été retiré de chez l'imprimeur. (2 p.)

— Sophian. (2 p.)

— Sur Archytas de Tarente et Timothée de Milet.

— Sur Jupiter Ammon.

— Sur la Minerve de Saïs.

— Dissertation sur le système des climats. (*Voy.* n° 15, III.) (8 p.)

— Histoire civile et littéraire de Provence. (2 p.)

— Cours d'amour. (*Voy.* n° 8, II, et n° 9, III.)

— Troubadours. (2 p.)

— Vies abrégées des troubadours, par ordre alphabétique. (2 p.)

Cet ouvrage a été copié pour être envoyé à l'impression. (*Voy.* n° 2, IV.)

— Vies et pièces anonymes qui sont dans le recueil de troubadours, qui appartenait à M^{me} d'Urfé.

— Histoire des langues orientales, africaines, du Levant et du Nord de l'Europe; langues étrusque, latine, française, provençale, basque, italienne, espagnole. Observations sur la langue française, orthographe, style, version, etc. (17 p.)

— Mémoires pour servir à l'histoire de l'imprimerie. (*Voy.* n° 5, III.) (12 p.)

— Histoire critique des livres. (*Voy.* n° 4, III.) Sur les livres et sur l'écriture; sur les livres en général et en particulier; les livres manuscrits en général et en particulier. Livres imprimés, enrichis de notes manuscrites. Manière de dresser un catalogue. Livres imprimés, classification, etc. (21 p.)

— Bibliothèque de livres français, en prose et en vers, manuscrits ou imprimés, depuis le douzième siècle jusqu'à présent, pour servir de supplément, etc. (*Voy.* n° 30, III), formant plus de 20 vol. in-8.

— Bibliothèque de livres italiens, etc. (*Voy.* n° 31, III.)

èque de différentes éditions des Bibles latines
siècle. (*Voy.* n° 32, III.)

èque professionnelle pour les sciences et les

es sur les Bibliothèques périodiques et sur les
locales, publiques et privées.

èque gunécographique, ou sur les femmes,
out ce qui a été écrit pour et contre elles.

èque de livres en tous genres, portant le nom
Abrégés, de Fleurs ou d'Élite d'ouvrages.

èque cométographique, etc. (*Voy.* n° 37, III.)

èque de livres sotadiques, etc. (*Voy.* n° 38,

èque apodémique, ou des livres sur l'art de

èque de Livres *tachygraphiques*, ou contenant
abréviation.

èque stéganographique, ou sur l'Art d'ap-
rler aux muets et aux sourds.

èque iconologique de livres d'emblèmes, de
binet du duc de la Vallière.

èque de Livres d'estampes. (4 p.)

itions critiques sur les meilleurs catalogues de
1769 jusqu'en 1786, etc.

ites critiques contre divers morceaux publiés
reier (Saint-Léger). (3 p.)

: du Supplément de Saint-Léger à l'Histoire de
par Prosper Marchand.

ites critiques des ouvrages de M. G. Debure.

ites critiques des écrits de M. Van Praët

de la bibliothèque du duc de la Vallière, qui ne sont
logue que G. Debure a fait de cette bibliothèque. Ra-
: cette bibliothèque, que l'auteur de ce catalogue n'a

- Histoire critique des manuscrits de la Vallière, par ordre alphabétique.
- Additions à mes Notices imprimées, à celle de la Guirlande de Julie, à celle de man d'Artus, à celle de Mélusine, et à manuscrits que j'ai à faire imprimer. (4)
- Notices calligraphiques et typographiques.
- Notice de la première édition de Virgile.
- Notice de la deuxième édition latine de Silius Italicus.
- Notice de l'édition des Tragédies de Higini.
- Notice sur Franc. Florius, et la première édition de son Roman, 1467.
- Environ six mille Notices calligraphiques de manuscrits de tous les siècles, du premier au dix-huitième siècle, semblables par leur longueur au manuscrit de *Excellentibus*.
- Environ deux mille descriptions de manuscrits de toutes les langues, excepté en français et en italien, du premier siècle jusqu'à présent, avec des notices.
- Descriptions pour les costumes de Diderot.
- Recueil d'estampes représentant les gracieux costumes, suivant le costume de toutes les nations, avec des explications historiques, et des portraits de grands hommes qui ont illustré les sciences et les arts, ornés de médaillons décorés. Paris, Duflos jeune, graveur.
- Le recueil devait contenir au moins 36 cahiers, à raison de 12 estampes par cahier, et de 12 notices par estampe, chacun. Le prix de ceux coloriés devait être de 10 fr. et celui de ceux sans couleur, 4 fr. 50.
- L'abbé Rive a donné, pour les onze pages de notices, les renseignements qu'il a cessé de fournir, et a été accusé de la mauvaise foi du graveur. Il

Chronique littéraire, qu'il conserve plus de 2,400 cartes écrites, *recto* et *verso*, sur les explications qu'il avait préparées pour ces onze premiers cahiers.

— Essai sur les tremblements de terre, leurs différentes espèces.

— Essai de géographie chronologique sur les tremblements de terre.

— Essai de bibliographie sur les Monts ignivomes et sur les tremblements de terre. (3 paq.)

— Contre les Philosophes modernes; contre le système de la nature; Essence des êtres; sur les formes de la nature, le mouvement; l'essence de l'âme, sa spiritualité, les récompenses d'une autre vie, la Révélation, la Religion chrétienne, le Culte, les Miracles, les Martyrs, etc. (5 paq.)

— Turretin. (9 paq.)

N. B. — Il existe encore dans cette nombreuse collection une quantité de dissertations sur différents sujets, tels que l'invention de la peinture à l'huile, la pourpre des anciens, le cinabre des anciens et des modernes, les couronnes conviviales, l'établissement du jeûne des Quatre-Temps; sur Gaspard Schwenckfeld et ses ouvrages; sur Tertius de Lanis et les vaisseaux aérostatiques; sur Servet et ses ouvrages, et plusieurs autres, qu'on montrera aux personnes qui désireront prendre connaissance des manuscrits de l'abbé Rive. Cette précieuse collection est aussi recommandable par les ouvrages finis qu'elle renferme que par le grand nombre de Notes écrites sur une infinité de sujets. Ces notes peuvent être d'un grand secours aux savants qui ont à traiter les mêmes sujets, en leur épargnant de longues recherches et leur évitant beaucoup de travail. On peut compter sur l'exactitude connue de l'abbé Rive, et les ouvrages littéraires qu'il a donnés au public ont prouvé qu'il savait épuiser la matière qu'il traitait.

Cette collection conviendrait parfaitement à une biblio-

BULLETIN DU BIBLIOPHIL

ie nationale, ou à quelque riche bi

Comme elle contient différentes
séparées, le propriétaire, tout en p
e dans un grand établissement, trai
sur une partie.

adresser, franc de port, à Paris, c.

Ainsi finit cette curieuse nomenclature
quer d'attirer l'attention des érudits
sagacité qui pourrait bien nous faire
rits du *dogue* de la Vallière.

Roi

MYSTÈRES DE JEAN MICHEL.

ne pas l'intention de faire la biographie de
Nous la croyons d'ailleurs suffisamment con-
s travaux du savant archiviste de Maine-
Célestin Port, et la notice qu'a publiée ici
e docteur Chereau.

is seulement donner les titres des éditions
élèbres mystères de Jehan Michel : ils n'a-
ore été rassemblés, croyons-nous, et Brunet
bibliographes, s'en est le plus occupé, n'en
-petit nombre. Voici ceux que nous connais-

§ 1^{er}. — LA CONCEPTION.

re de la Conception et Nativité de la glorieuse
avec la nativité, passion (etc.) de N.-S. J.-C.,
ançoise et par personnages. — Paris, 1507,

lume renferme les trois mystères de la Pas-
ception et de la Résurrection.

re. Paris, Pierre Sergent, s. d., in-4 goth.

re. Paris, veufve Trepperel, s. d., in-4 goth.

re. Paris, 1539, in-4 goth.

re. Paris, Alain Lotrian, s. d., in-4 goth.

re de la Conception et Nativité de la glorieuse
nis en rime françoise et par personnages, sous
: *la Nativité de Jéscrist*, mise par person-
ligne accouchée. S. l. n. d., in-goth.

§ 2. — LA PASSION.

re de la Passiõ Notre Seigneur Jéscrist, mis
Bibliophile, 1864.

rime françoise et par personnaiges, par M^e Jehan Michel. Imprimé à Paris par Jehan Driard, 1486), in-fol. goth. à deux col.

Première édition excessivement rare, qui porte que ledit mystère a été joué à Angers à la fin d'août 1486.

2° *Même titre. Imprimé à Paris pour Antoine Verard, 90. In-fol. goth.*

Réimprimé pour le même, la même année, mais formant une édition différente. — On trouve des exemplaires sur papier et ornés de miniatures.

3° *Même titre. Imprimé à Paris, par Laurent, pour Jehan Tit (1498), s. d., in-fol. goth. à 2 col.*

4° *Même titre. S. l. n. d. (1499), in-fol. goth.*

On vendait les exemplaires de cette édition à la vente de l'ignat, 200, 300 et 1,030 livres; un exemplaire décoré de tableaux peints à la gouache a été vendu 465 livres à cette vente.

5° *Même titre, s. d. Imprimé à Paris par Nicolas Desmiz, in-fol. goth.*

Fort rare.

6° C'est le Mistere de la Passion Jesu crist, joué à Paris Angiers. — Fin de la Passion Notre Seigneur Jesucrist, joué à Paris dernièrement cest an mil quatre cens quatre-vingtz et six, imprimé pour Anthoine Verard, libraire, nourant à l'image Saint-Jean l'Évangéliste, sur le pont Notre-Name, ou au Palais, au premier pillier devant la chapelle où on chante la messe de messeigneurs les presbis. — In-fol. goth.

A été imprimé sur vélin. Grande miniature, lettres initiales or et couleur. Les ff. Cij-Cvij mss. dans l'exemplaire de la Congne et celui de la Biblioth. nationale. — Ces ff. ont été oubliés au tirage sur vélin.

7° S'ensuyt le Mistere de la Passiō Nostre Seignr Jesu crist, avec les additiōs faictes p. tres eloquēt et sciētifiq. par Jehan Michel, leq̃l mistere fut ioué à Angiers moult amphantement et dernièrement à Paris. A lhonneur de

LES MYSTÈRES DE JEAN MICHEL.

Dieu et de la glorieuse vierge Marie et à ledifficati
bōs crestiens et crestiennes, et a été imprimé e
liure... à Paris par la veufue feu Iehā Trepperel
Iehannot. (S. d.). In-4 goth.

48 cah. 3 alph. a-z. M. — DD par 8 f. et 4 f.
K. C. et DD qui sont par 6 f. Il n'y a pas de z au
alphabet.

8° Sensuit le Mistere de la Passion Nostre Sa
redēpteur Iesucrist, avec les addiciōs faictes par tr
et sciētificq. docteur maistre Jehan Michel, leq̃l m
ioué à Angiers moult triōphantement et dernie
Paris l'an mil cinq cens et sept. — Imprimé à P
vellement par la veufve Jehan Trepperel et Jehan
imprimeurs, demourant en la rue neufue nostre
lenseigne de l'Escu de France. S. d. (1532?) In-
2 col., fig. sur bois. a-z par 8 et 6 ff., excepté y et
par 3. A. x par 4 et 8, excepté G. et T. qui sont
(Vendu 280 fr. à vente Yemeniz.)

9° *Même titre.* 1537. In-4 goth.

10° Sensuyt le mistere de la passion Nostre
Jesu-crist, nouvellement reueu et corrigé oultre l
dentes impressions, avec les additions faictes p. tres
et sciētifique docteur maistre Jehan Michel. Leq̃
fut ioué à Angiers moult triumpphantement et dernie
Paris, mil cinq cens trente-neuf. A l'honneur de l
glorieuse vierge Marie, et à l'edification de tous l
tiens et crestiennes a esté ce mistere de la passion
Seigneur Jesus-Christ par personnaiges nouvelle
primé à Paris par Alain Lotrian, imprimeur et
demourant en la rue Neufue Notre-Name, à l'en
l'Escu de France. (S. d.) Petit in-4 goth. à 2 col.
bois.

(Yemeniz, vendu 355 fr. — 20 livres en 1809.)

§ 3. — LA RÉSURRECTION.

1° Le Mistere de la Resurrection de Nostre

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

mis en franç. et par personna
fine :) Cy finist le mistere de l
ar maistre Jehan Michel, et iou
euât le roy de Cecile. Imprimé i
ard, libraire (s. d.). In-fol. go

a-f. par 8 et 6 ff., 136 ff. non cl
e édition très-rare. (Vendu 900
Yemeniz.)

esurrection de Nostre-Seigneur
Comment il s'apparut à ses apost
t comment il monta es cyeulx
Nouvellement imprimée à Paris
rimeur et libraire (s. d.). In-4
is.

ne commence par un feuillet a
ecto et la marque de l'imprime
euillet porte au recto une figure
lernier et la table au verso. Le
let qui est le premier signé a,
verso. 2 ff. lim. et 52 ff. chif.
if. xli a été oublié.

1 titre. Imprimé à Paris par
et Jehan Jehannot (s. d.). In-4

2 titre. Paris, Alain Lotrian, s.

3 titre. Paris, Nic. Chrestien, s.

4 titre. Paris, 1512. In-4 goth.

§ 4. — LES APÔTRES.

des Actes des apôtres, par maist
Paris pour les Angeliers, 1541

herché des bibliophiles. Excessi
h. d'Angers.

J.-R.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR

DU

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

Mon cher Monsieur Techener,

Dans son intéressant article sur Randon de Boisset (n° de mai-juin, du *Bulletin*), M. le comte Clément de Ris mentionne une branche collatérale de cette famille, les Randon du Thil, comme existant encore aujourd'hui. Elle existe encore en effet, et c'est à elle qu'appartenait le maréchal Randon, que nous avons vu, dans ces dernières années, gouverneur de l'Algérie et ensuite ministre de la guerre.

Le château du Thil, en Vexin, dont cette branche avait pris le nom était, hélas ! un élégant manoir en briques, construit dans la seconde moitié du seizième siècle. Il avait été acquis au commencement du dix-huitième, fort enjolivé et quelque peu gâté par les Randon de ce temps-là. Ils y avaient fait notamment construire une salle de spectacle que j'ai vue encore en parfait état de conservation il y a vingt-cinq ans. On avait également remplacé l'ancien parc français par un jardin paysager, en conservant toutefois plusieurs des plus beaux arbres des anciennes allées. On y remarquait des chênes et surtout un châtaignier d'une grosseur prodigieuse. Si j'ai bonne mémoire, la façade de ce château du côté de la route de Paris était bien intacte et d'un charmant caractère.

Le château et le parc du Thil ont été vendus sur licitation et rasés de fond en comble vers 1848. Je ne crois pas qu'il

existe, ou du moins je ne connais pas d'habitation, type intéressant d'une des plus de notre architecture nationale.

C'est sur l'emplacement même du Th mois de novembre de la fatale année 18 que j'ai raconté trop longuement peut-être de l'invasion.

Agréez, etc.

B^{ea}

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES.

MONOGRAPHIE DU SONNET. SONNETTISTES ANCIENS ET MODERNES, suivis de quatre-vingts sonnets par M. Louis de Rivières. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1869 ; 2 volumes in-18.

Les choses ont bien changé depuis le temps où Nicolas rimait les *Plaisirs du gentilhomme champêtre* (1). Les nobles de ce temps-là qui se vouaient à la vie des champs l'adoptaient avec une bonne heure et souvent sans avoir perdu de vue un seul des girouettes de leur colombier; aussi chez eux l'instruction n'était-elle bornée, les aspirations littéraires étaient-elles rares, la chasse,

Je suis veneur qui me lève au matin,
Etc. (2);

la pêche, la culture, la *nourriture* des enfants, les procès, les devoirs féodaux, au nombre desquels était le service militaire, absorbaient ces existences honnêtes qui de loin nous apparaissent si bien dans le plan de la Providence. On ne peut se détacher d'une émotion sympathique au souvenir de ces temps de noblesse, dont les petites agitations sont aux nôtres ce qu'une pluie d'été est au déluge d'Ogygès.

Il n'en va plus comme au temps de Nicolas Rapin. Le *gentilhomme champêtre* de maintenant, celui qui, par son retour au manoir paternel, proteste contre ce que l'on appelle, dans l'ordre économique, l'*absentéisme*, ce gentilhomme a passé par le collège, comme tout le monde, et, comme quelques-uns, il rapporte parfois des connaissances et des aptitudes littéraires.

(1) 1583.

(2) Du Fouillon.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ainsi, assurez-vous que, revenu aux champs, il se fera sonneur..... de :
est le cas de M. de Veyrières, poète et bibliophile, qui nous offre dix volumes que les lecteurs du *Bulletin* connaissent, puisqu'ils datent déjà de 1869, et qui se présentent sous un double point de vue de la poésie et de la bibliographie. M. de Veyrières est poète, et il le prouve en publiant ses poésies, avec une discrétion qui est un signe de rareté. Il est bibliographe, et les notices sur les *Sonnets*, dont il fait précéder ses propres sonnets, témoignent de ses connaissances en histoire littéraire. Arrêtons-nous sur cette partie de l'ouvrage.

Le poète s'est livré à de savantes recherches sur l'histoire de la poésie, dont l'Italie a été le berceau. Il a, grâce à ses recherches, qu'il y a désormais, publié le catalogue détaillé des poètes qui ont écrit en français, soit exclusivement, soit en même temps de la poésie ou de la prose. Comme dans tous les catalogues de ce genre, il y a fatalement quelques omissions, mais qui disparaîtront sans doute de la deuxième édition. Cette partie présente dès à présent un grand intérêt, et je fais vœu d'y aller souvent aux renseignements sur le mouvement poétique de notre époque. *Sonnettiste* dans les départements, des poètes par les critiques patentés. Je veux bien que parfois un peu plus d'importance que celle de quelques académies caennaises ou avarennes n'a pas encore tout absorbé, et que toute la poésie du dix-neuvième siècle ne tient pas dans un tel volume de ses passages.

Il est temps d'aborder la partie purement bibliographique, et nous n'y éprouvons nul embarras. Quelque méthode, nous distinguerons d'abord la forme de la poésie, le fond de la forme. Or, chez M. de Veyrières, la forme est en haut; pour lui mieux que pour l'Académie, la devise : *Excelstor*. Entendons-nous bien : les poésies qu'il nous mène, ce serait un chétif ha-

les sommets, ceux où l'on respire un air vraiment sain et vivifiant. Les pieds de sa muse, muse chrétienne et auréolée, reposent sur un granit solide. M. de Veyrières est franchement chrétien, chrétien dans le sens intégral du mot, et, à cause de cela, il a, par surcroît, le sens de la famille et de la patrie :

La France est ma nourrice et l'Eglise est ma mère,
dit-il quelque part; mon Dieu, oui! C'est comme cela! Écoutons-le encore, ce *rural*, dans ses *Conseils à un enfant* :

Vers le ciel, but sacré, marche avec assurance,
Adresse à de faux biens un éternel adieu,
Et laisse des mortels remplis d'indifférence
Embourber chaque jour leur char jusqu'à l'essieu.

et dans une pièce intitulée *le Seul Bien* :

.....
Tournons vers le Seigneur nos pensers et nos yeux.

Puisse luire sur nous l'éternelle lumière,
Et, si le vrai soleil touche notre paupière,
Fermions-la pour le monde, ouvrons-la pour les cieux.

N'est-ce pas assez pour faire connaître de quelle nature est l'inspiration du poète? Espérons que ce ne sont pas les derniers rayons d'un art qui s'immerge dans le passé : saluons plutôt une aurore. Question littéraire de côté, ce sera cela ou la mort!

Mais ne voilà-t-il pas qu'en voulant parler seulement du fond, nous nous trouvons avoir traité la question de la forme et fait ressortir les qualités de celle de M. de Veyrières? C'est que, chose éternellement digne de remarque, dans cette génération de la pensée humaine, la dignité de l'exécution est constamment adéquate à la noblesse de l'inspiration. On peut, par fortune, habiller de pourpre, — cela s'est vu, — des conceptions malsaines; mais parlez aux hommes d'âme, de vertu, de tombes et de berceaux, de patrie, de Dieu, et les termes choisis, les habiletés de style se présenteront d'elles-mêmes. Du bien au beau la pente est en quelque sorte fatale. On a cru seulement donner la parole à ses convictions, et il se trouve que le croyant est doublé d'un artiste : à l'un et à l'autre nos souhaits de bienvenue et nos fraternels encouragements.

W. O.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

LE SULTAN ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE. Une des trésors du sultan figurera à l'exposition universelle de Vienne. Sa Hautesse a promis d'envoyer notamment des objets d'art du moyen âge et des manuscrits précieux, parmi lesquels on signale un *Dante* du quatorzième siècle, avec des miniatures, qui, dit-on, est une merveille. Tous ces objets sont enfouis dans le sérail, depuis des siècles.

ENCYCLOPÉDIE ARABE. Un journal arabe, *El-Gawaïb*, à Constantinople, annonce la publication d'une encyclopédie arabe, à l'instar de celles qui existent dans l'Occident et où l'on aime à trouver réuni dans un seul ouvrage l'ensemble des connaissances humaines et la biographie des hommes célèbres. Cette encyclopédie sera publiée à Beyrouth, en livraisons (cent cinquante ou environ), sous le titre de *Dictionnaire de la conversation*. Elle sera rédigée à l'aide de nombreux documents arabes, et de renseignements étrangers pour la partie qui ne concernera pas l'Arabie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — La Bibliothèque nationale veut faire l'acquisition de plusieurs autographes curieux, provenant d'une vente qui a eu lieu dernièrement à Anvers. Parmi ces pièces, nous citerons deux sonnets inédits sur le portrait de don Juan d'Autriche, attribués à Pierre de l'Estoile; une collection de lettres de Daniel Huet, évêque d'Aches, à Ménage, datées de Caen, et donnant des renseignements intimes sur M^{lle} de Scudéry; et enfin, trente lettres de Jean-Antoine Houdon, le célèbre statuaire.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL. — La bibliothèque du

de s'enrichir d'un nombre considérable de brochures sur l'histoire contemporaine, qui ont été classées et cataloguées sur-le-champ. On en a formé quatre recueils : 1° un de vingt volumes environ, contenant les opuscules publiés dans ces dernières années sur le second empire ; 2° un de trente-six volumes, composé de presque toutes les brochures relatives au concile de Rome ; 3° un de dix-huit volumes de biographies contemporaines ; 4° une collection de deux cent soixante-huit volumes de formats divers, concernant la guerre contre la Prusse, la chute de l'empire, les actes des gouvernements provisoires qui lui ont succédé, la suite des opérations militaires, le siège de Paris, la guerre en province, la Commune à Paris, l'Internationale, jusqu'à leur répression militaire et juridique. Ce sont des mélanges d'histoire et de politique contemporaines, qui forment une masse d'opuscules des plus curieux, et dont la réunion deviendra bientôt impossible.

M. le chevalier Nigra, qui s'est voué à la recherche des légendes celtiques, a fait don à la bibliothèque de l'Arsenal de la première livraison de son histoire des *Reliquiæ celticæ*. Cette livraison renferme le manuscrit entier de Saint-Gall.

— COLLÈGE DE FRANCE. — Par décret du 24 juillet 1872, M. Gaston Paris a été nommé professeur titulaire de la chaire de langue et littérature françaises du moyen âge, en remplacement de son père, M. Paulin Paris.

— ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — La *Revue des Deux-Mondes* publie, depuis le 15 juin, le mémoire lu par M. Baudrillat, à l'Académie des sciences morales et politiques sur le *Luxe public et la Révolution*. On trouve dans ce mémoire des détails intéressants sur le vandalisme révolutionnaire.

— CATALOGUES DES MANUSCRITS DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES. — En 1855, le ministère de l'instruction publique faisait paraître le premier volume du *Catalogue général des*

manuscrits des bibliothèques publiques des départements.

Cette publication importante avait pour but d'aider à découvrir des documents précieux, anciennement cités, et qui, jusqu'ici, n'ont pu être retrouvés dans les dépôts des villes où ils doivent exister. C'était un inventaire général des richesses scientifiques de la France et un moyen d'en assurer la conservation.

Le premier volume de cette collection renferme les catalogues du séminaire d'Autun, de la ville de Laon, de la ville et de l'école de médecine de Montpellier, et de la ville d'Albi.

Le deuxième volume est consacré tout entier à la bibliothèque de Troyes.

Le volume suivant fournit les catalogues des manuscrits des villes de Saint-Omer, Épinal, Saint-Dié, Saint-Michel et Schlestadt.

Le quatrième volume vient de paraître. Il renferme le catalogue des manuscrits d'Arras, d'Avranches et de Boulogne-sur-Mer.

— LA LIBRAIRIE EN FRANCE. — L'*Annuaire de la librairie* fournit les renseignements suivants. Il existe en France : 5,674 libraires, ainsi répartis : 1,098 à Paris, 4,520 en province, 42 en Algérie, 14 dans les colonies ; — 1,399 imprimeurs en lettres : 162 à Paris, 1,197 dans les départements, 23 en Algérie et 17 dans les colonies ; — 1,624 imprimeurs lithographes ; 444 à Paris, 1,162 en province, 18 en Algérie ; — 2,303 journaux ou écrits périodiques : 846 à Paris et 1,457 en province.

Le propriétaire-gérant : LÉON TECHENER.

CHOIX DE LETTRES INÉDITES

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES.

IV.

HENRI IV. — MONTLUC. — DUCHESSE DE THOUARS. — D
DE LONGUEVILLE. — SAINT VINCENT DE PAUL. — AN
DE GONZAGUE, PRINCESSE PALATINE. — MAZARIN. —
CHARPENTIER. — L'ABBESSE DE FONTEVRAULT. — DAN
HUET. — L'ABBÉ DE RANCÉ. — LE DUC DE PENTHIÈVE
DUMOURIEZ. — GUYOT DES FONTAINES. — CHAULIEU.

Nous donnerons cette fois quelques autographes choi
presque au hasard dans un riche chartrier où se trouvent cla
sées, avec beaucoup d'ordre, les archives de la famille
Montholon. Il existe au château de la Rivière-Bourdot,
Quevillon, près de Rouen, et appartient à madame la pri
cesse de Montholon, marquise de Sémonville, née Moret
de Chabrillan, et petite-fille de l'un des hommes qui ont
plus utilement cultivé et protégé les lettres, le comte
Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, memb
de l'Académie française et pair de France. Toutes ces lett
sont inédites ou autographes, sauf les deux de Henri I
Nous commencerons naturellement par celles-là.

É. DE BARTHÉLEMY.

La première est adressée à M. de Bernières, conseil
d'État et président au parlement de Rouen : une semblabl
adressée au président de Courvaudon, existe dans les archiv
du parlement de Rouen, et n'a été donnée qu'en sommai

la correspondance du roi. — La seconde du Magnet, au sujet d'une querelle dont arrêter le développement : il s'agissait d'un de pacage qui fut reconnu par arrêt du 1608 au profit de M. du Magnet, — François du Magnet et de Rhodes, grand maître près son frère, Guillaume Pot, seigneur de Lé également dans cette lettre.

Magnet, vous savez combien j'ay à déplaisir aissent parmy mes suiets, et spécialement alité, et le soing que j'ay toujours apporté miable afin de conserver entre eux la paix ie je veux pratiquer en votre endroit sur t qui vous occupe avec le sieur de Chante- uoi je vous fais la présente pour vous dire us rendre près de moi avec le sieur de Rolans six semaines au plus tard, pour estre idé par devant les pairs de France qui si faisant cependant très-expresse défense de chose audit sieur de Chanteloube à peine dignation ou telle plus grande que j'advicris aultant, afin que tous deux vous ayez à cette mienne vollonté, et sur ce n'es- autre fin, je prierai Dieu quil vous ayt en

u, ce 16^e jour d'avril 1608.

« HENRY. Et plus bas : LOMÉNIE. »

cerne l'opposition du parlement à enregis- tes :

président, je désire estre informé par aul- de ma cours de parlement sur ce qui s'est celle lorsque mes édict de Nantes et autres és pour estre vérifiés. J'ay trouvé à propos arlement vous envoyant vers moy avec le

LETTRES INÉDITES.

s' de Couvandon et mon proc. g^{al} ensemble lers de mes dicte court à ceste fin. Ce que effectué au plus tot et vous en ay voulu don culier à ce que vous conformiez et ayez soing continent à ce qui est en cela de ma volon que vous n'y ferez faute, je prieray Dieu qu' sainte garde.

« HENRY. Et plus

« Fontainebleau, le 2^e jour de juillet 16

Blaise de Montluc, en quittant Bordeaux 1561, se rendit à Agen, où un accident à un pendant trois mois au lit : il y eut en même tarre qui cuida me couper la gorge ». C'est jour forcé qu'il put suivre les menées des pro en écrivit au roi en ces termes :

« Sire, jay recus les lettres quil a pleu a m'escire du XXVI^e, XXVII^e et XXIX^e du p répondre sur le contenu d'icelles, en premie qui concerne la querelle quon a fait entenc Mons. de Candalle et les assemblées qui se costé et d'autre dont M. de Montferrand m tendre particulièrement que luy aviez comme sure, Sire, que je n'ay aucune querelle ave Candalle, et n'a esté faist aucune assemblée r ma part si ce n'est que jen aye occasion poi et pour faire entretenir et observer vos é nances. Bien est vray qu'ayant recus plusi meus que le comte de Candalle avoit fait de blées en armes, avec lesquelles il estoit a mesmement qu'il estoit accompagné de P autres, estant presque tous de la relligion p mée, portant pistollés et armes descouvertes et ordonnances, m'estant asseuré quest ce devenir, manday quelques compagnies de g

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

son en aucunes villes, afin de garder quil ne fût
t entrepris aucune chose contre l'autorité et
Vostre Majesté; mais avant que lesdictes com-
sent assemblées, j'entendis qu'ils se retiroient, qui
ne je contremanday lesdictes compagnies, or nen
ne en garnison et n'eust esté quil disoient estre
r la royne de Navarre et que je fus souvenant de ce
z mandé pour le regard deladicte dame, et le res-
porte à mess. les mareschaux de Montmorancy et
et à M. le marquis de Villars, aliés audict conte,
permis que telles assemblées se fussent faictes et
faict ressentir combien elles vous tournent à des-
ict sieur marquis qui est desja long temps par decà
ois rendre tesmoignage de ce que icy jay faict au-
mblées pour mon particulier ny autrement contre
de Candalle, avec lequel je ne pence estre en que-
s'il me demande quelque chose, me le faisant en-
répondray. Et pour le regard de ce que Vostre
sire savoir en quel estats sont les affaires de decà et
jay donné à ce que vous m'avez commandé par
n de mon nepveu de Leberon, Martineau vous en
ertain layant dépesché vers Vostre Majeste expres-
en instruit de toutes choses; depuis le partement
ie s'est présenté aucune chose digne de vous estre
me gardera vous en faire redicte, si ce n'est que
dicte religion prétendue réformée, qui sont revenus
rmes du camp et des villes qu'ils tenoient ne ven-
nement rendre lesdictes armes suivant vostre in-
insi les cachent et se présentent tous les jours de-
ortes des villes avec leurs espées seulement sans
res armes, disant que n'en ont d'autres : vous asseu-
, que personne des catholiques ne les inquiète ny
a la jouyssance de leurs biens et de vostre édict
ation, mais eulx ny veulent point obeyr. Quant à
tion que Vostre Majesté me commande faire, elle se
toujours et incontinent que je l'auray recue de

LETTRES INÉDITES.

tout ce gouvernement je la vous enverray avec l'ayde
que je supplye, etc.

« D'Agen, ce XIII^e jour de juillet 1568.

« Votre très-humble et très-obéissant sujet et s

« DE MONTMOR

Le billet suivant, adressé à M. de Montholon, est
ment écrit pour le féliciter de sa nomination. Henri
confia les sceaux au mois de septembre 1588. Il est
de Montmorency, fille aînée du connétable et de
de Savoie, qui avait épousé Louis III de la Trémoil
Thouars : veuve en 1577, elle mourut le 3 octo
On sait que M. de Montholon mourut le 12 avril 1

« Monsieur, ehcore que je vous ay escript en ces
quelques ungs de Thouars qui se sont acheminés
n'ai je voulu délaïsser pour cela de vous despesche
teur que vous congnoissez pour la raison quil vo
sur lequel je vous supplye adjouter créance, comme
auprès de vous, car il y a peu de personues qui
les oppressions dont je suis tant travaillée et par ce
vous a faist naistre avec beaucoup de bonne et lo
fection, j'estime qu'estant appelé au lieu où tant
nes, Monsieur, vous désirent qu'il vous souviendra
de ceste pauvre maison que vous avez toujours aym
risée, selon que je m'asseure que ferez, et je vou
redevable en toutes les occasions où Dieu me
moïen de m'en revencher de pareille volonté, que
s'il vous plaît, vostre plus affectionné amye et

« MONTMORA

Ce second billet, du duc de Longueville, — mort
le 29 avril 1595, d'un coup de feu reçu par accide
les salves tirées pour son entrée à Dourlens, — au
sceaux Montholon, est caractéristique à l'égard
nière dont on s'occupait de pourvoir les monastè
assez honnêtes pour empêcher le pillage des pr

duc. Les assurances données par ce prince témoignent aussi de l'honorabilité du magistrat envers lequel il se crut obligé à tant d'explications. Il s'agit de l'abbaye de Lassie en Brignon, diocèse de Poitiers :

« Vous avez pu entendre comme il a plu au Roy me confirmer le don de l'abbaye de Lassi en Brignon dont j'ay besoin dohtenir lettres d'œconomat, mais d'autant que je suis adverty que n'en voudriez sceller en blanc, jay advisé vous escrire ceste lettre pour vous supplier affectionnement d'expedier lesdites lettres soubs le nom de Valentin le Vacher, et croire au reste que les poursuites que jen fay n'ont pas pour profict que jen veuille retirer, ains seulement pour y mettre homme capable et de bonne vie qui ne soit point suget à la ruyne et dégradation de mes bois de Montreuil Bellay, ainsi que ses prédécesseurs. Sur cette vérité je vous offre tout ce qui est en ma puissance et après m'estre de très bon cœur recommandé à vos bonnes grâces, prie Dieu qu'il vous donne une sainte, longue et heureuse vie.

« D'Amiens, ce 8^e jour de novembre 1588.

« HENRI D'ORLÉANS. »

La lettre suivante est des plus curieuses : elle est écrite par saint Vincent de Paul à M. de Montholon, probablement Guy-François, conseiller d'Etat (1601-1679), puisque la généalogie indique parmi ses frères un Jérôme, indiqué comme religieux de Cluny et prieur de Saint-Broladre en Bretagne. Les notes de famille fixent la mort de ce peu exemplaire chevalier à l'année 1635, après avoir eu toutes sortes d'aventures avant de revêtir le froc :

« Monsieur, les graces de Notre-Seigneur sont avec vous pour jamais.

« Je vous diray, avec une extresme douleur, que je suis indigne de l'honneur de vostre bienveillance pour n'avoir sceu garder M. le chevalier votre frère qui s'est sauvé à ce soir par une petite porte escartée qui sert à nostre lepreux, pen-

LETTRES INÉDITES.

parlois à vostre clerq qui m'est
sur le sujet d'une lettre que je vou
le laisser avec un religieux de c
saint-Lou..in. M'estant venu tro
nir jusqu'à la porte là où l'on m
emandoit, et à peine estois-je
nu dire : Voilà ce gentilhomme
s je suis allé au jardin et de là i
lon m'a dit qu'il venoit de
n des religieux de céans, leque
ait enseigné cest endroit par leq
ourir après : nous n'avons point
t puis les soldats l'auroient in
vous dire, Monsieur, en quelle a
pas explicable, ca estant le pre
requis de moy, le mauvais servi
eu seul le scait, et n'estoit c
é me pardonnera et que vou
le vous mieux assurer de luy
t consoler. Je recours donc d
sieur, et vous supplie pour l'ai
me vouloir pardonner, et esp
eray en l'amour de Nostre-Se
, Monsieur, votre très-humble

« VINCEN »

at-Lazare, ce samedi au soir. »

ette lettre, adressée à Guy (de M
t et doyen des avocats au Parle
e. La Palatine, fille du duc c
le Lorraine, était d'une rare
eune Henri de Guise, tout arch
imaginé de le faire dès son bas
le pape à rentrer dans la vie l

fois pourvu de toutes les dispenses désirable position de la duchesse de Nevers, soit par ce lieu, les deux amants s'en tinrent à leur ser leur sang; mais ils ne s'en aimèrent pas moins dut quitter la France, Anne le rejoignit sous de page, mais il la quitta presque aussitôt la comtesse de Bossut. La pauvre délaissée rev Paris et à Avenay, abbaye du diocèse de Reims. Bénédictine avait été abbesse jusqu'à sa mort, C'est de là qu'elle adressa ce billet bien intéressant, et qui montre que sa famille était allée contre elle et la laissait presque sans res était Marie-Louise, mariée successivement à Jean-Casimir, tous deux rois de Pologne. Elle épousa, le 24 avril 1645, Édouard, prince de Bavière, et mourut en 1684.

« Monsieur, je suis bien estonnée de ce que vous m'avez écrit, puisque je n'en ay reçue aucune autre que celle par laquelle vous me donnez des lettres, lesquelles doivent estre perdues. Je vous en cy par des gens dont je me deffais comme vous m'en l'a conseillé. Vous savez bien que je n'ay rien donné, ne m'estant rien resté : c'est pourquoy je prie de faire que lon leur donne présenter et Champagne, chacun 100 francs, et à Alemande que madame ma sœur trouvera bon que je leur en donne 100 escus, parce que feu ma sœur, en mourant, m'en manda fort particulièrement d'en avoir pitoyable, pour l'amour d'elle, elle ne lui refuser quatre personnes tout d'un coup, et n'en donner d'autre à leur place, n'en ayant pas grand besoin, que, dans peu de temps, ma maison sera si remplie qu'elle aura rien que de très-utile. Je vous prie de me servir votre bonne volonté et de croire que j'ay grand pere de la justice de Dieu, mes malheurs n'auré point de plus grande joye que de voir

LETTRES INÉDITES.

ance et que je suis, Monsieur, vostre très
us faicé service.

« ANNE DE GONZAGI

ay, ce 27 mars 1642. »

e suivante concerne principalement Marie
ue à l'occasion de son premier mariage :

me, je viens d'apprendre que vous désir
t dans vostre contrat de mariage avec le
un article portant advis des transactions c
es pour terminer procès, comme aussi de
énéfices et provisions d'offices survivances
2, et généralement de tout ce que vous
t l'administration des biens de la succe
citez en France. Je scay que vous avez très
travaillé pour l'honneur et l'avantage d
ais pourtant, à cause que cecy touche parti
e duc de Mantoue et M^{me} la duchesse, sa
e bien à propos qu'il n'en soit rien dit du
pas que vous n'en receviez de leur part tot
tion, et s'il en estoit faite la moindre diffi
iets de faire en sorte que Leurs Majestés
de leurs offices avec raison, puisque la co
lles ont de vostre sage et prudente conc
vous n'avez pas manqué d'agir avec circon
nseil en toutes les choses qui se sont pr
ité de vos communs intérêts, et ce ne sera
cela que vous connoîtrez avec quelle
ladame, vostre très-humble et très-obéiss

« MAZARIN

ainebleau, le 26 septembre 1645. »

Donnons ensuite une lettre « précieuse »
ier à M^{lle} de Scudéry. François Charpentier

ants estimés du XVII^e siècle : Colbert le chargea de les projets relatifs à la constitution de la Compagnie des. A l'Académie française, il fut un des soutenant rault et, par conséquent, l'une des victimes de Des- . Né à Paris le 15 février 1620, il y mourut le 22 avril Il a composé aussi quelques vers, entre autres une ode que Boileau a particulièrement flagellée :

« Mercredi, à cinq heures du matin.

Mademoiselle, je receus hier fort tard le billet que vous fait l'honneur de m'écrire, et que M. Ménage, qui prit de venir au logis, avoit laissé pour me donner. Si le l'eût permis, je vous en aurois remercié des l'heure, car il est impossible de resnier un sentiment si juste. Vous avez trop payé l'ouvrage que j'ay pris la hardiesse de offrir : l'estime que vous en faites est assurément au dessus de son mérite, et je ne puis attribuer les louanges que vous m'avez données qu'à la cause mesme que vous m'en rendez, en reconnoissance qu'il parle d'un de vos plus chers amys. Je le scay, Mademoiselle, que Cyrus est un de vos chers amys et que vostre amitié est une de ses plus glorieuses aventures. C'est en cette considération là que son nom est dans les plus belles bouches de France, et qu'il sert de lien d'entretien au monde poli qui autrement ne le voit point.

Et moy qui le connois assez parfaitement,
Si vous en croyez mon serment,
J'aurois eu peu de soin de relever sa gloire
Quoiqu'il ayt autrefois mille peuples soumis,
Si je n'avois appris ailleurs que dans l'histoire
Qu'il possède l'honneur d'estre de vos amis.

Je vous supplie, Mademoiselle, d'estre très persuadée que je ne puis vous porter plus de respect que je ne fais et qu'il n'y a personne qui souhaite depuis plus longtemps que moy d'avoir quelque petite part dans une amitié

LETTRES INÉDITES

aussi généreuse que la
passion, Mademoiselle
serviteur,

Je vous envoie un billet que j'ai écrit
pour notre excellent ami Lamoignon
par les lecteurs du *Bulletin*.
C'est un savant comme
un homme, aussi modeste que
digne, d'un élégant et soigné
premier rang parmi les hommes
des lettres et les études.

Cette lettre est adressée à M. de Moirans
de sa fille Marguerite
de Meaux, qui m'a écrit :

« A Saint-Germain
j'ai une sensible joye
de vous au service de
Dieu. Je vous supplie très
de m'en faire toujours des marqu
es, et en quelque occ
asions toujours, Mon
sieur, suis avec une affectio
n, votre très-humble
Gabrielle
Abbé

Le vénérable abbé de la
Trappe de Montholon, do
prieur régulier de Sai
nt-Maur :

Une des plus grandes
joies de la vie est de trouver qu

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

de vous donner des marques de la cour pour vous ; cependant nostre observance est un peu défectueuse par le peu d'autorité que nos pères ont eue plusieurs années pour y maintenir le bien et la discipline, qu'il se peut dire que les bons sujets y ne trouvoient presque personne que l'on pût s'adresser, et dont on puisse se promettre l'application nécessaire, ou pour établir dans le monastère une règle exacte et un bon exemple et l'édification. Ce que je me propose, est de m'adresser et d'écrire au visiteur de la quelle est l'abbaye de Mons. vostre abbaye, s'il connoît quelque homme capable d'être élu pour des fonctions qui ne sauroient estre ni plus chères ni plus utiles ; il est vray que ce seroit un grand soulagement et une consolation pour monsieur vostre fils de voir une règle et dans une piété pure et avertie. Je serai très heureux si je l'estois assez pour le cas que le visiteur, qui est l'abbé de l'Église de l'Épiscopat, comme je l'espère, je ne manque à faire savoir, et il vous sera très aisé de lui en parler. Cîteaux, qui sans doute aura pour vous de bons avis. Je vous supplie de croire que j'ai une parfaite reconnaissance de tant de bontés que vous m'avez données de vos bontés, qu'il n'y a point de reconnaissance, devant Dieu, et qu'il n'est point de reconnaissance avec plus de sentiment et de respect, etc.

ARMAND, abbé de la
décembre 1686. »

du spirituel évêque d'Avranches, partie par le sujet dont il entretient M. de la Roche, aîné du précédent et qui venait d'être élu à la précédente, premier président du parlement de Paris. Vous trouvons dans les mémoires de Nivelle, récemment publiés par M. Baudry,

LETTRES INÉDITES.

oriette : « Décembre 1694. Le sieur de
nt criminel d'Avranches, a fait arrête
me et une fille de la paroisse de Saint-C
fait le procès comme sorciers. Sur la
procédure, j'ai trouvé la preuve fort lé
lé aux accusés en présence de M. l'é
et nous avons reconnu que la fille éto
d'une réputation qui n'étoit pas entièr
le étoit devenue enceinte du fait d'un
d'hiver à Saint-Quentin, et que, pour s
elle dit qu'elle avoit été ensorcelée et co
par ce prêtre, qui a soixante ans. Le pr
et le sieur de Glatigny l'a fait dépouille
enfoncer des aiguilles dans toute la
chercher la marque insensible. J'ai in
er de cette belle procédure, et, en att
fait surseoir à cette instruction, qui se
aux dépens du roi.

on m'a renvoyé en cette ville la lettre qu
onneur de m'crire et de m'adresser à
jet des trois personnes accusées de sor
nues dans la prison. Pour répondre à
avoir de nous, je vous diray, Monsieur.
es que j'ay sur cette affaire me sont ven
différentes. Les unes par la confess
is relatifs à la confession; les autres j
'ay fait des accusés, par divers rappo
et par les entretiens que j'ay eus avec
tenant criminel d'Avranches. Vous
quel profond silence l'Église m'oblige :
y pu connoître par les premières voyes
s m'arrêter aux jugements du public,
M. de Glatigny, et m'en tenant aux exar
que j'ay faites tant seul au mois d'avi
intement avec M. Foucaud, intendant, a
vant, il m'a paru avec beaucoup de vi

blance, quoyque sans une entière certitude de cette affaire, comme de la débauche, est la débauche, et que le prestre et beaucoup de simples, a mis en usage des tout ce scandale. Je suis persuadé qu'il paroissent surnaturels, il y a beaucoup de part du prestre et beaucoup de simple de la femme et plus encore de quoyque je ne n'assure pas qu'il n'ay point reconnu qu'en tout cela il y que l'entreprise de suborner ces deux l'on avance touchant les autres malific faits les plus importants qu'on articule point prouvez ou le sont foiblement de matière suffisante à appuyer un je les monitoires qui m'ont esté présentés articles peu convenables à l'honneur caractère et mesme contraires aux c Ainsi je n'ay pas cru devoir signer et effacer ces articles.

« Je suis, avec respect, etc.,

« DANIEL, évêque

« A Caen, le 6 novembre 1654. »

Un triste billet de l'excellent duc de Lorraine, adressé à la comtesse de Rostaingt de son fils, le peu estimable prince de Lamballe.

« Il est consolant pour moi, Madame, de vous voir bien sentir une partie de ma peine. Je serois coupable si j'estois insensible à votre douleur ! Recevez, je vous supplie, tous les vœux que je vous dois et les sincères assurances de mon affection, lequel, etc.,

L. J.

« Crecy, 10 mai 1768. »

LETTRES II

arre de Sept An
t servir dans la di
ce titre qu'il rés
assez longue dép
vant :

résent parler d'i
ne publique; ils
raves, vraies ou
lière et que je ti
e. Dans l'invent
ouvé dans une c
poussière et u
ojos de D. Jua
. Juan, et voicy
probable. D. Ju
l, oncle et mini
suites et particu
eyne Louise d'O
e temps le P. Nit
t mourut empois
isqu'à lui faire a
rver comme un t

l, 7 mai 1767.

.... »

ons ici un extra
à M. de Bernièr
il était, ce sembl

ner incessamme
u à la fin deux éd
ompre le march
s frais, avec une
maine.

l 1726. »

« La *Marianne*, donnée par M. de V. a une belle préface : il avoit paru ces jour-là des éditions de cette pièce qu'il a reniées ; elle est au coin de toutes les rues. Elle fut jouée avec un succès ordinaire : on joue en même temps l'autre bien reçu. On y trouve infiniment de bien ; la comédie fut jouée en perfection. On croit que c'est sa méthode. M. de V. est accablé de succès. Le café enrage.

« 18 août. »

On sait que Voltaire était l'un des amis particuliers de Madame de Bernières ; non plus la haine violente, féroce même de Guyot des Fontaines, après l'avoir puisé dans ses lettres sont du temps où des Fontaines naissant. Le chroniqueur Mathieu Marcret fut applaudi par les loges et mal accueilli.

Nous terminerons par deux lettres au président de Bernières :

« A Paris, 1

« En arrivant de la campagne où j'ai passé deux ou trois jours chez M. le président de Bernières, j'ai trouvé la lettre que vous m'avez fait, M. de V. m'écrite. Avant que d'entrer dans le fait, je vous rende mil très-humbles graces de la bonté de M. de V. qui m'engage à une reconnaissance faire avec vous de concert tout ce que je pourrai sur le fait de mon abbaye d'Aumale. Je suis instruit à fond par pièces justificatives de tout ce que j'ai tenu.

« Les grands vicaires de M. l'archevêque de Paris son promoteur m'ont traité comme un homme au ciel, le roy et le père de la Chaize avec moy ; cela me console fort du reste. Je n'ai eu la bonté de vous dire que je n'étais pas de l'estat de l'abbaye d'Aumale, et par

LETTRES INÉDITES.

ie, et que Sa Majesté mesme a es
urbin pour la réintégration de r
je scay qu'il fault parler à un
ièces justificatives, j'envoieray d
Joubert, prieur de mon abbay
mal, avec mon brevet, les lett
al fait authentiquement par M.
bambre et député du parlemen
ite de l'abbaye d'Aumalle, qu
al que j'ay montré au roy e
urquoy après cela les grands vic
des procès-verbaux, quand le r
parlement en a pris cognoiss
rdre, je leur ferois bien voir q
ier : il est encore plus malhonn
ie vous aurez esté suffisamment
e vous voudrez, car ce que j'ay
t pour l'intérêt seul de la vé
r il y a trois ans que je ne retir
qui s'en va toutte en répara
les pauvres, en dons gratuits et

« (

« A Paris, ce 15 de n
receu, Monsieur, la lettre que
e m'escire. Je dois, au nom
vous rendre mes très-humbles
ous avez eue de m'en doner
mieux vous répondre qu'en do
aujourd'huy, au receveur d'Arge
rison d'Exmes et de Je
ussiez vous plaindre de la m
ter vos ordres que la justice et
irs. Je vous supplie très-humble
stre persuadé de la vénération
ne que j'ay pour vous, avec laqu
e très-humble et très-obéissant

« L'abbé DE

LE ROULEAU DES MORTS

DU MARÉCHAL DE LA PALICE.

Les rouleaux des morts, qui furent en usage dans le cours du moyen âge, non-seulement en France, mais par toute l'Europe chrétienne, sont aujourd'hui bien connus, grâce au savant recueil publié par M. Léopold Delisle, de l'Institut, dans la Collection de la Société de l'Histoire de France. On me permettra de me citer moi-même pour donner ici une idée de ces rouleaux des morts, si souvent mentionnés par les vieux chroniqueurs des églises et des couvents, et devenus si rares, que les recherches les plus patientes en ont fait découvrir à peine une centaine. Voici ce que j'en dis dans un nouvel ouvrage intitulé : *la Vie religieuse et militaire au moyen âge et à l'époque de la renaissance* (Paris, Firmin Didot, 1872, grand in-8° avec 14 chromolithographies et 400 gravures sur bois d'après les miniatures des manuscrits, les tableaux et les manuscrits contemporains) :

« Un usage purement ecclésiastique voulait que l'on inscrivît les noms des morts sur des pancartes, pour les recommander aux prières des monastères et des églises. Sur quelques-uns de ces rouleaux des morts, composés de feuilles de parchemin cousues les unes au bout des autres, on pouvait ajouter de nouveaux noms aux anciens, et mentionner aussi les bonnes œuvres des défunts. C'étaient là les rouleaux *perpétuels*. Orderic Vital parle, dans son Histoire ecclésiastique des Normands, d'un long rouleau sur lequel étaient inscrits, au monastère de Saint-Evrout, les noms des religieux, de leurs pères, mères, frères et sœurs. On laissait ce rouleau sur l'autel pendant toute l'année, et on le déroulait seule-

LE ROULEAU DES MORTS.

pour des morts. Les rouleaux *annuels* émanent d'un couvent à l'autre pour annoncer la mort d'un religieux du même ordre décédé dans l'année. Les rouleaux *individuels*, à la mort de quelqu'un, étaient remis au curé pour obtenir à son intention les prières de son paroissien. On faisait une copie du bref par lequel le pape accordait la messe, ou bien le même bref servait pour tout le diocèse. Le style était simple ou pompeux selon l'importance du défunt. »

proposait que ces rouleaux des morts ces-
sèrent de se faire dans les diocèses et les églises vers la fin
du moyen âge. Les mœurs ecclésiastiques s'étaient relâchées sous
l'influence de la Réformation naissante, et les moines ne pou-
vaient modifier dans le sens des idées nouvelles les usages reli-
gieux qui avaient duré pendant des siècles par la seule force de
l'habitude. On n'âge cédait la place à la renaissance qu'à
peu à peu. On avait perdu la foi naïve et sincère, se prêtant
à toutes les transformations élégantes et capricieuses de la
mode, toute profane et presque païenne. C'est en Italie sous
l'influence des lettres que, vers la fin du XV^e siècle, on
imagina, à la cour de France, sous Louis XII, ces nouveaux
rouleaux des morts en vers français, que les poètes se faisaient
payer, sans doute moyennant finance ou d'une rémunération,
à la mort des personnages qui laissaient une famille à
réclamer leur éloge posthume. Ces panégyriques se nommaient
ou *épitaphes*, ou *tombeaux*, et furent de mode pendant tout
le XVI^e siècle. On en trouve un grand nombre, recueillis dans
les œuvres de Clément Marot et de ses contemporains. On
savions que ces *épitaphes* et *tombeaux* étaient faits avec
beaucoup de soin, par d'habiles calligraphes, ornés de
vélins, ornés souvent d'initiales

couleurs, de majuscules fleuronnées et m
On les fixait ensuite, comme les anciens
sur des cylindres en bois noir ou doré,
les enroulait, pour les envoyer aux par
défunt. Plus tard, le rouleau fut aban
par un livret relié plus ou moins riche
ranger dans une bibliothèque.

On ne connaissait encore aucun de ces
que j'appellerai *poétiques*, avant celui qu
mon parent, M. de la Fontaine, et qui n
tappe historique du célèbre maréchal d
de Chabannes, mort en 1525 des bl
reçues à la bataille de Pavie, en comba
François I^{er}. Le sire de la Palice, hélas
aujourd'hui par ses grands faits de guerre
complainte de *Monsieur de la Palice*, qu
ment à l'époque de sa mort glorieuse, m
un siècle et demi plus tard par le savant
noie. Nous n'entreprendrons pas de le jus
cette complainte facétieuse, lui, le com
Bayard !

Il y eut deux épitaphes en vers, comp
neur, et envoyées probablement l'une et
de rouleaux des morts, la première par
chantre de la Sainte-Chapelle de Paris
de Vincennes, la seconde par Antoine du
de Saint-Antoine de Bourg-en-Bresse et
Savoie. C'est seulement cette dernière
tomber entre nos mains. La première, int
du feu maréchal de Chabannes, a été imp
séparément en édition gothique; on la t
œuvres de l'auteur. Celle d'Antoine du Sa
ce titre, elle mérite d'être publiée. O
Antoine du Saix, à qui l'on doit plusieurs
notamment *l'Éperon de discipline*, admi
avec des encadrements par Geoffroy Tor

LE ROULEAU DES MORTS

Crétin; ajoutons qu'il a sur
t, en obscurité et en tours de
ainte du maréchal de la Pal
dans les décombres d'un chât
nille de Chabannes. Elle n'a
ulement sur un bâton cylin
bien que le parchemin aux
né en poussière. Mais le rou
oisissure qui a enlevé quelq
rande feuille de parchemin
io de largeur) : les 258 vers
funèbre sont écrits sur quatre
ides dorées, avec des initiale
de ces quatre colonnes de te
deux miniatures très-finen
t les armes du défunt, l'a
e et son épée de maréchal de l
auteur, qui a corrigé de sa pr
on œuvre.

isé de rendre à ce petit monu
cimitif, en faisant rétablir l
quel s'enroulait le parchemin
imen des rouleaux des mort

P. L. JAC

DALLIER SANS PER MESSIRE JAC
SEIGNEUR DE LA PALICE

filz de Mars, par renom eternal,
si a passé le pouvoir paternel
a faict de guerre, en affinant tes
durs assaulx, rencontres et alar
l'on te a veu tant de coups detai
cueur croissant et sans peur bat
our bien publicq, et soustenir ton
ue fuz nommé cheuallier sans rep
a as mery plus hault nom occupp

BULLETIN D

aller le Cheu
n'entra en te

n'est-il? C'es
gon de tout

cious Dentatus
on lit en verit
ntes fois pou
mys, il fut t
Romains fu
entit oncques
qu'il eust d
ingt fois en b
mercy qu'on
il n'est qui p

shant seigne
it tes faictz p
liaire et loye
urer ung hy
at dicter en l
rgner du fai
t los que tu
viuront tant

lant de Achi
moit que pou
il eust, qui de
é avecq son
strit de si gr
le peu à jam
lles. O que t
par qui ta vi
lx escriptz et
des preux, o
luy qui l'en
s n'a craint,
de foyz leur
res luy on me
rubis on join

LE ROULEAU DES MORT

et le fleuron bon journant d'har
nouy sur la fleur de prouesse.

contre flus en un tel champion,
retrouué l'Affricain Scipion
tant vallut par sa vertu bellicq
prisonnier en la guerre Punic
pere pris, ainsi comme l'on sce
luira, ayant des ans dix-sept :
, luy venu au nombre vingt et
e boullant à frapper et combat
d'avantage, heurd si lourd assig
dans ung jour Carthage esraci
c'est doubleure au drap de cè
le vingt ans, on dit que le mon
bes destruiect jusques au funde
quoy Cesar, voyant son monnu
ontristoit que riens digne de g
loit forgé en l'eage où la victoi
out le monde Alexandre le Gr
it conquis, dont de regret flagi
r gemit. Que si la primevere
jeunes ans où hardy cueur se
seul Sans per il eust veu tant
toit assez pour le faire mourir

Manlius qui preserva.....
tre Gaulloys gardant le Capite
re à seze ans, ni Hannibal à vi
nd au-dessus de Sagunte il pa
ot pas leur faictz d'honneur et
ome cellay qui au temps du ve
aples fut tant de tous estimé,
de bon bruyt premier fut int
r estre adroict et si duyt à la l
ot tout ainsi qu'on dit par exc
t le Psalmiste, et Daud on exp
nom d'Apostre à saint Paul o
eillement qui dit le Cheuallier,
et la Palice, et fussent ung mill
si vaillans comme Artus de Bre
cendre fait à courir la chast

BULLETIN DU BIBLI

atre cent et soixante,
lespescha pretz à mett

tel chef Grecs eussent
regagner la désirée pr
e lymiers qui luy fure
à venter se fussent adu
tel veneur y eust mul
dix ans n'eust esté ab
chasse eust ordonné s
ust repris la beste par

vouloit que de luy je
as plus grand, et mon
mandant de Fornoue a
ognoistroit que, malgr
s huytiesme il feit sei
aux François malheu
nt de gens fait vefuez e
d'enfans, femmes de la

st apres, la magnanim
ul Sans per, sentit Luc
l chassé soudain'eut se
'Empereur, luy deman
Allemans luy donna si
udovic vint assieger N
ceci : de France en po
f des preux et alla ces
mptement, qu'il fut à
idonic veit sa chance t
mal sort, que son secon
y vallut, car prisonnier
moyen du plus hardy
les ceignit. Ce n'est rie
uptina le roy maure Ja
x des grands batailles
n l'a veu triumpber en

-il pas qui, blessé à la
traict mortel volant ex
eneuoyz monta au bast
e premier, tant qu'il le

E ROULEAU DI

ait, combien qu
Lombardz sur
centz gendar
sied pour tant c
Millaud qui est

ploictz de Gede
roys des Madi
eh, Zebec et S
inquit au fleuu
ez d'exercite à
ccit plus de six

as je laisse por
luy qui visroy
ut, que premie
temps que le ve
yard, pour estr
mbat où il fut
aignol qu'on ne
yard la lurre m
rvoit coups sur
rgueil remist a
honte et vituq

urlons d'un voy
iens, auquel est
mais lances bri
oyer chevalliers
isoit ce filz Ma
garde, où si bie
toire au Roy e

le n'eut tant de
lequel d'une po
loy, fait si viri
ia le copieux X

rant, d'une me
it fil, sa main a
nment son enti
sieurs lieux fut
ment de louang

Premierement il le fut à Padoue
Où il mena (si j'ay advis recentz)
Six mil à pied et à cheval cinq cen

Secondement, ce seul Sans per Ch.
Fut, pour le Roy tenant lieu à Rava
De tous choysi; car, par eslection,
Uniquement et sans affection,
Mais seullement pour ses vertus ha
De tous les chefz, princes et capita
Il fut esleu lieutenant general,
Comme entendant sainement le mo
Pour aiguïser coulteau et allumelle
Lequel faulchant tous venans pesle
Comme guidon, ses gens tant incit
Que le beau jour que Dieu ressusc
En combatant tout le jour à oultr
Nuict approchant, on cria : Vive F

Pareillement, pour sommaire final,
A Pampelune il estoit coronal,
Et lieutenant aussi le veyt-on estre
A Therouanne où vivres il feit mec

Finablement, las! mon Dieu! quel
De l'avant-garde, à Pavye, fut chef
Où par son sens le chemin tout no
Il embrasoit pour venir à victoire,
Si l'on eust lors de son conseil usé
Qui tant estoit en ce mestier rusé.
Mais que peut ung sans escorte à li
Qui de plusieurs eust le secours se
Joinct que souvent vient desolatio
D'advis divers en consultation,
Ce ne snyvant que saige delibere,
Dont est captif qui pense estre lib

Que si chascun eust bien le Roy se
Comme il a faict, n'eust esté asser
L'honneur françoys (à tous c'est ch
Lequel enfin a parié la perte
De son ayeul, que Jacques on nom
Harnoys prouvé dont son maistre :

LE ROULEAU DES MORTS

pour l'effect et seurte de ses
d maistre fut, ayant cent ho

blablement il a passé l'effroy,
aultrement que son pere Ge
e vaillant duc Charles de Bo
1 de gens meit à si grand ve
le deffait plus menu que bil
ncontrant jadis à Montruille

c voyant les traces tant prisé
s maieurs, a suivy les brisées
ul Sans per : et grand accro
ousté à leur commencement,
epassant leur queste si loingt
ivant fut gendarme et capita
d maistre aussi et lieutenant
mareschal, et que plus est,
quoy rien moins n'attendoit q
i pour guerre au harnoys et
oit né : et moindre il n'eust
mps de paix, sans guide ou l
iverner toute une monarchie
de tous artz avoit ame enrich
esmement fut grand hystorie

oit ung aultre empereur Gor
ellement prist plaisir à la let
on thresor en livres voulut r
il en eut bien soixante et de
our un prince est chose tres

ce, voyant le haut Moderate
ang grand baudet, hypocrite
stre foy presque aux abboys
le deffaire et avoir la condui
amp divin, à combat luy livr

mière fois sans doute qu'il e
de la Palice, composée de
, et par conséquent, dix fois
roi, à cette époque.

Le seul Sans per a voulu deliv
De chartre humaine, en le priv
L'an mil cinq centz vingt et cii
En la bataille, au jour saint M
Où le plus seur qu'onques s'a
France perdu, qui jamais à la

Per ne trouva. Mais de la boni
Et du franc tronc une plante p
Que si au temps de sa saison p
Et elle soit de bons greffes ent
Puis en vertus et souvent trans
D'elle tel fruit en brief appare
Que, mort le pere, en son filz r

EPITAPHE.

Si plains et pleurs qui donnent
A ung gros deal, pouvoient res
Jacques Sans per, dont mort a
J'estimerois qu'on les feist sus
Mais, à bien prendre, on se doi
A tant plorer sa perte irreparab
Veu qu'aux François peult estr
Car maintenant discordz s'accor
Paix regnera sans de nul estre
Noz ennemys n'ont à qui playd
Celluy est mort qui les tenoit e

En regretant de Jacques le dece
Ce minuta frere АНТНОУХА DU

ES MOINES IMPRI

I.

e l'étude des livres pub
ées de l'imprimerie que
presse étaient, non pa
personnes, du domaine c
argie. D'ailleurs, en se re
yen âge et à leurs rigue
tre différemment. Tite-L
consultation moins urge
avid, le Missel et le Bré
e en majeure partie a
tribuée la rapidité avec
: en Europe; l'ardeur ec
ance municipale. N'est-c
orta en 1470 jusqu'à Nap
e (1)? A Lucques, ce fi
rimerie, en 1471, etc.,
s, et notamment la litur
aque diocèse, nécessitai
verses, qu'il n'était pas s
in; il était donc plus ra
uter sur place. C'est à qu
iefs ecclésiastiques : ceu
rriqué dans la ville la plu
. leur résidence princière
iche accomplie, l'imprim
vêque, allait s'installer
ail. De diocèse en diocèse
ans les contrées méridio
noles. Ils étaient Allema
ifique il est vrai, eût p
Nicolas Genson, envoyé
découverte des procéd
in peu plus patriote.

essinger.

nte de Padoue.

quelques petites villes doivent à cette sorte leur de pouvoir faire remonter à une date la création de l'imprimerie dans leurs murs. Le typographe ne saurait déduire de ce fait un argument géographique en contradiction avec les données de la géographie. Qui se douterait, par exemple, que dans une commune normande, la commune de Goupillères, le jour, en 1491, à un livre d'heures d'une localité (1) ?

Revenons à notre sujet.

À même temps que les évêques, les chefs de la noblesse, les abbés des monastères voulurent posséder de l'art nouveau. Il s'y prirent de la même manière. Ils firent venir un ouvrier typographe, l'installèrent dans leur monastère et lui donnaient presque toujours pour collaborateurs quelques moines choisis parmi les plus instruits. Les moines saisissaient avec habileté les nouvelles et parvenaient, en peu de temps, à composer les manuels liturgiques et les hagiographies. Il ne faudrait pas s'exagérer la quantité des livres imprimés par les moines ; car, le cas le plus fréquent, c'est qu'un moine, sorti d'une presse conventuelle, mais exerçant le métier de typographe de profession au service de l'abbaye, imprimait un livre souscrit au nom d'un couvent.

Voici la note du *Dict. de géogr. anc.* qui fait mention de la Bibliothèque impériale possède un fragment d'un livre d'heures souscrit au nom de Goupillères ; c'est depuis quelques années seulement, servi par un vieux volume ; il nous donne le nom de l'imprimeur et d'un livre provenant d'une presse itinérante : *Heures de Goupillères. — Les presentes Heures de Goupillères, le viii^e jour de may lan mil quatre centz ; par honorable home messire Michel A. Goupillères, curé de Goupillères, in-8 goth. avec sign., etc.* Ce prêtre, l'imprimeur, -il installé une petite imprimerie dans son monastère, -il fait imprimer ce livre à Rouen, en se donnant l'air d'amour-propre de signer cette publication ? Les deux hypothèses sont admissibles ; en tout cas, on ne peut pas de soulever la troisième hypothèse, l'imprimerie nomade, laquelle était évidemment la plus probable.

LES MOINES IMPRIMEURS.

ors de l'établissement religieux par un
, tenu par lettres patentes de ne trava
te du couvent.

, différences qui ont excité notre cur
sé vers une étude qui nécessitera, pour a
bliographique, des recherches fort éte
dies. Nous nous mettons à l'œuvre se
or, comme le sujet pourrait séduire
us désirons prendre date, comme on
élude de nos recherches. Car, disons-l
jamais de la patience des compilateurs
jusqu'à l'héroïsme : des noms de biblio
de Brunet, de Théodore Graesse, d'OE
e notre savant éditeur Techener, etc.,
e plume pour confirmer notre appréci
publions un relevé des abbayes qui on
remier relevé fait d'après l'excellent
graphie ancienne, qui fait suite au *Ma*
ous devons déclarer que nous nous
'auteur à un véritable pillage, on va e

II.

os d'abord les abbayes au sein desquell
imprimerie dirigée par des typographe

gne, les bénédictins comptaient sept
s pourvus d'un atelier typographique :
erani, près de Ratisbonne;
aupten de San-Blasien (Bavière), au s

nsee (Bavière), dès 1572 ;
urn, près d'Augsbourg, dès 1519 ;
eld, près de Mayence, en 1521 (2) ;

Strophile (M. Deschamps, collaborateur au *B*
is, Didot.

de cette étude, nous avons eu la bonne fo
une bibliothèque particulière quatre livres li
més dans des monastères ; nous avons été a

6° Dans l'abbaye des cisterciens de Deubourg, en 1492 ;

7° Dans le Tyrol, en 1729, à Disentis. On imprimait encore dans six autres divers :

1° A l'abbaye de Saint-Victor de la Grande Chartreuse ;

2° Au couvent de Saint-Ulrich à Augsbourg ;

3° A Vnew, en Volhynie, au seizième siècle ;

4° A Ovar (Hongrie), un ministre des finances, en 1557, une imprimerie ;

5° En 1559, les jésuites fondent une imprimerie (Autriche) ;

6° Enfin, dans la Silésie, à Czenstochowa, l'ordre de Saint-Paul ermite, un livre.

Dans les Pays-Bas, les bénédictins d'Anvers, font imprimer chez eux des Bollandistes. Les chartreux, voisins de la capitale, ont le matériel typographique, dès 1485. A Schiedam, les FF. Mineurs de l'Ordre de Saint-François ont des presses, à partir de 1560.

En France, les bénédictins reçoivent l'ordre de réformer leurs monastères, dès 1560. 1° à Lantenac (Côtes-du-Nord), dès 1492 et 1493 (Michel Wenzler y a imprimé un bréviaire et missel de Cluny) (1) ; 3° à Clugny, en 1583, et 4° à Cîteaux, en 1602.

Leur but était de réformer l'ordre pour être autorisé, en faveur de la bibliothèque. On trouvera donc ces notes, chacune du monastère de Bursfeld, celle du missel de Clugny (1583). In fine : *Consummatum est hoc opus secundum consuetudinem ordinis sancti | Benedicti de Clugny | honestum virum Petrum drach civem et seipensem, anno dni 1498.... exemplar emendatum ab abbate spanhemense eiusdem ordinis | magistro*. à 2 col., r. et v., fig., 296 feuillets à 32 lignes plus 12 feuillets prél. non sign.; un grand autographe.

(1) (*Breviarium ordinis cluniacense*). Au feuillet 100 verso : *ordinis cluniacensis secundum novam reformationem monasterii Cluniacensis impress. mandatum*

LES MOINES

ux, en 1680, fo
Chartreuse, pou
s membres de l
ne, en 1528, p
finimes de Nyg
ous citerons, c
tines :

1 cisterciens de
lité un bréviaire
Subiaco, près c
ville éternelle;
Sainte-Marie d
1585;
Saint-Sauveur de
Vallombreuse,
couvent chef c
t produit qu'en
elle des cister
fin du siècle de
de Saint-Brun
leur couvent
Pavie et dans la
monastères d'

es Augustins de
s Camaldules d
es Sœurs conve
. Mineurs augus

*em de bourbonio ej
brevia|ria a nouo i
ta p|dicti mo|naster
col., r. et n. D'
ers a-q, A-Z et a
re d'un missel cai
sien|sum. (Sou
res|sum in mona.
monachos ejus|dem
1503; in-fol. goth
nes par page, sign
itre.*

Les PP. arméniens de l'île Saint-Lazare, à l'Espagne, les bénédictins avaient au moins six monastères suivants pourvus de presses : Valence, dès 1499; Alcobaça, dès 1597; Val d'Ay (abbaye de cisterciens), et Irache, en 1601. Dans le Portugal, nous relevons l'abbaye de Lordelo, où l'on imprimait en 1626.

En Suisse, deux monastères de l'ordre bénédictin des livres : celui d'Einsiedeln, en 1561; et celui de Haute-Combe, en 1561. En France, la typographie qui fonctionnait à l'abbaye de Saint-Étienne, près de Constance, dans l'abbaye de Prémontré. Dans le Monténégro, la typographie est composée au couvent de Mrksina, en Grèce, un livre sort tout imprimé de Rioseco, en 1618. — La Russie, au dix-septième siècle, comptait déjà trois imprimeries : à Kief, le célèbre couvent des Caves, en 1618; au monastère de Delskoi, en 1641; à Saint-Alexandre Newski, en 1720.

Une typographie conventuelle se serait établie en 1491, à l'abbaye de Wadstena de Saint-André. Il y eut, en Angleterre, un couvent bénédictin qui imprimait, en 1525 : la Tavistock-Abbey. — L'accueil fait au prototypographe anglais en 1468, par les religieux de l'abbaye de Bury, nous montre l'enthousiasme de ceux-ci était tel, que, si l'on n'avait eu la vaste abbaye eût été trouvée trop étroite. Cette première nomenclature, déjà longuement encore bien des lacunes, mais elle nous donne, sous un point de vue nouveau, l'activité universelle des moines.

III.

Afin que notre étude semblât moins aride, nous pu introduire du pittoresque en parlant des presses clandestines des jésuites et des jansénistes de celle dont parle Sainte-Beuve, et qui

LES MOINES IMPRIMEURS.

n de blanchisseuses (1) ; nous aurions le Lérida de 1479, duquel il résulte aient pas toujours pu ou voulu faire puisque ce bréviaire a été imprimé aux loches de la ville, Antonius Palares tor (2). Nous aurions pu enregistres ils eussent sorti de notre cadre ; nous uer et aborder la série, fort curieux ligieux qui ont imprimé *de manu*.

... rang, on doit inscrire les Frères commune, corporation instituée, en 1376, par Grand, de Deventer, et qui compta parmi ses membres le célèbre Thomas à Kempis. Les FF. de la Vie s'occupaient et gagnaient leur vie à transcrire des livres lorsque survint l'imprimerie. L'art nouveau qui leur offrit de nouvelles ressources les tenta ; ils s'y livrèrent avec une persévérance qu'ils réussirent, en peu de temps, à introduire dans chacun de leurs monastères qui, comme nous l'avons vu, étaient nombreux dans les Pays-Bas.

Ces religieux, devenus chanoines réguliers de Saint-Augustin, imprimaient donc eux-mêmes :

1° A Ulm, en 1464, au couvent de Weidenbach ;
2° A Marihaussen (val Sainte-Marie), près de Landau, en 1468 ;

3° A Rostock, sur la Baltique, en 1476 ;

4° A Bruxelles, à la même date ;

5° A Nuremberg, un peu plus tard ;

6° A Schoenhoven, où ils font paraître en 1491 un bréviaire d'Utrecht, et en 1499 un second bréviaire pour l'usage du chapitre de Windesheim (3). Etc.

D'ailleurs, en Belgique, les FF. de la Vie commencent à être regardés comme les propagateurs de l'imprimerie.

(1) *Dictionn. de géogr. anc.*, p. 1045.

(2) La Serna, 2^e partie, p. 246.

(3) Bréviaire du chapitre de Windesheim. (Souscription *viarum horarum canonicarum iuxta ritum et ordinem capli an. salut. | M^o cccc^o xcix^o extra muros oppidi Scoehovien. ac consumatum circa kl februarias*, In-8 goth. à 2 col., r. et n., a-c, A-O, a-k, aa-kk, 33 lignes.

En même temps qu'eux, les chartreux, régions plus méridionales, se vouaient, à la même tâche. Ainsi, dans la chartreuse de Val de Saône, les moines donnent, en 1477, un livre assurant la description dans le *Dictionnaire de la chartreuse*, p. 1003. A l'Escale-Dieu, en 1503, les moines de la *Chartreuse de Jérémie* sortent en France.

Les bénédictins semblent avoir été les premiers, car nous n'avons, jusqu'à présent, aucun monastère où ils aient pratiqué : c'est dans le Limousin. Ils y imprimaient le missel et un bréviaire.

Mais on compte divers ordres religieux à la typographie. Chez les sœurs dominicaines, le directeur du couvent, Dominique de Pise, exécutent, dès le commencement du XVI^e siècle, des ouvrages liturgiques ou mystiques. — Le premier d'Utrecht, publié en 1508, fut l'œuvre typographique des FF. confrenciers de S. d'Émaus de Gouda.

Vers 1470, un chanoine, Hélias de l'abbaye de Beromunster, en Suisse, En 1608, les jésuites du collège de S. au même art. Les religieux du mont dirigeaient leurs propres presses, mais caractères au dix-septième siècle.

Partout, enfin, où il y eut des moines, l'imprimerie pénétra rapidement.

Nous l'avons dit, ceci n'est qu'un aperçu sur les moines imprimeurs, et ce travail des recherches souvent difficiles, un peu de résultat trop fréquemment négatif. Pour nous soutenir dans notre patience par nos bibliophiles attachent toujours à ce genre

NVE

(181

OURD-1

bas plu
Comme
idérant
prouvé
phe qui

res et 1
; , vivai
; le suc
nce re
étaient
niration
moigna
deux ill
le déve
et les
irs com
-muet e
-Franç
r Mass
on 1^{er}, e
estions
assieu e
par ses

ingénieux et élevé. Une anecdote peu connue et fort curieuse va nous montrer Massieu en police correctionnelle.

« Parmi les événements, — a dit L.-F. Jauffret (1), — qui doivent entrer dans l'histoire des tribunaux et caractériser notre siècle aux yeux de la postérité, on doit ranger, sans doute, la cause portée au tribunal de police correctionnelle de Paris, par Jean Massieu, sourd et muet, âgé de dix-neuf ans, plaignant contre un voleur qui lui avait escroqué son portefeuille. Ce sourd-muet, natif de Bordeaux, élève de l'abbé Sicard, successeur de l'abbé de l'Épée, sans avoir besoin d'autre défenseur que lui-même, se présente devant le juge, écrit le sujet qui l'amène et demande justice avec toute la fierté que donne l'innocence et toute l'ingénuité d'un sauvage qui, pénétré des droits sacrés de la nature, demanderait vengeance d'un homme qui les aurait violés à son égard; cette pièce unique, depuis l'existence du monde, cette pièce, que l'on doit s'empresser de consigner partout comme un monument de la perfection de l'esprit humain, est trop précieuse pour ne pas la présenter à nos lecteurs dans toute sa pureté. La voici telle qu'elle a été écrite devant le magistrat, par le sourd-muet; elle fera connaître les détails de l'événement :

« Jean Massieu, à son juge.

« Monsieur,

« Je suis sourd-muet; j'étais regardant le soleil du Saint-Sacrement, dans une grande rue, avec tous les autres sourds-muets. Cet homme m'a vu; il a vu mon habit; il a vu un petit portefeuille rouge dans la poche droite de mon habit; il s'approche doucement de moi; il prend ce portefeuille. Mon hanche m'avertit; je me tourne vivement vers cet homme, qui a peur. Il jette le portefeuille sur la jambe d'un autre homme, qui le ramasse et me le rend. Je prends

(1) *Gazette des Tribunaux et Mémorial des corps administratifs*. Paris, Perlet, 1792, in-8°. Journal hebdomadaire de 54 pages.

SATION AVEC UN SOURD-MUET DE NAISS

leur par sa veste ; je le retiens fort et blême et tremblant. Je fais signe à un autre le portefeuille au soldat, en lui disant : « Tu m'as volé mon portefeuille. Le soldat me le rend, et le mène ici. Je l'ai suivi ; je vois qu'il ne veut pas jurer Dieu ; je jure Dieu qu'il m'a volé ce portefeuille. »

Je prie de ne pas ordonner de le décapiter, mais seulement, dites qu'on le fasse ramener à la lecture de cette prière, on se demande le plus admirable du sourd-muet de l'être intelligent, qui, par une suite de procédés ingénieux, est parvenu à donner à une statue animée, la raison que le soldat a captive. De tout temps il a existé des sourds-muets. Tout temps ces malheureux ont été les victimes de la guerre. Ils étaient séparés par un intervalle de temps. Épée seul a commencé, et l'abbé Siccard a continué cet intervalle et de rendre à l'existence la raison. Massieu dont il vient d'être question a été le premier à dire que le sexe, qu'on lui envoie de toutes les parties de l'Europe. Heureux ceux qui peuvent voir le nouveau Prométhée et voir des pierres du feu sacré dont il les pénètre ! heu- reux ceux qui ont vu les bornes et le genre de cet ouvrage. Je vais dire dans quelques détails sur la manière dont il opère ces merveilles : ce tableau me fait partager mon enthousiasme à ce sujet. Je leur faire sentir le prix du trésor qu'ils ont obtenu de la personne de cet instituteur célèbre. Je n'ai rien exagéré en avançant que Massieu est un homme, profondément instruit. Plusieurs fois à Paris le reçurent au nombre de leurs élèves. Il peut-être surpris de voir une société de sourds-muets sur la première fois, un sourd-muet qui n'est pas sourd-muet on fit pour lui une exception. Il hon-

DU

3 12

1 qu

épo

le

noi

e. —

lem

1 30

te a

a m

es, 1

n ei

, il témoigna en portant la main

3 figure rayonnante

ulièrement, et, 1

es mots : *Je veux*

et honneur (1). »

nous avons recue

avec Massieu, —

produisons confo

donc fait tout 1

aucoup de plai

temps que vous

deux ans.

nande pas des ex

je sais que vous é

tiennes pour fai

rois savoir quell

ie cet auguste si

pliqué. Quel âge

vaut de la Société

ue du 18 thermidor

R. — « J'avois vingt ans. Quand on m'a expliqué bien cela, j'en étois étonné; je craignois de mourir sans avoir communié, ou reçu cet auguste et saint sacrement. J'y pensois souvent pour être sauvé après ma mort. Celui qui n'a pas fait sa première communion et qui est mort ne peut pas être sauvé dans le ciel. Je n'aime jamais être avec les personnes terrestres, mais je seroi toujours avec les personnes célestes, appelées saintes ou citoyennes ou habitantes du ciel.

D. — « Les petits enfans sont cependant sauvés sans avoir communié ?

R. — « Oui; mais non, après l'âge de sept ans passés.

D. — « Pourquoi donc ne fait-on pas faire la communion après l'âge de sept ans passés; d'autant plus qu'alors les enfans sont encore près de l'âge d'innocence ?

R. — « Si les enfans ont l'âge de discrétion, on leur *faire* faire la communion; pour cela, on doit les instruire bien des vérités mystérieuses de la religion chrétienne. Ces enfans, qui ont passé l'âge de sept ans, doivent aller à confesse, et être instruits bien de la religion, pour pouvoir faire la première communion, pour aimer et bien servir Dieu.

D. — « Vous dites que la première fois que l'on vous parla du sacrement de l'Eucharistie vous en fûtes étonné? Mais vous rappelés-vous si cet étonnement étoit celui de la joye ou de la crainte ?

R. — « Cet étonnement étoit celui de la joie; mais celui qui n'a pas fait la pénitence et qui ne s'est pas préparé à communier mourroit bientôt s'il avoit communié mal.

D. — « Quand on vous dit qu'en communiant vous receviés le corps et le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, fûtes-vous persuadé tout à coup ?

R. — « Non.

D. — « Quelles raisons vous ont-elles persuadé de la vérité de ce sacrement ?

R. — « Je crus que Jésus-Christ entrero
cœur, sur la parole du prêtre tenant la place d

D. — « Quand vous le crûtes ainsi, comm
vous que le Fils de Dieu, créateur du ciel et de l
roit venir habiter en vous (Dieu et homme tou

R. — « Je concevois cela avec crainte, avec
humilité, avec ardeur, avec amour.

D. — « Avant que vous fussiés instruit de
aviés-vous assisté à la messe?

R. — « Oui; mais je ne sçavois pas ce que
messe.

D. — « A quel âge avés-vous été instruit
élémens de la Religion?

R. — « A l'âge de seize ans au plus.

D. — « Avant cet âge, n'aviés-vous aucune

R. — « Avant de venir à l'institution des s
j'étois un homme sauvage.

D. — « N'en aviés-vous aucune idée?

R. — « Non, Dieu n'a pas idée, parce q
sible. Le mot *idées* veut dire image naturelle c
déjà dans l'esprit.

D. — « Mais Dieu existant partout, n'a-t-il
toutes les âmes une image, un souvenir, une p
même? Est-il possible que, jusques à seize ans
siés jamais eu l'idée d'une puissance invisible «

R. — « Oui, oui, à quinze ans. J'ai appris
je l'ai écrit souvent; j'ai été instruit que c'ét
avoit créé le monde.

D. — « Avant quinze ans, vous ne saviés
grande vérité?

R. — « Non. Je ne sçavois ni écrire ni lire.

D. — « Vos parens ne vous avoient rien ap

R. — « Ils ne pouvoient pas me faire enten
ils ne pouvoient pas m'instruire. Je ne compre
qui parloient et écrivoient.

D. — « Ne les aviés-vous jamais vû prier?

ISATION AVEC UN SOURD-MUET DE NAISSANCE.

Oui. Tous les dimanches et les fêtes je les ai vu se lever, se prosterner et prier le matin et le soir. Alors je les imitais comme eux. Je remuais mes lèvres (*sic*), et je parlais tout à fait brut.

Cela ne vous donnoit-il aucune idée d'un maître devant qui ils fléchissoient le genou et paroissoient se prosterner, en adorateurs ?

Non ; mais ils ont levé la main vers le ciel, ont pointé du doigt vers la croix, et ont remué le doigt index qui sert à indiquer aux plantes de croître.

Vous croyés donc qu'il y avoit une vertu, un commandement attaché à la prière ?

Avant de venir à l'institution des sourds-muets, je ne savais ni lire, ni écrire, ni communiquer mes idées aux étrangers. Je ne comprenois pas les entendans parlant, mais je faisois les signes manuels à mes parents et à mes frères et sœurs sourds-muets et parlants que je comprenois mieux que les autres ; je n'étois pas instruit de la religion, je ne connoissois pas Dieu. Alors j'avois treize ans et ne savais rien.

D. — « Vous rappelés-vous bien de l'époque qui a précédé le temps de votre instruction par M. Sicard ?

R. — « Oui.

D. — « En voyant la lune, ne vous étoit-il jamais venu dans l'idée qu'elle étoit animée ?

R. — « Non.

D. — « Cependant l'imagination des enfans y trouve quelque chose de semblable à la face de l'homme ?

R. — « Non.

D. — « Et le soleil levant ou couchant n'avoit-il jamais excité votre admiration ?

R. — « Oui.

D. — « N'aviés-vous jamais crû que ce bel astre étoit d'une nature supérieure à la vôtre ?

R. — « Non. (Le soleil est plus grand que la terre.)

D. — « Quand vous voyez-
le revoir encore ?

R. — « Non, jamais ; mais
verrai (je crois).

D. — « Mais je parle du ter
instruit des vérités de la Religi
Je demande si vous aviez alor
lité de l'âme ?

R. — « Non, je ne sçavois
corps dans la terre devenoit po

D. — « N'aviés-vous pas pe
des esprits ?

R. — « Oui.

D. — « Vous aviez donc qu
soient après eux des ombres,
mêmes, quelques restes en un

R. — « Non de jour ; oui de
pas dormir bien, je m'y mouvo

D. — « Cette peur dans la
vous aviez vû mourir quelqu'un
quelqu'un ou que vous aviez vû
ouverts ?

R. — « Oui, quand j'avois vû

D. — « Mon frère, qui rédi
des Enfans, a formé le projet
plus profonde, quatre enfans p
des sourdes-muettes, pour déci
idée de Dieu, de la Providence
Il voudroit suivre ces enfans ju
qu'ils pussent communiquer av
vous d'un pareil projet ? Croyé
roient par eux-mêmes à la con
Dieu, ou de plusieurs dieux, o
visibles ?

R. — « Si votre frère avoit
profonde les enfans nourris de

ATION AVEC UN SOURD-MUET

découvert l'idée de Dieu, de la Providence, de Dieu, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que tous les êtres élevés par lui, n'ont d'autre Dieu, aucun enfant ne s'élève qu'il a besoin d'un autre Dieu à la connoissance. Il y a même sans avoir la con-

craindrois de vous fatiguer des questions; je ne puis aujourd'hui. Je suis épuisée, mes réponses me sont très-pénibles, nous aurons encore une erreur à déjeuner à neuf heures.

Non, je ne suis pas fatiguée — « Je vous demande pardon à vos questions? Oui, très-bien. (Massieu

1.) Je vous attends à l'h

ons pas retrouvé la suite qui aurait ajouté un nu, qui a pour titre : *Réponses aux questions les plus remarquables, aux diverses questions publiques de M. l'abbé de la Harpe et une traduction anglaise imprimée pour Massieu*, gr. in-8°. Et que soit Réponses aux demandes adressées à L.-F. Jauffret? (en notre pouvoir) qu'on en dise d'un discours sur

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ieu : « Mon cher Massieu, je vous fais p
es numéros de mon *Courrier des Adole*
vrage que j'ai fait intitulé : *Voyage a*
ntes. — Nous allons déjeuner au café
rement, rue Tournon. — Faites-moi la
me, qu'est-ce que la vérité? »

ssieu écrit : « *C'est la conformité de la*
role et de l'écriture aux idées des objets »
s savants, les curieux et tous ceux qui s'
s de l'intelligence, regretteront avec n
rage de L.-F. Jauffret sur Massieu. Il y tra
22, ou du moins il ne l'avait pas per
en jugeons par un de ses articles, intitu
sur l'intelligence des sourds-muets de
nous dit : « Pour bien savoir ce qu'est
vé d'instruction, il s'agissait uniquement
faits, en procédant à l'observation de qu
ets de naissance. Il me sembla utile de
ssieu, principal élève de mon illustre a
ard, afin de lui faire plusieurs questions
facultés à l'époque où il habitait encore
nelle. J'ai mis plusieurs années à recueillir
l'ouvrage que je me propose de publier
tériaux ont au moins le mérite de l'au
serve, écrites de la main de Massieu,
tes les questions que je lui ai faites, et
enfance, qu'il a rédigée, en 1798, d'
nde. Ces réponses et cette histoire porten
vérité d'autant plus grand, que Mass
gtemps un de mes meilleurs amis. L'aya
mois d'août 1816, après une longue abs
a la plus grande joie, et traça ces mots
c un crayon : *J'étais à Ostende, lorsqu*
vous étiez en Provence, et je voulais m'en
ir vous revoir à Marseille. »

ROBERT RENO

V. la Roche provençale, recueil littéraire. Marseil

LÉ
DUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL

CONSERVATEUR DU MUSÉE DU LUXEMBOURG,
INSPECTEUR DES MUSÉES DE PROVINCE.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE.

Le célèbre, M. de Chennevières a conquis dans les lettres et des arts une notoriété incontestable. Ses ouvrages, ses œuvres le sont fort peu, et cependant il a écrit : il écrira sans doute beaucoup encore. Une époque hâtive et dispersée, lorsqu'une cause est injustement attaquée ou une vérité systématiquement méconnue, il a consacré à leur défense, au jour le jour, presque sans y penser, une plume très-alerte, un esprit très-prompt, une originalité des plus tranchées, une fermeté à toute épreuve. L'usage de la forme littéraire n'est pour lui un moyen, jamais un but. De métier, il ignore le métier ; il n'a jamais fait partie, il ne fera jamais partie d'aucune école des gens de lettres. Il ne vend pas d'adjonctions, il ne se laisse pas couler le coup manqué, il n'y songe plus. Le livre se vend bien dans le monde : rapide s'il est bon, lent s'il est mauvais, nul s'il est mauvais. Il s'adresse à tout le monde et le monde décidera.

Il est difficile de donner une nomenclature complète de l'œuvre de l'auteur, car l'auteur ignore le nombre exact. J'ai tenté dans les pages suivantes : tantôt aidé par les souv

nirs fugitifs de M. de Chennevière
railleries qu'il n'a pas ménagées à

Quant à apprécier la valeur de l'
vain, je me récuse. M. de Chenne
vieux amis; je ne saurais être imp
uniquement une œuvre bibliograph
beaucoup amusé à faire. Je souhaite
il s'adresse, ceux qui n'aiment pas
font plus de cas de l'ombrage des c
grandes routes, puissent en dire au

Pour le classement des ouvrages
par tous les catalographes, et dans
autant que possible les ouvrages pa

Chennevières-Pointel (Philippe,
laise (Calvados), le 23 juillet 1820

Surnuméraire au musée du Louv

Employé, le 1^{er} mai 1847;

Inspecteur des expositions des
1852;

Inspecteur des musées de provin

Chevalier de la Légion d'honneu

Conservateur adjoint des peintu

Conservateur adjoint du musée d

vier 1861;

Membre du conseil général de l'O

septembre 1865;

Conservateur du musée du Lux

1868;

Officier de la Légion d'honneur,

POLITIQUE ET POLÉMIQUE

1. Les petits traités de M. Fessai
Nogent-le-Rotrou, A. Gouverneur,
tiré à 200 exempl., non mis dans l

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL.

Les chapitres de ce volume avaient déjà paru dans
le Mamers.

Chennevières a pris pour signer ses publications de pseudonymes que M. de Balzac, sous le nom de M. de la Boussardière, Jean de Saint-Santin, M. Fessard, un cousin de l'auteur, un bourgeois de Bellesme, et sous le pseudonyme politique d'un cousin de Charlotte Corbier, octobre 1870, février 1871. *Nogent-le-Roi*, MDCCCLXXI, 1 vol. in-12, tiré à 200 exemplaires pour le commerce.

Comme dit l'auteur dans la préface datée du 15 mai 1869 (à Paris) : « C'est en juillet 1869 que les idées se décousues qui suivent, et qui, dans l'ordre de leur contradiction, forment une œuvre de sentiments qu'un traité politique. Livre de cas, comme on disait jadis. »

œuvre de bonne foi. Mais, hélas ! ce n'est pas de la bonne foi que l'on fait de la politique. *L'Étude* fera sourire les hommes politiques et plaira aux sages gens.

3. Lettres rurales. *Mamers*, Jules Fleury, 1870, 1 vol. in-8°, tiré à 200 exempl., non mis dans le commerce.

Ces lettres avaient déjà paru dans le *Journal de*

La première est adressée à M. J. Fleury, directeur du journal; la deuxième, à M. Gustave Le Vavasseur, à M. Leharivel-Durocher; la quatrième, au comte de Cinthe; la cinquième, à M. Charles d'Héricault; la sixième, au bonhomme Manceau; la septième, à M. Ernest de la huitième, à M. Ph. Moisson; la neuvième, à M. Soulié; la dixième, à M. Jules Buisson; la onzième, à M. Dussieux; la douzième, à M. L. Moland; la treizième, à M. L. Clément de Ris; la quatorzième, à M. Edouard; la quinzième, à M. V. Fournel.

C'est de la fantaisie politique, mais de la fantaisie de bon cœur et d'un esprit élevé.

BULLETIN DU BIBLI

. Affaires de petite ville. *Mamers*. 3°. Tirage à 100 exempl. non mis en vente, publiés dans divers journaux de 1867 à 1872.

Sous ce titre, l'auteur a réuni ses observations sur les affaires du canton de Bellême, dans le représentant au conseil général, au détail :

. Discours de M. de Chennevières sur l'enseignement agricole de Bellesme (15 septembre 1867, brochure in-12 de 12 pages).

. La Bibliothèque du presbytère de Saint-Sauveur. *Alençon*. Brochure in-8° de 16 pages.

Les deux lettres avaient déjà paru, sous la signature *Un bourgeois*.

. A l'occasion des jours gras.

8. Brochure in-8° de 15 pages.

. Banquet de comice. Lettre de M. de Broise, 1868. Brochure in-8° de 12 pages. Cette brochure rabelaisienne, signée *l'Argentan*, est de M. Le Vavasseur.

9. Bernardin de Saint-Pierre à la Haye (avril 1868). Brochure in-8° de 12 pages. Elle avait déjà paru dans l'*Écho de la Mayenne*.

10. Enseignement agricole. Lettre de M. de Mortagne, Daupeley, s. d. B.

11. École de dessin à Flers. Proposition de M. de Chennevières-Pointel (12 juillet 1868). Brochure in-8° de 4 pages.

12. Chemin de fer de Mortagne. L'agriculture, du commerce et de l'industrie (s. d.). Brochure in-8° de 6 pages.

13. Chemin de fer de Mortagne. Les communes de Ferronnays. *Mamers*, Jules Ferron, 1868. Brochure in-8° de 8 pages.

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL.

10. Chemin de fer d'Alençon. Lettre à M. J. Mamers, J. Fleury, mai 1868. Brochure in-8° de

11. A messieurs les électeurs du canton de Mamers, J. Fleury, 1868. Brochure in-8° de 16

12. Lettres à MM. Daupeley et de Broisse, Chennevières. Mortagne, Daupeley, 1868. Bro de 6 pages.

13. Chemin de fer d'Orléans à la mer. Lettre Alençon, Ch. Thomas, 1869. Brochure in-8° de

14. Lettre à M. le maire de Bellesme. Alençon mas, 1869. Brochure in-8° de 16 pages.

15. L'Église Saint-Sauveur à Bellesme. No trou, A. Gouverneur, 1869. Brochure in-8° de

Tirage à part d'articles publiés par le *Nogenta*

16. A M. le directeur de l'*Écho de l'Orne*. Daupeley, 1871. Brochure in-8° de 12 pages.

17. Frédéric Legrip. Lettre à M. le rédacteur *Journal d'Alençon*. Alençon, E. de Broisse, 187 in-8° de 8 pages.

18. *Index* des pièces contenues dans le volun

BEAUX-ARTS.

5. Recherches sur la vie et les ouvrages de peintres provinciaux de l'ancienne France. Paris 1847-1862, 4 vol. in-8°.

Publication épuisée (1872).

Comme l'indiquent les dates, ces quatre volumes à des intervalles éloignés. Ils contiennent les matières suivantes.

1^{er} volume 1857. Finsonius, Daret, Reynier, l'hôtel Boyer d'Aiguilles à Aix, Jean de Saint-Ignace, Quintin Varin, Ad. Saquespée.

En tête, une eau-forte de M. Jules Buisson, et de six vers latins composés par M. Gustave Le

Ce volume est dédié à M. Ernest Lafontan, l'a

BULLETIN I

I. de Chennevière

— un des mor

— se trouve à la

ments sincères

est empreint le

n 1847, s'occup

sur les traditions

es, plus on s'enf

l'œuvres de Fin

sonius passa gra

n 1848, dans la t

mbre, le directeur

lget des musées

paroles : « Il y

dont nous n'av

de Paris, a pu

Finsonius en

nblée, électrisé

naire, ne votât

sonius. Depuis

vre n'a pas com

es tableaux de F

n qu'il ne la com

bien en Proven

e, 1850. Jean Bo

de Lagrange; Je

ge, Claude Deru

une gravure à l'

par M. Villot, e

e, 1854 : Nicola

Samblin, Jean I

me eau-forte des

e, 1862. Hilaire

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES

En tête, une eau-forte de tableau d'Hilaire Pader.

Ce travail sur un personnel droit imprescriptible à l'ougré les efforts de M. de Chennevières, avait été publiée *selle des arts*, livraisons de .

6. A l'Assemblée nationale l'administration des beaux-arts, celui de l'instruction publique. Brochure in-8° de 4 pages.

Ce que demandait M. de Chennevières en 1870, après la révolution par lui-même si l'administration perdue à ce déplacement.

7. Travaux de M. de Chennevières catifs du rapport adressé par Chennevières à M. le ministre de l'Intérieur les musées des départements. *Paris, Lacour, 1849.*

Le 26 février 1848, M. de Chennevières fut nommé directeur des musées. L'administration est restée provinciale. Qu'il demanda un rapport sur ce sujet. Chennevières de faire cette notes préliminaires de ce même, rédigé entièrement par l'auteur a réunis dans cette brochure. M. Ledru-Rollin, et la discussion engagée devant l'Assemblée nationale encore de l'existence des musées que M. de Chennevières l'aurait pour mettre sous les yeux de M. de Chennevières publia

8. Observations sur le m

logue, par Philippe de Champaigne, par
s de deux eaux-fortes, par
chie, par M. Georges Bouet
l. in-4° sur 2 colonnes.

irage à 100 exemplaires d'a
le *Journal d'Argentan*.

algré l'énonciation du tit
ne eau-forte de M. Villot, c
ine, par Paul Véronèse. La
oduit le fameux *Sposalizio*
de Caen.

. Lettres sur l'art français
1. 1 vol. in-12.

irage à 100 exempl. des a
1, publiés par le *Journal d'*
dans ces lettres, l'auteur
re de ses opinions, la décer
sympathies, la Normandie.
e; quant à la seconde, je su
rouver mauvaise. Malheur
ur de la Normandie que po
bien faibles. Les artistes
ler.

o. Inauguration de la statu
13. *Argentan, Barbier, 1851*
tiré à 50 exempl. non mis
enseignements communiqu

1. Notice historique et des
au Louvre, par Ph. de Ch
1. Une brochure in-12.

après la révolution de 1848
apport d'une commission où
rel, Taschereau, Renouvie
uration de la galerie d'Ap
ne fut plus urgente et mieu
par M. Duban, furent po

LE MARQUIS DE CHENNEV

1851, le président de la République Faucher, ministre de l'intérieur, de Kerke, directeur général des musées, grands corps de l'État, vint en faire la dédicace. C'est à l'occasion de cette dédicace que fut distribuée cette brochure. Je crois même que pendant quelque temps elle fut vendue dans les galeries du Louvre.

12. Essais sur l'organisation de l'enseignement par Ph. de Chennevières, inspecteur de l'enseignement primaire, Paris, Dumoulin, 1852. 1 vol. in-8.

« Les menus travaux, plans, révisions, ont été écrits, la plupart du *Congrès des sociétés savantes* les vœux qu'émettaient leurs comités, bien voulu les sanctionner en se réunissant. Je voudrais que de ce peu de choses moins survécût pour apprendre à la fin du dix-neuvième siècle elle a eu faut-il dire, plus préoccupés de l'être, du possible. »

Préface des Essais sur l'organisation de l'enseignement

13. Portraits inédits d'artistes de Chennevières; lithographies et gravures. Paris, Vignerot, Dumoulin 1 vol. in-fol.

Cette très-intéressante publication a été publiée à longs intervalles. Voici la liste :

Première livraison, août 1853
Vouet, François Quesnel, Nicola Claude Lorrain, Jacques-André Po

Deuxième livraison, janvier 1854
Lotines et charges : Cochin, Van Closter, de Troy, Lemoine..., etc., Guillon. Le Thiere.

Troisième livraison, avril 1856.
Gentil, Eustache Lesueur, Jac. Le F
Chardin, J.-B. Leprince.

Quatrième livraison, septembre
Simon Vouet, Ch. Errard, Claude
dré, la marquise de Pompadour.

Cinquième livraison, novembre
Dumonstier, Bon Boullongne, Ca
de la Tour, J. Gros, Ch. Le Car
glois.

L'auteur des gravures, Frédéric
doué de plus de moral que de talent
M. de Chennevières obtint pour lui
école de dessin à Paris. Legrip était
c'était la richesse. La mort ne lui
jouir. Usé par la lutte, fatigué par
pauvre garçon s'éteignit à Paris le

14. Notes d'un compilateur sur l
tures en ivoire. *Amiens, Lenoel Her*

Tirage à 50 exempl. d'articles pu
la *Picardie*, revue littéraire et scie

Travail intéressant, rempli de fi
vaux scientifiques de l'auteur. C'es
consacré spécialement à la toreuti

15. Notes d'un compilateur po
Point de France. Lettre adressée à
Amiens, Lenoel-Herouad, 1867. 1

Tirage à part d'articles qui ava
dans le journal *la Picardie*.

Renseignements communiqués p

16. Catalogue des dessins de la
Chennevières-Pointel, exposés au
d'une lettre à M. Léon de la Sico
lassis et de Broise, 1857. 1 vol. in-

M. de Chennevières est un colle
rite. Après la dispersion des cabin

: MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL.

ly ; après l'irréparable perte de la col
après la cession faite par M. His de l
uvre et à l'Académie des beaux-arts ;
le Chennevières est la plus nombre
de France. En 1856, elle ne se born
es français. Sollicité par le musée c
nevières choisit dans ses cartons
dessins d'artistes normands (123) et
ent dans une salle du musée. Ils y s
3. Il en rédigea lui-même le catalog
res de l'art français, recueil de docur
l'histoire des arts en France, publié
. de Chennevières. *Paris, Dumoulin*

n épuisée (1872).

ication, dont le titre indique le cor
raissait tous les deux mois, par livr
e en est exclusivement due à M. de
lié de voir l'ignorance de la France à
ationaux, surpris de la quantité de
vait trouver sur eux, muni de quel
mis aussi convaincus que lui, riche
outenu par le concours d'un librai
archait d'un pas héroïque à une ruin
nevières se mit résolument à l'œuv
quoique bonne, l'idée réussit. Au l
Archives de l'art français ne compt
rateurs, en tête desquels figuraient d
M. Cousin et M. Vitet.

ons se divisaient en deux parties :
x documents de toute sorte affluant
rope ; une partie consacrée à la publ
e Mariette, déposés à la Bibliothèque
inédits. Pour le dépouillement, la
ces manuscrits, M. de Chennevières
ve de l'École des chartes, alors so

au Louvre, M. de Montaiglon, aujourd'hui professeur à l'École des chartes.

L'ouvrage, dans son ensemble, comprend donc douze volumes qui se subdivisent en deux séries bien distinctes : six volumes de *Documents* ; six volumes de l'*Abecedario* de Mariette.

Ce que cette publication a rendu de services à l'histoire et à la critique, ce qu'elle a modifié de jugements, relevé d'erreurs, ébranlé de traditions fausses, ceux-là seuls qui depuis vingt ans se sont occupés de l'art français peuvent le dire. C'est le *vade mecum*, le dictionnaire indispensable de tout critique qui prétend faire autre chose que des phrases.

18. A propos de l'École des beaux-arts, par Ph. de Chennevières. Paris, Dentu, 1864. Brochure in-8°.

Cette brochure n'a pas été mise dans le commerce. L'auteur renonça à sa publication et en arrêta le tirage au moment où l'imprimeur Ducessois commençait la *mise en train*. Il n'en avait été tiré que trente exemplaires en épreuves.

Elle se rapporte au conflit élevé entre l'administration et l'École des beaux-arts, à propos des réformes introduites dans l'organisation de cette École par le décret du 13 novembre 1863.

C'est là que se trouve cette objurgation qui a en outre le mérite d'être l'expression de la vérité : « Le Directoire vous
« conçut dans une nuit de théophilanthropie. Vous n'êtes
« point les fils de Colbert, vous êtes les fils de Lakanal. »
M. Vitet a consacré un volume et un excellent volume à développer et à soutenir la justesse de l'assertion résumée dans cette phrase par M. de Chennevières.

BELLES-LETTRES. — POÉSIES.

19. Les vers de François-Marc de la Boussardière. Caen, A. Hardel, 1842. Brochure in-8° de 16 pages.

Première publication de l'auteur.

Renseignements communiqués par M. de Chennevières.

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL.

ndeaux et ballades inédits d'Alain Charrès un manuscrit de la bibliothèque
, *Félix Poisson*, MDCCCXLVI. 1 vol. in

20 exemplaires.

M. Trébutien, bibliothécaire de la ville
rgea de surveiller la publication de cette
nements communiqués par M. de Chen
tructions de F. de Malherbe à son fils
emièrre fois en son entier d'après le ma
èque d'Aix. *Caen*, *Félix Poisson et J*
in-8° de VIII et 38 pages.

pour l'ouvrage précédent, l'impression
lée par M. Trébutien.

nement communiqué par M. de Chenne

BELLES-LETTRES. — CONTES.

ites normands, par Jean de Falaise, trad
l'ami Job, 1838-1842. *Caen*, *A. Har*
6.

300 exemplaires.

tiographies à la plume, dessinées par l'a
ob est M. Ernest Lafontan, l'ami de Je
nnevières, qui l'accompagna à Aix et à
s médecins l'avaient envoyé pour soign
poitrine. Il mourut en 1842. Il était né
20. C'est à lui qu'est adressée la touch
Peintres provinciaux.

isie littéraire au dix-neuvième siècle n'a
is original et de plus primesautier que
toriettes baguenaudières, par un Norm
is de Normandie, 1845. *Aix*, *Aubin*. 1
00 exemplaires.

toriettes baguenaudières et les Contes
t, avec les *Contes de Saint-Santin*, l

titre de M. de Chennevières à l'attention et la postérité s'occupe de lui.

24. Les Derniers Contes de Jean de Falaise de Jules Buisson. *Paris, Poulet-Male* 1860, 1 vol. in-8°.

L'eau-forte représente M. de Chennevières un pommier chargé de fruits. Quatre petits enfants : l'un d'eux tient une pancarte sur laquelle est écrit : « Fond de pay ».

En tête, des vers de MM. de Chennevières, Le Vavasseur; puis les contes suivants : le Curieux extrait d'un rapport nouvellement fait sur la décadence de Falaise; Trignac, mademoiselle Gondoriel, Suzanne, Georgine, les Émigrés, le souvenir de jeunesse eut un curé du Calvados.

Jules Buisson, l'auteur de l'eau-forte, est un jeune homme. En 1871 il a été nommé député du département de l'Aude.

Plusieurs de ces contes avaient déjà paru dans le *Journal de Paris, le Corsaire*, en 1846-47.

25. Les Aventures du petit roi saint Louis de France, par Ph. de Chennevières. *Paris* 1860, 1 vol. in-8°.

Un fait véritable, le siège de Bellesme par le roi Louis, accompagné de son fils, en 1229, est le sujet de ce livre. Ce que l'imagination de M. de Chennevières a ajouté de détails charmants ou joyeux, on le voit en lisant les chapitres : *Comment le roi Louis prit son fils pour la pêche et ce qu'il prit dans son filet*; *Le roi revenant vers Paris, frère Jean lui raconte un noble jeu de l'oie*.

Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de la jeunesse*, publiée par M. Hetzel.

(1) Sur ma demande, M. Techener a bien voulu faire un nouveau tirage de cette planche. Elle figure en tête

RQUIS DE CHENNEVIERES

Saint-Santin, trois
exemplaires distribués
à chacun.

est le nom de la pro
position des anciens
étant une petite c
un saint percheron
cile de rencontre
fication des biblio
ieuses pour un ex

. *Argentan, Barbi*
e, une eau-forte g

M. de Chennevière
différents du man
, les portraits des
la dédicace : « A n
signation est comp
exemplaire est off
originale pièce de
aux enfants de M
1858. Enfin, les
eur, Marie la pet
Petit Sabotier, le
, M. de Saint-Elo
e. Faux-titre : *Co*

gravée par F. Leg
el.), représentant
-Santin. Aux qua
s (M. de Chenn
ennevières), du t
couplets (M. Gust
es de *Saint-Santi*
13.

A mes chers enfa

Une pièce de vers de M. Gust. Le
sur papier bleu.

Une lithographie représentant sur
de MM. de Chennevières, Moisson, L
Thouin. Enfin, les Contes : Avant-pi
Fils du gendarme, papier bleu ; l'Enfa
papier rose ; les Bons Chevaux du
Pomme d'api, papier rouge ; la Fin d
(un petit chef-d'œuvre) ; le Feu d'art
que pensait des contes d'enfant M. le
pier blanc ; la Fin du comice de Belle
jaune.

Troisième série. Elle se compose d
ginés à part, et réunis sous le titre :

Contes de Saint-Santin, troisième
Broise, 1870.

Elle comprend :

Le Sabot de Noël. *Paris, Henri Pl*

Eau-forte, par F. Legrip, représen
dans une grande cheminée, 16 pages

Les OEufs de Pâques. *Alençon, E.*

Eau-forte, par F. Legrip, représ
dans une forêt. 15 pages.

La Foire de la Brière. *Alençon*,
23 pages.

Le Billet de logement. *Alençon*,
16 pages.

L'Oiseau. *Alençon, E. de Broise*,

La Distribution des prix. *Alençon*

Qui pourra lire sans pleurer les
conte ?

A l'occasion des jours gras. *Alençon*

Almyria, ou le Dé d'or. *Alençon*,

Imprimé sur papier à lettres violet.

C'est dans ce conte que l'empereur
vant des Tuileries une pauvre fille la

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTE

le blanchisseuses, l'envoie chercher p
ans et monte avec elle sur l'impéria
lui faire voir les splendeurs de Paris.
est la description exacte des trois série
s de *Saint-Santin*.

Perrault, après le chanoine Schmidt,
ès MM^{es} de Montolieu et de Ségur, M
su rencontrer une originalité due à l'e
présidé à la rédaction de ces contes.
ai dit ailleurs, que les enfants soient
mais les pères et les mères le sont. C'
Chennevières devra un succès auquel il n
rétendu.

ontes percherons, par M. de Saint-Sa
4, *A. Gouverneur*, MDCCCLXIX. 1 vol. i
200 exemplaires non mis dans le com
Chennevières, enhardi par le succès
Santin, occupa les loisirs des vacances de
es nouveaux contes et à les lire à ses
i n'avait pas de succès auprès de ce je
lamné au feu. On a fait plusieurs omel
de ces impitoyables juges. Elles étaien

OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LA COLLABORA DE M. DE CHENNEVIÈRES.

ournal du marquis de Dangeau, pub
première fois par MM. Soulié, Dussie
P. Mantz, de Montaiglon, avec les
aint-Simon, publiées par M. Feuille
' *Didot frères*, 1854-1860. 19 vol. in
ir du tome XI, les noms de MM. Soul
seuls sur le titre. La note suivante, p
olume, explique pourquoi : « En com
du journal de Dangeau, d'après la co
possesseurs, nous avons tous concou

LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES-POINTEL.

Lettre d'un passant à M. le directeur de la *Revue vados*.

Le Chosier normand (2 lettres).

Lettre à M. le directeur de la *Revue du Calva*
quelques peintures exposées au Louvre.

1843. *Revue de la Province et de Paris*.

Étude sur le poème de *Marcel*, par M. Alphon
guais.

Études sur les musées de province. Le musée de L

Étude sur la *Vie de P. Corneille*, par M. Gustav
vasseur.

1848. *Magasin pittoresque*.

Philippe de Champagne.

1849. Intérieurs d'ateliers d'artistes italiens au
siècle.

OEuvres d'art dans l'Eglise de Saint-Étienne
(Largillière, Quintin Varin).

Les Peintures du Puget.

Saint-Martin, marquis de Niskou, mandarin du
de Siam.

Collection de dessins et de gravures d'amateurs a
des estampes de la Bibliothèque nationale.

Les Boucaniers de l'île de la Tortue.

Le Musée de Nancy.

La Belle Jardinière de Raphaël.

1850. Le Musée de Cluny.

Habitations des artistes de Paris au dix-septième

Martin Schongauer de Colmar.

Israël Van Meckenen.

1851. Abraham Bosse, graveur à l'eau-forte, p
écrivain.

1851. Jean Goujon.

J.-B. Oudry.

em mes peintres françaises aux dix-septième et
tième siècles.

Portrait d'Alof de Vignacourt, par M.-A. de Cai

Musée de Lyon.

1852. Ch.-Ant. Coypel et ses tables
Jacques Sarrazin.

Gérard Edelinck et sa gravure de la
1844-1845. *La Mosaïque de l'Oue*
Un vol de diligence en 1807.

Le marquis de Sourdéac.

Le Musée de Caen.

1845-1846. Le Musée de Rouen.

Les Neustriennes, par Alph. Leflag
Domfront.

Montgommery.

Montchrestien.

1846-1847. Les Vagabonds illustr

1844-1845. *Le Mémorial d'Aix.*

1847-1848. *La Revue de Rouen.*

1847-1850. *L'Artiste.*

1849. *La Revue provinciale.*

1850-1852. *L'Athenæum.*

1860-1865. *La Revue des Provincia*

1860-1868. *La Gazette des beaux-*

Dates inconnues. *L'Art en provinc*

La Revue universelle des arts.

Le Courrier de l'Ouest.

L'Écho de l'Orne.

Le Journal de l'Orne.

Le Journal d'Alençon.

Le Journal de Mamers.

Le Nogentais,

La Picardie.

C^{te} L. GL

NÉCROLOGIE.

THÉOPHILE GAUTIER.

Les lettres françaises ont pris un grand deuil (octobre), deuil prévu, mais que l'on es-
ajourné autant à cause de la vigueur de la pe-
jeunesse relative, que de son irresponsabilité
ments qui ont été si fatals autour de nous.

Théophile Gautier avait de tout temps vé-
gagé des événements publics, qu'il semblait qu'
politiques dussent l'épargner. Il est cependant
comme tant d'entre nous. Au moment de l'
de Paris, il était à Genève chez des amis q
daient pas mieux que de le retenir. « Qu'al
lai disait-on, dans cette ville assiégée? Ve
l'âge du service militaire et de tout autre
allez vous perdre inutilement dans cette b
donc ici. »

Théophile Gautier rentra néanmoins dar
motif de ce retour est trop à l'éloge de s
qu'on ne le fasse pas connaître.

Il laissait à Paris deux sœurs associées à sa
le seul endroit où il pût trouver à gagner de
toute sa vie répugné aux emprunts.) Son es-
le *Journal officiel* durait encore. Il rent
comme nous tous du froid et de la famine.
ce petit logement de la rue de Beaune (le
je crois), dont la cheminée démolie par les b
sait sa chambre de fumée, attendant à l'heu
le mauvais poisson ou le morceau de cheval

poser son dîner. Il trouva néanmoins dans ce réduit incommode un de ses *Tableaux du siège*. Encore n'eut-il de faire accepter ses « peintures », si ment pittoresques. J'ai mémoire notamment la neuvaine de sainte Geneviève, compte par ménagement pour les patients n'avait voulu que varier ses tableaux intérieurs d'église parmi ses tableaux de navigation séquanais. « Me voilà, cependant l'escalier du journal, me articles comme un commençant, avoir refusé ! » Au milieu de ces travaux une fluxion de poitrine le prit. Je le abattu. « Je suis touché, me disait-il promenades de convalescent, je le supporte pas. »

Sa robuste constitution me faisait Quand je le sus à Versailles, après la rue des Réservoirs, je me figurai un vigoureux à qui j'avais vu un soir mesurer sur le dynamomètre au Château-promptement. Il fit encore en ce temps des articles sur le *Versailles de Louis XI*, le *marbre rose*, *Paris-Capitale*, la *Vie*

Quand je le revis, après la rentrée à sa maison, alors à moitié ruinée, d'un homme en voie de résurrection. Il parlait et, ce qui valait mieux, de repos nécessaire *venirs du Romantisme*. Tantôt il sortait à Genève, douce et amicale, qu'il se livrait à la lecture et par des promenades en projetait d'aller plus loin, en Espagne, il parla pour lui d'une mission en Italie à remplir, car, à mesure que le temps reprenait ses forces. Bientôt il lui parut impos-

NÉCROLOGIE.

route. Il n'osait plus. Il se dédommagea par dans les environs de Versailles, qui lui causa que de soulagement. Rentré chez lui, il me à ne plus quitter Paris. La fin de l'été ne fugeur. Quand on l'allait voir, on le trouvait sur la terrasse de son jardin, immobile, et tenant un livre, et s'efforçant d'allumer ; quelquefois assis en plein air, sous un arbre qui faisait face à sa maison, et où le soleil ne venait qu'à l'après-midi. Un pliant sous le bras, il travaillait et allait s'établir au soleil, buvant son café, et recevant ses visites dans ce salon improvisé. Je m'y rendis un jour avec M. Flaubert qui, en nous séparant, me parla de ses inquiétudes et insista pour qu'on appelât MM. Robin et Axenfeld : j'ai compris depuis trop tard alors. Mais sa résidence la plus agréable était sa chambre à coucher où il se tenait pelotonné dans un fauteuil, secouant sur lui la cendre de son pipe, et sa grande préoccupation était alors que son estomac ne se fût gâté, et il s'en informait naïvement auprès de ses amis. « Diable ! on ne peut pas exiger d'un homme qu'il soit en régime d'être aussi brillant qu'à un dîner de son médecin, par complaisance, eut levé la tête et, pour vailler, il consulta ses amis sur des projets d'ouvrage, et ajoutait-il tristement qu'il lui fallait d'abord se décider à écrire. « Car, disait-il, je ne sais si je suis en mesure de signer mon nom ! » La dernière fois que je le vis (il était à la Bre), je lui conduisais un ancien ami, M. Caumont, qui, de passage à Paris, désira le voir. Il en revint et m'en reparla le lendemain avec chagrin, les convulsions de ce visage qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs années lui parurent de funeste augure. On se

Théophile Gautier s'éteignit sans souffrir le 23 octobre, à huit heures du matin, à l'âge de 67 ans et un an et deux mois.

Le bruit de cette mort se répandit dans la capitale comme la nouvelle d'un désastre inattendu. Tous ceux

Théophile Gautier que de vue et qui se rappelaient sa prestance et sa vigoureuse maturité ; ceux même, si nombreux, qui ne le connaissaient que par ses écrits et qui lui voyaient depuis tant d'années accomplir l'œuvre d'une jeunesse sans cesse renaissante de talent et de force, n'étant pas exactement renseignés par les journaux, apprirent l'événement sans préparation, ceux-là exposés à un accident foudroyant, ou à une surprise ; l'idée de la mort s'associait peu à cette vigueur de cette fécondité d'imagination. Je ne serais même pas sûr que l'Académie, que l'on a trop mise en cause à l'occasion, n'eût reçu cette nouvelle fatale comme une fatalité du sort, et que plus d'un de ses membres n'eût reproché à celui qui vient d'être enlevé à leurs suffrages d'avoir trop longtemps à leur donner tort. Les vieillards interrompre sur une longue vie pour eux-mêmes ne se sentent pas assez de la mort.

Théophile Gautier a bénéficié à ses funérailles de sa réputation de bonté et de bienveillance universelle. Une foule immense assistait à ses obsèques ; et dans ses rangs comptait pas que des amis et des confrères. L'affluence rendait hommage au talent et à la beauté de l'âme.

Les discours prononcés sur la tombe n'ont rendu complètement, je veux dire incomplètement, le sentiment universel. Non point qu'ils n'aient largement satisfait à l'hommage des divers mérites de celui qui n'était plus ; mais ni l'un ni l'autre n'ont suffisamment indiqué, ce qui est, leur caractéristique et leur dominante. Théophile Gautier avait d'année en année, dans ces dernières années surtout, pris une place de première importance dans la littérature contemporaine. Cette place, à quoi la devait-il ? D'abord à la richesse de son imagination et de son sentiment. Mais ces dons, répandus peut-être à dose égale par d'autres organisations littéraires de ce temps, ne suffisent pas à lui faire une place hors ligne, une place à laquelle, suivant moi, le distingue et le caractérise, le

mérite qui l'emporte en lui, c'est le sens et le culte de la langue. Suivez du début jusqu'à la fin cette laborieuse vie littéraire, s'ouvrant par un mince volume de poésie, faisant ensuite irruption dans la prose par le roman, le conte, la critique, les récits de voyages, la description naturelle et pittoresque; étudiez le développement de chaque genre, de son origine à la maturité, toujours sous le style ou l'expression du critique, comme du descripteur, comme du romancier, ou du poète lui-même (du poète surtout!), vous sentirez le travail du linguiste et son inquiétude. A l'origine même, dès les premières œuvres de sa jeunesse, — et nul ne fut plus jeune que Théophile Gautier, jeune avec tout l'apanage, toutes les splendeurs du jeune âge, beauté du corps et de visage, chevelure abondante, sourire lumineux, grâce du geste et de la démarche, élégance, ironie, témérité, audace! — ces excès et ces efforts tant blâmés n'étaient que des excursions hors du cercle permis, mais qui, comme toutes les excursions, devaient se résoudre à la fin en acquisitions, en empiétements légitimes. Je pense au :

Quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

Il ne violait la langue que pour l'enrichir. Et ces violences alors tant reprochées n'étaient que des efforts, des recherches trop accentuées pour arriver à ce qui a été son triomphe définitif, l'expression juste et vraie. Je sais tout ce qu'on peut dire, et qu'on peut m'objecter que la langue qui a suffi à Bossuet, et plus tard à Voltaire, est assez riche et peut tout rendre. D'accord; mais il faut bien reconnaître aussi que des besoins, des usages nouveaux créaient des expressions nouvelles, des nuances nécessaires; et c'est sa gloire, grande gloire assurément, que de les avoir trouvées. Un exemple choisi par le grand critique Sainte-Beuve, juste enfin après trente années, rendra ceci plus sensible. Il s'agit d'une lettre de Bernardin de Saint-Pierre, écrivant à un ami, en 1772 :

« L'art de rendre la nature est si nouveau qu'il n'en sont point inventés. Essayez de faire une montagne de manière à la faire reconnaître par le langage parlé de la base, des flancs et du sommet. Mais que de variétés dans ces formes bossuées, aplaties, cavées, etc. ! Vous ne pouvez pas en faire des phrases ! C'est la même difficulté pour les descriptions d'objets naturels. S'ils vous dépeignent un village, des villes, des fleuves et des montagnes. Mais les descriptions arides comme des cartes de géographie : l'Europe ; la physionomie n'y est pas. »

« Bernardin de Saint-Pierre, ajoute depuis Théophile Gautier, ne dirait rien de même chose, et s'il avait des critiques à faire, elles seraient d'un genre différent (peut-être.) » Sainte-Beuve continue : « de lettres, il n'y a pas longtemps en France on a péché dès qu'on le tirait de ses livres *comment se nomment les choses*. Telle est la manière montrée à cet égard le contraire de la simplicité. On n'est jamais plus à l'aise que quand on a devant soi la nature ou d'un art à exhiber et à copier. On semble créé tout exprès pour décrire les montagnes, les manuscrits, les tableaux, les ciels divins. On n'est pas un de ces talents qui se réservent pour deux ou trois grandes occasions, qui s'agitent et qui, une fois le grand site décrit, l'œuvre est finie, l'écrit est achevé, se détendent et se reposent : c'est le caractère ordinaire, habituel, facile, une manière de dire inévitable, de tout voir et de tout dire. » (1). J'ai cité tout entier ce volume sur l'Espagne où l'on y entre avec lui par le pont de Valence, celui où l'on s'embarque à Valence, aux regards ! » (1).

(1) Articles sur Théophile Gautier, *Moniteur*

NÉCROLOGIE.

L'auteur fait suivre, comme opposition, de l'entrée du poète en Andalousie (1), parce qu'elle explique plus complètement qu'une autre le genre de mérite spécial au talent de Théophile Gautier, et marque du même coup la date de son plus grand succès. C'est dans le voyage en Espagne et dans *Trà los montès* que l'on vit pour la première fois le talent, déjà constaté souvent, se mouvoir en un sujet avec aisance et fermeté, et montrer avec efficacité le résultat de ses consciencieuses études sur le style de la langue. Théophile Gautier, qui dans sa jeunesse nous le répéta souvent, pâlit sur les dictionnaires, le petit nombre des écrivains, — bien rares depuis Rabelais, — auxquels la langue française doit quelque chose. Dans ses dernières conversations il nous rappela, ou mieux nous fit connaître un mot, un de ses mots à lui, de ceux qu'il recueillait avec joie et avec orgueil, mots bien faits et qui évitent une périphrase, et que depuis lors j'ai cherchés. C'est qu'un mot, vieil ou nouveau, mais correct, ayant une généalogie et sa tradition, était une acquisition et une conquête pour cet homme qui voulait tout nommer, qui avait la horreur de l'à peu près et qui savait de quelle ressource dans la phrase un mot exprimant la chose directement et sans ambage. Un soir, après dîner (voici bien sûr sans de cela), on en était revenu à ce thème, tant et si bien plaidé, pour ou contre, si le talent d'écrire peut s'enseigner. Il improvisa de suite deux ou trois exemples de phrases lourdes, mais lourdes, et enseigna ensuite le moyen de rendre la légèreté par la variété et l'appropriation de mots. Enseigner la clarté ! C'est à quoi n'ont jamais réussi ni les législateurs ni les professeurs. Lui, il y parvint avec l'aide de son expérience personnelle et d'une longue lutte avec les difficultés et les obscurités de la langue.

Je ne l'ai entendu professer que cette seule fois ; mais son esprit ne fut plus éloigné du pédantisme, et n'aima

(1) *Voyage en Espagne*, 1845, p. 210.

de savoir sous l'élan et la fantaisie le rêve de sa jeunesse, réalisé dans le genre de son érudit. Il est amusé lorsque l'ouvrage par un carnet spécial les mots, les tournures a tirés de l'oubli et qu'il est pourtant, quel style plus doux, plus pur, je dirais volontiers plus calqué sur les heures de la jeunesse conservée par un phénomène de jeunesse. On n'a pas assez remarqué comment Gautier acquérait en mûrissant. Cet homme, qui savait tout de tout sans impatience et sans *rapport* mémorable où sont passés et actérisés tous les talents poétiques, quelle variété, quelle délicatesse et quelle pureté. Il me semble que Gautier, qui portait dans son cœur tous ces

Gautier nous gardait-il encore de regretter sa vie à regretter dans l'avenir sans doute, il a assez vécu pour regretter et causer d'incurables regrets à la littérature française. En toute confiance, nous savons ce qu'il est, calme et reposée, telle qu'elle a complété son œuvre poétique, et il ne nous a rien dit de son feuilleton nourricier. « J'ai travaillé », me disait-il un jour dans un moment de bien temps que je travaille pour le feuilleton, « j'ai travaillé pendant quarante ans à tourner le feuillet du feuilleton », pour nous dire que l'espoir d'une oisive vieillesse, grand cœur, comme il soutient les idées du commerce et des emplois

NÉCROLOGIE.

ajournent jusqu'à l'âge de la retraite la tragédie et la tragédie classique. Théophile Gautier n'a pas eu le temps d'être poète qu'aux heures de la jeunesse et de la disposition de soi-même. Il ne l'a été qu'éclaircie et quand il en trouvait le loisir. (C'est en voyant se développer autour de lui les talents qu'il n'a-t-il pas dû se trouver attardé et maudire le fait qui le faisait infidèle à lui-même et à sa vocation ! Il portait dans sa tête, sans parler d'autres œuvres ajoutées à son œuvre de prosateur, de roman turge, repris de temps en temps, et presque rompus par le devoir journalier !

Mais ce qui nous manquera surtout, c'est cette vie entièrement vouée aux lettres, au culte du Beau écrit, du Beau pittoresque, de toutes les formes de la pensée humaine. C'est le fanal placé sur le chemin de la perfection, et disant à tous ceux qu'égarent soit la passion, soit le pédantisme : Non par là !

Charles Assolant

M. le docteur Charles Daremberg, qui est mort le 10 octobre dernier, membre de l'Académie des sciences, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine (créée pour lui), bibliothécaire à la Mazarine, chevalier de la Légion d'honneur, était né à Dijon en 1811. Il avait à peu près cinquante-cinq ans d'âge. C'était un homme d'ordre, laborieux, exact et dans ses fonctions. Ses connaissances en grec l'avaient nommé pour être chargé de compléter la collection des médecins grecs par la maison Didot. Aussi lui doit-on de nombreux travaux importants, les *OEuvres choisies* (1853-1855), les *OEuvres complètes d'Oribase*

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

. in-8, les *OEuvres médicales et philosophiques de* n, le *Traité sur la gymnastique de Philostrate*, les *Pres médicales de Rufus d'Éphèse*. M. Daremberg a t en outre de l'allemand l'*Histoire critique des divers méthodes de traitement des maladies de la peau et oire de la syphilis dans l'antiquité*, de Rosenbaum. Il tribué à la *Collectio Salernitana*, publiée à Naples 152, et mis une préface à la dernière édition fran- des préceptes de l'École de Salerne. Il a donné enfin ombreux articles à divers journaux de médecine et dition, tels que le *Journal de l'instruction publique*, la *Revue médicale* et le *Journal des Débats*, dont il était un édacteurs habituels.

travaux soutenus par des missions à l'étranger (Italie, terre, Allemagne), ayant pour but de rechercher dans bliothèques les documents relatifs à la science médi- désignaient M. Daremberg pour la chaire d'histoire de decine, depuis longtemps réclamée, et dont il aura été mier titulaire.

Daremberg a publié encore dans les dernières années vie un recueil de ses articles intitulé : *Médecine et Mé-* r. (Didier, 1869.)

est mort des suites d'une affection de cœur, aggravée s fatigues du siège de Paris. En voyant tant de blessés, de malades dans la ville, Daremberg s'était souvenu était médecin, et s'était laissé requérir pour une ambu- . Il y donna ses soins avec la générosité d'un honnête ne qui se sent utile, et tomba malade à son tour. Il a mbé le 24 octobre dernier, victime de son dévouement, une vie bien remplie. C. A.

Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg vient de e (le 31 octobre) un de ses conservateurs les plus dis- es, M. Basile Sobolchikof. Né à Vitepsk en 1813,

NÉCROLOGIE.

M. Sobolchikof appartenait à une famille de 1 ployé en 1830 à la chancellerie du consistoire c Saint-Pétersbourg, il profita de cette situation po dre à lui tout seul, la nuit plus que le jour, l'allemand et l'architecture. Remarqué par M. recteur à cette époque de la Bibliothèque im remplit diverses fonctions durant quarante a aidé le comte Korf à en faire la troisième bibl monde (elle ne cède le pas qu'à celles de Paris dres) par le chiffre des volumes qui s'y trou mière peut-être par les facilités et l'urbanité qu'y les lecteurs. On lui doit un *Essai sur les gra thèques de l'Europe* (en français et en russe), considéré comme un ouvrage classique sur l'art et de cataloguer les livres. Bibliophile passio affable, M. Sobolchikof était, en outre, un arc expert : il vient d'élever sur les bords de la Né drale en style roman, qui va être livrée au culte grâce à la générosité de l'Empereur.

— Madame veuve Maire-Nyon, libraire, dans les premiers jours du mois de juillet, à l'âg vingt-cinq ans; elle était le doyen des libraires d tée veuve encore jeune, elle continua les l'assistance de sa fille, M^{lle} Élisabeth Maire. M^{me} est la dernière descendante d'une des plus anc sons de librairie de Paris. Guillaume Nyon en 1580, et depuis cette époque l'exercice c fession s'est continué jusqu'à présent dans cett 1698, la librairie existant quai Conti était dirig Luc Nyon, qui avait épousé Marie-Anne Di Denis Didot, marchand à Paris. François Di Marie-Anne, s'établissait libraire en 1713 et souche de la célèbre famille Didot. De 1580 compte seize libraires de la famille Nyon, do uns furent adjoints au syndicat de la corporati

NOUVELLES ET VAI

— HISTOIRE DES FRANÇAIS DES DIVER
premiers volumes d'une nouvelle édit
Français des divers états, par Alexis L
troduction et des notes par Charles L
paraître à la librairie de Paul Dup
plet sera divisé par séries renferma
particulier : l'Agriculture, les Finances

Le neuvième volume, LES LIVRES, c
meurs, Libraires, Correcteurs, Nou
Journalistes, du quinzième siècle à la l

Le premier volume contient déjà, son
DE SAINT JEAN PORTE-LATINE (patron
meurs) : CONFRÉRIE DES PAPETIERS, D
RELIEURS. — Les papeteries de Troy
tiers de l'Université. — Le parchemin
Les imprimeurs célèbres, etc.

Le deuxième volume renferme encor
ments sur le papier, sur les encres, s
sur la reliure, etc.

M. Alexis Monteil donne des déta
les anciennes reliures, et M. Ch. L
note dont nous extrairons quelques p

« Parmi les volumes du moyen âge
nombre qui sont, par leur reliure, de
on remonte vers les origines de la ma
tières employées pour les couvertures
et précieuses. Charlemagne fit places
manuscrits qu'il faisait exécuter dans
d'or et d'argent enrichies de pierres
liques enchâssées sous du cristal de roc
aujourd'hui, sous les vitrines de la Bit

Richelieu, quelques magnifiques échantillons de la reliure carlovingienne. L'or, l'argent, le cuivre doré, furent encore en usage dans les siècles suivants, ainsi que les émaux, l'ivoire sculpté. Mais, à la fin du quatrième siècle, on employa généralement les ais en bois, recouverts de velours de satin, d'étoffes brochées d'or et d'argent et de cuir gaufrés. C'était surtout dans les livres d'heures à l'usage de femmes que les relieurs déployaient leur talent. »

— UN MANUSCRIT DE PIERRE PITHOU. — M. Lenfant, maire de Romilly-sur-Seine, avait découvert en 1871, milieu de quelques livres qui se vendaient à Nogent-sur-Seine, un volume, relié en parchemin, au dos duquel lisait : *Coutumes de Troyes avec notes de P. Pithou, imprimées en 1600, in-4°*. En effet, ce volume contient le texte des coutumes du bailliage de Troyes, avec de nombreux commentaires écrits sur les marges et sur les feuillets intercalaires. M. Léon Pigeotte, dans une brochure intitulée *Manuscrit autographe du commentaire de Pierre Pithou sur les coutumes de Troyes ; Troyes, 1872*, prouve que c'est l'œuvre originale du savant jurisconsulte champenois.

— VENTE WEIGEL. — Cette belle collection, dont la vente a eu lieu à Berlin, a produit plus de 300,000 francs. Nous en citerons quelques articles, avec les prix d'adjudication.

Couverture de missel, gaufrée, du XII^e siècle, 4,218 fr. 75 c. — *Moral Play*, xylographie anglaise, 3,412 fr. 50 c. — *Ars moriendi*, première édition, 26,812 fr. 50 c. — *Ars moriendi*, septième édition, coloriée et tachée, 4,400 fr. Un exemplaire de la même édition, non colorié et bien conservé, 4,568 fr. 75 c. — *Apocalypse*, xylographie, première édition, 12,412 fr. 50 c. — *Salve Regina*, xylographie, incomplet, 6,018 fr. 75 c. — *Biblia pauperum*, première édition, 8,850 fr. — *Biblia pauperum*, avec le texte en allemand, 7,503 fr. 75 c. — *Historia Mariæ*, xylographie de 1470, 5,632 fr. 50 c. — Quatre cartes à jouer,

maître E. S., 6,730 fr. — Cinq
cuivre, 6,187 fr. 75 c. — Jeu
complet, 2,643 fr. 75 c. — *Be*
Albr. Pfister, vers 1460 (inco

— ANNIVERSAIRE DE PIERRE
versaire de Pierre le Grand, qui
donné lieu à plusieurs publica
signalerons : *Pierre le Grand*
gères, par M. Minzoff, conserv
périale de Saint-Petersbourg.
tion de 1,500 pièces, la plupart
monographie des documents pe
le Grand, communiqués à Vol

L'empereur de Russie vient
nuscrits authentiques de Pier
par les soins du ministre de l'i

— L'EXPOSITION DE VIENNE
Charles-Louis vient d'obtenir
enverra à l'exposition univers
ses trésors, des objets d'art du
précieux. On cite un *Dante*
miniatures, qui, dit-on, est un

Le propriétaire.

Paris. — Typ. Georges Chameroy

DE L'ORIGINE ET DU DÉVELOPPEMENT
DES
ROMANS DE LA TABLE RONDE

LE SAINT GRAAL.

Sous le règne de Charlemagne, Fortunat, patriarche (1), la nouvelle Aquilée, obligé d'abandonner son siège, au retour d'un pèlerinage en Orient, trouva pour se faire un lieu de refuge le monastère de Moienmoutier, dans les Vosges au septième siècle, par saint Hidulphe. Le saint fut d'autant mieux accueilli qu'il apportait un grand nombre de reliques : quelques os du Lazare, de saint Étienne, de saint Pancrace et de saint Georges, enfin le corps de Joseph d'Arimathie. Presque aussitôt après son arrivée, il fut élu abbé de Moienmoutier, et les corps saints déposés dans l'église restèrent la propriété de l'abbaye.

Plus tard, les religieux de Moienmoutier, par suite d'un relâchement, furent remplacés par des chanoines. Ces chanoines ne persistèrent pas longtemps dans une conduite régulière. Pendant qu'ils négligeaient de veiller à l'entretien des plus abondantes des revenus de leur cha-

Le siège de Grado avait remplacé celui d'Aquilée. Les annales de Metz le font patriarche de *Gracis*, ce qui peut avoir été le Senones à le dire patriarche de Jérusalem. Fortunat, en 803, un premier voyage en France, et s'était présenté à Charlemagne, *afferens secum, inter cætera dona, duas portas e opere sculptas*. (Annal. metens., an. 803.)

s étrangers, mieux avisés, leur achetèrent ou déro-
châsse de Joseph d'Arimathie. « Ainsi, » remarque
Richer, chroniqueur de Senones, « Moienmoustier
veut d'un si précieux trésor. » Voici le texte de

ore Karoli magni, vir quidam venerabilis, Fortunatus
patriarcha Hierosolymitanus, corpus S. Josephi decu-
pultoris Domini, paganos qui tunc terram sanctam
fugiens, apportavit et ad Medianum monasterium de-
ibidem cum ipsis reliquiis se collocavit. Sed postmo-
sum sancti corpus, per insolentiam canonicorum qui
cum possederunt, à quibusdam monachis peregrinis
raturum, asportatum est. Et ita illud monasterium tali
uro viduatum. » (Richer, Senon. mon. chronicon,
. VI.)

qui nous a conservé ce précieux renseignement,
chronique au commencement du treizième siècle,
abbaye voisine de Moienmoutier. « Les quatre
de Senones, Estival, Saint-Dié et Bodonmoustier
t, dit Baillet, une espèce de croix, dont le centre
oienmoutier, éloigné d'environ deux lieues des
autres. » (Baillet, *Topographie des SS.*)

donc aucune raison de s'inscrire en faux contre
n du dépôt des reliques du pieux décurion, dans
ye de Moienmoutier.

toutes les apparences, l'enlèvement de la châsse
ntenait avait eu lieu avant la fin du dixième siècle;
me Richer, et plus tard Jean de Bayon, annaliste
noutier, parlant des reliques qu'était parvenu à
980, l'abbé Adalbert, rentré en possession de
ajoute : « Exceptis corpore scilicet Josephi sepul-
mini, et aliis, per incuriam clericorum alienatis.
Mediani monasterii, in-4°, 1724, p. 147.) » Et
qu'en fait de pieux larcins, les religieux de Moien-
étaient en reste avec aucune autre église. Ils enle-

vèrent, au onzième siècle, le corps de saint Maximin d'une église de Trèves, et ils s'en faisaient une espèce de gloire : « Ea etiam tempestate, » dit Jean de Bayon, « quemadmodum scripturæ relatu advertisse quivimus, sanctissimos « artus venerabilis Maximini quidam hujus cœnobii Mediani « monachus, sub chrismate dictus Warengarius, fructuosè « subduxit Trevirensibus ac intulit ipsius ecclesiæ mœnibus. » (Ibid.)

Il est naturel de penser que les moines, ravisseurs ou acheteurs des reliques de Joseph d'Arimathie, allèrent déposer leur acquisition dans la maison religieuse à laquelle ils appartenaient eux-mêmes. Je dirai tout à l'heure quelle dut être cette maison. Il suffit de constater ici qu'au treizième siècle, à l'époque de la plus grande vogue des romans de la Table ronde, on n'avait pas oublié dans les Vosges que le corps de Joseph avait été longtemps possédé par l'abbaye de Moienmoutier, qu'il y avait été apporté d'Orient, et qu'il en avait été enlevé *par des moines étrangers*.

II. Le neuvième et le dixième siècle, on le sait, avaient vu pousser aussi loin que possible la recherche et le culte des reliques. Une église, une abbaye qui n'en aurait pas possédé, étaient en danger d'abandon et de ruine. La dévotion publique ne trouvait pas d'aliment solide où l'on ne se glorifiait pas sinon du corps entier d'un saint, au moins de sa tête ou de l'un de ses bras. Dans tous les recours à la justice établie, dans toutes les cérémonies d'hommage ou d'investiture, les reliques intervenaient : on s'engageait, on accusait, on se défendait en les adjurant, en les prenant à témoin de ce qu'on promettait, de ce qu'on affirmait. Quiconque faussait un serment prononcé sur les reliques ne perdait pas seulement sa part de paradis; une fois convaincu de parjure, son témoignage n'était plus reçu en cour, et le suzerain pouvait lui reprendre les fiefs et tous les honneurs dont il était en possession.

Or, sans compter les dons déposés chaque jour devant la chässe des saints particulièrement vénérés, nous devons pen-

ser que l'ouverture de ces chasses sanctionner les transactions féodales ne faisait pas à titre gratuit. On donnait aux témoins appelés en jugement on devait-on reconnaître la peine que les moines en découvrant les sautes de leurs chasses pour les exposer les transactions. Ajoutons que l'autorité n'était pas la même pour toutes. On vénérait plus ou moins l'intervention plus ou moins d'irriter par un fait frappante de ces dispositions ressemblant à Guillaume le Bâtard et Harold saxon en Normandie. Harold, qui avait promis de l'aider à reconnaître Édouard : pour rendre la promesse fit emplir de corps saints une paillasse ou drap précieux. Les saints furent levés; et, quand Harold reconnut qu'on appelait l'*Oeil de bœuf* jamais perdu de vue les parjurés membres et parat regretter de se voir si redoutable. Mais il n'était plus dit Wace :

Tos les cors sains
Tote une cuve en
Pais d'un paile les
Ke Heraus ne sot
Ne ne li fust most
Desus ot une filati
Li meillor que il p
Et li plus chier qu
Oil de boef l'ai oï
Quant Heraus ot le
Et il fu sus levé et
Vers la cuve là sus
Et lez la cuve este

LE SAINT GRAAL.

A Heraut a dedans mostré
Sur quels sains cors il a juré.
Heraus forment s'espoenta
Des reliques qu'il li mostra...
(Roman de F

III. Mais, de même qu'il n'y a pas de feu sans fumée, on peut dire qu'il n'y avait pas de corps saint sans légende. La légende était la garantie des vertus attribuées à la relique. Il est donc à présumer que Fortunat, en déposant les os de Joseph d'Arimatee au Moienmoutier, y raconta les actes du saint et les miracles dus à son intervention. Et ce récit historique, converti en légende, laquelle avait au moins un air respectable qui manquait à bien d'autres, fut accepté par les quatre évangélistes qui tous attestent l'authenticité du récit. « Sur le soir du vendredi, » dit l'évangile (xxvii, 57-60), « un homme riche de la ville de Judée, nommé Joseph, qui était aussi disciple de Jésus-Christ, » venant vers Pilate, et lui ayant demandé le corps de Jésus, « commanda qu'on le lui donnât. Joseph prit le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, le déposa dans un tombeau taillé dans le roc ; puis, ayant roulé la pierre à l'entrée, il se retira. »

A ce que les quatre évangélistes nous ont raconté de Joseph d'Arimatee, l'Évangile de Nicodème, du moyen âge, était bien près d'ajouter l'autorité de sa légende. Les Juifs, suivant cet Évangile, avaient arrêté Joseph, accusé d'avoir soustrait le corps de Jésus, pour donner à croire qu'il fût ressuscité. Ils le firent enfermer dans une prison obscure dont ils avaient la clé, en plaçant pour plus de sûreté des gardes à l'entrée. A quelques jours de là, quand ils revinrent devant le conseil des prêtres, ils ne trouvèrent plus leur prisonnier, qui, leur dit-on, était retourné à son pays d'Arimatee ; ils se rendirent dans ce

et Joseph devant le Sanhédrin : « tu as descendu de la croix, enveloppé dans un linceul, nous savons comment tu es maintenant conduit. »

Joseph répondit : « Vous m'avez trouvé, dans une chambre sans lumière, à huit heures. Au milieu de la nuit, ils arrivèrent jusqu'à moi, et ils m'éblouirent mes yeux. Remplissez-moi. En me relevant, je sentis une odeur suave et parfumée. Une voix me dit, et ouvre les yeux. » Je me levai, et une grande lumière : « Maître, je ne suis pas Élie. — Je ne suis pas Moïse, mais celui qui a essuyé son visage. — Je prononçais ses paroles, les paroles d'elles-mêmes, et je me levai droit où j'avais déposé le corps que j'avais passé sur son visage. Par la main, me ramena-t-on à la chambre, et me posant sur le sol, avec toi ! Et il disparut. »

Les passages de l'Évangile de Matthieu complètent les éléments du récit apocryphe, et les manuscrits du huitième siècle, qui racontent la terrible lèpre par le voile de la Véronique, avait assiégé le Dieu auquel il devait sa vie, et réuni tous les témoignages qu'il voulait exercer. Joseph le fit venir : il apprit de lui, après sa mort et l'avait vu, et de la vengeance exercée s

LE SAINT GRAAL.

la gloire d'instruire Vespasien des mystères de la religion chrétienne, et même de lui conférer secrètement le baptême.

L'ensemble de ces traditions, dont la source était moins pure, ne manqua pas d'être mis à profit par les écrivains légendaires. Et comme le corps de saint Joseph arrivait d'Orient, les moines de Moienmoutier accueillirent l'opinion reçue qui faisait mourir et inhumer Joseph à Arimathe, aujourd'hui *Rama*. Mais l'imagination cléricale, déjà mise en éveil par les textes que je viens de citer, ne pouvait demeurer inactive. Il ne faut pas l'oublier, on était au siècle d'Hilduin, le célèbre abbé de Saint-Denis, alors qu'on faisait arriver en France et l'Aréopagite origène qui avait présenté sur la montagne les trois pains, et saint Lazare le ressuscité, et la Marthe inséparable de son coffret de parfums. Si, comme témoin de l'Évangile, Joseph d'Arimathie avait étanché les blessures du Sauveur, on ne pouvait douter qu'il n'eût recueilli et conservé le sang dont le corps était inondé, et n'était-ce pas la plus précieuse des reliques? L'empreinte laissée sur la Véronique avait suffi pour guérir la lèpre de Vercingétorix, quels bienfaits n'était-on pas en droit d'attendre de la part de l'humanité du Christ que la résurrection avait absorbée !

Les légendaires établirent donc sans trop d'effort que Joseph avait recueilli pieusement les traces vives et humides du sang dont les clous, la lance du légionnaire, la couronne d'épines avaient rougi le divin corps. Et dans lequel il les avait recueillies rappelait la cène chez Simon le lépreux et les grandes paroles de Jésus qui retentir dans tous les siècles : *Ceci est mon corps, mon sang; le sang de la nouvelle alliance*. Ils le conservèrent bientôt avec le plat dans lequel Jésus-Christ avait célébré l'Eucharistie. Ce fut encore le même vase qui, emporté par les soldats venus pour prendre Jésus, avait été pi

(1) *Evangelia apocrypha*. Ed. de Tischendorf, 1853, *Evangelium*, p. 359. *Vindicta Salvatoris*, p. 457.

Pilate pour y laver ses mains, qu'il se fût contre le jugement arraché à sa faiblesse, apprit que le vase avait appartenu à Joseph, comme au plus tendre des hommes.

IV. La légende s'était ainsi développée, qui contenait les os de Joseph d'Arimathie vu plus haut, enlevée de Moienmoutiers : *a quibusdam monachis peregrinis* ne dit pas quels étaient ces moines d'origine. Mais, si nous rapprochons ses paroles de Guillaume de Malmesbury dans son *Gesta Regum Anglorum*, ouvrage de sa vieillesse par lequel il relate l'histoire des rois anglo-saxons, nous aurons de quoi deviner d'où venaient les ravis et comment ils retournèrent.

Guillaume dut écrire ce livre des années avant l'année 1150, date présumée, en alléguant une chronique plus ancienne du premier évêque de Jérusalem, ayant converti les nouveaux chrétiens, les avait envoyés en la conduite de Joseph d'Arimathie. L'île d'Albion, dont ils avaient converti les habitants. Un roi du pays, nommé Arvirgatus, leur permit d'y avoir un assez grand terrain, en leur permettant d'y aller et venir. Le lieu était appelé en breton *Isle of the Fishes*.

Dans une charte insérée au même ouvrage, Glastonbury, le roi Henri II reconnaît l'authenticité de cette église, après un prétendu procès qui constataient cette origine. Ainsi, jusque-là autorisés de la Grande-Bretagne, non plus que Nennius et Geofroi de Monmouth, rien connu de cette tradition prétendue. Rome ne l'eût aucunement acceptée, les moines de Glastonbury soutenaient que Joseph d'Arimathie «

LE SAINT GRAAL.

l'île d'Albion vers l'an 61 de l'ère nouvelle verti les habitants, fondé Glastonbury, et en fit le lieu de sa sépulture. A l'appui de ces faits ils montraient les os vénérés de l'apôtre Pierre. Grande-Bretagne : on ne devait donc pas en avoir le moindre doute. C'était pourtant les mêmes os, deux ou trois siècles auparavant, avaient été envoyés d'une abbaye des Vosges, par un pontife qui était allé à Jérusalem d'Orient. Il est donc bien évident que le saint Graal n'était jamais venu dans l'île d'Albion. Les reliques, vraies ou supposées vraies, étaient restées à Moienmoutier à Glastonbury.

V. Ce fut apparemment pour témoigner de sa reconnaissance envers le roi Henri II, qui s'appuyé leurs prétentions imaginaires, que les moines de Glastonbury voulurent enlever aux Bretons les espérances qu'ils fondaient sur le roi Artus. En 1189, un demi-siècle après la mort de Artus à Monmouth, surnommé Artus en raison de son nom, écrit en latin sur ce héros fabuleux, l'abbé de Glastonbury, neveu du roi Henri, annonça la découverte du monastère, de trois grands tombeaux de la reine Genièvre et de leur mari. « En creusant, » dit l'historien Mathieu Paris, « on trouva un sarcophage surmonté d'une croix et sur lequel les mots étaient tracés : « *Hic jacet sepultus est corpus regis Arturi turtus in insula Avalonia.* » « En effet, Paris, « ce lieu entouré de marais s'appela autrefois les anciens, l'île des Pommes. »

Albéric de Trois-Fontaines, en mentionnant la découverte, a rapporté une inscription différente

Hic jacet Arturus, flos regum, gloria regum
Quem probitas morum commendat laudem
Hic jacet Arturus Britonum rex ultor in

Voici une autre variante plus simple :

Hic jacet Arturus, rex quondam, rex qui

Et quelle qu'ait été la véritable épitaph
judicieusement M. Stuart Glenny, « de
« pieuse fraude *ad maiorem monasterii*.

La découverte de ces tombeaux avait été
autre supposition tout à fait mensongère
Mathieu Paris n'avait pas contestée. A
vait admettre que sur le terrain de Glas
élevée une ville d'Avellonia : mais on
cette ville dans une île, avant le jour où
confondre avec cette île d'Avalon signi
bardes comme la résidence du roi Artus
de l'Armorique et du pays de Galles au
île enchantée, ils l'avaient séparée du
espaces incommensurables. C'était une
Élysées, de Jardin aux Pommes-d'Or
Hespérides. Geofroi de Monmouth, da
l'avait ainsi décrite :

Insula pomorum quæ Fortunata voca
Ex re nomen habet, quia per se sing
Non opus est illi sulcantibus arva co
Omnis abest cultus nisi quem natura
Ultero fecundas segetes producit et u
Omnia gignit humus, vice graminis u
Annis centenis aut ultra vivitur illic.
Illic jura novem generali lege sorores
Dant his qui veniunt nostris ex parti
Quarum una quæ prior est fit doctio
Exceditque suas forma præstante sor
Morgen ei nomen, didicitque quid ut
Gramina cuncta ferant, ut languida c
Ars quoque nota sibi qua scit mutare
Et resecare novis, quasi Dædalus, æ
Illuc, post bellum Cambleni vulnere
Duximus Arturum, nos conducente I
Æquora cui fuerant et cœli sidera n
Et nos quo decuit Morgen suscepit h
Inque suis thalamis ponit super aure
Strata, manumque sibi detegit vulnus h

(1) *Arturian localities*. Edinburgh, 1869, p.

LE SAINT GRAAL.

Guillaume de Malmesbury, dans une pièce de vers par San Marthen, ajoute à cette description quelques beaux traits :

Cingitur oceano memorabilis insula nullis
Desolata bonis.....
Ver manet æternum, nec flos nec lilia desunt...
Semper ibi juvenis cum virgine; nulla senectus
Nullaque vis morbi, nullus dolor; omnia plena
Lætitiæ: nihil hic proprium, communia quæque.
Regia virgo locis et rebus præsidet istis,
Virginibus stipata suis pulcherrima pulchris...
Immodice læsus, Arthurus tendit ad aulam
Regis Avallonis; ubi virgo regia vulnus
Illius tractans, sanati membra reservat
Ipsa sibi: *vivuntque simul*, si credere fas est.

Il fallait donc un grand fonds de bonne volonté pour trouver cette île fortunée, cet Éden féerique, dans le terrain marécageux et déjà monastique de Glastonbury.

VI. Je reviens à Joseph d'Arimathie et aux titres qui pouvaient justifier l'origine apostolique de Glastonbury. Comme la pensée était venue aux religieux de cette abbaye de choisir pour leur fondateur le pieux décurion, ils durent sentir la nécessité de modifier la légende de Moienmo et d'effacer les traces du long séjour, dans un couvent des Vosges, de la châtresse qu'ils avaient conquise. Cette première légende lorraine devint, sous leur main, le livre latin du Saint Graal, que les romanciers du douzième siècle allèrent puiser afin de justifier leurs propres inventions. Pour remonter ainsi les premiers *acta Josephi*, on attendit apparemment que les générations voisines de l'arrivée du corps saint en Angleterre ne fussent plus là pour en rappeler la date. Mais qu'il en soit, pour donner à la nouvelle légende une autorité incomparable, on jugea bon d'en faire honneur à Jésus-Christ lui-même, qui, en 717 ou 719, serait venu la visiter entre les mains d'un ermite de la famille de Joseph d'Arimathie, en lui ordonnant de la transcrire et d'en

der précieusement la copie. On y inscrivait que les évangelistes avaient dit de Joseph ; mais lui-ci d'une façon miraculeuse dans l'antique vase eucharistique, déposé dans l'église que Joseph avait fondée, avait été mystérieusement enlevé à la fureur impie des Saxons quand ils envahirent l'île de Bretagne ; on devait un jour rendre compte de grandes merveilles étaient attendues.

Telle dut être la substance du livre ou *de Gradalt*. D'ailleurs, l'idée d'une main divine pouvait avoir été inspirée par le récit du célèbre évangéliste de Kildare, comment, en 1186, Giraud de Barry publia la *Topographia hibernica* :

Nihil mihi miraculosius occurrit quam virginis Brigidæ, ut aiunt (1), angelo dictum tunc hic liber quatuor evangeliorum, ubi figuræ diversæ variisque coloribus distinctum vultum videas divinitus impressum ; hinc formas, nunc senas, nunc quaternas, nunc hinc aquilam, inde vitulum, hinc hominem, aliasque figuras fere infinitas. Quas si superaspexeris, nullam prorsus attendes super perspicacius intuendum oculorum aciem et subtiles, tam arctas et artitas, tam novatas, tamque recentibus adhuc coloribus intricaturas, ut vere omnia potius angelicis jam asseveraveris esse composita. Hinc frequentius et diligentius intueor, semper semper magis ac magis admirandos conspicias.

Nocte prima cujus mane scriptor inclamavit angelus in somnis, figuram quamdam tibi ostendens et dicens : prima libri quem scripturus es pagina posterior, de tantæ subtilitatis arte, de tam igno-

(1) C'est-à-dire, vers 450.

LE SAINT GRAAL

dens notitia, respondit : Nequaquam. die, dic dominæ tuæ ut ipsa pro te fundat quatinus ad acutius intuendum et subtili mentis quam corporis oculos aperiatur, manus dirigat. Quo facto, nocte sequenti eandem figuram aliasque multas ei prævina opitulante gratia, statim advertens mendans, libro suo locis competentibus pressit. Sic igitur, Angelo præsentante, imitante, liber est ille conscriptus.

(*Topograph. hibernica. Distinctio II, c.*

Le remaniement de la légende primitive était, je le répète, indispensable de Glastonbury aurait-elle osé corrompre les traditions autorisées de saint Gildas et de Bede ? Ils portaient à la fin du deuxième siècle, sans leur opposer un témoignage, une confiance et de respect ? Le livre du premier, comme ayant été révélé dans la première moitié du siècle ; cette date permettant d'examiner les assertions de Breton Gildas, ni même Bede l'Anglais, ne savent la véritable époque des premiers siècles de l'Évangile en Grande-Bretagne.

Mais ces inventions audacieuses ne furent pas de l'Église anglicane. La cour de Roi Arthur fut à les condamner, et Giraud de Barry, évêque de Exeter, et Giraud de Barry, évêque de Exeter, manciens de la Table ronde, et d'ailleurs pas à les traiter de fabuleuses rêveries. Giraud eût comparé ses réclamations en fin de siècle de Menevia, ou Saint-David et de Glastonbury (1). Tels furent les des religieux de Glastonbury (1). Tels furent les un certain nombre d'adhésions com-

(1) « Dicere in publica audientia Canon
• jure Menevensis ecclesiæ metropolitana di
• fuerat non historicum, et inter fabulas de
(*De jure et statu Menevens. eccles., Distinctio*

démêlés de la cour de Rome avec ce prince, moins pour com Glastonbury que pour fournir de nouveau denier de saint Pierre et les autres romaine, engagea le célèbre Geoffroi le livre latin du *Graal* la matière de ce moment où la prose française commençait d'ouvrir un nouvel horizon à la littérature du monde. Mais, avant de dire comment de la tâche qui lui était confiée par Geoffroi sur le livre latin du Graal qui était romane, allait y subir une nouvelle

Cette légende, comme on le voit, est d'un ermite du huitième siècle et se trouve à l'abbaye de Glastonbury et par conséquent temporaire de celui qui composa le roman. Une date même plus récente du silence complet de Geoffroi, champion de toutes les traditions bretonnes dont l'histoire des Bretons fut par Wace, son traducteur, dont les œuvres semblent avoir eu la moindre trace de travaux apostoliques de Joseph de Arimathea du Saint Graal. C'était là déjà une objection contre les allégations de Glastonbury. Dans son roman, prévu l'objection; et il y fait entendre que, si l'histoire de la conversion du roi Luce de Lyonesse des compagnons de Joseph d'Arimathea pas lu le livre latin du Graal
« Ensi, dit-il, fu li rois Lucas
« l'amonestement de Pierre..
« Brut ne s'i accorde del tout

(1) J'ai hésité, sur ce point, avant de Senones. (Voy. les *Romans de la Bretagne* p. 104.)

« translatoit en romans ne savoit rien de la halte estoire du
« saint Graal. Por coi ne se doit nus mervillier s'il ne fait
« mention de Pierron. » Remarquons ici que le romancier,
en alléguant l'histoire du Brut, désigne non pas le latiniste
Geofroi de Monmouth, mais le *translateur* français. Le ro-
man du Graal s'adressant uniquement aux gens du monde,
il convenait de renvoyer les gens du monde aux seuls ou-
vrages qu'ils pouvaient lire ou faire lire devant eux.

Et puisqu'on n'a pu jusqu'à présent retrouver dans aucun
ouvrage antérieur au douzième siècle la plus faible mention
de l'apostolat de Joseph d'Arimathie, il faut que la légende
qui le racontait ait été d'une date relativement récente, ou
qu'elle n'ait pas, avant le règne de Henri II, franchi les murs
de Glastonbury.

Nous avons déjà plus haut indiqué les raisons que le roi
d'Angleterre avait eues de prendre parti pour cette légende :
donner une origine asiatique à la première prédication évan-
gélisme, c'était affaiblir l'autorité de la cour de Rome avec
laquelle Henri avait eu plus d'une fois la pensée de rompre
tout à fait. Nous suivons les traces de cette tendance dans
l'insistance que met Gautier Map à rapporter au fils de Jo-
seph d'Arimathie la primauté pontificale, et à garder le plus
complet silence sur la part que les envoyés du pape Eleu-
thère avaient eue à la conversion des Bretons. Mais les con-
séquences du meurtre de Thomas Becket firent avorter ces
projets de séparation schismatique. Gautier Map, dont le
roman ne parut qu'après la mort de Henri II, ne changea
pourtant rien à ses premières dispositions, et le Saint Graal
resta la plus audacieuse de toutes les tentatives faites avant
Luther contre la suprématie du saint-siège.

Il paraît que la légende latine du Graal se trouvait aussi
dans le trésor de l'église de Salisbury. On comprend aisé-
ment que les moines de l'abbaye où elle avait été rédigée
n'aient pas voulu en rester les seuls dépositaires. D'un autre
côté, si on l'avait ouvertement divulguée, il est à croire
qu'elle aurait été déférée aux tribunaux ecclésiastiques ; tan-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

ivre écrit en français pouvait être
acquisition. Qu'on nous permette

ns le moyen âge primordial,
anglais, M. Glenny Stuart (1),
siècle, le onzième et la première
hommes de science ou *clergi*
éparation des hommes du moyen
rivaient, et le plus souvent par
vaient bien rarement lire, fai
une foi distraite, et ne pren
, aux chants, aux récits des tro
s. Les trouvères, il est vrai, av
être des écoliers; mais, soit
te d'une conduite peu régulièr
carrières cléricales pour rent
études de théologie, physique
à la caste dont ils se séparaie
x moines, aux écoliers, aux
copistes et aux libraires. Dans
latin seul passait pour mériter
voulait bien user de la parl
appelaient le français, quand
intermédiaire avec les laïques,
en écrire dans ce patois, rebel
grammaticale.

avait aussi ses moyens d'instr
et faisait grand cas de ceux q
e. « Notam rusticitatis incur
, en parlant des lais bretons, «
atiam non habebat (2). » Pend
t d'avidés auditeurs, et que d
ient un philosophe, un logicien
out où il lui plaisait de dresser
diæval age. » *Arthurian localities*. Ed
sir Frédéric Madden : *Int. on Geoff*

LE SAINT GRAAL.

refours, les halles et les prairies voyaient une fois tantment renouvelée entourer le jongleur ou le rdisant, modulant et chantant lais, fabliaux et chageste. Là, nulle prétention à la science, à la grtriste repue de clercs ; on n'y venait écouter que guerre, légendes pieuses, contes joyeux, fantaiques. Les générations précédentes avaient-elles quelques lueurs historiques, la poésie populaire s'rait, et ne tardait pas, dans son insouciance de tonologie, à les rendre méconnaissables pour l'annalist. Tout s'y déclamait, tout s'y chantait de mémoire ; lde ceux qui pouvaient lire étant peut-être plus rare l'est aujourd'hui celui des amateurs capables de une partition musicale.

Me croira-t-on maintenant quand j'ajouterai quiment poétique, ce précieux attribut mis par l providence à la portée de chacun de nous, avait nombreuses occasions de se développer dans les clpulaires ? Au moins ne pourra-t-on se défendre de que le paysan de nos campagnes ne trouve plus m à la portée de son imagination les mêmes ressourlectuelles. Il n'entend plus de sérieux chants de n'apprend plus de pieux cantiques ; à peine con nom les saints du calendrier : il n'a jamais enten des héros de l'histoire et de la poésie, des Roland Ogier, de Charlemagne, de Du Guesclin ou de Jean On ne l'amuse plus avec le récit des bons tours Renard ; on ne lui joue plus les pastorales de Rob rion, d'Aucassin et Nicolette, ou les mystères de T la Passion ; il n'a plus de tournois, de fêtes religie cérémonies publiques. Autrefois, au contraire, t occasions d'enseignement et de plaisir, prodiguées air, arrivaient à tous et laissaient dans toutes les leur poétique empreinte. Le souvenir en accompi plus durs travaux, les occupations les plus arides ment, la culture de l'esprit, sinon de la mémoire,

société et dans
qu'elle a rétro-
ux d'esprit, les
dos ; ils n'ont
si la condition
séparation est
ent et ceux qui

intellectuelle des
ux premiers de
t pensaient les
clerc eût rougi
là pourquoi ils
ies populaires.
aujourd'hui, les
rs que possible
at d'ordinaire,
ordres des gens
; tandis qu'au-
és dans les in-
méprises chez
l'importance à
nsi dire exclu-

is revenons est
dans l'abbaye
comment Jo-
son des Juifs,
raculeusement
verti les habi-
ses miracles,
bury. Tout ce
doit être con-
lire Walter ou

te faveur à la

cour des rois Henri II et Richard Cœur-de-Lion. « Walterus
 « Mapus, dit Giraud de Barry, regis Henrici secundi domes-
 « ticus familiaris et ad jura tuenda justitiamque regiam
 « exercendam associatus. » (*Speculum ecclesiastic.*, cité par
 M. Th. Wright.) Ses contemporains le représentent comme
 un esprit fécond, enjoué, subtil, profondément versé dans
 l'étude de l'histoire et de tous les genres de littérature. « Vir
 celebri fama conspicuus; et tam literarum copia quam cu-
 rialium verborum facetia præclarus. » (*Ibid.*) (1). Il n'était
 pas Gallois de naissance, mais il connaissait les mœurs et les
 traditions galloises comme s'il eût été de la contrée. Giraud
 de Barry l'avait proposé au choix du roi pour le siège de
 Saint-David, « quia virum bonum et honestum dicebatur,
 « qui de Anglis esset oriundus et Walliæ tamen magis inti-
 « mus; morum gentis utriusque non ignarus. (*De Jure statu*
 « *Menevensis ecclesiæ, distinct.* VI.) »

Map, ordinairement peu favorable aux prétentions mo-
 nastiques, était plus curieux d'agréer aux gens du monde et
 des cours qu'à ceux de l'Église ou de l'école. Après avoir
 étudié, visité Rome et vécu longtemps en France, comme il
 nous l'apprend dans son *De nugis curialium*, il avait obtenu
 de beaux bénéfices qui n'avaient rien diminué de son aver-
 sion pour les moines : un double canonicat dans les églises
 de Saint Paul de Londres et de Salisbury, une prébende à
 Westbury, la dignité de grand chantre à Lincoln, enfin, dans
 sa vieillesse, l'archidiaconat d'Oxford. « Gualterus Map, dit
 « Thomas de Walsingham (*Ypodignia Neustriæ*, p. 457), de
 « quo multa referuntur jocunda, ex præcentore Lincolnensi
 « Oxoniensis archidiaconus est effectus (2). » La vie de

(1) *The latin Poems commonly attributed to Walter Mapes* (1841, Cam-
 den Society), p. XXX.

(2) Il faut remarquer ici que ces mots : *verborum facetia præclarus*
 et *de quo multa referuntur jocunda* désignent les ouvrages de Map écrits
 en roman pour l'usage des cours; c'est-à-dire dans une forme qui,
 suivant les clercs, ne pouvait être sérieuse. La citation suivante le
 prouvera mieux encore.

paraît s'être prolongée jusqu'aux premières
ième siècle.

urry, qui avait vécu dans sa familiarité, et du-
ve une lettre où il engage son ami à ne plus
études sérieuses, Giraud, dis-je, a rappelé
un mot qui d'abord pourrait embarrasser la
ser quelques doutes sur la part qu'on lui a
dans la composition du Saint Graal. Mieux
t confirme au contraire cette attribution.

ie, que son éloquence a rendu célèbre, me
it : Maître Giraud, vous avez beaucoup écrit
oup dit ; vous avez donné des écrits, moi des
our bien comprendre cette phrase, il ne faut
ait M. Th. Wright, dans son précieux recueil
ns attribués à W. Map (1), la séparer de ce
et de ce qui la suit. Elle se trouve dans l'en-
uteur au roi Jean de son livre *Expugnatio*
l'année 1210 : « Les ouvrages, dit-il, qui
être traduits, n'ayant pas autant d'agrément,
nt écrits dans la langue courante, je voudrais
in, également versé dans la connaissance des
s, consentît à donner à mon livre la forme
en tirerait, je suppose, le profit que l'auteur
saurait attendre de princes étrangers aux
ce propos, W. Map, archidiacre d'Oxford,
d'une éloquence si bien reconnue, avait cou-
aborder avec ces courtoises et charmantes
ître Giraud, vous avez écrit bien des livres,
ez encore beaucoup : pour moi, j'ai beaucoup
vez donné des écrits, moi des paroles. Et,
écrits soient autrement louables et durables
, cependant parce que mes dits sont entendus
e tous, et répandus dans le commun langage,
s vôtres sont hors de la portée de tous ceux
œems commonly attributed to Walter Mapes, p. vij,

« qui ignorent le latin, j'ai pu tirer profit des miens et vous
 « n'avez pas recueilli la récompense des vôtres, les princes
 « lettrés n'étant plus de notre temps. »

Comme il est assez difficile de donner une traduction littérale de la phraséologie de Giraud de Barry, nous devons mettre le texte original sous les yeux du lecteur :

« Quoniam res gesta per interpretem non adeo sapit aut animo
 « sedet sicut proprio et idiomate noto prolata, alicui, si placet,
 « lingua simul et literis erudito, ad transferendum in Gallicum
 « ocius non otiosus liber hic noster committatur, qui forte fructum
 « laboris tui, quoniam intelligi poterit, assequetur quem nos
 « quidem, minus intellecti quia principes minus literati, hactenus
 « obtinere non valuimus. Unde et vir ille eloquio clarus, W. Mapus,
 « Oxoniensis archidiaconus (cujus animæ propitiatur Deus),
 « solita verborum facetia et urbanitate præcipua dicere pluries et
 « nos in hunc modum convenire solebat : Multa, magister Geralde,
 « scripsistis et multum adhuc scribitis, et nos multa diximus. Vos
 « scripta dedistis et nos verba. Et quanquam scripta vestra longe
 « laudabiliora sint et longæviora quam dicta nostra, quia tamen
 « hæc aperta, communi quippe idiomate prolata, illa vero, quia
 « latina, paucioribus evidentia, nos de dictis nostris fructum aliquem
 « reportavimus; vos autem de scriptis egregiis, principibus
 « literatis nimirum et longe obsoletis et ab orbe sublatis, dignam
 « minime retributionem consequi potuistis. » (*Expugnat. Hibernica. Opera*, t. V, p. 410.)

Les mots *dicta nostra communi idiomate prolata* ne laissent aucun doute sur les livres que Map avait composés en idiome vulgaire ; ils viennent donc heureusement à l'appui de ce qu'on trouve si souvent répété dans le Saint Graal :
 « Si nous dist, ou ainsi come le dit maistres Gautiers Map,
 « qui traist ce livre dou latin en romans, par le commandement
 « de son chier seigneur le roi Henri qu'il ne dut mie
 « refuser. » Le grand chantre, le prébendier, voulait ainsi faire entendre que s'il abaissait sa dignité cléricale jusqu'à composer un roman, ce n'était que pour obéir aux ordres du roi.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

nt, Gautier Map ne s'était pas c
ère de *parler*, sans dicter et san
ouvent des vers latins. En admett
connût pas le *De nugis curiallu*
ne pouvait ignorer les pièces s
moines de Cîteaux et auxquelles a
othwald (1). Et je n'ai pas beso
nombreux vers satiriques recuei
Th. Wright et qu'on lui avait p
bués. Dans le passage cité plus l
it donc un sens particulier aux
ta et verba dare. Écrire, c'était c
. *Dire*, donner des *dits*, *transmet*
comme on parlait; publier des
a langue *parlée*.

t en rendant le livre latin du Gr
llait mettre dans son roman, Gau
perdre le mérite de ce que lu
s connaissances historiques et t
le plus d'une fois désavouer et co
vre, en avertissant qu'il est tiré d
lieu de faire directement passe
: Syrie dans l'île d'Albion, il c
rimathie dans la ville de Sarra
dac lui doit la victoire qu'il ren
emi, le roi Tolomé d'Égypte. D'a
cède la garde du Saint Graal à
dès lors le premier plan du table
nements sacerdotaux et sacré év
ist, avec le pouvoir de transmett
t d'ouvrir la série de la nouvell
emier sacrifice de la messe, mai

o contra Walterum Map qui tam in j
medam derisoria dicere consuevit et n
albis, ad eorumdem diffamationem. »
ly attributed to W. Map., p. xxxv.)

LE SAINT GRAAL.

figure. L'Homme-Dieu s'y présente lui-même sous la forme d'un petit enfant que Josephé est obligé de dépecer; et dans le calice, et s'offre en pâture aux nouveaux chrétiens comme il le fera désormais sous les apparences du pain et du vin. La description de cette messe est surprenante de simplicité et de poésie, et l'on ne pouvait l'attendre qu'au théologien consommé. Evalac, le roi de Sarra et son beau-frère finissent par recevoir le baptême et prennent leurs noms pour prendre ceux de Mordrain et de Nascien. Josephé, alors, conduit son père, ses parents et ses amis au bord de la mer, il les reçoit sur les pans de sa chemise progressivement prolongés, et ils traversent ainsi la mer, ce qu'ils arrivent en Grande-Bretagne où les rejoignent après de nombreuses aventures, le roi Mordrain, Nascien, leurs femmes et leurs enfants : les habitants de l'île sont éclairés de la lumière de l'Évangile; leurs rois donnent leurs filles en mariage aux enfants, neveux et parents de Josephé de Mordrain et de Nascien; et le romancier poursuit l'ascendance de ces nouveaux rois de Northumberland, de Galles, de Norgalles, de Logres et d'Orcanie jusqu'aux aventures d'Artus.

Map se plaît à semer le récit principal de digressions qui ne sont pas la partie la moins curieuse de son livre. Ses digressions ont une physionomie tantôt byzantine et tantôt galloise. Telles, la belle histoire d'Hippocras, mise plus sur le compte de Virgile; les amours de Pierre avec la fille d'Orcan; la nef de Salomon; les visions multiples de Mordrain, de Nascien et de Célidoine, fils de Nascien; les aventures de la fille du roi de Perse et de Grimaud, le fils naturel de Mordrain. Peu soucieux des intérêts de l'histoire, Map fait ensevelir les deux Joseph dans l'abbaye de Glare en Écosse: le Saint Graal, remis aux mains de Mordrain, surnommé le *roi pêcheur*, est secrètement caché dans les profondeurs d'une forêt de Northumberland; c'est là que, plus tard, au temps du roi Artus, vient de découvrir Galaad, comme le même Gautier Map le

tera dans son deuxième roman, *la Quête d*

C'est ainsi que l'abbaye de Glastonbury, sitaire incontestée de la dépouille mortelle d mathie, après avoir tant fait pour recueillir ce précieux dépôt, se vit enlever le fruit d put s'écrier douloureusement avec Virgile :

Sic vos non vobis mellificatis, apes.

Et Map put faire d'autant plus aisément à l'abbaye, que son roman ne dut paraître q du prince qui le lui avait demandé. Henri I en 1189, l'année même de la prétendue déco beau d'Artus. Richard Cœur-de-Lion, son tenait aucunement à favoriser les fraudes pi milation de l'île d'Avalon aux marais de Gl vait bien avoir déjà grandement discréditées dans le monde clérical, on n'avait jamais p légende de Joseph d'Arimathie; et, dans le n n'en aurait jamais parlé sans le roman du s pourtant on ne regardait que comme un heu l'imagination de l'auteur.

Le roman demandait un complément : qu précieux vase? Gautier Map voulut bien en de le dire. Un chevalier, rempli de toutes guerrières et chrétiennes, vierge de corps et sées, fut destiné à parvenir jusqu'au *roi péch* le Saint Graal et met ainsi fin aux temps av drain, dont la vie s'était miraculeusement p là, meurt dès qu'il a transmis à Galaad la vaisseau. Galaad passe en Syrie, avec les c compagnons de la Table ronde, Perceval d'expirer, il voit les anges emporter dans le Ce récit n'a pas empêché qu'en 1247 on n naître le saint vase dans une ampoule offer gleterre Henri III, par les grands maîtres d

LE SAINT GRAAL.

l'Hôpital. Et même jusqu'aux premières années de ce on montrait dans le trésor de Gênes, avec des préca infinies, un *sacro catino* qu'on disait le Saint Graal. parte le rapporta d'Italie : il fut rendu en 1815 à la vi Gênes, qui, peut-être, le montre encore comme creus une incomparable émeraude, bien qu'il le soit dans un grossièrement coloré. Perceval le Gallois étant mort ment en Syrie, Bohor revint seul à la cour d'Artus 1 raconter les dernières merveilles dont il avait été té C'est par ce récit que finit la *Quête du Saint Graal*, t ouvrage de Gautier Map :

« Li rois fist avant venir les clers, et quand Bo
« conté les aventures du Saint Graal, teles come il le
« veues, elles furent mises totes en escrit, et gard
« l'aumaire de Salebières, dont maistre Gautier le 1
« faire son livre dou Saint Graal, por l'amour dou roi
« son seigneur, qui fist l'istoire tranlater dou latin
« mans. » (Msc. de la Bibl. nat., n° 751, f° 415.)

IX. En exposant, comme on vient de voir, l'origin caractère du roman de Gautier Map, je n'ai rempli moitié de ma tâche. Je dois maintenant soumettre au examen un petit poème qui parut à peu près dans le temps sur le même sujet, et qui pourtant ne devait r Saint Graal de Map, ni au livre latin composé dans l' de Glastonbury.

Remarquons d'abord que le roman de Gautier Ma dû rencontrer pour se répandre dans le monde les difi qui, au douzième siècle, attendaient tous les ouvra, n'étaient pas écrits dans la langue savante. Pour les latins, dès qu'on leur supposait la moindre valeur, braires de l'Université, les copistes d'église et d'abb multipliaient à l'envi les exemplaires qui venaient ac le trésor littéraire des écoles et des maisons relig Mais dans ces librairies n'étaient pas encore admis mans, c'est-à-dire les livres écrits dans la langue vt Les jongleurs ne les copiaient pas pour leur usage,

ils faisaient les gestes et les poèmes d'ave pouvaient les dire en pleine rue. C'était parler, de la littérature de chambre. Ainsi de les connaître devait charger un secrétaire quelque exemplaire et d'obtenir la permission. Je crois bien que les conditions de la prose meilleures à partir de la fin du treizième en est dans le grand nombre de livres français qu'on rencontre aujourd'hui dans les bibliothèques. Mais, bien que les livres de Merlin, Lancelot et du Graal aient paru sous le règne de saint Louis, il n'en reste aucun texte de cette époque. Les plus anciens sont de 1260 à 1310, quand la langue avait enfin trouvé son compte à transcrire et s'était faite aux règles bien établies de la poésie vulgaires.

Les hommes riches qui, sur ce qu'on leur disait de la Table ronde, désiraient en parler, demandaient soit le Merlin, soit le Lancelot, soit enfin, mais plus rarement le Saint Graal. Chacun se bornait à copier qu'on se bornait à réclamer d'un seul. Vers la fin du règne de saint Louis un copiste peut-être, eut l'idée d'établir un recueil de ces quatre grands ouvrages, lien dont les manuscrits n'avaient assurément pas eu la pensée. Ces remaniements, à quelques suppressions près, l'assembleur fit supposer qu'ils étaient écrits sur un plan et dans les mêmes dispositions d'arrangement se reconnaît aujourd'hui dans le nombre des exemplaires conservés, et c'est ce qui a plus contribué à égarer la critique. Je dois traiter ce point intéressant dans une autre occasion. Je me suffira de dire ici que l'assembleur a opéré la fusion des quatre grands romans, le *Lancelot* et le *Merlin*, quand Hélinand

LE SAINT GRAAL.

1205 le premier texte de ses chroniques (1), remplissant ainsi le paragraphe de l'année 717 :

« En ce temps, une merveilleuse vision fut révélée par
« ange à un ermite, sur saint Joseph le décurion qui d
« cendit de la croix Notre-Seigneur, et sur l'écuelle
« bassin dans lequel Notre-Seigneur avait mangé avec
« disciples. De là fut écrite par le même ermite l'histo
« appelée *le Graal*. Graal ou Grael en français a le s
« d'écuelle large et assez creuse dans laquelle chez les g
« riches on a coutume de servir les viandes délicates a
« leur jus. Je n'ai pas trouvé cette histoire écrite en lati
« elle est chez quelques barons, mais seulement en frança
« et il est malaisé de la posséder tout entière. Jusqu'à p
« sent je n'ai pu obtenir de personne le moyen de la l
« attentivement. Dès que je le pourrai, j'aurai soin de t
« 'duire en latin ce que j'y aurai trouvé de plus utile et
« plus vraisemblable (2). »

Rien ne pouvait mieux justifier ce que j'ai dit de la rareté primitive de nos romans et de la difficulté de les réunir. Ceux qui avaient le bonheur d'en posséder un volume qui en avaient entendu la lecture avec plaisir souhaitèrent plus d'une fois qu'un trouvère habile consentît à le met

(1) Le premier texte d'Hélinand s'arrêtait avec le livre XLVII. L'auteur en l'achevant promettait de poursuivre la chronique jusqu'à 1209. Le livre XLIX et dernier atteint l'année 1209. Les deux derniers livres furent donc écrits après le XLVII^e.

2) « Anno 717. Hoc tempore, cuidam eremita monstrata est mirabilis quædam visio per angelum, de sancto Josepho decurione nobili qui corpus Domini deposuit de cruce, et de catino illo paropside in quo Dominus cœnavit cum discipulis suis; de qua eodem eremita descripta est historia quæ dicitur Gradal. Gradal autem vel Gradale dicitur gallice scutella lata et aliquantulum profunda in qua pretiosæ dapes cum suo jure divitibus solent apponi et dicitur nomine Graal... Hanc historiam latine scriptam invenire non potui; sed tantum gallice scripta habetur a quibusdam personis: nec facile, ut aiunt, tota inveniri potest. Hanc autem non potui ad legendum sedulo ab aliquo impetrare. Quod mox ut sciret, verisimiliora et utiliora succincte transferam in latinum. »

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

et c'est ainsi que Marie de France, comtesse de Nevers, et le comte de Flandres invitèrent plus d'un poète de Troies à prendre dans les nouveaux romans le ton et la mesure de ses rimes. La comtesse, par son influence sur les rois de France et d'Angleterre, encourageait les trouvères et leurs productions; grâce à ses relations constantes avec la cour de sa mère Aliénor, elle recevait de bonne heure ces romans français faits à Paris. Voici les premiers vers du poème de *la Charette*, emprunté au Lancelot par Crestien de Troies :

Puisque ma dame de Champaigne
Vuet que roman à faire empreigne,
Je l'emprendrai moult volentiera...
Del chevalier de la Charete
Comence Crestiens son livre;
Matiere et sens li done et livre
La contesse, et ne s'entremet
De penser que gueres n'y met
Fors sa peine et s'intencion.

Conté, le comte de Flandres, excité par l'heureux succès de ce poème de la Charrette, envoyait au même poète le roman de *la Quête du Saint Graal*, en le priant de le traiter également en rimes. Le poète obéissait :

Crestiens qui s'entent et paine,
Par le comandement le conte,
A rimoié le meillor conte
Qui soit conté en cour roial;
Çou est li contes dou Graal,
Dont li quens li bailla le livre...

Il suffirait, il me semble, pour justifier ce qu'avait dit Hélinand : « *Tantum habetur gallice scripta a nobis, quamdam proceribus, nec facile totus inveniri potest.* » Nous ne sommes donc pas étonnés si, dans le même temps, un poète de la frontière lorraine ne pouvait se procurer un exemplaire du *Saint Graal* de Gautier Map. Ce chevalier se

LE SAINT GRAAL.

nommait Robert de Boron, et son fief était voisin dant du comté de Montbéliart. Soit que messire frère du comte de Montbéliart, eût invité Robert en vers ce qu'il savait de Joseph d'Arimathie de mençait à parler, soit que Robert ait, ainsi qu'il tendre, prévenu Gautier Map, et rimé la légende moutier avant la publication du Saint Graal, il est certain qu'en remaniant un peu plus tard son poëme de Boron n'avait pas encore lu le roman de Gauvain ne le connaissait que par ouï-dire. Les énormes différences qu'on aperçoit entre les deux ouvrages, et surtout gardé par le rimeur de Montbéliart sur l'arrivée de Joseph en Grande-Bretagne, s'explique par ce qu'on a dit plus haut du long séjour de Joseph dans l'abbaye de Moienmoutier. Robert s'en était tenu à la tradition des actes de Joseph l'avait reçue dans les Vosges, et il avait achevé auprès de messire Gautier de Montbéliart, au 1199, puisqu'à cette date Gautier partit pour la sainte, et mourut en Chypre vers 1212, sans avoir écrit la France.

Toutes ces assertions sont justifiées par le poëme.

Comme le roman du Saint Graal, Robert a voulu par suivre les évangiles autorisés ou apocryphes sortir Joseph de Jérusalem après la vengeance de Vespasien sur les Juifs déicides. Mais là s'arrête la concordance entre le poëme de Boron et le roman de Robert qui emmène avec lui sa sœur Enigée, Bron son beau-frère douze enfants et une compagnie de Juifs nouvellement convertis. Ils arrivent dans une terre lointaine qu'ils tentent de cultiver. D'abord le ciel récompense leur zèle, mais tout à coup les blés se dessèchent, les saules deviennent stériles. Joseph s'agenouille devant l'écuelle qu'il n'avait pas manqué d'emporter, et vient lui apprendre que Dieu s'est offensé du

plusieurs de ses compagnons sont entachés. Il faut qu'ils soient séparés des mauvais. « Pour les discerner, » continue le fils de Dieu, « de dresser la table devant laquelle tu t'assoiras le premier. Puis envoie à Bron, ton beau-frère, d'aller pêcher dans l'étang. Il en rapportera un poisson que tu poseras sur la table à côté de l'écuelle où tu as recueilli mon sang. Tu laveras l'écuelle d'un linge blanc, et il ne sera donné qu'à de véritables chrétiens de l'apercevoir. Cela fait, tu assembles ton peuple, et tu les avertiras que le moment est venu de reconnaître ceux qui ont encouru la colère. Tu feras alors asseoir à ta droite Bron, qui aura le droit de laisser entre toi et lui une place vide, comme celle de Judas, après sa trahison. Cette place sera occupée plus tard par l'enfant qui devra naître de Bron et d'Enigée. Tu prêcheras ensuite ton peuple, et ceux qui ont foi dans la sainte Trinité et auront gardé mes commandements participeront à la grâce du saint vais-

sseau. C'est ce que la voix divine demandait. Tous les sièges furent disposés autour de la table, à l'exception de celui qui appartenait à Judas. Bientôt les convives furent inondés de la grâce de Dieu. Dans leur extase, ils oubliaient qu'ils n'avaient pas trouvé place à la table. Petrus seul, se tournant vers eux, leur demanda pourquoi ils ne goûtaient rien de ces ineffables douceurs. « Non, » dirent-ils. « C'est donc vous qui nous aviez ôté la grâce du saint vaisseau. » Au lieu de répondre, les incrédules prirent le parti de quitter pour jamais la compagnie des bons ; mais, pour ne pas les éloigner, ils voulurent au moins savoir comment ils pourraient contenter ceux qui leur demanderaient le nom du saint. Il semblait être pour les croyants une source de vie. — « Vous le nommerez Graal, » dit Petrus, parce qu'il est donné à tous ceux auxquels il est donné de le voir. » A l'éloignement, Joseph avertit les chrétiens fidèles de venir chaque jour à l'heure de tierce, pour participer

à la même grâce. Et, depuis ce premier repas spirituel, ils ne manquèrent plus d'assister à ce qu'ils appelèrent le *service du Graal* (1).

Un seul de ceux qui n'avaient pu trouver place à la Grâce, Moïse, ne voulut pas s'éloigner et demanda instamment la permission de prendre place à la table du Graal. Joseph, après avoir consulté son divin oracle, consentit à l'épreuve; Moïse s'approcha donc, et, voyant tous les sièges occupés, à l'exception de celui que nul ne devait remplir avant le petit-fils de Bron, il voulut s'y asseoir. A peine était-il assis que le sol s'ouvrit sous lui et l'engloutit. Joseph apprit alors de la voix céleste que Moïse ne serait retrouvé que par celui qui plus tard devait remplir le siège vide.

Après cette aventure, Bron, d'après le conseil de sa femme Enigée, demande à Joseph ce qu'il doit faire de ses douze fils. Joseph lui conseille de les inviter tous à prendre femme. Les enfants se marient donc, à l'exception d'Alain qui s'obstine à rester célibataire, et Joseph le désigne pour être le conseil, le gardien de ses frères. Il lui révèle les mots sacramentels que le Saint-Esprit lui avait appris, mots que le prêtre doit dire en consacrant l'hostie, et que les profanes doivent ignorer. Puis il invite le nouveau prêtre à s'éloigner avec ses frères qui le reconnaissent pour leur chef. Comme il leur donnait ses dernières instructions, un bref est apporté du ciel à l'adresse de Petrus, lequel est institué messenger

(1) On ne peut s'empêcher de discerner ici la confusion, peut-être innocente, et même le travestissement des traditions de l'Église orthodoxe. *Petrus* que Dieu va choisir pour son premier messenger semble opposé à S. Pierre. Le *poisson* pêché par Bron rappelle et la formule pontificale *sub annulo piscatoris*, et la barque de S. Pierre, et le poisson, *ἰχθύς*, emblème paracrostiche de Jésus-Christ. C'était à *Tierces* qu'on célébrait autrefois le sacrifice de la messe, et le *Grael* ou *Graduel* était le livre des chants et répons que l'on suivait durant l'office. En voyant Robert de Boron ignorer si complètement d'où venait le mot *Graal* dans le sens de plat ou écuelle, on serait tenté de penser que cette acception n'était pas usitée avant lui, et qu'elle ne le devint qu'en raison de la vogue des romans.

ieu. Où devait-il aller? vers Occident, aux *vans d'Ava-*
(1); et c'est là qu'il attendra le fils qui doit naître
un.

ain partit le lendemain avec ses frères : ils arrivèrent
terres étranges » dont ils convertirent les habitants.
is, cédant aux prières de Joseph, consentit à rester un
de plus avec lui. Et le lendemain, après le service,
h remit en présence de Petrus le Saint Graal aux mains
ron, en lui apprenant les paroles sacramentelles. En
oire du poisson qu'il était allé pêcher dans l'étang, on
mera Bron désormais *le Riche pêcheur* : il s'en ira vers
dent, et s'arrêtera où le cœur lui dira, pour y attendre
s de son fils, auquel il transmettra la garde du Graal,
i révélant les mots sacramentels. Ainsi sera représenté,
es trois dépositaires, le mystère de la sainte Trinité.
trus partit le dernier, après avoir vu le Graal passer des
s de Joseph dans celles de Bron. Joseph retourna dans
le d'Arimathie, où il fut bientôt appelé à jouir du bon-
éternel que Dieu réserve à ses amis. Les dernières
es du poëme présentent un sens clair, bien qu'on puisse
apçonner quelque lacune. D'abord la voix céleste
nce à Joseph qu'il rendra l'âme après avoir dit adieu
rois missionnaires, Alain, Petrus et Bron :

Et tu, quant tout ce fait aras,
Dou siecle te departiras.
Si venras en parfaite joie,
Ki as bon est et si est moie :
Ce est en perdurable vie.

n'est plus intelligible ; mais, quelques vers plus loin,
d les trois missionnaires, ayant pris congé, lui per-
ent de retourner en Syrie :

Et Josephes est retournés
En la terre là ù fu nez.

J'ai fait d'inutiles efforts pour reconnaître la situation de ces
"Avaron."

LE SAINT GRAAL.

Mais, qu'il soit mort aussitôt après avoir envoyé les reliques en Occident, ou qu'il ait achevé ses jours dans Arimathea, il est au moins certain que Robert de Boron ne songeait pas à le faire arriver, mourir et inhumer en Grande-Bretagne.

On ne peut donc admettre, en rapprochant le roman en prose du poème de Robert de Boron, qu'ils aient été composés l'un d'après l'autre. Robert a suivi la tradition conservée dans les Vosges, et Gautier Map a pris la légende de Glastonbury pour fondement de ses propres inventions. Mais il était impossible de faire cette distinction avant de connaître le premier séjour des reliques de Joseph d'Arimathie dans l'abbaye de Moienmoutier; on ne pouvait comprendre qu'un chevalier du comté de Montbéliard, raconté, pour l'amusement du frère de son suzerain, la légende dont l'origine bretonne n'était pas contestée. Le passage reconnu de Richer de Senones a rendu raison d'un fait aussi singulier : le Joseph d'Arimathie de Moienmoutier n'avait rien de commun avec la Grande-Bretagne; il n'avait pas la prétention d'être le premier des évêques; son rôle se bornait à envoyer ses parents, ses amis en Occident pour répandre les semences de la loi nouvelle, et il achevait ses jours en Judée, d'où ses os arrivaient, plus tard, dans l'abbaye vosgienne de Moienmoutier.

Robert de Boron mettait en vers cette première légende dans le temps même où le bruit commençait à se répandre d'un livre du Saint Graal écrit en latin et nouvellement traduit en prose française par de « grands clercs ». Et le poème avait l'antériorité, si nous en croyons l'auteur, le roman en prose :

En ce tans que je-la retrais
O mon seigneur Gautier, en pès,
Qui de Montbélial estoit,
Unques retreite esté n'avoit
La grant estoire dou Graal,
Par nul home qui fust mortal.

Mais entre la première rédaction du poème et la seconde

CHOIX DE LETTRES II

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENTS

DRIQUES, LITTÉRAIRES ET BIBLI

IV.

— J. BOILEAU. — BOISROBERT.
— BUSSEY-RABUTIN. —
— LOUE. — MARIE DE BEAUVILLI
— LEBERT. — PRINCE DE CONTI.
— D'ÉON. — LA CHALLOI
— LA VERGNE. — M^{me}
— MASCARON. — MONT
— M. DE RAMBOUILLET
— ANNE DE ROHAN. —
SINGLIN.

venons aujourd'hui avec une c
linaire d'autographes inédits et
iginaux par nous-même. Pour
si tous ces morts diversement à
lasserons par ordre alphabétique
E.

ommencerons par une lettre c
à Richelieu, qui l'avait envoyé
Monsieur. Bautru était un bel
n employèrent souvent.
seigneur, je suis arrivé à Blois]

LETTRES INÉDITES.

lendemain de mon partement d'auprès de V. E. : j'ay Son Altesse en très-bonne santé et compagnie de da musique, collation et galanteries conformes à l'hume prince de son âge et qui n'a point de mauvaise inten m'a fait l'honneur de m'accueillir avec très-grande b plus de courtoisie que je ne peux mériter. Ung per mon arrivée, nous sommes montés au château, où nou amplement discours de toutes choses : il leut avec at la lettre de Sa Majesté et la vostre, Monseigneur ; je l' qu'il n'y avoit point de parolles qui peussent expris sentimens de tendresse et d'affection que le roy avo luy, et la passion que vous aviez de continuer à le s honorer et chérir autant que prince le peult estre d'un très-bon et très-humble serviteur. Il me repartit tout ment et sans qu'il parût distinction du passé qu'il lier plus forte confiance avec V. E. qu'il n'avoit jam et s'esclaira de plusieurs m.... qui pourroient aport tacle à cette bonne intention. S. A. juge à propos que un tour auprès de S. M. et de V. E, pour les déduire long, disant que les lettres ne sauroient satisfaire à réciproques responses qui sont nécessaires et agita questions de telle importance. J'aurois parti dès aujo sans que je ne l'ai pas cru devoir faire sans le comman de ceux qui m'ont envoyé : il est très nécessaire qu l'honneur de vous voir, et, en attendant, je vous s Monseigneur, de prendre créance en Boissi qui con de bouche choses comme approchantes de celles que escry : il est gentilhomme, vostre très-humble servit nourry avec moy depuis treize ans : c'est assez avoir appris qu'il n'y point d'homme au monde qui puis plus sincère et véritablement que moy, Monsei vostre ch.

BAUTRU.

De Bloys, 25 novembre 1636. »

Nous transcrivons ensuite une lettre du P. Boul M^{lle} de Scudéry.

« A Paris, le 9
 cinq jours, Mademoise
 ire de l'autre monde
 : mort, et vous avez
 es apparences. Il y a
 é aucun signe de vie,
 able, et je m'assure qu
 uffert depuis plus de
 lence. Après tout, que
 ne m'ont pas empesc
 s non-seulement avec

Laurent, que j'ay ve
 ssquels je me suis fait
 ja esté vous dire de le
 vant, je ne m'estois tr
 ux et que je pourray
 et je prétens le faire s
 siours un peu de bonté
 Mademoiselle, et je su

P. Bourdaloue qui e
 J. Bouhours.

« Ce
 e trop, mon Révérend
 de la manière dont vo
 oulus vous dire sur le
 ns les sermons de l'A
 ans vous le tesmoigne
 mais au moins du cos
 r sur le sujet de vostr
 ' peu que vous m'eus
 user l'un par l'autre
 ifier, il me suffit de vo
 mes devoirs m'a fait s

LETTRES INÉDITES.

cette occasion ce que je n'aurois ni senti ni souffert si
vois eu pour vous moins d'estime et moins d'attacher
que je n'en ay; car, quoi qu'il arrive jamais, je seray t
iours constamment et invariablement vostre bien humb
obéissant serviteur. BOURDALOUE. »

Puis, c'est Marie de Beauvilliers qui écrit à l'abbesse de
Royal. Fille du comte de Saint-Aignan, et déjà abbess
Montmartre lors du siège de Paris par Henri IV, elle
inspiré une vive passion à ce prince dont elle devint la
tresse jusqu'à ce qu'il l'abandonna pour Gabrielle d'Est
Elle revint alors à son monastère, et elle mena désor
une vie exemplaire, abreuvée de dégoût par l'indisciplin
ses religieuses (1574-1656).

« Ma bonne et chère, depuis que la divine Providence
donne le moyen de renouveler nostre ancienne amitiay
conceu tant d'estime de vostre sincérité et de la candeur
vostre bon cœur que je n'ay point doute de la simplicité
vostre obéissance à tous les sentimens de l'Église, que
assuré plusieurs personnes de mérites dans les occasi
dont celle-y est encore une preuve très-certaine tesmoig
demeurer toujours ferme et inébranlable dans ces véri
nous avons un subiect de louer Dieu qu'elles sont à pré
congnues, et que par la déclaration qu'en a fait N. S. .
plusieurs bonnes âmes seront maintenant dans la vraye
mière et le bon chemin, et que tous ces troubles seront
rés, c'est un effet des miséricordes de Dieu sur nous
zelle qu'il a donné à ce bon pasteur de l'Église. Je
supplye me continuer vostre sainte affection et vos b
prières dont j'ay un grand besoin, vous souhaitant de
mon cœur labondance des graces divines pour le réus
ment de tous les desseins qu'avez pour sa gloire, estan
tout mon cœur, ma bonne et chère, vostre très-humb
affectionnée servante.

Ce 9^e aoust.

M. DE BEAUVILLIERS, abbess de Montmartr

« Je vous supplie que toute vostre dame d'Aumont trouve icy les assurances et très-humble service. »

Jacques Boileau, frère de Despréaux, riche en même temps, écrit à madame de Mouchy, probablement, sinon fille de l'un des plus ardents royalistes anglais réfugiés en France de 1648 à 1653, et journaliste.

« Je parleray à M. du Charmel quand je n'aimé guère, pour vous dire le véritable; cependant la confusion que je souffre de se voir abandonné pour un bien que je domte mon orgueil pour humble. On m'a dit que M^{me} de la Marquise prendre l'anglois à M. son fils. Voyez si l'on pourroit faire usage de ce dessin jeune Anglois. Il faudra faire dire à M^{le} la reine d'Angleterre pourra rendre tel besoin.

« Je n'ay point ouy parler du miracle l'honorois comme un fort honneste homme plaisir de m'apprendre que je le puis saint. Qu'a donc fait de nouveau ce pauvre qu'on se déchaîne contre lui? Le solitaire fort irrité, m'en a parlé d'un ton fort rien qui depuis ce tems là ait pu émouvoir. Vous me fairiez peur en me disant qu'on est verti, si je ne savois que c'est l'extrémisme et l'ardente amitié des censeurs d'allarmes. Comme je suis beaucoup assuré de nostre amy, je seray tranquille sache qu'il veut estre cardinal ou pape.

« Pour passer à quelque chose de plus utile, je vous souhaite la plénitude du

festes. Le moyen de l'attirer, c'est de se séparer comme la sainte Vierge et les disciples, pour ne s'occuper que de Dieu seul. L'Esprit saint ne descend pas dans les palais de Jérusalem ny dans les maisons de plaisir oû il y a du tumulte : on le reçoit dans le cénacle où, selon l'Écriture, les apôtres ne faisoient que veiller et prier. C'est une erreur de croire qu'on puisse allier l'esprit du monde avec saint. C'est une essence précieuse, dit saint Bernard, ne se mêle pas avec de mauvaises odeurs. Demandez-moi ce que je demanderay pour vous, mais demandez-le avec plus d'humilité et de ferveur.

Jacques BOILEAU

Quelques vers de Boisrobert à Pelisson :

Pelisson, si ton loisir
Le matin te peut permettre
De jeter l'œil sur ma lettre,
Satisfais à mon désir !

Tu sçais que je suis malade ;
L'air est bon à Saint-Mandé ;
Fay qu'il me soit accordé
Au temps de la promenade.

Ce jour promet un beau soir ;
Là surtout je suis sensible,
Mais je n'y voudrai rien voir
Si son maître est invisible.

Un billet de la duchesse de Bourgogne :

* A Versailles, ce 17 septemb.

* Je ne puis estre plus longtemps, ma chère grande-maman, sans vous écrire, mais tous ces temps icy ne m'en ont donné aucun moment de repos, car l'on estoit tousjours dans de grandes tudes continuelles, et avec toutes ces agitations j'ay eu une fluctation dans la teste et sur les dans qui m'a fait beaucoup souffrir, et le tout joinst ensemble a bien troublé mon

mais j'espère à l'heure qu'il est que tranquille et me remettre. Je souhaite chère grand'mère, soit telle que je vous l me continuez toujours votre précieuse

Une lettre sérieuse de Bussy-Rabutin.

« A Chasen, ce 1

« Quand je m'adressé à vous dernière Père, pour vous faire mes plaintes de B. cun soupçon que vous eussiez fait voir l avois écrite, mais pour vous supplier chose qui me pourroit donner du chag des vangeances qu'il est bon tousjours

« Je n'ay rien écrit sur cette épître à j mais j'en ay parlé à quelques personnes critique, à ceux à qui ils l'ont mandée mise simplement entre les mains de quel et cet ennemy a été bien aise d'autoris mal qu'il en vouloit dire. Cependant B. et il a trouvé que c'était un nommé Lini déchiré son épître, ajoutoit que je la trou Il a donc (comme vous avez sceu, mon pondu fort honnestement à M. le comte nière que j'en suis satisfait, et que j'ay le lui témoigner de ma part. Je ne dou preniez intérêt à ce qui me touche, assurément; aussi suis-je à vous de tout

Bussy-R

« J'attens avec impatience la suite de

« Nous retrouvons ensuite M^{lle} de Scud que lui écrivait Chapelain pour lui dema près de M^{re} de Beaumanoir, évêque du N

« Mademoiselle,

« Comme je sçay que vous avez eu au son avec Mons. l'évesque du Mans, et q

qu'elle dure encore, ou il faudroit croire qu'i honneste homme qu'il n'en a la réputation, j' me seroit avantageux qu'un petit intérêt que j pend de luy passast par vos mains pour luy chose que j'en attens de meilleure grâce et ave leur qu'il ne feroit peut-estre pas sans cela. de Longueville m'a fait l'honneur de me de bénéfice qui est à sa nomination et dont elle n ven d'elle-même sans quelques raisons qui l'e et dont je vous entretiendray. Mais comme el jouisse de sa grâce, elle a pensé de me faire ce néfice par Mons. du Mans si tost que les quat expirés, dans lesquels elle pouvoit me le dor Elle luy en escrit pour cela, et le paquet qui a mot est sa despesche, laquelle je vous supplie c par la voye la plus seure et la plus pronte que avec un mot de vostre main sur le mesme suje vous luy pourrés dire de moy ce que vous ei que vous n'en croyés pas à mon avantage, e comme vous me connoissés je scay bien rec obligations. Il sera à propos aussy, s'il vous tesmoigner que vous prendrés part à la grâce q de luy dire que je ne suis pas icy et que M^{lle} d me veut faire ce bien par ressentiment de mes que j'en sache encore rien. Cela est à fin qu'il estrange que je ne luy en escrive point et qu'il tage que M^{lle} de Longueville le désire co fait en effect. Je ne vous fais point d'excuse c sachant la générosité de vostre âme, je vous ment que si vous n'estiés pas en estat avec luy cet office, de me vouloir renvoyer mon paqu afin que je l'envoye par une autre voye.

Je suis, Mademoiselle,

Vostre très-humble et très-obéiss

CHAPELAIN

« Je vous supplie de ne parler de cecy à qui q

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

te de tout que la chose ne soit point éventée. Je s-humblement les mains à M. vostre frère. »

let de Colbert, encore très-petit personnage, solli-e abbaye pour son frère :

« A Paris, ce 18 nov. 1652.

me donne advis qu'une petite abbaye de 1,600 fr. de nommée Boisaubry, size en Poictou, est preste à va-la maladie de l'abbé. Je supplie très-humblesment e me la vouloir accorder pour mon frère au cas aque. Et comme V. E. pourroit trouver estrange y demandasse sy souvent et que je ne veux point lui barge en quelque façon que ce soit, Elle pourra dis-tel des bénéfices qu'Elle m'a déjà faict la grâce de er, de laquelle je m'oblige de luy en donner la dé-au premier mot qu'elle me fera l'honneur de m'en

COLBERT. »

entre ensuite du prince de Conti au duc de Longue-

« Monsieur,

ous despesche en diligence pour vous donner advis i courrier est arrivé. Il a laissé le roy partent de as pour aler à Brouage. MM. Lesnet et Caillet me que le roy sera le 6 à Amboise; ainsy je croy qu'il e nous prenions nos mesures pour y estre le 5. onte la je partiray pour me rendre le 3 à Orléans, ne me mandés rien au contraire. Si j'arrive avent ous y attendray. Je vous prie d'avoir la bonté d'en rtir de ma part MM. de Bonteville, d'Auteuil et de 'ayant pas loisir de leur escrire. J'ay receu une t civile de M. le cardinal.

Je suis, Monsieur,

Vostre très-humble et très-affectionné frère
et serviteur,

LOUIS DE BOURBON.

aleri, ce 29 juin 1660. »

LETTRES INÉDITES.

Voici un autre autographe, des plus galants, de le soigneux ami de M^{me} de Sévigné, à M^{lle} de Sc

« J'en use pour vous, comme pour les trois amies que j'aie, je pars sans dire adieu ni à vous j'appelle des adieux en forme, où l'on prie de quelque chose, où l'on s'embrasse cérémonieusement l'on se dit mille riens fort tendres, ou mille riens qui ne signifient rien d'effectif; ceci est un pur cordialité, c'est un billet où j'atteste l'amitié que j'ai à une divinité à part, que je vous honore parfi que je brûlerai de l'encens à ses autels en votre ration tous les trois mois dans un bois auprès Mortes, là je songerai profondément à vous et à l'aimable Sombreil, et je vous regretterai du meilleur cœur. Je vous prie de l'aimer toujours, de vous chérir et d'admirer sans cesse votre vertu et de tascher de l'imiter, et je vous conjure d'estre persuadées que vous estes gravées dans le cœur chacune d'un caractère particulier mais que ces caractères sont et l'autre ineffaçables.

CORBINE

De même que nous donnions tout à l'heure un billet de Colbert avant ses grandeurs, en voici un également à ses débuts, à la femme de l'intendant tiers :

• A Poitiers, jeudi 22 d'octobre

« Il y a apparence, madame, que je vous suis inconnu, parce que j'ai lieu de croire que vous n'avez encore reçu une lettre de M. l'archevêque de Caen. M. le chevalier d'Aubeterre est chargé, par laquien bien m'annoncer auprès de vous et vous demander votre protection pour les affaires que j'ai en Poitou. Je suis venu pour supplier M. l'intendant d'interposer son autorité pour empêcher que les fermiers de mon al-

futur triste uniforme, que je mettrai en pièces aussitôt que l'on fera mine de tirer quelques coups de canon, ou que je pourrai être utile au service du roi sous vos ordres ou quelques cours étrangères. Je suis avec respect, monseigneur, votre très-humble et très-obéissante servante.

Geneviève-Louis-Auguste d'ÉON DE BEAUMONT

Une plainte en règle de « l'infortuné » la Chalotais ministre :

« Monseigneur, je sais bien que les malheurs de particuliers intéressent faiblement les homes d'Estat, crois estre en droit par toute sorte de raisons qui vous sont connues il y a longtemps de vous exposer les miens, de plus que vous devez y être sensible et tâcher de le leur faire cir. Après l'assassinat commis dans la personne de mon fils j'ai perdu par les mêmes mains une belle-fille respectant mon fils ayant amené avec luy en revenant de Rennes la mort de sa femme sa fille unique, il est peut-être point de la perdre d'une fièvre putride double tierce continue avec redoublement. Nous sommes icy éloignés de notre famille, dépourvus des secours de tous ceux qui par leur sang et leur tempérament pouroient luy estre utile. Je ne parle pas, monseigneur, de la déprédation de mes biens et de mes terres, qui sont pour ainsi dire au pillage, de mes biens qui depuis 10 ans sont à l'abandon : ce sont de trop d'objets pour y faire attention; mais seroit-il possible qu'après 40 années de travail pour servir le Roy et l'Estat d'avoir jamais démerité en rien et sans qu'on pût attribuer contre nous la moindre faute, après les liaisons particulières que j'ay eues avec vous, monseigneur, avec M. de Choiseul, vice-chancelière pendant plus de 30 ans, après les soins que je me suis donnés pour M^{rs} les marquis de Maupeou, père et fils, pour M^{me} la comtesse de Lavillehervé et amis vont m'abandonner absolument à la disposition d'un ministre dans une ville toute dévouée aux jésuites, moyennant

mauvaise santé, à l'âge de 72 ans, et moi mortelles inquiétudes de son enfant unique que l'ordre public et l'Estat soient fort écraser et nous anéantir, à nous traiter qu'aucun magistrat du royaume, à nous n de réclamer la justice et la bonté du roy, ne souffriroit pas que nous fussions ainsi instruit par des hommes justes, aimant sonne, de tout ce que nous avons souffert souffrons encore. S'il y a quelque chose d c'est qu'on ne doit pas être puny quand mal et que, dans ce cas, les punitions mêm sont injustes et contraires à toutes les humaines.

« Oserai-je vous prier de me dire le m commis, vous demander ce que je vous vous pourriez vous plaindre de moy ? Com épouser contre nous les querelles d'un ho qui, si l'on en croit les bruits publics, es tant que le mien ?

« Je suis, M.....

LA

Saintes, 21 juillet 1771. »

Voici une lettre très-curieuse du duc alors surintendant des finances, au maréchal-duc d'Anjou :

« Monsieur,

« Pleust à Dieu que vous seussiez l'estat ce gentilhomme en a veu quelque chose c relation. Je vous assure, monsieur, que n'a plus de respect pour vous et de con choses qui vous touchent. Je ferès au de vous pouvés espérer, si l'impuissance n'av un point qui n'est pas convenable; tai

qu'en un mot le roy aussi paisible qu'il ne l'est pas a soixante et neuf millions moins de revenu en 49 qu'en 47. Ne creiés pas que ce soit une chimère, car je vous en ferai demeurer d'accord si j'ai jamais l'honneur de vous voir; mais en récompense toute la terre a des prétentions inimaginables et personne ne veut paier. Voilà en trois mots la position où se trouve celui qui voudroit s'estre rompu un bras quand il est entré dans la charge où il est présentement.

« Monsieur, vostre très-humble et très-fidel serviteur,
LA MEILLERAYE.

« A Saint-Germain, le 13 février 1649.

« J'ai mis entre les mains de ce porteur un billet de l'espargne qui n'est pas tel que je souhaitrès. »

Un billet, ils sont rares, de M^{lle} de la Vergne à la marquise de Sablé :

« Ce mardy au soir.

« De peur qu'il n'arrive quelque changement à la bonne humeur où vous estes, j'envoye vistement sçavoir si vous me voulez voir demain. J'yray chez vous incontinent après disné, car je vous cherche seule, et si vous envisagez des visittes, remettez-moi à un autre jour. Il est vray qu'il faut que vous ayez de grands charmes ou que je ne sois guère sujette à m'offenser, puisque je vous cherche après tout ce que vous m'avez fait.

LA VERGNE. »

Est bien à sa place ici ce mot de la belle duchesse de Longueville :

« De Trie, ce 19 septembre.

« Monsieur, vous avez tant d'intérêt à tout ce qui arive à monsieur mon frère, que je ne doubte point que vous n'ayez esté aussi sensible que vous me le tesmoignez à l'heureux succès de ses armes et à l'apréhension de sa blessure; mais

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

le graces de la part que
n'ont causée deux avant
uchantes que ces deux-là
aray tousjours pour tout c
ue vous devez attendre d
: plus véritablement, mon
nta.

Lon

: Malherbe est certes di

travailler, madame, on b
isté et d'autre pour trouve
nuys, je ne voy rien qui
r. Je sçay bien qu'en la c
essamment de vos mérite
lont elle jouyra quelque jo
ai obligée à mes yeux, e
art en leur intérêt que, t
ossible qu'elle veuille gous
e ma misère ne peut venir
près de vous, qu'il est chos
que tant s'en faut qu'en l
le naufrage. Au contraire
ns du monde à le désire
z qu'aucuns mauvais trait
il y a chose qui me les pu
de vous les voir considé

MAI

ue d'Agen, à M^{lre} de Scudé

• Le

que vous m'avez envoyés
du monde; or ils sont d'
rité. Quelque gloire qu'on

LETTRES INÉDITES.

d'autres endroits, on ne peut jamais excuser de si grosse portion du trésor dans des conjonct où se trouve l'Estat. J'espère la paix de l'Eglise de M. le cardinal de Fourbin. Que ne lui dev pour la consommation d'une affaire aussi difficile pourtant encore m'abandonner à la joye d'un si car il en coûte trop de revenir d'une aussi dor que celle-là, lorsque les événements ne répon projets. Je vous fais mes compliments sur la glo d'acquérir M. le marquis de Créqui en Italie conserve, nous verrons en lui l'image parfaite maréchal que nous pleurons. Je vous souhait cheur ; c'est un souhait, ce me semble, que to doivent former, car à l'heure qu'il est je crois porté sous la ligne, tant le ciel est brûlant ici. respect, etc. »

Nous donnerons place ensuite à un billet Montausier à Le Tellier :

« Monsieur, les lettres qu'on escrit de tous cos nos costes des Anglois. Cependant je ne reçois S. Em. ni advis, ni ordres, ce qui me fait croi rien à craindre ; parce que apparemment on y autrement si le besoin en estoit si pressant, car pas qu'on conte pour un remède à ce mal le ments que vous avez envoyés en ce païs : ils so subsistance, et n'y a aucune autre chose pour no estat de nous deffendre. Au nom de Dieu, mon laissez pas comme cela dans l'oubly, puisqu'il vice du roy et du bien de l'Estat, et assurez-vous mon devoir pourveu qu'on me mette en estat d ne veux pas abuser de vostre patience en vous compliments ; c'est pourquoi je vous diray mais avec vérité, que je suis, etc. MONT

« Angoulesme, 12 juillet 1654 (1). »

(1) Cette lettre seule est tirée des archives du dépôt de

Lettre très-curieuse du duc de Nivernais à l'abbé Le Moine :

« A Paris, le 12 janvier 1755.

« Je reçois, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 du mois passé, et je vous rends mille grâces de tout ce que vous voulés bien m'y dire de flateur et d'obligeant. Je ne suis pas moins sensible à ce que vous me dites sur M. de Gisors, mon gendre, et les suffrages respectables qu'il a eu le bonheur d'obtenir dans la cour où vous estes mettent le comble à la satisfaction que ses voyages et ses succès m'ont déjà causés.

« C'est faire bien de l'honneur à M. Rousseau que de se souvenir de lui à l'occasion de la pastorale dont vous me parlés, et s'il le sçavoit il auroit, ce me semble, plus de raison qu'on n'a cru à Paris, de se préférer à Quinault et à Lully. Je ne vous diray rien des vers que vous me communiqués et que vous avés faits pour l'auteur de la pastorale. Je m'imagine que, quand Pline prononça le panégyrique de Trajan, on ne s'occupa dans Rome que de la gloire de l'empereur, et qu'elle fit oublier alors celle de l'orateur. Vous ne trouverez pas mauvais que j'éprouve le même sentiment en cette occasion, et je suis même sûr que vous le partagés avec moi : soyez-le, je vous prie, monsieur, que je suis entièrement sensible aux marques de votre amitié et de votre confiance, et que je mérite l'une et l'autre par les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE DUC DE NIVERNOIS. »

L'incomparable Arthénice à Huet, évêque d'Avranches, à l'occasion de la mort de sa fille, la comtesse de Grignan :

« A Paris, ce xxiiii^e janvier 1665.

« Monsieur, vous ne pouvés pas me donner des marques de vostre amitié en un subiet qui me feust plus sansible que celui de la perte que j'ai faicte, mais encore que je ni puisse

LETTRES INÉDITES.

trouver d'autre remède que celui de la ressi
faust avoir pour la volonsté de Dieu, je ne lais
quelque consollation de me voir plaindre et de
aussi celle que j'é perdue par une personne de v
et que j'estime autant que vous. Croiez, je vo
que je ressans vivement la compassion que
mon malheur, et soies persuadé, s'il vous plais
personne ne sera avec plus de vérité que moy
tionnée servante.

RAMBOU

Deux lettres de l'abbesse de Fontevrault
M. Pierre Clément; la première est adress
Scudéry :

« A Fontevrault, 18^e oct

« Je n'ai pas voulu vous remercier, mademoise
que vous avez eu la bonté de m'envoyer que j
receus, et on les a gardés fort longtems aux
J'aurois pu en toute sûreté en dire beaucoup d
que de les avoir leus, mais j'ai cru ne vous en
qu'après en avoir jugé par moi-mesme. J'y ay
la solide beauté et tout lagrément que j'attend
rité, mademoiselle, on ne sauroit trop vous
vous le dis bien grossièrement, mais c'est avec
dont vous devez estre contente. Je vous suppli
server quelque part en l'honneur de vostre an
connois tout le prix) et d'estre persuadée que
ma vie, avec toute l'estime et toute la reconno
vous dois, mademoiselle, votre très-humble se

GABRIELLE DE ROCHEC

« A Font

« C'est vous, mon Révérend Père, qui m'
premier la bonne nouvelle. M. de Basville a eu
nesteté de me la mander, mais je ne receu sa

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

la vostre ; vous m'avez donné toute la joye que
révue, et je vous en ay une extresme obligation ;
onheur nous avons encore celuy de ne pas perdre
de Basville, ce sera une joie pure qui est une
rare en ce monde. Je suis honteuse d'avoir receu
siemens de vous sur un sujet qui n'en méritast
t un service bien léger qu'une sollicitation de
je voudrois en rendre de grands à M. Patout,
ment mesme de l'intérêt que vous prenez à
mon Révérend Père, ce qu'il pourroit attendre
; vostre recommandation ; j'ai receu avec bien
joissance les complimens du Révérend Père pro-
vous supplie de lui en vouloir bien faire les
assurer que je l'honore fort sincèrement. Nous
prédicateur cette année un Père de vostre com-
je suis extremement contente, et qui assurem-
e fort bien. Il est de la province de Guienne.
ous pas à faire quelque petit voiage à la Mothe ?
en serai ravie, et il me semble que, si la chose
vous ne me la devez pas refuser. Le Père pro-
oit fait espérer qu'il vous l'ordonneroit, mais je
plus aise si je ne le dois qu'à vous ; quelque
ne vous preniez là-dessus, conservés-moi tou-
é que vous m'avez promise : vous devez compter
ne et croire qu'elle durera assurément autant

Rohan, sœur du duc Henri, qui soutint si héroï-
siège de la Rochelle, à M^{me} de Brézé (1584-

l'esperence que j'avois de vous trouver (à) Angers
ict, me feist partir pour vous y aler dire adieu ;
si maleureuxse que vous n'estiés point, sest
ai recours à sest lestre pour vous continuer les
e mon servise et de mon afecsiō craiant partir.

LETTRES INÉDITES.

dans sainct ou siz jours pour men aler à Paris. J
suplie très-humblement que, quoique je sois privé
quelque temps du contentement de vous voir, que j
sois point de l'honneur de vos bonnes grâces, vous a
que je les desire conserver pour toutes sortes de
gnages que je vous renderay toute ma vie que je suis,

Madame,

Vostre très-affectionnée se

ANNE DE ROHAN.

Voici à son tour un billet de M^{lle} de Scudéry :

(1692.

« Je suis ravie, monseigneur, de vous retrouver dans
billet tel que je vous trouvois autrefois à Chassem
dans mon cabinet, et je vous assure aussy qu'à la
de mes oreilles qui ne valent rien, vous me trouverez
jours la mesme. Jay murmuré en secret que vous ne
rien dit sur la mort de M. Ménage. Vous aurez pu ve
mes amis vivent dans mon cœur après leur mort par
jay dit de M. de Montausier : vous pouvez juger d'après
monseigneur, si je puis oublier les vivants, surtout qu
ont un mérite aussi distingué que le vostre ; aussi vous
assurer que c'est pour toute ma vie que je suis vostre
humble et très-obéissante servante.

MADELAINE DE SCUDÉRY

« Je désire fort que l'entretien de la reconnoissance
vous desplaît pas ; je ne sçay si je l'oserois espérer. »

Nous terminerons par cette longue et importante
du Père Singlin, au sujet de Port-Royal et des perséc
des religieuses :

« Ce 8^e janvier 1661

« Lorsque j'ay receu la première lettre que vous m'avez
l'honneur de m'escire, j'allois partir pour la campagne
la seconde m'y a trouvé encore n'estant de retour que

on cinq jours. Ma peine n'a pu pour vous répondre que s'arrêter dans une affaire aussi importante que vous désirez que je vous dise. C'est l'extremesme envie que j'ay de l'occasion si embarrassante et de vos peines qui ne vous seroit l'on nous menace aussi et des violences si nous ne nous rendons de vous. Mais je passerois pour vis dans une chose où on a tout à la fois de l'ignorance et de science que je n'en ay le prendre pour moy mesme ne me faisoit différer à vous répondre. J'ai consulté les plus éclairés de la magistrature, ce que je n'ay pu en faire ayant esté sollicité de M. de la Rochebelle de ne pas différer plus le dénouement de la peine où ils m'ont tenu. Je n'ay point encore reçu de réponse. Je me résolu de vous exposer naïvement ce que j'ay appris de tous nos amis les plus habiles. Ils m'ont persuadé que je dois baisser ce que l'on pourroit exiger de moy, la fin de tout scandale que pour ne pas donner une grande désolation par l'esloignement de son soin de sa conduite, et s'il ne s'agit de sa liberté et ma vie pour destourner tout de la paix, je le ferois volontiers. Mais si l'on puisse baisser davantage la constitution en condamnant les lois dans leur sens propre ou partout ailleurs où elles sont en vigueur, il y a deux raisons qui s'opposent : la première, parce que l'on ;

LETTRES INÉDITES.

dé fait non révélé pour un objet de foy en disant de cœur et confesse de bouche, etc., ce qui n'est qu'à la foy seule ; ainsi, quand le fait seroit n'en pourroit pas rendre un semblable tesmoy n'est deubt qu'à une vérité révélée, et qui est venue jusqu'à nous par le canal de la tradition. La raison est que je ne suis pas persuadé que le sens des propositions soit dans le livre de M. d'Ypres m'empêche de l'estre, c'est que beaucoup de gens qui ont lu ce livre avec grand soin, assurent avoir trouvé que la pure doctrine de S. Augustin et de S. Jérôme n'est point dans ce livre. Je croirois après cela blesser la justice, la propre conscience, si je souscrivois que les propositions sont dans Jansénius et condamnées dans son sens. Je pense pas avoir jamais parlé à personne d'une autre manière. Je croy bien avoir pu dire qu'un prestre qui n'a jamais entendu parler de ces contestations et qui croit que son évêque lui proposeroit à signer le formulaire en bonne conscience, et je le ferois aussi sans que j'estois dans ce sentiment. Mais si je tenois le formulaire tenez dans l'Église et que l'on voulust m'engager et à faire signer à d'autres ce formulaire, je serois obligé de m'informer auparavant avec soin si le fait est véritable ; et, après en avoir reconnu la vérité, seroit de mon devoir de le faire souscrire aux pasteurs qui dépendent de moy, estant une chose toute nouvelle pour des particuliers ces sortes de souscription pour une si nulle importance ; les évêques ne devant pas innover dans la discipline de l'Église que dans le cas d'une nécessité évidente. Je puis bien rendre tesmoy foy et de ma soumission à l'Église et au Saint-Siège en écrivant aux bulles du pape entre les mains de l'Évêque quand il l'exigeroit de moy, mais il ne laisseroit pas de faire en introduisant cette nouveauté, à moins que je ne sois convaincu d'avoir dit et escrit quelque chose qui

respect qui est deubt au Saint-Siège touchant la constitution. C'est ce qui me fait croire que les évêques sont encore plus obligés à s'exposer aux dernières extrémités plutôt que de se rendre à ce que veut exiger d'eux l'assemblée de clergé qui n'a aucun droit ni autorité sur les autres évêques pour les obliger à faire une chose qui blesse, ou au moins qui peut blesser la vérité, en faisant signer que l'on croit comme un article de foy un fait qui peut estre faux. L'on vous aura sans doute envoyé des escrits imprimés et manuscrits qui vous firent voir la raison de ce que je vous dis beaucoup mieux que je ne scaurois faire. Si je découvreur sur cette affaire quelque nouvelle lumière en consultant et conférant avec mes amis, je ne manquerai pas de vous en faire part. Vous jugez bien que, dans cette rencontre, nous sommes avec cette maison incomparablement plus exposés à la persécution qu'aucun évêque, à qui il n'est pas si aisé de faire violence ; aussi ne scait-on comment se prendre à M. de Beauvais, qui est le plus en butte. Car on ne peut agir contre lui que dans un concile de sa province ou par des juges qu'il auroit luy-même demandés au pape, et non pas en lui en donnant malgré lui, cela ne se pouvant faire que par une entreprise injuste et contraire aux immunités de l'Eglise. Pour moi, j'envie le bon sens de ce digne prélat, à qui on ne peut faire violence que par une injustice manifeste, ce qui le rendroit heureux et glorieux devant Dieu et devant les hommes de souffrir la perte de toutes choses et de son évêché, mesme pour l'amour de la justice ; que s'il arrivoit que la mesme persécution allast jusques à vous, ce que j'ay peine de croire, nous prions Dieu ici qu'il vous donne la force de la soutenir comme ce prélat avec une vigueur vraiment épiscopale ; nous ne doutons point que vous ne demandiez à la divine bonté la mesme grâce pour nous, sachant jusques à quel point les intérêts de cette maison vous touchent par toute sorte de raisons : pour mon particulier, je ne vois rien que du bien de tous costés, si Dieu permet que je souffre quelque chose pour sa justice et sa vérité en me

voyant délivré par lui d'une infinité de périls où m'expose la conduite des âmes dont je me sens très-incapable et très-indigne. Ainsy j'auray sujet d'espérer que ce sera par miséricorde qu'il m'en délivrera, comme j'auray toujours lieu de craindre que ce ne soit par justice qu'il m'y laisse et qu'il m'y conserve.

SINGLIN. »

REVUE RÉTROSPI

LA DERNIÈRE MAITRESSE

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai décidé à mettre en lumière cette histoire du dix-huitième siècle. Pour ce document qu'en somme le document qu'appartient à l'histoire ; et puis, s'il faut le couvrir, en admettant que le motif, nous pesait comme le secret et donc de le mettre au jour pour ouvrir un ordre d'idées plus sérieuses et plus

On sait dans quelles circonstances comment fut précipitée l'éclosion de mettre fin à ses jours ; mais ce qui nous n'avons vu dans aucun nom de la dernière victime du libéralisme, suivant les écrivains contemporains ou d'un meunier. Or, il y a déjà nous avons trouvé dans un exemplaire des *du Barry* (1), à la page où il est que un carré de papier jaune où étaient temps, les lignes suivantes que nous mettons dans leur disposition :

M ^{lle} Montvallier, une fille très-jolie qui la maîtresse du roi XV, peu de jours avant
--

(1) (Par Pidansat de Mairobert.) *Londres*

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Il restait à chercher la trace de ce nom dans l'anecdotique et c'est une brochure de M. J.-A. Le R^e *dame du Barry*, 1768-1793 (1), qui est venue à notre secours. D'après cette brochure, en 1774, année de la mort de Louis XV, l'intendant de M^{me} du Barry se nommait *vallier* ! On pressent ici quelque mystère de proxénète dont nous abandonnons l'étude à qui se sentira plus que nous le tempérament d'un Suétone.

Il est de style, dans les révélations de ce genre, en communication au public, qui n'en abuse généralement pas, la pièce originale ; mais force nous est ici de décrire cette habitude. Ce précieux morceau de papier, oubliant le second siège, dans un édifice qui devait plus tard être marqué du sinistre timbre v. p. (2), a servi sans doute à mentir pour sa faible part les sauvages incendies du mai 1871. Il y aurait assurément un enseignement historique à tirer de ce dernier vestige des corruptions arrivant à s'anéantir dans cette orgie de la barbarie moderne ; mais nous ignorons jusqu'à quel point il est loisible au *lettre* de soulever ces graves questions, et nous laissons au lecteur à substituer ses réflexions aux nôtres, assurément il ne saurait perdre à cet échange.

* * *

(1) *Versailles*, 1858, in-8.

(2) *Vengeance populaire*. Tout le monde a vu de ces timbres, dans lesquels les deux lettres étaient séparées par une tête de folle.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR

DU

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

Monsieur,

J'ai lu, avec beaucoup de curiosité *Bibliophile*, les deux articles de M. l'abbé Rive et ses manuscrits.

Permettez-moi de vous faire connaître sur lequel j'appelle l'attention de vos articles.

Lorsque l'abbé Rive fit paraître son ouvrage sur l'art de vérifier l'âge des miniatures manuscrites depuis le quatorzième siècle jusqu'au dix-huitième siècle, le roi Louis XVI fut l'inspirateur de cet ouvrage.

L'abbé Rive envoya à ses souscripteurs fort bien exécutées, mais sans texte. L'ouvrage était renfermé dans un carton, portant : *Pour le roi, exemplaire de l'Art de vérifier les miniatures, par M. l'abbé Rive.*

Cet exemplaire est possédé aujourd'hui par la ville de Versailles et porte encore l'inscription : 1 vol. L. CAPET. C. (cabinet).

Lorsque les planches de l'abbé Rive furent envoyées au roi, il se plaignit de ne point en avoir et il enjoignit à Campan, secrétaire du roi, d'écrire à l'abbé pour réclamer ce texte. Une lettre dont Campan crut devoir mettre le roi en possession du recueil des planches, afin, probablement, de savoir pourquoi ces planches n'avaient pas de

Voici cet extrait :

« Fragment d'une lettre de M. l'abbé Rive à M.
du 30 mars 1787.

« Vous me parlez, monsieur, des ordres que vous
reçus des augustes souscripteurs qui ont daigné
mon *Essai* sur l'art de vérifier l'âge des miniatures
demander le texte des planches que vous avez en
mains. Vous ne pouviez m'en intimer de plus respec-
tueux et de plus imposants. Mais vous ignorez où mon
corps se trouve. J'ai presque tout le côté droit paralysé
puis le 19 août 1786. Ma tête est libre ; elle l'a toujours
depuis le premier instant de mon accident. Je veux travailler
avec un secrétaire et un faiseur de recherches qui tiendroient
sous ma direction ; mais je n'ai que douze cents livres
de rente viagère, et je suis soumis à l'intérêt de douze
livres tous les ans pour les divers emprunts que je fais
pour me donner tous les livres dont j'ai besoin.

« Les états de Provence viennent de me faire l'honneur
de me mettre à la tête d'une bibliothèque de soixante
volumes qui leur a été léguée. Ils m'ont accordé douze
livres d'émolumens, et quatre cent livres pour mon
soutien. Les émolumens payeront chaque année les intérêts
de ma dette ; mais dans les seize cents livres qui me restent
trouverai-je de quoi payer tous les bras qui sont nécessaires
à mes infirmités et à mon travail ?

« Voilà, monsieur, des raisons plus que suffisantes pour
justifier mon retard, et si je ne suis pas assez heureux pour
recouvrer ma santé, je ne peux vous dire dans quel état
vous aurez le discours que vous me demandez. Ma santé
m'a déjà coûté plus de six mille livres, et ce fonds est
entièrement épuisé à son impression.

« Il seroit peut-être indiscret, monsieur, de vouloir
d'intéresser mes augustes souscripteurs à secourir par
quelque bénéfice, ou quelque pension, un homme de
prêtre, âgé, dont les longs travaux en bibliographie
peut-être mérité quelque célébrité dans le monde.

J'ai pensé qu'à la suite des deux e
M. Robert Reboul sur l'abbé Rive, e
fait le récit de sa triste position, et qu'i
sur lui la bienfaisance royale, pour
que intérêt.

Agréez, monsieur le directeur, l'ass
dération distinguée.

I
conservateur
Ve

Mon cher monsieur Techener

Je vous serais bien obligé de vouloi
mon nom, M. le baron Ernouf, de la
travail sur Randon de Boisset, qu'il vo
vous avez publiée dans le numéro du B
— Remerciez-le également des renseig
sur le château du Thil. Si je les avais eu
dans mon travail.

Le peu de renseignements que j'ai p
famille de Randon de Boisset, je les do
descendant d'une branche collatérale, M
lant, qui a bien voulu me les commu
du 15 mai 1872 et m'autoriser à les pul

Quant à la parenté de M. le maré
famille de notre amateur, M. le baron
existe, et je m'en rapporte à son tém
dois dire qu'ayant eu l'honneur de renc
Randon, quelque temps après sa sorti
guerre, et ayant pris la liberté de l'int
renté, il me répondit qu'il l'ignorait abs
tion n'infirme en rien, du reste, le
baron Ernouf.

Agréez, mon cher monsieur Techener
de mes sentiments bien sympathiques.

Comte L. C

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES

LA SECONDE CHRONIQUE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUZ
précédée d'une notice, par M. Paul Lacroix
(Paris, 1872 ; in-8°, xx, 123 p.).

Il s'agit ici d'une publication fort curieuse, intéressante à un haut degré la bibliographie rabelaisienne.

On n'ignore pas qu'indépendamment de la vaste épopée satirique de maître François, il existe une beaucoup plus courte, intitulée : *Les grandes et inestinguables du grant et énorme géant Gargantua, contenant sa vie et ses hauts faits*. Lyon, 1532, petit in-4°, 16 feuillets. Cette édition est citée dans le *Manuel du Libraire* (5^e édit., tom. V, col. 1037), et dans le *Manuel du Libraire* (autre, Lyon, s. d., 4°, 12 feuillets, et M. J.-Ch. Brunet, 1834, l'objet d'un opuscule fort curieux : *Notice sur les anciens romans intitulés les Chroniques de Gargantua* (in-8°, Paris, 1834). Charles Nodier lui consacra aussi quelques pages, *Bulletin du Bibliophile* (Des matériaux dont Rabelais se servit). M. Brunet observe avec raison que ces chroniques attribuées à Rabelais lui-même, qui les aurait composées, à la demande de quelque libraire. Elles ont été réimprimées plusieurs fois, notamment dans la préface (cxxxv) du commentaire qui accompagne la traduction de Rabelais par C. Régis (Leipzig, 1839, in-8°) et dans les *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions de Rabelais*, par J.-Ch. Brunet (1852, in-8°), p. 1-39. On trouve le même que celui qui figure dans la 20^e livraison de la *Revue critique* in-16 en caractères gothiques, publiée par le libraire

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

le fervent, M. J. Chenu, en a, dans sa collection, une édition fort soignée (typographie soignée, les illustrations sont divisées en douze classes, les Merveilles de Merlin ».

Un autre ouvrage du même genre est le *Manuscrit de Roy Gargantua, ensemble de Utopie, nommée Badebec, Pantagruel, lequel fut roy des Français, et mist à fin ung grant géant, nommé Gargantua*, 1533, in-8°, goth.

Le livre est partagé en 41 chapitres, non numérotés, et n'a qu'un seul exemplaire dans la Bibliothèque nationale.

L'écriture, de l'époque: *Ageté*, est très belle, il a dû paraître en 1533.

RECHERCHES, déjà citées, M. Brunet, dans son *Manuscrit*, où il voit une nouvelle édition des *Chroniques*; il ajoute :

« que cette chronique a été copiée par un scribe, dont le succès aura engagé à en faire une du même genre. — On voit, dans le manuscrit, qu'un plagiat maladroit a imité l'auteur, incapable d'imiter Rabelais, et peut-être même d'en goûter le style en extravagance et en obscénité réussie. »

Un bibliophile s'est ici complu à copier rapidement les *Chroniques* de Rabelais, et, avec soin, il aurait reconnu que dans le manuscrit y était empreinte, que lui seul avait pu et d'écrire de la sorte.

Pour justifier notre assertion, il suffit de voir que la version sensiblement remaniée des *Chroniques* de Rabelais, de la même rédaction reparut à Paris, en 1534 (chez Jean Bonfons), avec quelques additions et diverses suppressions. C'est le *Manuscrit du puissant géant Gargantua et Pantagruel. Le Manuel* (V. 1), qui est le plus précieux, à l'égard duquel l'introduction

mand de Régis, p. cxlv et suiv., fournit d'amples détails. Parmi les variantes, nous signalerons celle de la fin. Les *Chroniques admirables* se terminent par sept vers : *grans et petits, lisez bien cette histoire* . . . suivis de quelques lignes, dont voici la fin : « Je l'ay « extrait au mieulx que j'ay pu et congnoistre de sa vie et légende « selon la vérité » ; tandis que, dans la *Vie admirable*, l'ouvrage se termine de cette manière : *le vouseusse dit plus avant des faitz de Gargantua, mais suffisez-vous quant à présent, et ne laissez à boire* (1).

Ainsi que l'observe M. Brunet, au prologue de cette édition est adapté celui du *Gargantua* de 1535 ; le nombre des chapitres est réduit à trente, parce que plusieurs ont été réunis sous un seul sommaire, en sorte que les trente-trois premiers sont réduits à vingt-trois et les huit autres à sept. Les vingt-trois premiers sommaires de la table ont été reproduits par M. Régis, p. cxlvi, et, d'après lui, par M. Gustave Brunet dans le *Bulletin du Bibliophile*, 10^e série, p. 257-258.

M. Lacroix relève fort judicieusement (p. xcvi), dans les additions faites aux *Grandes et inestimables Chroniques*, certains traits caractéristiques qui ne peuvent appartenir qu'à Rabelais. Nul autre que lui, à cette époque (et un obscur arrangeur moins que personne), n'eût osé parodier la création d'Adam et d'Eve, en faisant naître Gargantua et Gallemelle au moyen des ossements de deux baleines mâle et femelle, que Merlin arrose du sang de Lancelot du Lac. Rabelais seul, en décrivant la délivrance de Gallemelle, assistée par les fées, pouvait se permettre d'ajouter : « Elle pensait « que ce fust la Vierge-Marie et les onze mille vierges qui fussent « venues à son cry. » Et la réflexion de l'époux de Badebec après la mort de sa femme : « Par Saint-Guenalt, qui fust évesque de « Corbueil, il vaut mieulx pleurer moins et boire davantage ; » ne porte-t-elle pas un cachet indiscutable ?

Trois chapitres du *Pantagruel* sont intercalés dans les *Chroniques admirables*, et c'est bien à tort que M. J.-Ch. Brunet ne voit dans

(1) Voir pour l'indication d'autres nombreuses variantes le Rabelais de M. Régis, p. cxlvii, et les *Études bibliographiques sur Rabelais*, par M. G. Brunet (Paris, 1840, 8°). M. Lacroix ne doute pas que ces changements n'aient été faits par Rabelais lui-même. L'exemplaire que décrit Régis appartenait à un bibliophile allemand, le colonel Below.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

recalations que le fait d'un audacieux plagiat lui aurait montré que le texte primitif doit être, puisque l'auteur, dans *Pantagruel*, y a fait des mots et de phrases qu'un plagiaire n'eût pas trouvés plus ou moins ébauchés se trouvent dans les *Contes* et fournissent matière à des chapitres de *Gargantua* définitif et dans *Pantagruel*. Rien qu'en donne M. Lacroix, p. xv et xvi, et ailleurs.

À début, l'auteur invoque l'autorité de *Dieu*, *Tristan de Leonnois*, *Ysaïe le Triste*, et se livre dans la lecture des *romans* de *Merlin*; il parle de fictions, et la grande épopée rabelaisienne est la preuve que maître François a écrit des romans très en vogue à son époque; il y a des rapprochements que les commentateurs n'ont pas fait.

L'auteur était doué d'une grande instruction; il cite, Nicolas de Lyra et autres; il invoque des auteurs comme Gaguin, maître Jehan Lelement André de la Vigne, auteur de la *Lectione*. Il connaissait fort bien les régions de la Touraine qu'il avait habitées, Saumur, Laval, Poitiers. Il n'est-il pas évidemment être de la Touraine pour parler de l'orme Brandin, qui est auprès de la forêt de Chanteloup?

On trouve dans de nombreux passages des *Contes* des chiffres minutieusement fantastiques qu'il faut inscrire : « Pour luy faire des chausses bonnet et achepté deux cens cinquante aulnes d'escarlatte et troys quartiers et demy, et pour le tinter lesdites chausses a esté levé chez ung grand drapier ung quart, moytié vert et moytié bleu (pour les perles et cercles de la gibecière de Gargantua) valant mil livres, troys quarterons et deux grains et ont environ dix-sept mil cinq cens quatre-vingt une once (p. 53). . . . D'un seul coup d'archer sept lions, xv léopards, viii loups, xi ours et deux grands serpens (p. 95). . . . D.

REVUE CRITIQUE.

« avoit la chair de III cens liepvres et III cens pains, d
« pain pesoit iv livres et II onces » (p. 39). . .

Arrêtons-nous ici; tous les bibliophiles sauront gré à d'avoir mis en lumière un livret qui est une ébauche magistrale de Rabelais, qui s'y rattache par des liens bles. Par une triste fatalité, il avait été complétement par le seul bibliographe français qui en eût parlé et les assertions de l'auteur du *Manuel* jouissant, à d'une grande autorité, il était nécessaire de rectifier l'appréciation dont, cette fois, il n'avait pas su se préserver.
G. B.

RÉGNIER, sociétaire de la Comédie française, par d'Heylli, avec portrait à l'eau-forte par Mart. impr. Jouaust, 1872; un vol. in-16 de 141 pages, papier vergé, prix : 5 fr.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Georges d'Heylli l'exacte biographie de l'illustre comédien que le Théâtre vient de perdre. Plût à Dieu que semblable travail eût tous les grands acteurs du siècle dernier; nous n'en sommes souvent réduits à des hypothèses sur beaucoup de points d'histoire, qui est celle de l'art, ou tout au moins à des restitutions.

M. d'Heylli, qui traitait d'un vivant dont le mérite nous est parfaitement connu, s'est moins préoccupé d'apprécier son talent, — ce qui est fait depuis longtemps dans la presse, — que de raconter son histoire. D'ailleurs les faits seuls ont le plus grand mérite d'éloquence. Régnier est un des rares comédiens qui ont abandonné une carrière libérale pour embrasser celle du théâtre. N'était-ce déjà pas, avec la forte éducation qui lui avait servi de garantie du brillant chemin qu'il devait y faire? et d'autant plus long (quarante-trois ans de théâtre!), un des plus grands noms que mentionnent les annales dramatiques, et d'autant plus couru, que le voyageur ne s'y est point épuisé. Ceux qui ont connu M. Régnier savent que sa santé physique et in-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

au Conservatoire et à la collaboration.

encore une fois M. d'Heylli
plet sur le grand comédien
dire, aurait dû recevoir la

Jules

*Princesse de Condé (Claire-
r Charles Asselineau. Po*

noble et touchante figure qu'
cles d'obscurité, sinon d'o
, femme de Louis XIV; l
vertueuse épouse du plus de
est préoccupée de Claire-Clé
ondé. Les vertus privées n'
éressement, l'abnégation, le
se et de mère, sont assurés
monde léger, quand il n'est pa
is de celles qui arrêtent l'at
pas quelque élément rom
surplus, ne fait pas défaut
; et l'on s'étonne, avec l
que figure n'ait pas tenté la
rien de *madame de Longuevi*
place dans sa galerie des fe
Nous avons tout lieu de cro
l'auteur de l'*Histoire des pr*
mettra pas dans son troisièm
la faute des historiens qui l
le Rocroi la digne compagn
archives de cette illustre ma
sur l'infortunée princesse de
relations. Reste à savoir qu.

REVUE CRITIQUE.

politiques lui laisseront le loisir d'achever cette importation. — Il y avait là, quoi qu'il en soit, un regret qui n'existe plus aujourd'hui. Aidé de documents peu épars dans les mémoires et les correspondances du les pamphlets, dans les chansons, malveillants parfois contradictoires, mais rapprochés et discutés avec une cité, M. Asselineau est parvenu à composer une histoire plète et très-circonstanciée de la princesse de Condé. découvertes pourront, mais sans la contredire, y ajouter épisodes, ou accentuer davantage, mais sans les altérer de cette physionomie si heureusement retrouvée. M. qui n'en est pas à ses débuts dans ce genre de restitutions, a eu, cette fois, la main tout à fait heureuse : attachant que son récit, écrit de ce style simple, élégant auquel il nous a habitués de longue date, et où respire de la vérité et le besoin de venger une noble victime des contemporains et des dédains de l'histoire est tout à la fois une restitution et une réhabilitation. Clémence de Maillé-Brézé paye, du repos de sa vie enneur d'avoir été l'épouse du grand Condé. Elle pouvait naissances, prétendre à une pareille alliance, et le d'Enghien, dont le cœur était occupé ailleurs, y répugnait. Mais Claire de Maillé était, par sa mère, la nièce chelieu dont ce mariage flattait l'amour-propre, et l'épouse de cette époque nul, pas même un prince du sang, n'était résister aux volontés du tout-puissant cardinal. Dès les premiers jours de son mariage, la jeune princesse eut à lutter de différence ou plutôt contre l'aversion de son époux même à s'y résigner ; ni une conduite irréprochable, les plus tendres, ni le dévouement le plus absolu, ne purent en triompher. En cela, sa destinée n'est pas sans analogie avec celle des deux princesses dont nous invoquons tout doucement et mélancolique souvenir ; mais, de plus qu'elles, la suprême douleur de subir l'ingratitude d'un fils dénaturé pas tout : un jour vint où la pureté de sa vie fut impuissante à défendre contre la calomnie. Une altercation survenue entre deux gentilshommes de sa maison servit de prétexte à de perfides insinuations et servit de prétexte à odieux soupçons. M. Asselineau en fait bonne justice.

livre, et le lecteur, sous les yeux duquel il a pris soin, dans l'*Appendice*, de mettre toutes les pièces du procès, n'hésitera pas à confirmer son jugement. Si, au lieu de ce mariage si disproportionné, Claire de Maillé eût contracté une union plus conforme à son rang, elle eût pu être heureuse et traverser brillamment la vie; ses avantages physiques, les aimables qualités dont elle était douée, permettent de le supposer. Elle était loin d'être cette femme insignifiante et nulle que ses contemporains, et ses contemporaines surtout, affectaient de voir en elle. La *campagne de Guyenne*, dont il faut lire l'émouvante relation dans le livre de M. Asselineau, l'a bien prouvé d'ailleurs, en même temps qu'elle nous apprend que la princesse de Condé n'était pas tout à fait exempte de cette fièvre d'aventures qui, durant ces singulières années de la Fronde, semblait s'être emparée de toutes les dames de la cour pour les transformer en véritables héroïnes de roman. Elles posaient comme des modèles devant les romanciers d'alors ainsi dispensés d'avoir de l'imagination, et voilà comment M. Cousin a pu étudier la société du dix-septième siècle dans les romans de mademoiselle de Scudéry. — M. Asselineau fait remarquer, en terminant, que cette sorte de conspiration du silence qui se faisait autour de la princesse, quand la calomnie se taisait, semble l'avoir poursuivie jusque par-delà le tombeau. Sa mort passa à peu près inaperçue; à peine une brève mention dans les gazettes ou dans les correspondances; nul écrivain pour raconter cette vie si accidentée, bien que si pure; nul prédicateur pour retracer ses vertus. Bossuet, dans son oraison funèbre du prince de Condé, reste muet sur la princesse! L'anathème lancé contre Molière pesait déjà lourdement sur la mémoire du grand prédicateur. M. Asselineau a découvert une nouvelle tache dans ce soleil. Après avoir *maudit* Molière, Bossuet a *oublié* la princesse de Condé.

J. E. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'année qui finit est une année d'épreuve d'un an, même quinze ou dix-huit mois, la cueille, se cherche et tâche de s'accoutumer nouvelle en ce pays, de travailler sous les yeux « Que chacun, disions-nous l'an passé en reprenant si cruellement interrompu de notre publication de nous, ouvrier, artisan, artiste, écrivain, prenne son outil ou son instrument et le manie consciencieusement, honnêtement. Et ainsi une France, car nous référons des Français. »

Eh bien, la France s'est remise au travail; elle a recommencé à marcher dans les vieux sentiers; les uns, pour les pertes, les autres, pour rattraper le temps perdu, marchent à morceaux en double. Les académies ont recommencé leurs séances, les théâtres ont renouvelé leur répertoire, les revues ont écoulé leur arriéré, la librairie a fait son bilan. Et maintenant où en sommes-nous? On ne peut dire d'un pays si fortement ébranlé, foudroyé, se remette allègrement en marche au lendemain de la guerre faite, ou qu'il saisisse l'instrument de travail où il dépose les armes. Disons même que les Français souffrent non-seulement de la guerre, mais de la paix qui l'accompagne, et qu'il n'est pas trop étonnant que l'année de 1871 dure encore à présent. Ce n'est pas moins le petit nombre des œuvres que le mouvement nouveau et d'une direction nouvelle. Les vents terribles qui ont soufflé sur nous depuis 1870 n'ont pas fait fléchir la girouette? M. Dumas le fils,

contions en ce temps-là les préfaces furib
parler en vieux style, d'en couronner l'é
chure insensée à laquelle petits journaux
ont infligé son vrai titre, et où l'ignoranc
de ses théories. Hier soir, à l'Odéon, un
venir, nous dit-on, nous réservait un d
mijotés pendant trente ans par Scribe et
ville, Mazères, Galoppe d'Onquaire, l
queue de l'école de l'ancien Gymnase
donc la comédie de l'adultère et des aff
dit son dernier mot. Il nous faut encore
texte d'art dramatique, des inconnus, fo
leurs, s'expliquer derrière une rampe de g
et leurs contrats. J'avais dîné hier chez n
tais sorti fatigué par l'ennui des convers
je les retrouvais à l'Odéon. Voici un pauvre
n'avoir pas été bon ménager de son bie
su comprendre le système des coupes de
des chevaux, se voit sermonné par son fi
notaire en présence de sa femme, et
par mademoiselle sa fille, laquelle, à la sc
en main l'autorité et les rênes de l'écono
demande où est en tout ceci la comédie
ment davantage dans le *Chapeau encha*
Gautier, que l'on jouait le même soir, et q
inspiration de Molière ; et dans tous les
ment plus dans l'oreiller du *Malade ima*
raisonnements de Gros-René. Ce même
nous disait-on, des *stocks* d'actes en pro
aux divers théâtres français, et qui défil
hiver, si nous avons le courage de les aller
produit aujourd'hui a une odeur de réchat
prime ses vers, l'auteur fait reprendre s
que chacun se défie de l'avenir et préfère
les anciens rôles, de crainte de voir co
nouveaux. Où donc est-elle, cette brilla

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

plaignait tant dans son impatience de trouver tr aux portes ? N'a-t-elle rien à nous dire ni à Ce serait pourtant bien à propos. Vieillards que n ou du moins vétérans éprouvés par les camp avons tous besoin d'être égayés ou du moins cor pas un lazzi, pas une gambade ! pas même un c ou une historiette ! Nous en avons assez des *M brancardier*, ou des *Souvenirs d'un chirurgien* a et de toute cette littérature de deuil ou de misér riosité a fait fleurir au lendemain de nos mysté tres.

N'avons-nous pas autour de nous assez de m ribonds ? Car, en passant je le remarque, comb dont le courage a dépassé les forces, et qui, plei et de patience au moment du combat et de la f bent aujourd'hui vaincus par des efforts dont pas calculé la durée, par des privations dont ils soupçonné la violence ? Le pauvre Théophile G mort, nous vous avons dit comment. C'est une v guerre ainsi que ce pauvre Daremberg, épuisé et les veillées de l'ambulance, et dont l'*Union m* pelait dernièrement les services, tout en annon probable de sa bibliothèque. « Dans les notice ques, dit l'*Union*, consacrées au docteur Darem bre de l'Académie de médecine et professeur c la médecine à la faculté de Paris, on s'est occ vant professeur, de l'auteur de tant de travaux pour l'histoire des sciences médicales ; on a étud historien qui, dès 1847, méritait l'honneur d' par Rosenbaum, de Halle, comme le médecin fra après M. Littré, le mieux mérité de l'histoire mé on a trop négligé l'intelligent bibliophile, l'inf lectionneur qui, pendant trente ans, a consacré la meilleure partie de ses revenus à former la pl bliothèque médicale et littéraire qu'ait jamais pos vant. Ayant été chargé par le docteur Darembe

ger le catalogue de sa vaste bibliothèque qu'une autre personne à même d'en saisir l'importance. Pour se faire une idée, de ces incomparables richesses bibliographiques de M. Daremberg, il faut en parcourir le catalogue (comprenant, pour la médecine, près de 100 volumes) qui révèle le véritable amateur de beaux livres. On nous signale ensuite, à côté d'incunables conservés, de raretés bibliographiques, de notes manuscrites, des autographes, et de leur reliure; de belles éditions d'Hippocrate, de Celse, d'Avicenne, des *Artisella*, de M. Salerne, d'Ambroise Paré, et qui ne se trouvent que dans les ventes; les œuvres des médecins arabes, objet constant des études de M. Daremberg; des « éditions d'ouvrages » du seizième et au dix-septième siècle, des œuvres des médecins modernes, et enfin une bibliographie importante qui ait jamais été faite de bibliographies, de mémoires relatifs à la médecine, aux hôpitaux, aux constatations, aux doctrines, etc. »

« Et maintenant, se demande le jeune homme, comment venir cette immense et précieuse collection ? »

Hélas ! nous le savons, toutes les fois qu'un médecin, archéologue, géologue, vient à mourir, il laisse dans son pays les instruments, livres, notes, et tout ce qui, pendant ses études lui ont fait un besoin, et qui, par sa mort, ne peut pas assez riche pour acquérir le legs. C'est ainsi que, plus tard que l'an dernier, lors de la mort de M. Danyau, ni l'Académie de médecine, ni la faculté de Paris, n'ont pu profiter de la collection de livres spéciaux sur l'obstétrique et les sciences auxiliaires.

Combien de fois, en sa vie, un homme de lettres, regrette-t-il de ne pouvoir trou-

nuscrit, ancien ou moderne, nécessaire à ses études pas entendu mainte fois, en de tels sujets, les docteurs conservateurs des bibliothèques publiques ? — Nous ne l'avons pas ! Nous ne pouvons pas tout. Les bibliothèques ne paraissent pas se douter d'un tel besoin, c'est que les travailleurs, par la nature spéciale de leurs travaux et de leurs recherches, sont leurs pourvoyeurs et nécessaires. Ces livres qu'elles n'ont pas le loisir de trouver et de rechercher même, ils les recherchent, et finissent toujours par les découvrir aux dépens de leur présent et de l'avenir de leurs héritiers, pressés qu'ils sont par la nécessité. Une collection paraît ainsi de ces livres dont on déplore l'absence : les voilà tout trouvés, dans la meilleure condition, collectionnés et fécondés en quelque sorte par le travail d'un homme de mérite. On va se jeter dans le doute et profiter d'une occasion inespérée et qui ne se retrouvera pas de longtemps. Le plus souvent les héritiers ne demanderaient pas mieux que de vendre eux-mêmes sur le prix pour l'honneur de mettre en circulation un souvenir de famille. On se libérerait par une rente quelquefois par des paiements annuels. Non, on préfère rester dans le doute et se plaindre pendant des années de la rareté des livres et du hasard des bonnes aubaines. De cette façon, l'histoire de la bibliographie est un peu l'histoire de la tapisserie de Pénélope : les collections se forment et se dispersent, et se dispersent pour se reformer plus tard quelquefois à l'étranger, d'où les livres ne reviennent pas. Pauvre France ! c'est ainsi qu'on te dépouille, et que le travail de tes enfants te profite rarement.

J'aurais voulu finir sur des pensées moins lugubres. Où prendre la littérature à l'heure qu'il est, ailleurs qu'à la librairie ? Tel poète réimprime pour la troisième fois ses vers, en les châtiant sous un nouveau titre pour les rendre plus dignes de se présenter à la page. Il y a une librairie affectée aux travaux de la jeune école, comme l'on dit ; elle réimprime]

Montaigne sur le texte de 1595. Chacun comme si le temps était gratuit, et la vie rappelle qu'étant à Venise, vers 1860, je une chose qui ferait plus pour la délivrer tous les efforts combinés de la diplomatie d'un nouveau Titien ou d'un nouveau effet ferait un chef-d'œuvre parmi nous. Le découragement n'est que trop excusable nous avons subi. Néanmoins le découragement une espèce de lâcheté. Pauvre France du ciel ! elle a eu sa floraison trop tôt ; c'est manqué. Est-il donc vrai que nous n'avons ni journalistes et des musiciens ?

Charles

NÉCROLOGIE.

— M. Pierre PINÇON, né à Montauban, le 2 f est mort à la fin du mois d'octobre 1872 ; coi il se livra plus tard à la bibliographie, entra, bibliothèque Sainte-Geneviève, et devint s sous-bibliothécaire et bibliothécaire. Il a pub *graphie bibliographique de Sainte-Geneviève*, son *Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève* en 1867, avec MM. Denis et de Martonne, le *bliographie universelle* faisant partie des *Man*

— M. J.-J. PELLASSY de l'OUSLE, né au M^s 1793, est mort à Compiègne, le 3 octobre 1872 ; chef d'institution à Paris, il était bibliothécaire Compiègne depuis 1852. Il est auteur de l'*H* *lais de Compiègne*, imprimée en 1862, d'une *laire de Jeanne d'Arc*, etc.

— M. ROGET, baron de BELLOGUET, né à Be (Rhin), en 1796, est mort à Nice, le 3 août 1872 ; général de l'empire, M. de Belloguet prit d la campagne de France, pendant laquelle il quitta le service militaire en 1834 avec le d'escadron, pour se livrer aux recherches publia, en 1847, ses *Questions bourguignonnes* obtint une médaille d'or au concours des ar nales, à l'Académie des inscriptions et belles tint encore la même distinction en 1849 et 1850 autres ouvrages sur l'histoire de la Bourgogne *Ethnogénie gauloise*, qui fait incontestablement l'étude de l'histoire nationale en France, obti

grand prix Gobert. Il préparait un ouvrage sur les Cimmériens lorsque la mort arrêta ses travaux. M. de Belloguet a laissé sa riche bibliothèque à la bibliothèque de la ville de Dijon.

— M. Jacques-Simon CHAUDÉ, né à Paris le 17 septembre 1791, est mort le 20 août 1872. Fils d'un imprimeur, il débuta comme typographe et il étudia la médecine. Chaudé devint le collaborateur de son beau-père, le docteur Brosset, lorsque celui-ci abandonna l'exercice de la médecine, pour prendre un brevet de libraire-éditeur. Reçu officier de santé, puis licencié ès lettres, il succéda en 1821 à son beau-père, comme libraire. Il écrivit une partie des articles d'anatomie et de chirurgie dans le *Dictionnaire de médecine*, de Capuron et Nysten. Il se consacra alors à la publication d'un grand nombre d'ouvrages de médecine et aux réimpressions successives du *Dictionnaire* de Nysten. En 1831, membre de la commission de salubrité du onzième arrondissement, il fut chargé en 1832, lorsque le choléra éclata, de la direction des secours dans le quartier de la Sorbonne, et reçut, le 24 août 1833, pour services rendus à l'humanité, la croix de la Légion d'honneur. Il devint juge suppléant au tribunal de commerce en 1841, adjoint au maire du 11^e arrondissement en 1846. Il était membre de la commission d'hygiène, et du conseil d'administration de la Société philanthropique, où il siégea pendant quarante ans.

— M. Adolphe XAVIER, propriétaire de la librairie étrangère, établie rue de la Banque, se retira des affaires en 1869, et vint de mourir à Passy, le 30 octobre 1872, à l'âge de 67 ans.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

— Signalons deux publications récentes qui, à divers titres, méritent l'attention des amis des livres : *Vies des bordelais et périgourdens*, par Guillaume Colletet, précédées de notes et appendice par Ch. Tamizey de Larroque, 1872.

Ces *Vies* viennent augmenter le nombre des biographies qui composaient le vaste travail de Colletet, et qui ont été livrées à l'impression ; malheureusement une faible partie seulement de l'œuvre de l'académicien a été imprimée et le manuscrit, déposé à la bibliothèque du Louvre, a péri dans le funeste incendie qui a détruit cette riche collection. C'est là une perte qu'on ne saurait trop déplore. Les quatre poètes que M. Tamizey de Larroque nous fait connaître aujourd'hui sont : Lancelot de Carle, Marc de Nègre et Étienne de la Boétie, l'illustre ami de Montaigne. L'auteur a joint aux renseignements souvent intéressants qu'il donne Colletet des notes nombreuses où l'on apprend beaucoup de choses, où l'on reconnaît des recherches aussi sévères que judicieuses ; bien des erreurs, commises par des écrivains renommés, sont relevées en passant.

Les *Chansons de Carateyron*, poète du seizième siècle. C'est une réimpression donnée à Nice, par l'éditeur Gay, d'un petit volume en langage provençal dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, acheté en 1816 par M. de la Harpe et qui ne s'est pas retrouvé après la mort de ce bibliophile. Il aurait donc complètement disparu, si M. G. B. qui l'avait eu entre les mains et qui en avait fait copie n'avait donné en 1844 une réimpression tirée à 600 exemplaires et fort difficile à rencontrer aujourd'hui. Le *Manuel du Libraire* parle avec détail de ce livret (5^e édition).

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

598 et 1790); M. Bory s'en est également occupé (*Oride de l'imprimerie à Marseille*, p. 129); l'impression parait avoir eu lieu vers 1532. La troisième édition ne rendra beaucoup plus communes ces productions fort dignes d'attention à divers égards; elle n'a été tirée qu'à 100 exemplaires, et elle est précédée d'une notice qui renferme des particularités curieuses.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ORDRE DES AVOCATS. — L'incendie du palais de justice a détruit une grande partie de la bibliothèque de l'ordre des avocats à la cour d'appel. La compagnie des notaires, désirant contribuer à réparer ce désastre, a offert au barreau d'importantes collections extraites de sa bibliothèque. A la suite de ce don, le conseil de l'ordre des avocats a arrêté qu'une médaille commémorative encouragée par la compagnie des notaires à la restitution de la bibliothèque de l'ordre, serait remise au président de la chambre des notaires. Une députation du conseil de l'ordre des avocats à la cour d'appel, composée de MM. Rousse, bâtonnier, Templier et Colmet de Caumont, est venue offrir à la chambre des notaires les récomptes votés par le conseil, ainsi que les médailles commémoratives. Ces médailles, au nombre de trois, en or, en argent et en bronze, et le diplôme sur velin, contenant l'arrêté du conseil et signé de tous les membres, seront déposés dans le médaillier de la bibliothèque et dans les archives de la chambre des notaires.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — L'Académie, dans sa séance du 29 novembre, a nommé M. Amédée-Firmin Didot académicien libre, en remplacement de Cherrier, décédé.

L'INSTITUT SMITHSONIEN A WASHINGTON. — L'*Institut Smithsonian* a été fondé, grâce au legs de James Smithson, naturaliste du duc de Northumberland, né en 1770 et mort

à Gênes en 1829, qui légua sa fortune au gouvernement des États-Unis, pour être consacrée à la fondation d'un établissement destiné à l'accroissement et à la propagation des sciences parmi les hommes. Lorsque le gouvernement fut mis en possession de cette fortune, en 1846, elle s'élevait à plus de quatre millions. Pour accomplir le vœu du testateur, on arrêta la création d'une bibliothèque et d'un musée des sciences, ainsi que l'encouragement des recherches scientifiques qui seraient publiées aux frais de l'Institut. Les ouvrages qu'il a déjà fait paraître forment 17 volumes in-folio ; il publie un recueil de *Mélanges*, commencé en 1862. L'*Institut smithsonien* entretient des relations avec un très-grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires de l'étranger. On en compte actuellement 1,741, avec lesquels il fait des échanges de livres, de mémoires, de collections et de journaux. On trouve dans le dernier volume de ses *Mélanges* le catalogue de tous les journaux et recueils périodiques faisant partie de sa bibliothèque. C'est la liste la plus complète de mémoires des sociétés savantes qui existent sur toute la surface du monde. Pendant l'année 1870, cette société a envoyé dans les pays étrangers 1,805 ballots de livres, brochures, etc., et elle en a reçu 3,705. Les envois de l'Institut smithsonien, et ceux qui lui sont destinés, circulent en franchise à travers les douanes du monde entier.

— JEAN COUSIN. — Le livre que M. Ambroise-Firmin Didot vient de publier sous le titre de *Étude sur Jean Cousin* se rattache à d'autres ouvrages du même auteur : l'*Histoire de l'imprimerie* et l'*Essai sur la gravure sur bois*. On sait que M. A.-F. Didot possède une magnifique collection en ce genre et la plus riche bibliothèque en manuscrits et en livres imprimés.

L'*Étude sur Jean Cousin* se distingue par les documents les plus curieux et les recherches les plus minutieuses, propres à faire découvrir les véritables œuvres de ce grand artiste.

Jousin, à la fois sculpteur, peintre, architecte, quit à Sens, vers 1500, et vivait en 1580. M. F. Didot dans ses recherches sur les peintures sur toile et sur verre de Jean Jousin ne mentionne que les œuvres qui intéressent les bibliophiles. M. Didot n'hésite pas à attribuer les miniatures du livre de prières composé par Henri II, qui était déposé au Musée des souverains, et il croit que le beau manuscrit comportant des miniatures, qui représentent l'entrée de Henri II à Paris, est l'œuvre du même artiste.

Il faut surtout comme graveur sur bois que Jean Jousin attire notre attention. Parmi ses chefs-d'œuvre on doit placer certaines planches de son œuvre et l'ouvrage intitulé : *l'Entrée de Henri II*. On doit aussi lui attribuer la copie de son œuvre.

Nombre des dessins et des gravures sur bois qu'il exécuta pour les livres imprimés de 1540 à 1580. Papillon dit dans son *Traité de la gravure* : « Presque toutes les estampes des livres imprimés sous les règnes de Charles IX et de Henri II sont de sa gravure sur bois. » M. Jousin était en relation avec quatorze imprimeurs ou libraires, avec lesquels il dessina ou grava également des marques allégoriques, dont quelques-unes sont d'œuvre d'invention et d'exécution. Malheureusement aussi modeste qu'habile ne mit jamais ses initiales sur ses gravures.

CONGRÈS DES IMPRIMEURS-LIBRAIRES A VENISE. Le congrès des imprimeurs-libraires italiens s'est ouvert, le 12 septembre dernier. Dans la séance inaugurale, le chevalier Giuseppe Pomba, le congrès a décidé d'établir, à Florence, un dépôt de toutes les publications de la librairie italienne. On s'est également

la proposition de l'abbé Petochi, tendant à publier un répertoire bibliographique de tous les ouvrages publiés en Italie depuis la découverte de l'imprimerie.

— *BIBLIOTHECA DANICA*. — M. Chr. V. Brunn, conservateur en chef de la grande bibliothèque royale de Copenhague, publie, avec l'assistance du gouvernement danois et de plusieurs sociétés savantes du Danemark, un catalogue systématique de la littérature danoise, de 1482 à 1830. La première livraison, qui comprend la théologie, a déjà paru; elle est composée de trente-huit feuilles.

Ce catalogue de la collection danoise que possède la bibliothèque royale de Copenhague, et qui contient environ 70,000 volumes, sera complété à l'aide de la bibliothèque de l'université de Copenhague et de la bibliothèque de Karen Brahe, à Odensee. Il contiendra : les livres publiés en Danemark, en Norvège, en Islande et dans les colonies; les traductions en langues étrangères des œuvres des auteurs danois; les ouvrages d'auteurs danois publiés hors du Danemark. On y ajoute encore les publications des auteurs étrangers traitant spécialement du Danemark.

La *Bibliotheca Danica* aura de l'intérêt, non-seulement pour le Danemark et la Norvège, mais aussi pour les pays étrangers. Ce vaste catalogue aura l'avantage d'offrir un tableau à peu près complet des sciences et de la littérature du nord de l'Europe, que l'on connaît fort peu à l'étranger.

— *LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN FRANCE*. — Nos bibliothèques publiques sont dans un état de pénurie regrettable. Les ressources qui leur sont attribuées par le budget du ministère de l'instruction publique sont tout à fait insuffisantes. Aussi, sauf notre grande Bibliothèque nationale, il n'existe pas, à Paris ou en province, de collections qui soient au courant de la littérature et de la science modernes; la Bibliothèque nationale est elle-même très-pauvre en livres étrangers. Il n'est pas difficile de se rendre compte des

le cette situation. Les crédits pour achat ne modicité déplorable; notre grande Bibliothèque l'État un peu moins de 500,000 fr. par an, et les bibliothèques publiques ne lui imposent qu'une dépense 600 fr.; encore ces sommes insuffisantes sont-elles presque entièrement par le personnel ou le chauffage. La Bibliothèque nationale ne dispose, pour acquisition, de manuscrits, d'estampes, de cartes, d'objets divers, frais de reliure, etc., que de 150,000 fr. par an. Avec les mêmes dépenses, la bibliothèque de la ville de Paris en dépense 7,400 fr. par an; la bibliothèque de la Faculté de théologie 1,000 fr.; la bibliothèque Sainte-Germaine 800 fr. Une bibliothèque peut-elle se contenter de 1,000 fr. ou de 7,400 fr.? Le budget alloué en faveur des bibliothèques de la province, complètement dépourvu de travail intellectuel, sont-ils offerts à Paris.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES EN RUSSIE
propagation des livres utiles fon-
nées à Moscou, et obtient des r
Cette société s'est recrutée dans
bourgeoisie ; elle a fondé une li-
es d'instruction et de lecture pop-
possible , et favorise surtout les éc-
tion. Elle s'est mise en relation av-
il qui apporte son contingent aux
; elle prend, de plus, en dépôt
qui lui paraissent utiles. Il a été
Moscou, un vaste cabinet de lectu-
alle d'auditoire où l'on fait des l-
nt pas lire. Le dernier catalogue
populaire de Moscou contient u-
rages sur les sciences et l'histoir

vains russes ont mis à la portée du peuple les résultats de leurs savants travaux. Les dotations privées en faveur de l'instruction populaire se sont élevées, en six ans, à 4,140,000 francs.

— **MUSÉE DES ARCHIVES NATIONALES.** — Tel est le titre d'un magnifique ouvrage publié par la direction des archives nationales, avec l'habile concours de M. Henri Plon.

On sait que l'hôtel Soubise renferme un vrai trésor de documents originaux. C'était une entreprise colossale que de reproduire en *fac-simile* des spécimens de toutes les écritures depuis les temps mérovingiens, et des documents historiques les plus importants. Ce recueil, composé de 1,200 fac-simile, avec introduction, notices et analyses, est non-seulement un musée paléographique, mais aussi une histoire de la France, reconstituée par les monuments écrits, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la révolution de 1789 : chartes, traités, contrats, lettres autographes des princes mérovingiens, carlovingiens et capétiens, des Valois, des Bourbons et des personnages célèbres de notre pays.

Aucune nation ne possède un tel ensemble de documents originaux, et une série d'actes authentiques non interrompue depuis près de treize siècles.

LE MUSÉE DE NUREMBERG. — Le musée national allemand, fondé à Nuremberg, vient de faire des acquisitions importantes qui se rattachent aux origines de l'imprimerie.

Nous indiquerons une suite de gravures sur métal et sur bois, à partir du quatorzième siècle jusqu'aux dix dernières années du quinzième. La série consacrée à l'imprimerie renferme des spécimens de xylographie, et des échantillons des premiers livres imprimés avec des caractères mobiles, par Gutenberg, Pfister, Fust et Schœffer. Parmi les livres à gravures sur bois que possède le musée, on trouve beaucoup de raretés et quelques exemplaires uniques.

La collection des manuscrits s'est enrichie d'un fragment

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

commencement du sixième s
ès-remarquable par le caract

DÉMIE DES INSCRIPTIONS ET
e fait connaître à l'Académie,
prix Gobert, que cinq ouvrag
icours de 1873. En voici les
ham Duquesne et la marine

;
ministration des États de Breta
L. Caron ;

re de saint Abbon, abbé de
i Réole en 1004, par l'abbé F
é de paix et de commerce e
les relations des chrétiens
u moyen âge, par M. Mas-L
laires et Archives des commu
l'arrondissement administra
cul.

vrages viennent s'ajouter de
ont actuellement en possessor
voir :

e de saint Alexis, etc., par M
anson de Roland, par M. Léoi

Le propriétaire-gérant : I

TABLE DES MATIÈRES.

MÉLANGES HISTORIQUES. — *Marie-Émilie Joly de Choin*, par M. Éd. de Barthélemy, p. 1. — *Mémoire inédit sur M^{lle} de Choin*, par M. Éd. de Barthélemy, p. 211. — *Lettre sur le château de Thil, en Vexin, ayant appartenu à la famille Randon*, par M. le baron Ernouf, p. 369. — *La Dernière Maîtresse de Louis XV*, p. 516.

MÉLANGES LITTÉRAIRES. — *Une Réhabilitation de Ronsard, dans la première moitié du XVIII^e siècle*, par Joseph Boulmier, p. 120. — *Lettre de M. A.-L. Sardou, sur la prononciation du français au seizième siècle*, p. 147. — *Souvenirs sur Théodore Rousseau*, par Alf. Sensier, par C. R., p. 155. — *Aux jeunes personnes*, par Ch. Nodier, p. 185. — *Les Amateurs d'autrefois, Paul Randon de Botset*, par le comte L. Clément de Ris, p. 194. — *Souvenirs de la maréchale princesse de Beauvau, etc., recueillis et mis en ordre par M^{me} Standish, née Noailles*, par M. Paulin Paris, p. 281. — *Vicissitudes d'un livre et d'un auteur*, par M. Rob. Reboul, p. 308. — *Le Rouleau des morts du maréchal de la Palice*, par P. L. Jacob, bibliophile, p. 394. — *Conversation (inédite) avec un sourd-muet de naissance*, par Rob. Reboul, p. 413. — *De l'Origine et du Développement des romans de la Table ronde : le Saint Graal*, par M. Paulin Paris, p. 457. — *Lettre à M. le directeur du Bul-*

letin, sur l'article de M. le Ernouf, relatif à Randon de Botset, par M. le comte L. Clément de Ris, p. 520.

LETTRÉS INÉDITES. — *Lettre d'ite de Marie de Savoie-Nei reine de Portugal*, p. 21. — *Lettres inédites de Jeanne tiste-Marie de Nemours, du de Nemours*, pp. 302, 303, 305. — *Lettre inédite d'atherine de Bourbon, sa Henri IV*, p. 305. — *Du de Saint-Florentin*, p. 306. — *roi Louis XV*, p. 307. — *inédites de Henri IV*, p. 31. — *Lettre inédite de Blaise de luc*, p. 379. — *De de Montmorency, duchess Thouars*, p. 381. — *D de Longueville*, p. 381. — *saint Vincent de Paul*, p. — *D'Anne de Gonzague*, p. — *Du cardinal Mazarin*, p. — *De Fr. Charpentier*, p. — *De Gabrielle de Rochech abbesse de Fontevault*, p. — *D'Armand de Rancé, abb Trappe*, p. 387. — *De évêque d'Avranches*, p. 38. — *Du duc de Penthièvre*, p. 3. — *De Dumouriez*, p. 391. — *tres inédites de Guyot de taines*, p. 391. — *De l'a Chanlieu*, pp. 392 et 39. — *Lettre inédite de Bantru*, p. — *Du P. Bouhours*, p. 41. — *Du P. Bourdaloue*, p. 41. — *De Marie de Beauvilliers, de Montmartre*, p. 495. — *Jacques Boileau*, p. 496. — *Boisrobert (en vers)*, p. 4

TABLE DES MATIÈRES.

la duchesse de Bourgogne, 497. — *De Bussy-Rabutin*, 498. — *De Jean Chapelain*, 498. — *De Colbert*, p. 500. — *Prince de Conti*, p. 500. — *Corbinelli*, p. 501. — *Du cardinal Dubois*, p. 501. — *De la comtesse d'Éon*, p. 502. — *De Thallotais*, p. 503. — *Du duc de Meilleraye*, p. 504. — *De La Vergne*, p. 505. — *la duchesse de Longueville*, 505. — *De Malherbe*, p. 506. — *De Mascaron*, p. 506. — *Du duc de Montausier*, p. 507. — *Du duc de Nivernais*, p. 508. — *De Rambouillet*, p. 508. — *Les lettres inédites de Gabrielle de Rochouart*, abbesse de Fontenay, p. 509. — *Lettre inédite d'Anne de Rohan*, p. 510. — *De M^{lle} de Scudéry*, p. 511. — *Du Père Singlin*, p. 511.

BIBLIOGRAPHIQUES. — *Port sur les pertes éprouvées des bibliothèques publiques, à Paris, pendant les deux sièges*, par M. Henri Baudrillart, p. 39. — *Lettre au directeur du Bulletin, sur le Livre des marchands et le Dictionnaire des anomalies*, p. 80. — *Sur le recueil de la bibliothèque de Jean Charron, l'auteur du poème de la Vieillesse*, par M. Apollin Briquet, p. 32. — *Les Mystères de Jean de La Fontaine*, par J.-R. Denais, p. 365. — *Les Moines imprimeurs*, par M. de La Roche Alès, p. 405. — *Le Marquis de Chennevières-Pointel : sa vie et sa bibliographie*, par M. le comte L. Clément de Ris, p. 423.

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE. — *Abbe Rive et ses manuscrits*, par Rob. Reboul, p. 58. — *Étude bibliographique sur l'édition du*

Speculum quadruplex de Vincent de Beauvais, attribuée à Jean Mentel ou Mentelin, de Strasbourg, par M. le docteur Desbarreaux-Bernard (avec fig.), p. 97. — *Documents inédits sur les manuscrits de quelques bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, par Rob. Reboul, p. 130. — *Question sur l'ouvrage intitulé les Parallèles*, par M. Olivier Barbier, pp. 153, 222. — *Réponse à cette question*, par M. Apollin Briquet, p. 223. — *Question sur l'Évangile du jour*, par M. Olivier Barbier, p. 223. — *Supplément à l'article sur l'abbé Rive et ses manuscrits*, par Rob. Reboul, p. 349. — *Lettre à M. le directeur du Bulletin, sur les articles de M. Rob. Reboul, relatifs à l'abbé Rive*, par M. Le Roi, p. 518.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE, par M. Charles Asselineau. — *État actuel de la littérature en France*, p. 529. — *Une comédie à l'Opéra*, p. 530. — *La Bibliothèque du docteur Daremberg*, p. 531. — *La Bibliothèque du docteur Danyau*, p. 532.

PAIX COURANT DES LIVRES ANCIENS.
VENTE DE BIBLIOTHÈQUES. — *Vente de la Bibliothèque de M. le marquis de L****, p. 82. — *De la Bibliothèque française de M. Guntberger*, p. 83. — *De la Bibliothèque de M. F. Soleil*, p. 167. — *De la Bibliothèque de M. le marquis de Morante*, p. 171. — *De la Bibliothèque de M. Crapelet*, p. 177. — *De la Bibliothèque de M. le comte de F. (Flamarens)*, p. 238. — *De Livres provenant de la Bibliothèque de M*** (Fontaine)*, p. 239. — *De*

la Bibliothèque de feu M. d'Her-
villy, p. 241. — Des livres et
manuscrits du cabinet de M.
Gancia, p. 247. — De la Biblio-
thèque de feu M. le docteur
Danyau, p. 249. — De Livres
rares et précieux (M. Cagnères),
p. 264. — De la Bibliothèque
de M. de Morante (deuxième
partie), p. 266.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *His-
toire de la caricature au moyen
âge*, par Champfleury; par le
baron Ernouf, p. 77. — *Recueil
des ouvrages les plus rares de
l'ancienne littérature allemande*,
publié par H. Kurz, par le baron
Ernouf, p. 158. — *Bibliographie
romantique*, par Ch. Asselineau;
par J.-E. G., p. 228. — *André
Boulle, ébéniste de Louis XIV*,
par Ch. Asselineau; par J.-E. G.,
p. 231. — *Bibliographie molié-
resque*, par le bibliophile Jacob
(Paul Lacroix); par J.-B., p.
233. — *Monographie du Sonnet*,
par Louis de Veyrières; par
W. O., p. 371. — *La Seconde
Chronique de Gargantua et de
Pantagruel*, publ. par Paul La-
croix; par M. G. Brunet, p. 521.
— *Régner, sociétaire de la Co-
médie française*, par Georges
d'Heylli; par Jules Bonnassies,
p. 525. — *Vie de la princesse
de Condé (Claire-Clémence de
Maille-Brézé)*, par Ch. Asseli-
neau; par J.-E. G., p. 526.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS. — *Mé-
moire sur les causes de la rareté
des livres*, par M. de Saint-Lau-
rens, p. 89. — La Bibliothèque
du Luxembourg, de Paris, p.
90. — L'Édition des *Lettres, mé-
moires et instructions de Colbert*,
a péri dans l'incendie du minis-
tère des finances, p. 91. — An-

nonce des *Mémoires* de la Biblio-
thèque du *British Museum*,
p. 92. — Admission de deux
nouveaux membres dans la So-
ciété des Bibliophiles français,
p. 92. — *Bibliographie des scien-
ces médicales*, par M. A. Pauly,
p. 92. — Les *Sonnets exotériques*
de G.-M. Imbert, réimpr. par
les soins de M. Ph. Tamizey de
Larroque, p. 93. — Nouvelle
édition du *Dictionnaire des Ano-
nymes*, p. 181. — Catalogue de
la bibliothèque Grenville, p.
181. — Nombre des bibliothè-
ques en Italie, p. 181. — Biblio-
thèque du Musée de l'industrie,
à Bruxelles, p. 182. — Le Mu-
sée de Lille, p. 182. — Manus-
crits acquis par la Bibliothèque
impériale de Saint-Petersbourg,
p. 183. — Fondation d'une bi-
bliothèque à Rome, p. 183. —
M. Paulin Paris, conservateur-
adjoint à la Bibliothèque natio-
nale, et professeur de langue
et de littérature française du
moyen âge au Collège de France,
est admis à faire valoir ses droits
à la retraite, p. 274. — M. Ré-
gnier est nommé sous-biblio-
thécaire à la Bibliothèque de
l'Institut, p. 274. — Suppres-
sion du Musée des souverains,
p. 274. — Qu'est devenue la
bibliothèque de Metz? p. 276.
— Impression de documents
manuscrits, à Saintes, p. 276.
— Livres signés ou annotés par
Montaigne, p. 276. — Manus-
crits français en Russie, p. 278.
— Les manuscrits de sir Tho-
mas Philipps, p. 278. — Legs
du maréchal Vaillant à l'École
polytechnique, p. 279. — Le pre-
mier prix Gobert décerné à
M. Gaston Paris, et le second
à M. Léon Gautier, p. 279. —

TABLE DES MATIÈRES.

thèque de l'*Athenæum* e (Autriche), p. 379. — es qui ne se vendent *atalogue of the collection*, *formed by F. Slade*, — Le Sultan et l'exposition universelle de Vienne, — *Encyclopédie arabe*, — Acquisition, par la que nationale, de photographes curieux, p. Acquisition, par la bi- se de l'Arsenal, de li- e brochures sur l'his- temporaire, p. 374. — on Paris est nommé r titulaire de la chaire e et littérature fran- moyen âge, au Col- France, p. 375. — de M. Baudrillart sur *ublic et la Révolution*, cadémie des sciences p. 375. — Catalogues uscrits des bibliothèques, p. 375. — La en France, p. 376. — *des Français de di-*, par Alexis Monteil, — Un manuscrit de thou, p. 455. — Vente . 455. — Anniversaire le Grand, p. 455. — tion de Vienne (Autri- 456. — *Vies des poètes et périgourdiens*, par lletet, publ. par M. Ch. le Larroque, p. 537. — que de l'ordre des avo- 38. — M. Ambroise- idot, nommé membre Académie des inscrip- belles-lettres, p. 538. — Smithsonian à Was-

hington, p. 538. — *Étude sur Jean Cousin*, par M. Ambr.-Firmin Didot, p. 539. — Congrès des im- primeurs-libraires, à Venise, p. 540. — *Bibliotheca danica* : Catalogue de la collection de la littérature danoise, possédée par la Bibliothèque royale de Co- penhague, p. 541. — Budget insuffisant des bibliothèques publiques en France, p. 541. — Bibliothèques populaires en Russie, p. 542. — *Musée des Archives nationales*, publié par la direction des Archives, p. 543. — Le Musée de Nuremberg, p. 543. — Liste des ouvrages pré- sentés à l'Académie des inscrip- tions et belles-lettres, pour le concours au prix Gobert, p. 544.

NÉCROLOGIE. — M. le comte Alexandre Przezdziecki, biblio- phile polonais, p. 95. — Théo- phile Gautier, par Ch. Assel- lineau, p. 443. — M. Charles Daremberg, docteur en méde- cine et bibliothécaire, par M. Ch. Asselineau, p. 451. — M. Basile Sobolchikof, con- servateur à la Bibliothèque im- périale de Saint-Petersbourg, p. 452. — M^{me} veuve Maire- Nyon, libraire, p. 453. — M. Pierre Pinçon, bibliothé- caire, p. 535. — M. J.-J. Pel- lassay de l'Ousle, bibliothécaire du palais de Compiègne, p. 535. — M. Roget, baron de Belloguet, lauréat de l'Académie des ins- criptions et belles-lettres, p. 535. — M. Jacques-Simon Chaudé, li- braire, p. 536. — M. Adolphe Xavier, libraire, p. 536.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

